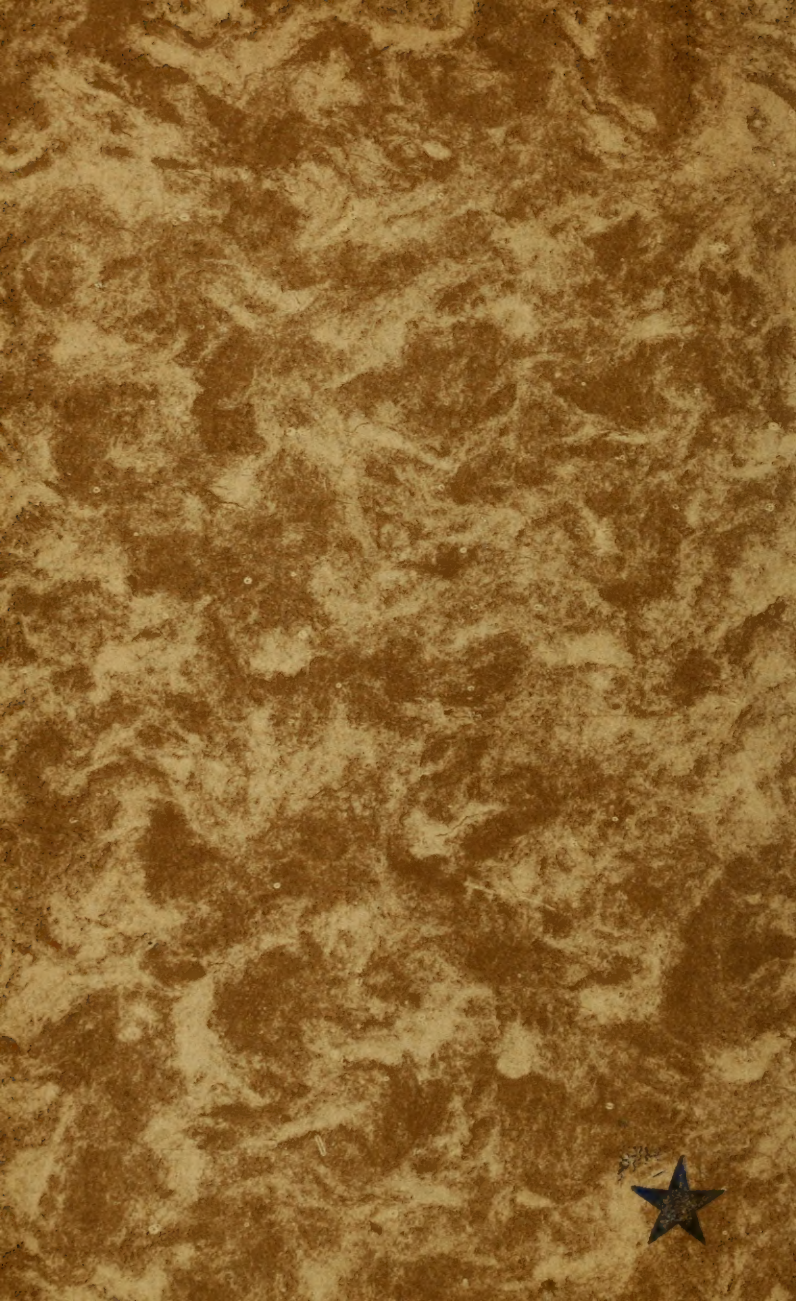
U d'/of OTTAWA
39003003420162



L 9/2

551 512

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

CE

Alfred de Vigny

LIVRE MYSTIQUE. — LIVRE ANTIQUE

LIVRE MODERNE. — LES DESTINÉES. — CINQ-MARS. — STELLO

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

DAPHNÉ. — QUITTE POUR LA PEUR. — CHATTERTON

JOURNAL D'UN POÈTE. — CORRESPONDANCE

APPENDICE

NOTICE PAR JEAN DE GOURMONT

AVEC UN PORTRAIT

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

ALFRED DE VIGNY

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. REMY DE GOURMONT

Série in-18 à 3 fr. 50 le volume.

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un portrait. 1 vol.

GÉRARD DE NERVAL, avec une notice et un portrait... 1 vol.

CHAMFORT, avec une notice et un portrait..... 1 vol.

RIVAROL, avec une notice et un portrait..... 1 vol.

HENRI HEINE, avec une notice et un portrait..... 1 vol.

ALFRED DE MUSSET, avec une notice de Jean de Gourmont et un portrait d'après Clésinger..... 1 vol.

TALLEMANT DES RÉAUX, avec une notice..... 1 vol.

STENDHAL (HENRI BEYLE), avec une notice de Paul Léautaud et un portrait d'après Södermark..... 1 vol.

CYRANO DE BERGERAC, avec une notice de Remy de Gourmont, un portrait et deux gravures anciennes 1 vol.

SAINT-SIMON, avec une notice d'Edmond Barthèlemy et un portrait d'après Vanloo..... 1 vol.

HELVÉTIUS, avec une notice d'Albert Keim et un portrait d'après Vanloo..... 1 vol.

SAINT-ÉVREMONT, avec un portrait. Notice de Remy de Gourmont..... 1 vol.

L'ARÉTIN, avec un portrait. Notice de Guillaume Apollinaire..... 1 vol.

DIDEROT, avec un portrait. Notice de Jacques Morland. 1 vol.

Série in-16 à 3 fr. le volume.

THÉOPHILE, avec le portrait de Danet et une notice de Remy de Gourmont..... 1 vol.

SAINT-AMANT, avec une notice de Remy de Gourmont. 1 vol.

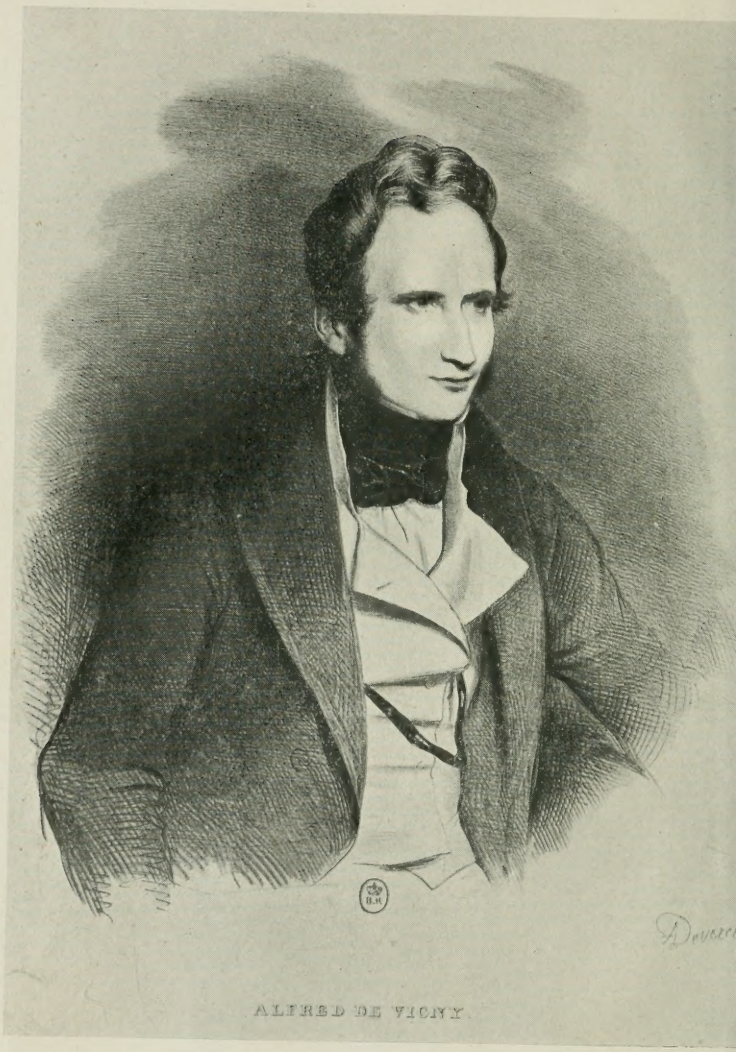
MAURICE DE GUÉRIN, avec une notice de Remy de Gourmont et un portrait..... 1 vol.

TRISTAN L'HERMITE, avec une notice de Ad. Van Bever, et un portrait d'après Daret..... 1 vol.

CARDINAL DE RETZ, avec une notice de Charles Verrier et un portrait d'après Philippe de Champaigne... 1 vol.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/alfreddevignyoeu00vign



ALFRED DE VIGNY.

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Alfred de Vigny

LIVRE MYSTIQUE. — LIVRE ANTIQUE

LIVRE MODERNE. — LES DESTINÉES. — CINQ-MARS. — STELLO

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

DAPHNÉ. — QUITTE POUR LA PEUR. — CHATTERTON

JOURNAL D'UN POÈTE. — CORRESPONDANCE

APPENDICE

NOTICE PAR JEAN DE GOURMONT

AVEC UN PORTRAIT

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIV

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PQ
2477
A6
1911

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ALFRED DE VIGNY

Alfred de Vigny est peut-être, dans le grand triumvirat romantique, celui qui représente le plus purement le romantisme : il est romantique de race et non d'influence, et c'est lui qui, à l'orchestre, donne le ton à Hugo.

Romantique de race ! Le romantisme fut, en effet, un état physiologique, une sorte de neurasthénie de la sensibilité ébranlée par la Terreur. Vigny fut un des plus sincères et des plus curieux malades de cette maladie du siècle, et son œuvre, une hautaine et impuissante réaction contre cette faiblesse. On sait maintenant que les romantiques furent des vaincus qui exaltèrent leur défaite. Vigny, lui, transmua cette défaillance en une sorte de scepticisme encore ému et inquiet : la Bible ne fut pas seulement pour lui, en effet, comme pour Hugo, un dictionnaire d'images ; il venait brouter là, aux étapes de la vie, l'herbe amère du sacrifice. Chez lui, le janséniste, de vieille souche, a résisté à toutes les cultures, et, ce paganisme qui l'a tant troublé

philosophiquement (on en perçoit la hantise déjà nietzschéenne dans *Daphné*), et même poétiquement à travers Chénier, il n'a, malgré tout, réussi qu'à le janséniser. Derrière toutes les négations hautaines de Vigny, il y a le Dieu d'*Athalie*.

On n'a pas assez dit combien l'œuvre de Vigny était racinienne dans sa forme et dans sa pensée : c'est le même art et c'est le même cruel mysticisme, dont la source vient directement de Port-Royal. C'est par Vigny que se continue cette tradition littéraire. A côté de lui, Hugo apparaît comme un parvenu qui s'est trouvé une généalogie littéraire dans Chateaubriand.

Dans *Moïse*, dans *Eloa* et jusque dans *les Destinées*, on trouverait des vers d'une facture purement racinienne; si bien que cette révolution poétique dont Vigny fut un des initiateurs est la vraie et directe continuation du classicisme.

C'est dans *le Journal d'un Poète* que Vigny nous a laissé la confession de sa vie et l'expression de sa philosophie. Car, aventure presque unique, ce poète est un penseur, et ses poèmes satisfont davantage notre intelligence que notre sensibilité. Dans chacune de ses poésies, une idée est enfermée, comme une goutte de sang dans une pierre transparente. A ce point de vue, Vigny est le premier des symbolistes et les poètes de cette école l'ont toujours reconnu comme leur maître. Ce poète

est un philosophe ! il est même plus philosophe que poète : la gloire, il a cru longtemps en elle, a-t-il écrit, mais « réfléchissant que l'auteur du *Laocoon* est inconnu, j'ai vu la vanité ».

« Il y a, d'ailleurs, en moi, ajoute-t-il, quelque chose de plus puissant pour me faire écrire, le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue... L'extase morale est supérieure à l'extase physique. »

Ce que Vigny appelle ici le bonheur de l'inspiration serait plutôt le plaisir de la pensée. L'art pour Vigny était le moyen de fixer ses idées le plus exactement possible, sans les noyer dans un océan d'images selon la méthode de Victor Hugo. Il a écrit que le silence était la poésie même pour lui : « Eh quoi ! ma pensée n'est-elle pas assez belle par elle-même pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons ! » C'est exagéré, puisqu'il n'y a pas de pensée sans les mots, mais il y a une sorte de dépit dans cette comparaison de sa pensée nette, d'une ligne pure et logique, et de la difficulté de la dessiner avec des mots. Il faut dire que Vigny vit dans l'abstrait, et que beaucoup de ses pensées ne découvrirent jamais leur voile, même pour lui.

Délire ! extase ! je crois bien qu'aucun démon secret ne le poussa à faire des vers. La poésie était

seulement pour lui un art plus parfait, plus difficile. Son honnêteté intellectuelle lui reprochait même le mensonge de la rime qui fait dévier la pensée : « Lorsqu'on fait des vers en regardant une pendule, on a honte du temps que l'on perd à chercher une rime qui ait la bonté de ne pas trop nuire à l'idée. » Serait-ce un blasphème d'insinuer que les poèmes philosophiques de Vigny auraient pu, auraient dû peut-être, être écrits en prose? Vigny n'est pas un poète, au sens spontané du mot; le vers ne s'impose pas à sa pensée; il le lui impose. Baudelaire, qui descend de Vigny, littérairement, sera, lui aussi, un poète philosophe qui imposera le vers et le rythme à sa pensée.

On trouvera dans ce volume l'essentiel de l'œuvre de Vigny ; presque tous ses poèmes, car ce grand poète a écrit peu de vers ; — les épisodes les plus célèbres de ses trop longs romans, *Cinq-Mars* et *Stello*, et un fragment de *Daphné*, ouvrage auquel il pensa et travailla longtemps, mais qui n'est pas au point ; — les pages les plus caractéristiques et vraiment d'une gravité très belle de *Grandeur et Servitude militaires ;* — une comédie psychologique qui précéda et inspira le théâtre de Musset : *Quitte pour la peur*, théâtre de bon ton où l'on est un peu surpris d'entendre parler d'une façon si pure et si nuancée, aujourd'hui où les pièces de théâtre semblent écrites par des domesti-

ques qui ont écouté aux portes du salon ; — les dernières scènes de *Chatterton*, dont Vigny a voulu faire le symbole du poète maudit et de lui-même : sa conception subsiste encore.

Les lettres à Marie Dorval nous diront encore la qualité de sa passion et nous révéleront le Vigny secret d'une tendresse si profonde et si sincère. Il était de ces hommes hautains et orgueilleux qui ne croient pas s'humilier en agenouillant leur orgueil aux pieds d'une femme. Mais son adoration se fit tyrannique, obsédante, et lassa l'idole. Il est trop facile de reprocher à Marie Dorval de n'avoir pas su préserver le cœur de Vigny du désespoir : il fut lui-même son propre bourreau. Son intelligence avait bien compris qu' « on ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur », mais sa sensibilité s'obstinait à vouloir envahir et submerger cette âme. Vigny se retrouva seul avec sa tristesse, mais son orgueil blessé se releva et il prit désormais l'attitude de son Moïse, isolé dans sa propre grandeur, génie qui ne peut communier avec les mortels :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire !
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Il s'endormit du sommeil de la mort, sans espoir et sans désespoir, assuré que son œuvre était bon. De petits esprits, qui veulent tout ramener dans leur cercle étroit, ont parlé de la conversion de Vigny

rétrécissant ainsi à la fois son cerveau et sa philosophie. Nul, au contraire, n'eut plus nettement que lui la notion de l'identité de toutes les religions, et s'il fut respectueux des rites et des gestes de la religion de sa race, s'il fit en mourant le signe de la croix, il ne faut pas oublier qu'il a écrit, dans la maturité de sa pensée :

> Gémir, pleurer, prier est également lâche.

JEAN DE GOURMONT.

POÉSIES

LIVRE MYSTIQUE

MOÏSE

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;
Puis, au-delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes ;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.

Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre.
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise.

De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique.
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants :
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;

La terre alors chancelle et le soleil hésite,
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger : »
Et les yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent? »
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux,
O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif, et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Ecrit en 1822.

ÉLOA

OU LA SŒUR DES ANGES

Mystère.

C'est le serpent, dit-elle ; je l'ai
écouté, et il m'a trompée.
Genèse.

I

NAISSANCE

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie ;
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur ;
Et, de là, poursuivant sa paisible conquête,
De la Chananéenne écoutait la requête,
A la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
Et tous lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,

Abandonnant sa ville et subissant l'Édit,
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée :
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?
Il partit dans la nuit ; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
C'étaient Marthe et Marie ; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : « Il dort. »
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et comme une merveille au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent ;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante,
S'élever une forme et blanche et grandissante,
Une voix s'entendit qui disait : « Éloa ! »
Et l'Ange apparaissant répondit : « Me voilà. »

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple ;

Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux ;
Une rose aux lueurs de l'aube matinale
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent ; sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu.
C'est une femme aussi, c'est une Ange charmante;
Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante,
Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
Unit sa pure essence en de saintes amours :
L'Archange Raphaël, lorsqu'il vint sur la Terre,
Sous le berceau d'Eden conta ce doux mystère.
Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux
N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.
Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
Les tendres Séraphins, Dieux des amours fidèles,
Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,
Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
Et les Vierges ses sœurs, s'unissant en cortège,
Comme autour de la Lune on voit les feux du soir,
Se tenant par la main, coururent pour la voir.

Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture ;
Et des fleurs qu'au ciel seul fit germer la nature,
Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Eté des humains,
Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

« Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
« Heureux le monde offert à ses pas secourables !
« Quand elle aura passé parmi les malheureux,
« L'esprit consolateur se répandra sur eux.
« Quel globe attend ses pas ? Quel siècle la demande !
« Naîtra-t-il d'autres cieux afin qu'elle y commande ? »

Un jour... (Comment oser nommer du nom de jour
Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour ?
Des langages humains défiant l'indigence,
L'Eternité se voile à notre intelligence,
Et pour nous faire entendre un de ces courts instants,
Il faut chercher pour eux un nom parmi les Temps.)
Un jour les habitants de l'immortel empire,
Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.
« Eloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous :
« Un Ange peut tomber ; le plus beau de nous tous
« N'est plus ici : pourtant dans sa vertu première
« On le nommait *celui qui porte la lumière ;*
« Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,
« Aux astres il portait tous les ordres de Dieu ;
« La Terre consacrait sa beauté sans égale,
« Appelant *Lucifer* l'étoile matinale,
« Diamant radieux, que sur son front vermeil,
« Parmi ses cheveux d'or a posé le Soleil.
« Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
« Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
« Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
« Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieux ;

« La mort est dans les mots que prononce sa bouche ;
« Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche ;
« Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits ;
« Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.
« Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,
« Nul Ange n'oserait vous conter son histoire,
« Aucun Saint n'oserait dire une fois son nom. »
Et l'on crut qu'Eloa le maudirait ; mais non,
L'effroi n'altéra point son paisible visage,
Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.
Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
Mais plutôt d'approcher comme pour secourir ;
La tristesse apparut sur sa lèvre glacée
Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée ;
Elle apprit à rêver, et son front innocent
De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant ;
Une larme brillait auprès de sa paupière.
Heureux ceux dont le cœur verse ainsi la première !

Un Ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,
Et poursuivent les grands dans la pompe des cours ;
Mais au sein des banquets, parmi la multitude,
Un homme qui gémit trouve la solitude ;
Le bruit des Nations, le bruit que font les Rois,
Rien n'éteint dans son cœur une plus forte voix.
Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges !
Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges !
Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,
Etoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,
Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,
Délices du Nebel, senteur du Cinnamome,
Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums,
Pour un Ange attristé devenaient importuns ;
Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,

Car rien n'y répondait à son âme attendrie.
Et soit lorsque Dieu même, appelant les Esprits,
Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,
Et montrait dans les cieux, foyer de la naissance,
Les profondeurs sans nom de sa triple puissance;
Soit quand les Chérubins représentaient entre eux
Ou les actes du Christ ou ceux des Bienheureux,
Et répétaient au ciel chaque nouveau Mystère
Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la Terre,
La crèche offerte aux yeux des Mages étrangers,
La famille au désert, le salut des Bergers :
Eloa s'écartant de ce divin spectacle,
Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle,
Cherchait quelque nuage où, dans l'obscurité,
Elle pourrait du moins rêver en liberté.

Les Anges ont des nuits comme la nuit humaine.
Il est dans le Ciel même une pure fontaine;
Une eau brillante y court sur un sable vermeil.
Quand un Ange la puise, il dort, mais d'un sommeil
Tel que le plus aimé des amants de la terre
N'en voudrait pas quitter le charme solitaire,
Pas même pour revoir dormant auprès de lui
La beauté dont la tête a son bras pour appui.
Mais en vain Eloa s'abreuvait dans son onde,
Sa douleur inquiète en était plus profonde;
Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
Un Ange malheureux qui de loin l'implorait.
Les Vierges quelquefois pour connaître sa peine,
Formant une prière inentendue et vaine,
L'entouraient et, prenant ces soins qui font souffrir
Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
Et de quel prix serait son éternelle vie,
Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie;

Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
Les regards d'un Archange ou ceux d'un Séraphin.
Eloa répondait une seule parole :
« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.
« On dit qu'il en est un... » Mais détournant leurs pas,
Les Vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne
Regarde autour de soi la céleste campagne.
Etend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs
Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
Sort de son lit de fleurs l'éclatant Colibri ;
Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur :
Il promène en des lieux voisins de la lumière
Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;
Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums est d'abord délaissée ;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,
Et de tous les festins croit trouver les apprêts
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès ;
Mais les bois sont trop grands pour les ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes ;
Sur la verte savane il descend les chercher ;
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,

La nonpareille au fond de ces chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons.

C'est ainsi qu'Eloa, forte dès sa naissance,
De son aile argentée essayant la puissance,
Passant la blanche voie où des feux immortels
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,
Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,
Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

L'Ether a ses degrés, d'une grandeur immense,
Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence.
Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
Il trouve un air moins pur; là passent des nuages,
Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
Comme une garde agile, et dont la profondeur
De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
Mais après nos soleils et sous les atmosphères
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
Par un noir tourbillon lentement entraîné.
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue;
Et, lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et son fond.
Jamais les purs Esprits, enfants de la lumière,
De ces trois régions n'atteignent la dernière.
Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
Même les Chérubins, si forts et si fidèles,
Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,

Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
De tomber jusqu'au fond des Chaos ténébreux.
Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?
Du rire des Démons l'inextinguible offense,
Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
Péril plus grand ! peut-être il lui faudrait entendre
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
Et même en lui prêtant une oreille attendrie,
Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire sous la nuit, et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
Et comment remonter à la voûte azurée,
Offrant à la lumière éclatante et dorée
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,
Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré ?

Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages,
Les Anges de ces lieux redoutent les passages.

C'était là cependant, sur la sombre vapeur,
Que la Vierge Eloa se reposait sans peur :
Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.
Quelques mondes punis semblaient se consoler ;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
S'il arrivait ainsi qu'en ces routes nouvelles
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes.

Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement;
Tous les poignards tombaient oubliés par la haine;
Le captif souriant marchait seul et sans chaîne;
Le criminel rentrait au temple de la loi;
Le proscrit s'asseyait au palais de son Roi;
L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie;
Et surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
Les amants séparés s'unissaient aux autels.

II

SÉDUCTION

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire;
L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir.
Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,
De l'urne, au fond des eaux, plongé la frêle argile,
Elle y demeure oisive, et contemple longtemps
Ce magique tableau des astres éclatants,
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
D'un bandeau qu'envîraient les cheveux d'une Reine.
Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux,
La Vierge, en se penchant, croyait voir d'autres Cieux.
Ses regards, éblouis par des Soleils sans nombre,
N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre;
Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus
Tels que des froids marais les éclairs onduleux;
Ils fuyaient, revenaient, puis s'échappaient encore;
Chaque étoile semblait poursuivre un météore;
Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger,

Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.
Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie
Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie :
Tel est le choc plaintif et le son vague et clair
Des cristaux suspendus au passage de l'air,
Pour que, dans son palais, la jeune Italienne
S'endorme en écoutant la harpe Eolienne.
Ce bruit lointain devint un chant surnaturel,
Qui parut s'approcher de la fille du Ciel ;
Et ces feux réunis furent comme l'aurore
D'un jour inespéré qui semblait près d'éclore.
A sa lueur de rose un nuage embaumé
Montait en longs détours dans un air enflammé,
Puis lentement forma sa couche d'ambroisie,
Pareille à ces divans où dort la molle Asie.
Là, comme un Ange assis, jeune, triste et charmant,
Une forme céleste apparut vaguement.

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse,
En bondissant parcourt sa montagne brumeuse,
Et chasse un daim léger que son cor étonna,
Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona,
Franchit les rocs mousseux, dans les gouffres s'élance,
Pour passer le torrent aux arbres se balance,
Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins
Jusqu'à la neige encor vierge des pas humains.
Mais bientôt, s'égarant au milieu des nuages,
Il cherche les sentiers voilés par les orages ;
Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,
S'il a vu, dans la nue et ses vagues réseaux,
Passer le plaid léger d'une Ecossaise errante,
Et s'il entend sa voix dans les échos mourante,
Il s'arrête enchanté, car il croit que ses yeux
Viennent d'apercevoir la sœur de ses aïeux.

Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse,
Sous ses doigts transparents la harpe vaporeuse;
Il cherche alors comment Ossian la nomma,
Et, debout sur sa roche, appelle Evir-Coma.

Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,
De l'Ange ténébreux la forme encor lointaine,
Et des enchantements non moins délicieux
De la Vierge céleste occupèrent les yeux.
Comme un cygne endormi qui, seul, loin de la rive,
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale.
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau;
C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui, tournoyants, brûlaient sur des trépieds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible coûleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse;
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,
Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
D'un geste impatient accuse tous ses pas.
Son front est inquiet; mais son regard s'abaisse,
Soit que, sachant des yeux la force enchanteresse,
Il veuille ne montrer d'abord que par degrés
Leurs rayons caressants encor mal assurés,
Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme

Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
Tel que dans la forêt le doux vent du matin
Commence ses soupirs par un bruit incertain
Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde ;
Elevant lentement sa voix douce et profonde,
Et prenant un accent triste comme un adieu,
Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :

« D'où viens-tu, bel Archange? où vas-tu? quelle voie
« Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie ?
« Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
« Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil;
« Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,
« Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale;
« Partager la rosée aux calices des fleurs,
« Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs?
« Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes,
« Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes ;
« De venir comme un rêve en leurs bras te poser,
« Et de leur apporter un fils dans un baiser?
« Tels sont tes doux emplois, si du moins j'en veux croire
« Ta beauté merveilleuse et tes rayons de gloire.
« Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant
« Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant?
« Ah! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
« Conduiras mes Païens sous les eaux du baptême ;
« Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant
« Le regard d'une vierge ou la voix d'un enfant.
« Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :
« Mais, s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux ton maître;
« C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
« Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
« Chaste beauté! viens-tu me combattre ou m'absoudre?
« Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,

« Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
« Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. »

Ainsi l'Esprit parlait. A sa voix caressante,
Prestige préparé contre une âme innocente,
A ces douces lueurs, au magique appareil
De cet Ange si doux, à ses frères pareil,
L'habitante des Cieux, de son aile voilée,
Montait en reculant sur sa route étoilée,
Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux
Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.
Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,
Autant que la colombe en deux jours de voyage
Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
D'où la sultane envoie une lettre d'amour :
Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée;
Et, dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
L'ennemi séducteur continua tout bas :

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
« Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,
« Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
« Dans les liens des corps, attraits mystérieux,
« Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
« C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes;
« La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges;
« Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
« Je suis le Roi secret des secrètes amours.
« J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,
« Comme le papillon sur ses ailes poudreuses
« Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,
« Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
« J'ai pris au Créateur sa faible créature;
« Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :

« Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
« Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil ;
« Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
« La volupté des soirs et les biens du mystère.

« Es-tu venue, avec quelques Anges des cieux,
« Admirer de mes nuits le cours délicieux ?
« As-tu vu leurs trésors ? Sais-tu quelles merveilles
« Des Anges ténébreux accompagnent les veilles ?

« Sitôt que, balancé sous le pâle horizon,
« Le soleil rougissant a quitté le gazon,
« Innombrables Esprits, nous volons dans les ombres
« En secouant dans l'air nos chevelures sombres :
« L'odorante rosée alors jusqu'au matin
« Pleut sur les orangers, le lilas et le thym.
« La Nature, attentive aux lois de mon empire,
« M'accueille avec amour, m'écoute et me respire ;
« Je redeviens son âme, et, pour mes doux projets,
« Du fond des éléments j'évoque mes sujets.
« Convive accoutumé de ma nocturne fête,
« Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.
« Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol,
« S'élance, le premier, l'éloquent rossignol ;
« Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
« De mon heure chérie annonce la venue ;
« Il vante mon approche aux pâles alisiers,
« Il la redit encore aux humides rosiers ;
« Héraut harmonieux, partout il me proclame ;
« Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.
« Le vermisseau reluit ; son front de diamant
« Répète auprès des fleurs les feux du firmament,
« Et lutte de clartés avec le météore
« Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.

« L'étoile des marais, que détache ma main,
« Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

« Dédaignant le remords et sa triste chimère,
« Si la Vierge a quitté la couche de sa mère,
« Ces flambeaux naturels s'allument sous ses pas,
« Et leur feu clair la guide et ne la trahit pas.
« Si sa lèvre s'altère et vient près du rivage
« Chercher comme une coupe un profond coquillage,
« L'eau soupire et bouillonne, et devant ses pieds nus
« Jette aux bords sablonneux la Conque de Vénus.
« Des Esprits lui font voir de merveilleuses choses,
« Sous les bosquets remplis de la senteur des roses;
« Elle aperçoit sur l'herbe, où leur main la conduit,
« Ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit,
« Pour qui l'aube du jour aussi sera cruelle,
« Et dont le sein modeste a des amours comme elle.
« Le silence la suit; tout dort profondément;
« L'ombre écoute un mystère avec recueillement.
« Les vents, des prés voisins, apportent l'ambroisie
« Sur la couche des bois que l'amant a choisie.
« Bientôt deux jeunes voix murmurent des propos
« Qui des bocages sourds animent le repos.
« Au front de l'orme épais dont l'abri les accueille,
« L'oiseau réveillé chante et bruît sous la feuille.
« L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,
« Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,
« Et, sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,
« La colombe de nuit languissamment roucoule.

« La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur;
« Ce méchant qu'on accuse est un Consolateur
« Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
« Le sauve par l'amour des chagrins de son être,

« Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
« Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli.»
Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante,
La rougeur colora la joue adolescente,
Et, luttant par trois fois contre un regard impur,
Une paupière d'or voila ses yeux d'azur.

III

CHUTE

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô Mystère,
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,
Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
Rose du Paradis ! Pudeur, d'où venez-vous ?
Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence,
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance ;
Au charme des vertus votre charme est égal,
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal ;
D'un chaste vêtement votre sein se décore :
Ève avant le serpent n'en avait pas encore ;
Et, si le voile pur orne votre maintien,
C'est un voile toujours, et le crime a le sien ;
Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière,
Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.
Sous ce pouvoir nouveau, la Vierge fléchissait,
Elle tombait déjà, car elle rougissait :
Déjà presque soumise au joug de l'Esprit sombre,
Elle descend, remonte, et redescend dans l'ombre.
Telle on voit la perdrix voltiger et planer
Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,
Car tout son nid l'attend ; si son vol se hasarde,
Son regard ne peut fuir celui qui la regarde...
Et c'est le chien d'arrêt qui, sombre surveillant,
La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.

O des instants d'amour ineffable délire !
Le cœur répond au cœur comme l'air à la lyre
Ainsi qu'un jeune amant, interprète adoré,
Explique le désir par lui-même inspiré,
Et contre la pudeur aidant sa bien-aimée,
Entraînant dans ses bras sa faiblesse charmée,
Tout enivré d'espoir, plus qu'à demi vainqueur,
Prononce les serments qu'elle fait dans son cœur,
Le prince des Esprits, d'une voix oppressée,
De la Vierge timide expliquait la pensée.
Éloa, sans parler, disait : « Je suis à toi » ;
Et l'Ange ténébreux dit tout bas : « Sois à moi !

« Sois à moi, sois ma sœur; je t'appartiens moi-même.
« Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime,
« Car je t'ai vue un jour. Parmi les fils de l'air
« Je me mêlais, voilé comme un soleil d'hiver.
« Je revis une fois l'ineffable contrée,
« Des peuples lumineux la patrie azurée,
« Et n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux
« Où la crainte toujours siège parmi les Dieux.
« Toi seule m'apparus comme une jeune étoile
« Qui de la vaste nuit perce à l'écart le voile ;
« Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours,
« Ce que l'homme poursuit dans l'ombre de ses jours,
« Le dieu qui du bonheur connaît seul le mystère,
« Et la Reine qu'attend mon trône solitaire.
« Enfin, par ta présence, habile à me charmer,
« Il me fut révélé que je pouvais aimer.

« Soit que tes yeux, voilés d'une ombre de tristesse,
« Aient entendu les miens qui les cherchaient sans cesse,
« Soit que ton origine, aussi douce que toi,
« T'ait fait une patrie un peu plus près de moi,

« Je ne sais, mais, depuis l'heure qui te vit naître,
« Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître ;
« J'ai trois fois en pleurant passé dans l'Univers ;
« Je te cherchais partout : dans un souffle des airs,
« Dans un rayon tombé du disque de la lune,
« Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,
« Dans l'arc-en-ciel, passage aux Anges familier,
« Ou sur le lit moelleux des neiges du glacier ;
« Des parfums de ton vol je respirais la trace ;
« En vain j'interrogeai les globes de l'espace,
« Du char des astres purs j'obscurcis les essieux,
« Je voilai leurs rayons pour attirer tes yeux.
« J'osai même, enhardi par mon nouveau délire,
« Toucher les fibres d'or de la céleste lyre.
« Mais tu n'entendis rien, mais tu ne me vis pas
« Je revins à la Terre, et je glissai mes pas
« Sous les abris de l'homme où tu reçus naissance.
« Je croyais t'y trouver protégeant l'innocence,
« Au berceau balancé d'un enfant endormi,
« Rafraîchissant sa lèvre avec un souffle ami ;
« Ou bien comme un rideau développant ton aile,
« Et gardant contre moi, timide sentinelle,
« Le sommeil de la Vierge aux côtés de sa sœur,
« Qui, rêvant, sur son sein la presse avec douceur.
« Mais seul je retournai sous ma belle demeure,
« J'y pleurai comme ici, j'y gémis, jusqu'à l'heure
« Où le son de ton vol m'émut, me fit trembler,
« Comme un prêtre qui sent que son Dieu va parler. »

Il disait ; et bientôt comme une jeune Reine,
Qui rougit de plaisir au nom de souveraine,
Et fait à ses sujets un geste gracieux,
Ou donne à leurs transports un regard de ses yeux,
Éloa, soulevant le voile de sa tête,

Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,
Descend plus près de lui, se penche, et mollement
Contemple avec orgueil son immortel amant.
Son beau sein, comme un flot qui sur la rive expire,
Pour la première fois se soulève et soupire ;
Son bras, comme un lis blanc sur le lac suspendu,
S'approche sans effroi lentement étendu ;
Sa bouche parfumée en s'ouvrant semble éclore,
Comme la jeune rose aux faveurs de l'aurore,
Quand le matin lui verse une fraîche liqueur,
Et qu'un rayon du jour entre jusqu'à son cœur.
Elle parle, et sa voix dans son beau son rassemble
Ce que les plus doux bruits auraient de grâce ensemble ;
Et la lyre accordée aux flûtes dans les bois,
Et l'oiseau qui se plaint pour la première fois,
Et la mer quand ses flots apportent sur la grève
Les chants du soir aux pieds du voyageur qui rêve,
Et le vent qui se joue aux cloches des hameaux,
Ou fait gémir les joncs de la fuite des eaux :

« Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute ;
« Car, sitôt que des Cieux une âme prend la route,
« Comme un saint vêtement, nous voyons sa bonté
« Lui donner en entrant l'éternelle beauté.
« Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte ?
« Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte ?
« Comment avez-vous pu descendre du saint lieu ?
« Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu ? »

Le trouble des regards, grâce de la décence,
Accompagnait ces mots, forts comme l'innocence ;
Ils tombaient de sa bouche, aussi doux, aussi purs,
Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs ;

Et comme, tout nourris de l'essence première,
Les Anges ont au cœur des sources de lumière,
Tandis qu'elle parlait, ses ailes à l'entour,
Et son sein et son bras répandirent le jour :
Ainsi le diamant luit au milieu des ombres.
L'Archange s'en effraie, et sous ses cheveux sombres
Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis;
Il pense qu'à la fin des Temps évanouis
Il lui faudra de même envisager son maître,
Et qu'un regard de Dieu le brisera peut-être;
Il se rappelle aussi tout ce qu'il a souffert
Après avoir tenté Jésus dans le désert.
Il tremble; sur son cœur où l'enfer recommence,
Comme un sombre manteau jette son aile immense,
Et veut fuir. La terreur réveillait tous ses maux.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries;
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire;
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment :
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.

Tel, retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
« Triste amour du péché ! sombres désirs du mal !
« De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées !
« Comment ai-je connu vos ardeurs insensées.
« Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
« Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu !
« Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore ;
« Je suis moins criminel puisque je t'aime encore ;
« Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas !
« Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
« Et de moi-même à moi si grande est la distance,
« Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence ;
« Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
« Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

« Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes ?
« Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
« Prier à deux genoux devant l'antique loi,
« Et ne pensais jamais au delà de la foi ?
« L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête ;
« Et, des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
« Je souriais, j'étais... J'aurais peut-être aimé ! »

Le Tentateur lui-même était presque charmé ;
Il avait oublié son art et sa victime,
Et son cœur un moment se reposa du crime.
Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
« Si je vous connaissais, ô larmes des humains ! »

Ah ! si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
Si sa céleste main qu'elle eût osé lui tendre
L'eût saisi repentant, docile à remonter...

Qui sait ? le mal peut-être eût cessé d'exister.
Mais, sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
De l'Enfer décelé la douleur convulsive,
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux ;
Plus forte, elle parut se souvenir des Cieux,
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées,
Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
Il la vit prête à fuir vers les cieux de lumière.
Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,
Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,
Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,
Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,
Il rétablit la paix sur son front radieux,
Rallume tout à coup l'audace de ses yeux,
Et longtemps en silence il regarde et contemple
La victime du Ciel qu'il destine à son temple ;
Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain,
Et s'endurcir lui-même à ce regard divin.
Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace,
Des coups qu'il va porter il médite la place,
Et, pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,
Il compose ses traits sur les désirs de l'Ange ;
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change ;
Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
La Vierge dans le Ciel n'avait pas vu de larmes,
Et s'arrête ; un soupir augmente ses alarmes.
Il pleure amèrement comme un homme exilé,
Comme une veuve auprès de son fils immolé ;
Ses cheveux dénoués sont épars ; rien n'arrête

Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.
Eloa vient et pleure ; ils se parlent ainsi :

« Que vous ai-je donc fait ? Qu'avez-vous ? Me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître !
— J'aimerais mieux rester ; mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
— Que puis-je faire ? Hélas ! dites, faut-il rester ?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
— Mais quel don voulez-vous ? — Le plus beau, c'est nous-m
Viens ! — M'exiler du Ciel ? Qu'importe, si tu m'aimes ?
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le bien et le mal.
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
A présenter son sein pour y cacher des larmes.
Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai,
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.
Comme l'aube et la lune au couchant reposée
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs
Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs,
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
Non moins étroitement nous unirons nos âmes.
— Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux ? »

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges,
On entendit ces mots que répétaient des Anges :
« Gloire dans l'Univers, dans les Temps, à celui
« Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui. »
Les Cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.

Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha ses Cieux qu'elle ne voyait plus.

Des Anges au Chaos allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes, des douleurs, des réponses cruelles,
Se mêlaient dans la flamme aux battement des ailes.

« Où me conduisez-vous, bel Ange ? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours !
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne ?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu !
Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu !
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait? — Un crime.
— Seras-tu plus heureux ? du moins, es-tu content ?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan. »

Écrit en 1823, dans les Vosgès.

LIVRE ANTIQUE

LA FEMME ADULTÈRE

> L'adultère attend le soir, et se dit : « Aucun œil ne me verra » ; et il se cache le visage, car la lumière est pour lui comme la mort.
> *Job*, ch. XXIV, v. 15-17.

I

« Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe ;
« L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre
« Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis.
« J'ai placé sur mon front et l'or et le lapis;
« Venez, mon bien-aimé, m'enivrer de délices
« Jusqu'à l'heure où le jour appelle aux sacrifices.
« Aujourd'hui que l'époux n'est plus dans la cité,
« Au nocturne bonheur soyez donc invité ;
« Il est allé bien loin. » — C'était ainsi, dans l'ombre,
Sur les toits aplanis et sous l'oranger sombre,
Qu'une femme parlait, et son bras abaissé
Montrait la porte étroite à l'amant empressé.
Il a franchi le seuil où le cèdre s'entr'ouvre,
Et qu'un verrou secret rapidement recouvre ;
Puis ces mots ont frappé le cyprès des lambris :
« Voilà ces yeux si purs dont mes yeux sont épris !
« Votre front est semblable au lis de la vallée ;
« De vos lèvres toujours la rose est exhalée :

« Que votre voix est douce et douces vos amours!
« Oh! quittez ces colliers et ces brillants atours !
« — Non ; ma main veut tarir cette humide rosée
« Que l'air sur vos cheveux a longtemps déposée :
« C'est pour moi que ce front s'est glacé sous la nuit!
« — Mais ce cœur est brûlant, et l'amour l'a conduit!
« Me voici devant vous, ô belle entre les belles !
« Qu'importent les dangers ? que sont les nuits cruelles
« Quand du palmier d'amour le fruit va se cueillir,
« Quand sous mes doigts tremblants je le sens tressaillir?
« — Oui... Mais d'où vient ce cri, puis ces pas sur la pierre?
« — C'est un des fils d'Aaron qui sonne la prière.
« Et quoi! vous pâlissez! Que le feu du baiser
« Consume nos amours qu'il peut seul apaiser,
« Qu'il vienne remplacer cette crainte farouche,
« Et fermer au refus la pourpre de ta bouche!... »

On n'entendit plus rien, et les feux abrégés
Dans les lampes d'airain moururent négligés.

II

Quand le soleil levant embrasa la campagne
Et les verts oliviers de la sainte montagne,
A cette heure paisible où les chameaux poudreux
Apportent du désert leur tribut aux Hébreux ;
Tandis que, de sa tente ouvrant la blanche toile,
Le pasteur qui de l'aube a vu pâlir l'étoile
Appelle sa famille au lever solennel,
Et salue en ses chants le jour et l'Éternel;
Le séducteur, content du succès de son crime,
Fuit l'ennui des plaisirs et sa jeune victime.
Seule, elle reste assise, et son front sans couleur
Du remords qui s'approche a déjà la pâleur ;

Elle veut retenir cette nuit, sa complice,
Et la première aurore et son premier supplice :
Elle vit tout ensemble et la faute et le lieu,
S'étonna d'elle-même et douta de son Dieu.
Elle joignit les mains, immobile et muette,
Ses yeux toujours fixés sur la porte secrète ;
Et semblable à la mort, seulement quelques pleurs
Montraient encor sa vie en montrant ses douleurs.
Telle Sodome a vu cette femme imprudente
Frappée au jour où Dieu versa la pluie ardente,
Et, brûlant d'un seul feu deux peuples détestés,
Éteignit leur palais dans des flots empestés :
Elle voulut, bravant la céleste défense,
Voir une fois encor les lieux de son enfance,
Ou, peut-être, écoutant un cœur ambitieux,
Surprendre d'un regard le grand secret des cieux ;
Mais son pied tout à coup, à la fuite inhabile,
Se fixe ; elle pâlit sous un sel immobile,
Et le juste vieillard, en marchant vers Ségor,
N'entendit plus ses pas qu'il écoutait encor.

Tel est le front glacé de la Juive infidèle.
Mais quel est cet enfant qui paraît auprès d'elle ?
Il voit des pleurs, il pleure, et, d'un geste incertain,
Demande, comme hier, le baiser du matin.
Sur ses pieds chancelants il s'avance, et, timide,
De sa mère ose enfin presser la joue humide.
Qu'un baiser serait doux ! elle veut l'essayer ;
Mais l'époux, dans le fils, la revient effrayer ;
Devant ce lit, ces murs et ces voûtes sacrées,
Du secret conjugal encore pénétrées,
Où vient de retentir un amour criminel,
Hélas ! elle rougit de l'amour maternel,
Et tremble de poser, dans cette chambre austère,

Sur une bouche pure une lèvre adultère.
Elle voulut parler, mais les sons de sa voix,
Sourds et demi-formés, moururent à la fois,
Et sa parole éteinte et vaine fut suivie
D'un soupir qui sembla le dernier de sa vie.
Elle repousse alors son enfant étonné,
Tant la honte a rempli ce cœur désordonné!
Elle entr'ouvre le seuil, mais là tombe abattue,
Telle que de sa base une blanche statue.

III

Ce jour-là des remparts, on voyait revenir
Un voyageur parti pour la ville de Tyr.
Sa suite et ses chevaux montraient son opulence.
Guidés nonchalamment par le fer d'une lance,
Fléchissaient sous leur poids, et l'onagre rayé,
Et l'indolent chameau, par son guide effrayé,
Et douze serviteurs, suivant l'étroite voie,
Courbaient leurs fronts brûlés sous la pourpre et la soie;
Et le maître disait : « Maintenant, Séphora,
Cherche dans l'horizon si l'époux reviendra:
Elle pleure, elle dit : « Il est bien loin encore!
« Des feux du jour pourtant le désert se colore!
« Et du côté de Tyr je ne l'aperçois pas. »
Mais elle va courir au-devant de mes pas;
Et je dirai : « Tenez, livrez-vous à la joie!
« Ces présents sont pour vous, et la pourpre et la soie,
« Et les moelleux tapis, et l'ambre précieux,
« Et l'acier des miroirs que souhaitaient vos yeux. »
Voilà ce qu'il disait, et de Sion la sainte
Traversait à grands pas la tortueuse enceinte.

IV

Tout Juda cependant, aux fêtes introduit,
Vers le temple, en courant, se pressait à grand bruit :
Les vieillards, les enfants, les femmes affligées,
Dans les longs repentirs et les larmes plongées,
Et celles que frappait un mal secret et lent,
Et l'aveugle aux longs cris, et le boiteux tremblant,
Et le lépreux impur, le dégoût de la terre,
Tous, de leurs maux guéris racontant le mystère,
Aux pieds de leur Sauveur l'adoraient prosternés.
Lui, né dans les douleurs, roi des infortunés,
D'une féconde main prodiguait les miracles,
Et de sa voix sortait une source d'oracles :
De la vie avec l'homme il partageait l'ennui,
Venait troubler le pauvre et s'égalait à lui.
Quelques hommes, formés à sa divine école,
Nés simples et grossiers, mais forts de sa parole,
Le suivaient lentement, et son front sérieux
Portait les feux divins en bandeau glorieux.

Par ses cheveux épars une femme entraînée,
Qu'entoure avec clameur la foule déchaînée,
Paraît : ses yeux brûlants au Ciel sont dirigés,
Ses yeux, car de longs fers ses bras nus sont chargés.
Devant le fils de l'homme on l'amène en tumulte,
Puis, provoquant l'erreur et méditant l'insulte,
Les Scribes assemblés s'avancent, et l'un d'eux :
« Maître, dit-il, jugez de ce péché hideux ;
« Cette femme adultère est coupable et surprise :
« Que doit faire Israël de la loi de Moïse ? »
Et l'épouse infidèle attendait, et ses yeux
Semblaient chercher encor quelque autre dans ces lieux ;
Et la pierre à la main, la foule sanguinaire

S'appelait, la montrait : « C'est la femme adultère!
« Lapidez-la : déjà le séducteur est mort! »
Et la femme pleura. — Mais le juge d'abord :
« Qu'un homme d'entre vous, dit-il, jette une pierre :
« S'il se croit sans péché, qu'il jette la première! »
Il dit, et, s'écartant des mobiles Hébreux,
Apaisés par ces mots et déjà moins nombreux,
Son doigt mystérieux, sur l'arène légère,
Écrivait une langue aux hommes étrangère,
En caractères saints dans le Ciel retracés...
Quand il se releva, tous s'étaient dispersés.

Ecrit en 1819.

LA DRYADE

IDYLLE DANS LE GOUT DE THÉOCRITE

Πρῶτον μὲν εὐχὴ προσβεύω θέων
Τὴν πρωτόματεν Γαῖαν...
Σέβω δὲ Νύμφας...
Αἰσχύλος.

Honorons d'abord la Terre, qui, la première entre les Dieux, rendit ici les oracles...
J'adore aussi les Nymphes.
ESCHYLE.

Vois-tu ce vieux tronc d'arbre aux immenses racines ?
Jadis il s'anima de paroles divines ;
Mais par les noirs hivers le chêne fut vaincu,
Et la Dryade aussi, comme l'arbre, a vécu.
(Car, tu le sais, berger, ces Déesses fragiles,
Envieuses des jeux et des danses agiles,

Sous l'écorce d'un bois où les fixa le sort,
Reçoivent avec lui la naissance et la mort.)
Celle dont la présence enflamma ces bocages
Répondait aux pasteurs du sein des verts feuillages,
Et, par des bruits secrets, mélodieux et sourds,
Donnait le prix du chant ou jugeait les amours.
Bathylle aux blonds cheveux, Ménalque aux noires tresses
Un jour lui racontaient leurs rivales tendresses.
L'un parait son front blanc de myrte et de lotus ;
L'autre, ses cheveux bruns de pampres revêtus,
Offrait à la Dryade une coupe d'argile ;
Et les roseaux chantants enchaînés par Bathylle,
Ainsi que le dieu Pan l'enseignait aux mortels,
S'agitaient, suspendus aux verdoyants autels.
J'entendis leur prière, et de leur simple histoire
Les Muses et le temps m'ont laissé la mémoire.

MÉNALQUE

O déesse propice ! écoute, écoute-moi !
Les Faunes, les Sylvains dansent autour de toi,
Quand Bacchus a reçu leur bruyant sacrifice ;
Ombrage mes amours, ô Déesse propice !

BATHYLLE

Dryade du vieux chêne, écoute mes aveux !
Les vierges, le matin, dénouant leurs cheveux,
Quant du brûlant amour la saison est prochaine,
T'adorent ; je t'adore, ô Dryade du chêne !

MÉNALQUE

Que Liber protecteur, père des longs festins,
Entoure de ses dons tes champêtres destins,
Et qu'en écharpe d'or la vigne tortueuse
Serpente autour de toi, fraîche et voluptueuse !

BATHYLLE

Que Vénus te protège et t'épargne ses maux,
Qu'elle anime, au printemps, tes superbes rameaux ;
Et si de quelque amour, pour nous mystérieuse,
Le charme te liait à quelque jeune yeuse,
Que ses bras délicats et ses feuillages verts
A tes bras amoureux se mêlent dans les airs !

MÉNALQUE

Ida ! j'adore Ida, la légère bacchante :
Ses cheveux noirs, mêlés de grappes et d'acanthe,
Sur le tigre, attaché par une griffe d'or,
Roulent abandonnés ; sa bouche rit encor
En chantant Évoë ; sa démarche chancelle ;
Ses pieds nus, ses genoux que la robe décèle,
S'élancent, et son œil, de feux étincelant,
Brille comme Phébus sous le signe brûlant.

BATHYLLE

C'est toi que je préfère, ô toi, vierge nouvelle,
Que l'heure du matin à nos désirs révèle !
Quand la lune au front pur, reine des nuits d'été,
Verse au gazon bleuâtre un regard argenté,
Elle est moins belle encor que ta paupière blonde,
Qu'un rayon chaste et doux sous son long voile inonde.

MÉNALQUE

Si le fier léopard, que les jeunes Sylvains
Attachent rugissant au char du Dieu des vins,
Voit amener au loin l'inquiète tigresse
Que les Faunes, troublés par la joyeuse ivresse,
N'ont pas su dérober à ses regards brûlants,

Il s'arrête, il s'agite, et de ses cris roulants
Les bois sont ébranlés ; de sa gueule béante,
L'écume coule à flots sur une langue ardente ;
Furieux, il bondit, il brise ses liens,
Et le collier d'ivoire et les jougs phrygiens :
Il part, et, dans les champs qu'écrasent ses caresses,
Prodigue à ses amours de fougueuses tendresses.
Ainsi, quand tu descends des cimes de nos bois,
Ida ! lorsque j'entends ta voix, ta jeune voix,
Annoncer par des chants la fête bacchanale,
Je laisse les troupeaux, la bêche matinale,
Et la vigne et la gerbe où mes jours sont liés :
Je pars, je cours, je tombe et je brûle à tes pieds.

BATHYLLE

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,
Elle sort de l'étang, encor toute mouillée,
Et, se montrant au jour avec un cri joyeux,
Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux ;
Puis, sur le pâle saule, avec lenteur voltige,
Interroge avec soin le bouton et la tige ;
Et, sûre du printemps, alors, et de l'amour,
Par des cris triomphants célèbre leur retour.
Elle chante sa joie aux rochers, aux campagnes,
Et, du fond des roseaux excitant ses compagnes :
« Venez ! dit-elle ; allons ! paraissez, il est temps !
Car voici la chaleur, et voici le printemps. »
Ainsi, quand je te vois, ô modeste bergère !
Fouler de tes pieds nus la riante fougère,
J'appelle autour de moi les pâtres nonchalants,
A quitter le gazon, selon mes vœux, trop lents ;
Et crie, en te suivant dans ta course rebelle :
« Venez ! oh ! venez voir comme Glycère est belle ! »

MÉNALQUE

Un jour, jour de Bacchus, loin des jeux égaré,
Seule je la surpris au fond du bois sacré :
Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,
Des feuilles sur ses traits faisaient flotter leurs ombres ;
Lascive, elle dormait sur le thyrse brisé ;
Une molle sueur, sur son front épuisé,
Brillait comme la perle en gouttes transparentes,
Et ses mains, autour d'elle, et sous le lin errantes,
Touchant la coupe vide, et son sein tour à tour,
Redemandaient encore et Bacchus et l'Amour.

BATHYLLE

Je vous adjure ici, Nymphes de la Sicile,
Dont les doigts, sous des fleurs, guident l'onde docile ;
Vous reçûtes ses dons, alors que sous nos bois,
Rougissante, elle vint pour la première fois.
Ses bras blancs soutenaient sur sa tête inclinée
L'amphore, œuvre divine aux fêtes destinée,
Qu'emplit la molle poire, et le raisin doré,
Et la pêche au duvet de pourpre coloré ;
Des pasteurs empressés l'attention jalouse
L'entourait, murmurant le nom sacré d'épouse ;
Mais en vain : nul regard ne flatta leur ardeur ;
Elle fut toute aux Dieux et toute à la pudeur.

Ici, je vis rouler la coupe aux flancs d'argile ;
Le chêne ému tremblait, la flûte de Bathylle
Brilla d'un feu divin ; la Dryade, un moment
Joyeuse, fit entendre un long frémissement,
Doux comme les échos dont la voix incertaine
Murmure la chanson d'une flûte lointaine.

Ecrit en 1815.

LIVRE MODERNE

DOLORIDA

Yo amo mas a tu amor que a tu vida. (Prov. espagnol.)
J'aime mieux ton amour que ta vie.

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
Furtive a rallumé ces lampes solitaires?
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre ;
Une aurore imprévue à minuit semble naître,
Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant:
Les deux clartés à l'œil offrent partout leurs pièges,
Caressent mollement le velours bleu des sièges,
La soyeuse ottomane où le livre est encor,
La pendule mobile entre deux vases d'or,
La Madone d'argent, sous deux roses cachée,
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

Oh! jamais dans Madrid un noble cavalier
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier;
Jamais pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence,
N'a frémi la guitare et langui la romance:
Jamais dans nulle église on ne vit plus beaux yeux
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux:
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre

On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,
Applaudissant, de loin, l'adroit toréador.

Mais, ô vous! qu'en secret nulle œillade attentive
Dans ses rayons brillants ne chercha pour captive,
Jeune foule d'amants, Espagnols à l'œil noir,
Si sous la perle et l'or vous l'adoriez le soir,
Qui de vous ne voudrait (dût la dague andalouse
Le frapper au retour de sa pointe jalouse)
Prosterner ses baisers sur ses pieds découverts,
Ce col, ce sein d'albâtre, à l'air nocturne ouverts,
Et ces longs cheveux noirs tombant sur son épaule,
Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule?

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin
Et le dernier rempart que, dans sa nuit folâtre,
L'amour ose enlever d'une main idolâtre.
Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui,
Mais ses yeux sont ouverts et bien du temps a fui
Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.
Que fait-il donc, celui que sa douleur attend?
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.
A peine chaque jour l'épouse délaissée
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée
Tomber seul, sans l'amour; son amour cependant
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme!
Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme;
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,

Foule d'un pied volage une rose immobile,
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.

Pourquoi Dolorida seule en ce grand palais,
Où l'on n'entend, ce soir, ni le pied des valets,
Ni, dans la galerie et les corridors tristes,
Les enfantines voix des vives caméristes ?
Trois heures cependant ont lentement sonné ;
La voix du temps est triste au cœur abandonné ;
Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence,
Et la lampe luttait ; sa flamme sans puissance
Décroissait inégale, et semblait un mourant
Qui sur la vie encor jette un regard errant.
A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre,
Le crucifix penché semble agiter son ombre ;
Un grand froid la saisit ; mais les fortes douleurs
Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs :
Elle reste immobile, et, sous un air paisible,
Mord, d'une dent jalouse, une main insensible.

Que le silence est long ! Mais on entend des pas !
La porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas !
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure
Qui de quelque malheur semble traîner l'augure ;
Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.
Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse ;
Même sa longue épée est un poids qui le blesse.
Tombé sur ses genoux, il parle à demi voix :

« — Je viens te dire adieu ; je me meurs, tu le vois,
Dolorida, je meurs ! une flamme inconnue,
Errante, est dans mon sang jusqu'au cœur parvenue.
Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci,

Je suis tombé trois fois en revenant ici.
Mais je voulais te voir; mais, quand l'ardente fièvre
Par des frissons brûlants a fait trembler ma lèvre,
J'ai dit : « Je vais mourir ; que la fin de mes jours
« Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours. »
Alors je suis parti, ne demandant qu'une heure
Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

— Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi ?

— O cœur inexorable ! oui, tu fus offensée !
Mais écoute mon souffle, et sens ma main glacée ;
Viens toucher sur mon front cette froide sueur ;
Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur.
Donne, oh ! donne une main ; dis mon nom. Fais entendre
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié ;
Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié !
Hélas ! devant la mort montre un peu d'indulgence !

— La mort n'est que la mort et n'est pas la vengeance.

— O Dieux ! si jeune encore ! tout son cœur endurci !
Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi !
Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,
Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.
Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux
Que ton âme apaisée entende mes aveux.
Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche
Jure devant ce Christ qui domine ta couche,
Et, si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,
Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds ;
Je jure que jamais mon amour égarée

N'oublia loin de toi ton image adorée :
L'infidélité même était pleine de toi,
Je te voyais partout entre ma faute et moi,
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes,
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.
Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps,
Je fus bien criminel ; mais, hélas ! j'ai vingt ans.

— T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances ?

— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.
Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs ;
Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs ;
Car je ne sais quel mal circule dans mes veines ;
Mais je t'invoquais seule avec des plaintes vaines.
J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps
D'appeler ton pardon sur mes derniers instants.
Oh ! parle ; mon cœur fuit ; quitte ce dur langage :
Qu'un regard... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé ?

— Le reste du poison qu'hier je t'ai versé. »

Ecrit en 1823, dans les Pyrénées.

LE COR

I

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois.
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagne d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ces chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui ;

L'Afrique sur le mont l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;

« Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
« Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
« Sur l'Onde avec leurs corps rouleront entraînées. »

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— « Merci, cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
« Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
« Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
« Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du Cor. —
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
« Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
« Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
« Du nain vert Obéron, qui parle avec sa Fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland
« Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
« Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
« Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— « Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?
— « J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.

« Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
« Le plus fort, dans sa main, élève un Cor d'ivoire,
« Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois !

Ecrit à Pau, en 1825.

PARIS

ÉLÉVATION

Prends ma main, Voyageur, et montons sur la tour. —
Regarde tout en bas, et regarde à l'entour.
Regarde jusqu'au bout de l'horizon, regarde
Du nord au sud. Partout où ton œil se hasarde,
Qu'il s'attache avec feu, comme l'œil du serpent
Qui pompe du regard ce qu'il suit en rampant,
Tourne sur le donjon qu'un parapet prolonge,
D'où la vue à loisir sur tous les points se plonge
Et règne, du zénith, sur un monde mouvant
Comme l'éclair, l'oiseau, le nuage et le vent.
Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,
Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse ?

— « Je vois un cercle noir si large et si profond,
« Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.
« Des collines, au loin, me semblent sa ceinture,
« Et pourtant je ne vois nulle part la nature,
« Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main
« Impose à la matière en tout travail humain.
« Je vois ces angles noirs et luisants qui, dans l'ombre,
« L'un sur l'autre entassés, et sans ordre et sans nombre,
« Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux.
« — Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux,
« Brillant sur cet abîme où l'air pénètre à peine

« Comme des diamants incrustés dans l'ébène.
« — Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours,
« Comme dans un buisson la couleuvre aux cent tours.
« Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,
« De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,
« De châteaux forts, de kiosks et d'aigus minarets,
« De formes de remparts, de jardins, de forêts,
« De spirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,
« D'obélisques, de ponts, de portes et d'arcades,
« Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant,
« Se courbe, se replie, ou se creuse ou s'étend.
« — Dans un brouillard de feu je crois voir ce grand rêve.
« La tour où nous voilà dans le cercle s'élève.
« En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,
« Que Dieu même a posé le centre du compas?
« Le vertige m'enivre, et sur mes yeux il pèse.
« Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise ? »

— Oui, c'est bien une Roue; et c'est la main de Dieu
Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu.
Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance.
On la nomme Paris, le pivot de la France.
Quand la vivante roue hésite dans ses tours,
Tout hésite et s'étonne, et recule en son cours.
Les rayons effrayés disent au cercle : « Arrête. »
Il le dit à son tour aux cercles dont la crête
S'enchâsse dans la sienne et tourne sous sa loi.
L'un le redit à l'autre et l'impassible roi,
Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde,
Puise ses mouvements dans sa vigueur profonde,
Les communique à tous, les imprime à chacun,
Les impose de force, et n'en reçoit aucun.
Il se meut : tout s'ébranle, et tournoie et circule;
Le cœur du ressort bat, et pousse la bascule;

L'aiguille tremble et court à grands pas; le levier
Monte et baisse en sa ligne et n'ose dévier.
Tous marchent leur chemin et chacun d'eux écoute
Le pas régulateur qui leur creuse la route.
Il leur faut écouter et suivre ; il le faut bien :
Car lorsqu'il arriva, dans un temps plus ancien,
Qu'un rouage isola son mouvement diurne,
Dans le bruit du travail demeura taciturne,
Et brisa par orgueil sa chaîne et son ressort,
Comme un bras que l'on coupe, il fut frappé de mort.
Car Paris l'éternel de leurs efforts se joue,
Et le moyeu divin tournerait sans la Roue ;
Quand même tout voudrait revenir sur ses pas,
Seul il irait ; lui seul ne s'arrêterait pas,
Et tu verrais la force et l'union ravie
Aux rayons qui partaient de son centre de vie.
—C'est donc bien, Voyageur, une Roue en effet.
Le vertige parfois est prophétique. — Il fait
Qu'une Fournaise ardente éblouit ta paupière.
C'est la Fournaise aussi que tu vois. — Sa lumière
Teint de rouge les bords du ciel noir et profond ;
C'est un feu sous un dôme obscur, large, et sans fond;
Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures
Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures,
Parce que l'homme y dort, là veillent des Esprits,
Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.
La nuit, leur lampe brûle, et, le jour, elle fume;
Le jour, elle a fumé : le soir, elle s'allume,
Et toujours et sans cesse alimente les feux
De la Fournaise d'or que nous voyons tous deux,
Et qui, se reflétant sur la sainte coupole,
Est du globe endormi la céleste auréole.
Chacun d'eux courbe un front pâle, il prie, il écrit,
Il désespère, il pleure ; il espère, il sourit;

Il arrache son sein et ses cheveux, s'enfonce
Dans l'énigme sans fin dont Dieu sait la réponse,
Et dont l'humanité demandant son décret,
Tous les mille ans rejette et cherche le secret.
Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée
L'un[1] soutient en pleurant la croix dépossédée,
S'assied près d'un sépulcre et seul, comme un banni,
Il se frappe en disant : *Lamma Sabacthani;*
Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie, il plonge
La couronne d'épine et la lance et l'éponge,
Baise le corps du Christ, le soulève, et lui dit :
« Reparais, roi des Juifs, ainsi qu'il est prédit ;
Viens, ressuscite encore aux yeux du seul apôtre.
L'Église meurt : renais dans sa cendre et la nôtre,
Règne, et sur les débris des schismes expiés,
Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds. »
— Rien. Le corps du Dieu ploie aux mains du dernier homme
Prêtre pauvre et puissant pour Rome et malgré Rome.
Le cadavre adoré de ses clous immortels
Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels ;
— Rien. Il n'ouvrira pas son oreille endormie
Aux lamentations du nouveau Jérémie,
Et le laissera seul, mais d'une habile main,
Retremper la tiare en l'alliage humain.
— Liberté[2] ! crie un autre, et soudain la tristesse
Comme un taureau le tue aux pieds de sa déesse,
Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,
Il ne peut rien construire où tout est abattu.
N'importe ! Autour de lui des travailleurs sans nombre,
Aveugles inquiets, cherchent à travers l'ombre
Je ne sais quels chemins qu'ils ne connaissent pas,

1. M. l'abbé de Lamennais.
2. Benjamin Constant.

Réglant et mesurant, sans règle et sans compas,
L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.
Et comme il est écrit que chacun porte en soi
Le mal qui le tuera, regarde en bas, et voi.
Derrière eux s'est groupée une famille forte[1]
Qui les ronge et du pied pile leur œuvre morte,
Écrase les débris qu'a faits la Liberté,
Y roule le niveau qu'on nomme Égalité,
Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête :
Et c'est un Temple, un Temple immense, universel,
Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,
Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie,
Mais son temps et sa vie en œuvre convertie,
Mais son amour de tous, son abnégation
De lui, de l'héritage et de la nation;
Seul, sans père et sans fils, soumis à la parole,
L'union est son but et le travail son rôle.
Et, selon celui-là qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.
— Ainsi tout est osé ! Tu vois, pas de statue
D'homme, de roi, de Dieu, qui ne soit abattue,
Mutilée à la pierre et rayée au couteau,
Démembrée à la hache et broyée au marteau !
Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise,
Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise.
Tout brûle, craque, fume et coule ; tout cela
Se tord, s'unit, se fend, tombe là, sort de là;
Cela chante, cela sonne, se parle et prie ;
Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
Eclate en pluie ardente ou serpente en éclair.

1. L'école Saint-Simonienne.

Œuvre, ouvriers, tout brûle ; au feu tout se féconde :
Salamandres partout ! — Enfer ! Éden du monde !
Paris ! principe et fin ! Paris ! ombre et flambeau !...
— Je ne sais si c'est mal, tout cela ; mais c'est beau !
Mais c'est grand ! mais on sent jusqu'au fond de son âme
Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme.
Ou soleil, ou comète, on sent bien qu'il sera ;
Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,
Qu'il surgira brillant à travers la fumée,
Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée,
Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi,
Qui sera pour chacun le signe d'une foi.
Couvrira, devant Dieu, la terre comme un voile,
Ou de son avenir sera comme l'étoile,
Et, dans des flots d'amour et d'union, enfin
Guidera la famille humaine vers sa fin ;
Mais que peut-être aussi, brûlant, pareil au glaive
Dont le feu dessécha les pleurs dans les yeux d'Ève,
Il ira labourant le globe comme un champ,
Et semant la douleur du levant au couchant :
Rasant l'œuvre de l'homme et des temps comme l'herbe
Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,
En laissant le désert, qui suit son large cours
Comme un géant vainqueur, s'étendre pour toujours.
Peut-être que partout où se verra sa flamme,
Dans tout corps s'éteindra le cœur, dans tout cœur l'âme,
Que rois et nations, se jetant à genoux,
Aux rochers ébranlés crieront : « Écrasez-nous !
« Car voilà que Paris encore nous envoie
« Une perdition qui brise notre voie ! »
— Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer ?
Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier ?
Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
Sous la main ouvrière et le marteau sonore ;

Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent
Dans le jeu des ressorts et du travail savant.
Et voilà que déjà l'impatient esclave
Se meut dans la Fournaise, et, sous les flots de lave,
Il nous montre une tête énorme, et des regards
Portant l'ombre et le jour dans leurs rayons hagards.

Je cessai de parler, car, dans le grand silence,
Le sourd mugissement du centre de la France
Monta jusqu'à la tour où nous étions placés,
Apporté par le vent des nuages glacés.
— Comme l'illusion de la raison se joue !
Je crus sentir mes pieds tourner avec la roue,
Et le feu du brasier qui montait vers les cieux
M'éblouit tellement que je fermai les yeux.

— « Ah ! dit le voyageur, la hauteur où nous sommes
« De corps et d'âme est trop pour la force des hommes.
« La tête a ses faux pas comme le pied les siens ;
« Vous m'avez soutenu, c'est moi qui vous soutiens,
« Et je chancelle encor, n'osant plus sur la terre
« Contempler votre ville et son double mystère.
« Mais je crains bien pour elle et pour vous, car voilà
« Quelque chose de noir, de lourd, de vaste, là,
« Au plus haut point du ciel, où ne sauraient atteindre
« Les feux dont l'horizon ne cesse de se teindre ;
« Et je crois entrevoir ce rocher ténébreux
« Qu'annoncèrent jadis les prophètes hébreux.
« *Lorsqu'une meule énorme*, ont-ils dit... — Il me semble
« La voir — ... *apparaîtra sur la cité*... — Je tremble
« Que ce ne soit Paris — ... *dont les enfants auront*
« *Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front*...
« Vous l'avez fait — ... *alors que la ville, enivrée*

« *D'elle-même, au plaisir du sang sera livrée...* —
« Qu'en pensez-vous ? —... *alors l'Ange la rayera*
« *Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera.* »

Je souris tristement : — « Il se peut bien, lui dis-je,
Que cela nous arrive avec ou sans prodige ;
Le ciel est noir sur nous ; mais il faudrait alors
Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,
Et je n'en connais pas. Si la force divine
Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,
Elle est ici. — Le Ciel la révère. — Et sur nous
L'ange exterminateur frapperait à genoux,
Et sa main, à la fois flamboyante et timide,
Tremblerait de commettre un second déicide.
Mais abaissons nos yeux, et n'allons pas chercher
Si ce que nous voyons est nuage ou rocher.
Descendons et quittons cette imposante cime
D'où l'esprit voit un rêve et le corps un abîme.
— Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,
Que deux points seulement, LA SOUFFRANCE ET LA MORT.
Tous les hommes y vont avec toutes les villes.
Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles.
Si celles de Paris un jour sur ton chemin
Se trouvent, pèse-les, et prends-nous dans ta main,
Et, voyant à la place une rase campagne,
Dis : « Le volcan a fait éclater sa montagne ! »
Pense au triple labeur que je t'ai révélé,
Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé
Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,
Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore,
Que la foule admirait et blâmait à moitié,
Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié,
Qui disaient : *Je ne sais*, des choses de la vie,
Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,

Et qui, par dévouement, sans détourner les yeux,
Burent jusqu'à la lie un calice odieux.
— Ensuite, Voyageur, tu quitteras l'enceinte,
Tu jetteras au vent cette poussière éteinte,
Puis, levant seul ta voix dans le désert sans bruit,
Tu crieras : « *Pour longtemps le monde est dans la nuit!* »

Ecrit le 16 janvier 1831, à Paris.

LES DESTINÉES

POÈMES PHILOSOPHIQUES

LES DESTINÉES

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,
Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves,
Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

Tristes divinités du monde oriental,
Femmes au voile blanc, immuables statues,
Elles nous écrasaient de leur poids colossal.

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,
Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
Aux têtes des mortels sur la terre épandues,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié
Sur les cheveux dressés des races éperdues,
Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir, il arriva que l'antique planète
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète ;

« Il a le front sanglant et le côté meurtri,
« Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète ;
« La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri ! »

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
Tout homme était courbé, le front pâle et flétri ;
Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent.

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort,
Toutes les nations à la fois s'écrièrent :
« O Seigneur ! est-il vrai ? le Destin est-il mort ? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
Les filles du Destin, ouvrant avec effort
Leurs ongles qui pressaient nos races désolées ;

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
Leur main inexorable et leur face inflexible ;
Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible,
Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,
D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain ;
La terre frissonna dans son orbite immense,
Comme un cheval frémit délivré de son frein.

Tous les astres émus restèrent en silence,
Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,
Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,
Comme ayant retrouvé leurs régions natales,
Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur,

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,
Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur,
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

« Nous venons demander la Loi de l'avenir.
« Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
« Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir.

« Nous roulions sous nos doigts les jours et les années :
« Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
« Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées?

« Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort
« Où tombaient tour à tour les races consternées.
« Faut-il combler la fosse et briser le ressort?

« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
« Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort,
« Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne?

« Le moule de la vie était creusé par nous.
« Toutes les passions y répandaient leur lave,
« Et les événements venaient s'y fondre tous.

« Sur les tables d'airain où notre loi se grave,
« Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
« Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave.

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
« Tout ce qui fut créé ? ce poids sur la pensée,
« Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ ? »

Il se fit un silence, et la terre affaissée
S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
Sur les flots orageux, dans la nuit balancée.

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
Où s'engendrent, sans fin, les mondes dans l'espace ;
Cette voix de la terre emplit les profondeurs :

« Retournez en mon nom, reines, je suis la Grâce.
« L'homme sera toujours un nageur incertain
« Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

« Vous toucherez son front, ô filles du Destin !
« Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
« Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

« Il sera plus heureux, se croyant maître et libre
« En luttant contre vous dans un combat mauvais
« Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre.

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
« Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
« Faire ce que je veux pour venir où JE SAIS. »

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle
Afin d'y ressaisir sa domination
Sur la race timide, incomplète et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion
Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles ;
Mais, plus forte à présent, dans ce sombre duel,
Notre âme en deuil combat ces esprits inpassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
La volonté transporte à des hauteurs sublimes
Notre front éclairé par un rayon du ciel.

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos cimes,
Leur doigt rude et fatal se pose devant nous,
Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes,

Oh ! dans quel désespoir nous sommes encore tous !
Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie,
Mais qui donc tient la chaîne ? — Ah ! Dieu juste, est-ce vous

Arbitre libre et fier des actes de la vie,
Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,
S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus
A nos belles ardeurs une immuable entrave,
A nos efforts sans fin des coups inattendus !

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave !
Question sans réponse où vos saints se sont tus !
O mystère ! ô tourment de l'âme forte et grave !

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT ?
SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave :
Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST.

Écrit au Maine-Giraud (Charente), 27 août 1849.

LA MAISON DU BERGER

A ÉVA

I

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Eclairer pour lui seul l'horizon effacé ;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
La lettre sociale écrite avec le fer ;

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant ;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant ;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin ;

Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La nature t'attend dans un silence austère;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens y cacher l'amour et ta divine faute ;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues,
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux;
La couleur du corail et celle de tes joues
Teignent le char nocturne et ses muets essieux.

Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
Ceux où l'astre amoureux dévore et resplendit,
Ceux que heurtent les vents, ceux que la neige assiège,
Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit.
Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
Que m'importe le jour? que m'importe le monde?
Je dirai qu'il sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
Sur le fer des chemins qui traversent les monts,
Qu'un ange soit debout sur sa forge bruyante,
Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts
Et, de ses dents de feu, dévorant ses chaudières,
Transperce les cités et saute les rivières,
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds!

Oui, si l'ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,
Et le glaive à la main ne plane et la défend,
S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise,
Pour jeter en éclats la magique fournaise,
Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
Et le gai voyageur lui livre son trésor;
Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
Le moment et le but sont l'univers pour nous.
Tous se sont dit : « Allons ! » mais aucun n'est le maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître ;
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

Eh bien, que tout circule et que les grandes causes
Sur les ailes de feu lancent les actions,
Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
Les chemins du vendeur servent les passions !
Béni soit le Commerce au hardi caducée,
Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
Peut franchir en un jour deux grandes nations !

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;
A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encor poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,

Évitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces,
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu :

Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit,
Le Monde est rétréci par notre expérience,
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché;
Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible
Versent un long regard, comme un fleuve épanché,
Qu'elle interroge tout avec inquiétude,
Et, des secrets divins se faisant une étude,
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

II

Poésie! ô trésor! perle de la pensée!
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer,
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
D'amasser les couleurs qui doivent te former.
Mais, sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,
Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer.

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
Qui ne sauraient porter son ardeur et son poids.

Pourquoi le fuir? — La vie est double dans les flammes.
D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :
C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie ;
Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie ?
Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires
Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.
Dès que son œil chercha le regard des satyres,
Sa parole trembla, son serment fut suspect ;
Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.
Au passant du chemin elle criait : « Largesse ! »
Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

Ah ! fille sans pudeur, fille de saint Orphée,
Que n'as-tu conservé ta belle gravité !
Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,
Chanter aux carrefours impurs de la cité ;
Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche
Le coquet madrigal, piquant comme une mouche,
Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté.

Tu tombas dès l'enfance, et, dans la folle Grèce,
Un vieillard, t'enivrant de son baiser jaloux,
Releva le premier ta robe de prêtresse
Et, parmi les garçons, t'assit sur ses genoux.
De ce baiser mordant ton front porte la trace ;
Tu chantas en buvant dans les banquets d'Horace,
Et Voltaire à la cour te traîna devant nous.

Vestale aux feux éteints ! les hommes les plus graves
Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front ;
Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
Et n'être que poète est pour eux un affront.

Ils jettent leurs pensers aux vents de la tribune,
Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune,
Les rouleront comme elle et les emporteront.

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,
Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.
Leurs discours passagers flattent avec étude
La foule qui les presse et qui leur bat des mains ;
Toujours renouvelé sous ses étroits portiques,
Ce parterre ne jette aux acteurs politiques
Que des fleurs sans parfums, souvent sans lendemains.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle ;
La chambre où ces élus donnent leurs faux combats
Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle ;
Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats,
Mais il regarde encor le jeu des assemblées
De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras.

L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle,
Et que pour le scrutin on quitte le labour.
Cependant le dédain de la chose immortelle
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.
Poésie, il se rit de tes graves symboles,
O toi des vrais penseurs impérissable amour !

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur,
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées ?
Ce fin miroir solide, étincelant et dur,
Reste de nations mortes, durable pierre
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière
On cherche les cités sans en voir un seul mur.

Diamant sans rival, que tes feux illuminent
Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison !
Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,
Que le berger t'enchâsse au toit de sa maison.
Le jour n'est pas levé. — Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil.
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde ;
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.
L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde
Où sont accumulés d'impalpables trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses ;
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

III

Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Eva ! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
Ton regard redoutable à l'égal de la mort ;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;
Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.

Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs de tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole ;
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
« Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
« Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
« Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
« Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
« Je sens passer sur moi la comédie humaine
« Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
« A côté des fourmis les populations ;
« Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
« J'ignore en les portant les noms des nations.

« On me dit une mère, et je suis une tombe.
« Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
« Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
« J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers :
« Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
« Sur l'axe harmonieux des divins balanciers,
« Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
« J'irai seule et sereine, en un chaste silence
« Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans ses ondes et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes
« Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de la tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mai toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand devant notre porte
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

LA COLÈRE DE SAMSON

Le désert est muet, la tente est solitaire.
Quel pasteur courageux la dressa sur la terre
Du sable et des lions ? — La nuit n'a pas calmé
La fournaise du jour dont l'air est enflammé.
Un vent léger s'élève à l'horizon et ride
Les flots de la poussière ainsi qu'un lac limpide.
Le lin blanc de la tente est bercé mollement ;
L'œuf d'autruche, allumé, veille paisiblement,
Des voyageurs voilés intérieure étoile,
Et jette longuement deux ombres sur la toile.

L'une est grande et superbe, et l'autre est à ses pieds :
C'est Dalila, l'esclave, et ses bras sont liés

Aux genoux réunis du maître jeune et grave
Dont la force divine obéit à l'esclave.
Comme un doux léopard elle est souple et répand
Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.
Ses grands yeux, entr'ouverts comme s'ouvre l'amande,
Sont brûlants du plaisir que son regard demande,
Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.
Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,
Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle,
Ses flancs, plus élancés que ceux de la gazelle,
Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or,
Sont bruns, et, comme il sied aux filles de Hatsor,
Ses deux seins, tout chargés d'amulettes anciennes,
Sont chastement pressés d'étoffes syriennes.

Les genoux de Samson fortement sont unis
Comme les deux genoux du colosse Anubis.
Elle s'endort sans force et riante et bercée
Par la puissante main sous sa tête placée.
Lui, murmure le chant funèbre et douloureux
Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux.
Elle ne comprend pas la parole étrangère,
Mais le chant verse un somme en sa tête légère.

« Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

« L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,

Il rêvera partout à la chaleur du sein,
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.
Il ira dans la ville, et, là, les vierges folles
Le prendront dans leurs lacs aux premières paroles.
Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,
Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.
Quand le combat que Dieu fit pour la créature
Et contre son semblable et contre la nature
Force l'Homme à chercher un sein où reposer,
Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche :
Vient un autre combat plus secret, traître et lâche :
Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là ;
Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.

« Elle rit et triomphe; en sa froideur savante,
Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante
De ne rien éprouver des atteintes du feu.
A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu :
Elle se fait aimer sans aimer elle-même;
Un maître lui fait peur. C'est le plaisir qu'elle aime;
L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.
Un sacrifice illustre et fait pour étonner
Rehausse mieux que l'or, aux yeux de ses pareilles,
La beauté qui produit tant d'étranges merveilles
Et d'un sang précieux sait arroser ses pas.
— Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas! —
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.
La Femme est, à présent, pire que dans ces temps
Où, voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens! »

Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome;
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

« Eternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.
— Jugez-nous.— La voilà sur mes pieds endormie.
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux;
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée
De se voir découverte ensemble et pardonnée :
Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur
Ecrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

« Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante,
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain,
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée :
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La Femme, enfant malade et douze fois impur !
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer;
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer.
C'est trop ! Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.
J'ai donné mon secret. Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort ! — Ce qui sera, sera ! »

Il dit et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure
Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,
Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux,
Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne
Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine,
Le placèrent debout, silencieusement,
Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement
Et deux fois, en tournant, recula sur sa base
Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase,
Allumèrent l'encens, dressèrent un festin
Dont le bruit s'étendait du mont le plus lointain;
Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée
Placèrent Dalila, pâle prostituée,
Couronnée, adorée et reine du repas,
Mais tremblante et disant : IL NE ME VERRA PAS!

Terre et ciel ! avez-vous tressailli d'allégresse
Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse
Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang
Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant ?
Et quand enfin Samson, secouant les colonnes
Qui faisaient le soutien des immenses Pylônes,
Ecrasa d'un seul coup, sous les débris mortels,
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels?

Terre et ciel ! punissez par de telles justices
La trahison ourdie en des amours factices,
Et la délation du secret de nos cœurs
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs.

Ecrit à Shavington (Angleterre), 7 avril 1839.

LA MORT DU LOUP

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,

J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche.
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Ecrit au château du M***, 1843.

LE MONT DES OLIVIERS

I

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul ;
Les disciples dormaient au pied de la colline,
Parmi les oliviers qu'un vent sinistre incline ;
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux ;
Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe,
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.
Il se courbe à genoux, le front contre la terre ;
Puis regarde le ciel en appelant : « Mon père ! »
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule, il descend, il crie avec effroi :
« Ne pourriez-vous prier et rester avec moi ? »
Mais un soleil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
Le Fils de l'homme alors remonte lentement ;
Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament
Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.

Il eut froid. Vainement, il appela trois fois :
« Mon père ! » Le vent seul répondit à sa voix.
Il tomba sur la table assis, et, dans sa peine,
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
— Et la terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II

Jésus disait : « O Père, encor laisse-moi vivre !
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre !
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main ?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
Quand meurt celui qui dit une parole neuve,
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,
Qu'il a comme enivré la famille mortelle
D'une goutte de vie et de divinité,
Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : « Fraternité. »

« Père, oh ! si j'ai rempli mon douloureux message,
Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage,
Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,
Pour l'offrande des corps recevant les esprits,
Substituant partout aux choses le symbole,
La parole au combat, comme au trésor l'obole,
Aux flots rouges du sang les flots verméils du vin,
Aux membres de la chair le pain blanc sans levain :
Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave
Et l'autre libre ; — au nom du passé que je lave,
Par le sang de mon corps qui souffre et va finir,
Versons-en la moitié pour laver l'avenir !

Père libérateur ! jette aujourd'hui d'avance
La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
« Il est permis pour tous de tuer l'innocent. »
Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
Des dominateurs durs escortés de faux sages
Qui troubleront l'esprit de chaque nation
En donnant un faux sens à ma rédemption.
— Hélas ! je parle encor, que déjà ma parole
Est tournée en poison dans chaque parabole ;
Éloigne ce calice impur et plus amer
Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.
Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,
Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
N'ont rien, mon Père, oh ! rien qui m'épouvante autant !
Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes,
Ils n'y doivent laisser que des traces profondes ;
Et, si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet,
Dont le gémissement sans repos m'appelait
C'était pour y laisser deux Anges à ma place
De qui la race humaine aurait baisé la trace,
La Certitude heureuse et l'Espoir confiant,
Qui, dans le paradis, marchent en souriant.
Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

« Mal et Doute ! En un mot je puis les mettre en poudre.
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis. — C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la création ! —
Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.

Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare.
Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir ;
Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir,
Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,
Ce qu'elle prend et donne à toute créature,
Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,
Son amour ineffable et ses chastes liens ;
Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle.
Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle ;
Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
Sont comme celui-ci coupables et sauvés ;
Si la terre est pour eux ou s'ils sont pour la terre ;
Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
D'ignorant le savoir et de faux la raison ;
Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison.
Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
Et la rage sans fin des vagues passions,
Entre la léthargie et les convulsions ;
Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée
Attristant la Nature à tout moment frappée ;
Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
Sont de vils accidents en un cercle fatal,
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles.
Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules ;
Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
Des maux immérités, de la mort des enfants ;
Et si les Nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées,
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,
Se heurtant et pleurant, et que rien ne conduit ;
Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,

Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines éternelles,
Lâcher leur proie humaine et replover leurs ailes.
— Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira. »

III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
Il se prosterne encore, il attend, il espère,
Mais il remonte et dit : « Que votre volonté
Soit faite et non la mienne, et pour l'éternité ! »
Une terreur profonde une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ;
La Terre, sans clartés, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

LE SILENCE

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

2 avril 1862.

L'ESPRIT PUR

A ÉVA

I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres,
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups ;
Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes,
Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, chercha
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant ;
Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-bœuf avant de voir leur champ.

V

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs âme
Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,
De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,
Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons ;
Simples et satisfaits si chacun de leur race
Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,
Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçon

VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier
Pour graver quelque page et dire en quelque livre
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole ;
Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,
Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule

Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit
Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
Mais sur le pur tableau des livres de L'ESPRIT. »

VIII

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde !
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,
L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traînes sur le sable.
Colombe au bec d'airain ! VISIBLE SAINT-ESPRIT !

IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
L'IDÉAL du poète et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés :
Je peux en ce miroir *me connaître moi-même*,
Juge toujours nouveau de nos travaux passés !
Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi, c'est assez.

10 mars 1863.

POÉSIES DIVERSES

DÉDICACE DE « LA MARÉCHALE D'ANCRE »

A MADAME DORVAL

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,
Ce livre écrit pour vous sous votre nom vivra.
Ce que le temps présent tout bas déjà murmure,
Quelqu'un dans l'avenir tout haut le redira.

D'autres yeux ont versé vos pleurs. — Une autre bouche
Dit des mots que j'avais sur vos lèvres rangés,
Et qui vers l'avenir (cette perte nous touche)
Iront de voix en voix moins purs et tout changés.

Mais qu'importe! — Après nous ce sera pire chose.
La source en jaillissant est belle et puis arrose
Un désert, de grands bois, un étang, des roseaux,

Ainsi jusqu'à la mer où va mourir sa course.
Ici destin pareil. — Mais toujours à la source,
Votre nom bien gravé se lira sous les eaux.

26 juillet 1831.

IAMBES

A MADAME DORVAL

A vous les chants d'amour, les récits d'aventures,
Les tableaux aux vives couleurs,
Les livres enchantés, les parfums, les parures,
Les bijoux d'enfant et les fleurs.
A vous tout ce qui rit aux yeux, qui plaît à l'âme
Et fait aimer l'instant présent;
Vous qui donnez à tous une vie, une flamme,
Un nom tout jeune et séduisant ;
Vous que l'illusion consomme, inspire, enivre
De bonheur ou de désespoir;
Reine des passions qui deux fois savez vivre,
Pour vous le jour, pour tous le soir.
Pensive solitaire ou tragique merveille,
Cœur simple, esprit capricieux,
Riant chaque matin des larmes que la veille
Vous fîtes tomber de nos yeux ;
Des chants inspirateurs respectez l'ambroisie,
Loin du vulgaire âpre et fatal,
Vivez dans l'art divin et dans la poésie
Comme un phénix dans un cristal.

PALEUR

A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN

Lorsque, sur ton beau front, riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,

Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu;

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille
Et la Muse germer dans tes regards d'azur;
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur;

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur!

15 avril 1848.

STANCES

Tu demandes pour qui, sous les plumes nouvelles,
Ces vers, oiseaux naissants, volaient, chantaient en chœur?
Ce n'est que sur ton sein qu'ils ont ployé leurs ailes,
Jamais ils n'ont souffert un œil profanateur.
Ingrate, pour toi seule ils veulent apparaître.
Ils sont nés d'un soupir, de tes baisers peut-être,
Et, comme ton image, ils dormaient dans mon cœur!

Si tu le veux, pour toi, solitaire, et dans l'ombre,
Ils chanteront tout bas, et ton sein agité
Couvrira comme un nid leur essaim doux et sombre.
Mais n'aimes-tu pas mieux, orgueilleuse beauté,
Leur donner l'essor libre et le ciel, leur empire,
Suivre de tes grands yeux leur passage, et te dire:
« Mon nom avec l'amour sous leur aile est caché »?

Décembre 1850.

ROMANS

CINQ-MARS

PRÉFACE

RÉFLEXIONS SUR LA VÉRITÉ DANS L'ART

L'étude du destin général des sociétés n'est pas moins nécessaire aujourd'hui dans les écrits que l'analyse du cœur humain. Nous sommes dans un temps où l'on veut connaître et où l'on cherche la source de tous les fleuves. La France surtout aime à la fois l'Histoire et le Drame, parce que l'une retrace les vastes destinées de l'HUMANITÉ, et l'autre le sort particulier de l'HOMME. C'est là toute la vie. Or, ce n'est qu'à la Religion, à la Philosophie, à la Poésie pure, qu'il appartient d'aller plus loin que la vie, au delà des temps, jusqu'à l'éternité.

Dans ces dernières années (et c'est peut-être une suite de nos mouvements politiques), l'Art s'est empreint d'histoire plus fortement que jamais. Nous avons tous les yeux attachés sur nos Chroniques, comme si, parvenus à la virilité en marchant vers de plus grandes choses, nous nous arrêtions un moment pour nous rendre compte de notre jeunesse et de ses erreurs. Il a donc fallu doubler l'INTÉRÊT en y ajoutant le SOUVENIR.

Comme la France allait plus loin que les autres nations dans cet amour des faits et que j'avais choisi une époque récente et connue, je crus aussi ne pas devoir imiter les étrangers, qui, dans leurs tableaux, montrent à peine à l'horizon les hommes dominants de leur histoire; je plaçai les nôtres sur le devant de la scène, je les fis principaux acteurs de cette tragédie dans laquelle j'avais dessein de peindre les trois sortes d'ambition qui nous peuvent remuer et, à côté d'elles, la beauté du sacrifice de soi-même à une généreuse pensée. Un traité sur la chute de la féodalité, sur la position extérieure et intérieure de la France au dix-septième siècle, sur la question des alliances avec les armes étrangères, sur la justice aux mains des parlements ou des commissions secrètes et sur les accusations de sorcellerie, n'eût pas été lu peut-être; le roman le fut.

Je n'ai point dessein de défendre ce dernier système de composition plus historique, convaincu que le germe de la grandeur d'une œuvre est dans l'ensemble des idées et des sentiments d'un homme, et non pas dans le genre qui leur sert de forme. Le choix de telle époque nécessitera cette MANIÈRE, telle autre la devra repousser; ce sont là des secrets du travail de la pensée qu'il n'importe point de faire connaître. A quoi bon qu'une théorie nous apprenne pourquoi nous sommes charmés ! Nous entendons les sons de la harpe ; mais sa forme élégante nous cache les ressorts de fer. Cependant, puisqu'il m'est prouvé que ce livre a en lui quelque vitalité, je ne puis m'empêcher de jeter ici ces réflexions sur la liberté que doit avoir l'imagination d'enlacer dans ses nœuds formateurs toutes les figures principales d'un siècle et, pour donner plus d'ensemble à leurs actions, de faire céder parfois la réalité des faits à l'IDÉE que chacun d'eux doit représenter aux yeux de la postérité,

enfin sur la différence que je vois entre la VÉRITÉ de l'Art et le VRAI du Fait.

De même que l'on descend dans sa conscience pour juger des actions qui sont douteuses pour l'esprit, ne pourrions-nous pas aussi chercher en nous-mêmes le sentiment primitif qui donne naissance aux formes de la pensée, toujours indécises et flottantes ? Nous trouverions dans notre cœur plein de trouble, où rien n'est d'accord, deux besoins qui semblent opposés, mais qui se confondent, à mon sens, dans une source commune : l'un est l'amour du VRAI, l'autre l'amour du FABULEUX. Le jour où l'homme a raconté sa vie à l'homme, l'Histoire est née. Mais à quoi bon la mémoire des faits véritables, si ce n'est à servir d'exemple de bien ou de mal ? Or les exemples que présente la succession lente des événements sont épars et incomplets ; il leur manque toujours un enchaînement palpable et visible, qui puisse amener sans divergence à une conclusion morale ; les actes de la famille humaine sur le théâtre du monde ont sans doute un ensemble, mais le sens de cette vaste tragédie qu'elle y joue ne sera visible qu'à l'œil de Dieu, jusqu'au dénoûment qui le révélera peut-être au dernier homme. Toutes les philosophies se sont en vain épuisées à l'expliquer, roulant sans cesse leur rocher, qui n'arrive jamais et retombe sur elles, chacune élevant son frêle édifice sur la ruine des autres et le voyant crouler à son tour. Il me semble donc que l'homme, après avoir satisfait à cette première curiosité des faits, désira quelque chose de plus complet, quelque groupe, quelque réduction à sa portée et à son usage des anneaux de cette vaste chaîne d'événements que sa vue ne pouvait embrasser ; car il voulait aussi trouver dans les récits, des exemples qui pussent servir aux vérités morales dont il avait la conscience ; peu de destinées particulières suffisaient à ce désir, n'étant que les

parties incomplètes du TOUT insaisissable de l'histoire du monde ; l'une était pour ainsi dire un quart, l'autre une moitié de preuve : l'imagination fit le reste et les compléta. De là, sans doute, sortit la fable. — L'homme la créa vraie, parce qu'il ne lui est pas donné de voir autre chose que lui-même et la nature qui l'entoure ; mais il la créa VRAIE d'une VÉRITÉ toute particulière.

Cette VÉRITÉ toute belle, tout intellectuelle, que je sens, que je vois et voudrais définir, dont j'ose ici distinguer le nom de celui du VRAI, pour me mieux faire entendre, est comme l'âme de tous les arts. C'est un choix du signe caractéristique dans toutes les beautés et toutes les grandeurs du VRAI visible ; mais ce n'est pas lui-même, c'est mieux que lui ; c'est un ensemble idéal de ses principales formes, une teinte lumineuse qui comprend ses plus vives couleurs, un baume enivrant de ses parfums les plus purs, un élixir délicieux de ses sucs les meilleurs, une harmonie parfaite de ses sons les plus mélodieux ; enfin c'est une somme complète de toutes ses valeurs. A cette seule VÉRITÉ doivent prétendre les œuvres de l'Art qui sont une représentation morale de la vie, les œuvres dramatiques. Pour l'atteindre, il faut sans doute commencer par connaître tout le VRAI de chaque siècle, être imbu profondément de son ensemble et de ses détails : ce n'est là qu'un pauvre mérite d'attention, de patience et de mémoire ; mais ensuite il faut choisir et grouper autour d'un centre inventé ; c'est là l'œuvre de l'imagination et de ce grand BON SENS qui est le génie lui-même.

A quoi bon les Arts, s'ils n'étaient que le redoublement et la contre-épreuve de l'existence ? Eh ! bon Dieu, nous ne voyons que trop autour de nous la triste et désenchanteresse réalité : la tiédeur insupportable des demi-caractères, des ébauches de vertus et de vices, des

amours irrésolus, des haines mitigées, des amitiés tremblotantes, des doctrines variables, des fidélités qui ont leur hausse et leur baisse, des opinions qui s'évaporent; laissez-nous rêver que parfois ont paru des hommes plus forts et plus grands, qui furent des bons ou des méchants plus résolus; cela fait du bien. Si la pâleur de votre VRAI nous poursuit dans l'Art, nous fermerons ensemble le théâtre et le livre pour ne pas le rencontrer deux fois. Ce que l'on veut des œuvres qui font mouvoir des fantômes d'hommes, c'est, je le répète, le spectacle philosophique de l'homme profondément travaillé par les passions de son caractère et de son temps; c'est donc la VÉRITÉ de cet HOMME et de ce TEMPS, mais tous deux élevés à une puissance supérieure et idéale qui en concentre toutes les forces. On la reconnaît, cette VÉRITÉ, dans les œuvres de la pensée, comme l'on se récrie sur la ressemblance d'un portrait dont on n'a jamais vu l'original; car un beau talent peint la vie plus encore que le vivant.

Pour achever de dissiper sur ce point les scrupules de quelques consciences littérairement timorées, que j'ai vues saisies d'un trouble tout particulier en considérant la hardiesse avec laquelle l'imagination se jouait des personnages les plus graves qui aient jamais eu vie, je me hasarderai jusqu'à avancer que, non dans son entier, je ne l'oserais dire, mais dans beaucoup de ses pages, et qui ne sont peut-être pas les moins belles, L'HISTOIRE EST UN ROMAN DONT LE PEUPLE EST L'AUTEUR. — L'esprit humain ne me semble se soucier du VRAI que dans le caractère général d'une époque; ce qui lui importe surtout, c'est la masse des événements et les grands pas de l'humanité qui emportent les individus; mais, indifférent sur les détails, il les aime moins réels que beaux, ou plutôt grands et complets.

Examinez de près l'origine de certaines actions, de certains cris héroïques qui s'enfantent on ne sait comment : vous les verrez sortir tout faits des ON DIT et des murmures de la foule, sans avoir en eux-mêmes autre chose qu'une ombre de vérité ; et pourtant ils demeureront historiques à jamais. — Comme par plaisir et pour se jouer de la postérité, la voix publique invente des mots sublimes pour les prêter, de leur vivant même et sous leurs yeux, à des personnages qui, tout confus, s'en excusent de leur mieux comme ne méritant pas tant de gloire et ne pouvant porter si haute renommée. N'importe, on n'admet point leurs réclamations : qu'ils les crient, qu'ils les écrivent, qu'ils les signent, on ne veut pas les écouter, leurs paroles sont sculptées dans le bronze, les pauvres gens demeurent historiques et sublimes malgré eux ! Et je ne vois pas que tout cela se soit fait seulement dans les âges de barbarie ; cela se passe à présent encore, et accommode l'histoire de la veille au gré de l'opinion générale, muse tyrannique et capricieuse qui conserve l'ensemble et se joue du détail. Eh! qui de vous n'a assisté à ses transformations ? Ne voyez-vous pas de vos yeux la chrysalide du FAIT prendre par degré les ailes de la FICTION ? — Formé à demi par les nécessités du temps, un FAIT est enfoui tout obscur et embarrassé, tout naïf, tout rude, quelquefois mal construit, comme un bloc de marbre non dégrossi : les premiers qui le déterrent et le prennent en main le voudraient autrement tourné, et le passent à d'autres mains déjà un peu arrondi ; d'autres le polissent en le faisant circuler ; en moins de rien, il arrive au grand jour transformé en statue impérissable. Nous nous récrions ; les témoins oculaires et auriculaires entassent réfutations sur explications : les savants fouillent, feuillettent et écrivent ; on ne les écoute pas plus que les humbles héros qui se renient ; le tor-

rent coule et emporte le tout sous la forme qu'il lui a plu de donner à ces actions individuelles. Qu'a-t-il fallu pour toute cette œuvre? Un rien, un mot ; quelquefois le caprice d'un journaliste désœuvré. Et y perdons-nous? Non. Le fait adopté est toujours mieux composé que le vrai, et n'est même adopté que parce qu'il est plus beau que lui : c'est que l'HUMANITÉ ENTIÈRE a besoin que ses destinées soient pour elle-même une suite de leçons ; plus indifférente qu'on ne pense sur la RÉALITÉ DES FAITS, elle cherche à perfectionner l'événement pour lui donner une grande signification morale; sentant bien que la succession des scènes qu'elle joue sur la terre n'est pas une comédie, et que, puisqu'elle avance, elle marche à un but dont il faut chercher l'explication au delà de ce qui se voit.

Quant à moi, j'avoue que je sais bon gré à la voix publique d'en agir ainsi, car souvent sur la plus belle vie se trouvent des taches bizarres et des défauts d'accord qui me font peine lorsque je les aperçois. Si un homme me paraît un modèle parfait d'une grande et noble faculté de l'âme, et que l'on vienne m'apprendre quelque ignoble trait qui le défigure, je m'en attriste, sans le connaître, comme d'un malheur qui me serait personnel, et je voudrais presque qu'il fût mort avant l'altération de son caractère.

Aussi, lorsque la MUSE (et j'appelle ainsi l'Art tout entier, tout ce qui est du domaine de l'imagination, à peu près comme les anciens nommaient MUSIQUE l'éducation entière), lorsque la MUSE vient raconter, dans ses formes passionnées, les aventures d'un personnage que je sais avoir vécu et qu'elle recompose ses événements, selon la plus grande idée de vice ou de vertu que l'on puisse concevoir de lui, réparant les vides, voilant les disparates de sa vie et lui rendant cette unité parfaite

de conduite que nous aimons à voir représentée même dans le mal; si elle conserve d'ailleurs la chose essentielle à l'instruction du monde, le génie de l'époque, je ne sais pourquoi l'on serait plus difficile avec elle qu'avec cette voix des peuples qui fait subir chaque jour à chaque fait de si grandes mutations.

Cette liberté, les anciens la portaient dans l'histoire même; ils n'y voulaient voir que la marche générale et le large mouvement des sociétés et des nations et, sur ces grands fleuves déroulés dans un cours bien distinct et bien pur, ils jetaient quelques figures colossales, symboles d'un grand caractère et d'une haute pensée. On pourrait presque calculer géométriquement que, soumise à la double composition de l'opinion et de l'écrivain, leur histoire nous arrive de troisième main et éloignée de deux degrés de la vérité du fait.

C'est qu'à leurs yeux l'Histoire était aussi une œuvre de l'Art; et pour avoir méconnu que c'est là sa nature, le monde chrétien tout entier a encore à désirer un monument historique pareil à ceux qui dominent l'ancien monde et consacrent la mémoire de ses destinées, comme ses pyramides, ses obélisques, ses pylônes et ses portiques dominent encore la terre qui lui fut connue, et y consacrent la grandeur antique.

Si donc nous trouvions partout les traces de ce penchant à déserter le POSITIF, pour apporter l'IDÉAL, jusque dans les annales, je crois qu'à plus forte raison l'on doit s'abandonner à une grande indifférence de la réalité historique pour juger les œuvres dramatiques, poèmes, romans ou tragédies, qu'empruntent à l'histoire des personnages mémorables. L'ART ne doit jamais être considéré que dans ses rapports avec sa BEAUTÉ IDÉALE. Il faut le dire, ce qu'il y a de VRAI n'est que secondaire; c'est seulement une illusion de plus dont il s'embellit,

un de nos penchants qu'il caresse. Il pourrait s'en passer, car la VÉRITÉ dont il doit se nourrir est la *vérité d'observation sur la nature humaine, et non l'authenticité du fait*. Les noms des personnages ne font rien à la chose,

L'IDÉE est tout. Le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée.

Tant mieux pour la mémoire de ceux que l'on choisit pour représenter des idées philosophiques ou morales; mais, encore une fois, la question n'est pas là : l'imagination fait d'aussi belles choses sans eux ; elle est une puissance toute créatrice ; les êtres fabuleux qu'elle anime sont doués de vie autant que les êtres réels qu'elle ranime. Nous croyons à Othello comme à Richard III, dont le monument est à Westminster; à Lovelace et à Clarisse autant qu'à Paul et Virginie, dont les tombes sont à l'Ile de France. C'est du même œil qu'il faut voir jouer ces personnages et ne demander à la MUSE que sa VÉRITÉ plus belle que le VRAI; soit que, rassemblant les traits d'un CARACTÈRE épars dans mille individus complets, elle en compose un TYPE dont le nom seul est imaginaire; soit qu'elle aille choisir sous leur tombe et toucher de sa chaîne galvanique les morts dont on sait de grandes choses, les force à se lever encore et les traîne, tout éblouis, au grand jour, où, dans le cercle qu'a tracé cette fée, ils reprennent à regret leurs passions d'autrefois et recommencent par-devant leurs neveux le triste drame de la vie.

Ecrit en 1827.

LE TRAVAIL

> Peu d'esperance doiuent auoir les pauures et menues gens au fait de ce monde, puisque si grand Roy a tant souffert et tant trauaillé.
>
> PHILIPPE DE COMINES.

Un soir, devant Perpignan, il se passa une chose inaccoutumée. Il était dix heures et tout dormait. Les opérations lentes et presque suspendues du siège avaient engourdi le camp et la ville. Chez les Espagnols, on s'occupait peu des Français, toutes les communications étant libres vers la Catalogne, comme en temps de paix, et, dans l'armée française, tous les esprits étaient travaillés par cette secrète inquiétude qui annonce les grands événements. Cependant tout était calme en apparence ; on n'entendait que le bruit des pas mesurés des sentinelles. On ne voyait, dans la nuit sombre, que la petite lumière rouge de la mèche toujours fumante de leurs fusils, lorsque tout à coup les trompettes des mousquetaires, des chevau-légers et des gens d'armes sonnèrent presque en même temps le *boute-selle* et *à cheval*. Tous les factionnaires crièrent aux armes, et on vit les sergents de bataille, portant des flambeaux, aller de tente en tente, une longue pique à la main pour réveiller les soldats, les ranger en ligne et les compter. De longs pelotons marchaient dans un sombre silence, circulaient dans les rues du camp et venaient prendre leur place de bataille ; on entendait le choc des bottes pesantes et le bruit du trot des escadrons, annonçant que la cavalerie faisait les mêmes dispositions. Après

une demi-heure de mouvements, les bruits cessèrent, les flambeaux s'éteignirent et tout rentra dans le calme; seulement l'armée était debout.

Des flambeaux intérieurs faisaient briller comme une étoile l'une des dernières tentes du camp; on distinguait, en approchant, cette petite pyramide blanche et transparente; sur sa toile se dessinaient deux ombres qui allaient et venaient. Dehors, plusieurs hommes à cheval attendaient; dedans étaient de Thou et Cinq-Mars.

A voir ainsi levé et armé à cette heure le pieux et sage de Thou, on l'aurait pris pour l'un des chefs de la révolte. Mais en examinant de plus près sa contenance sévère et ses regards mornes, on aurait compris bientôt qu'il la blâmait et s'y laissait conduire et compromettre par une solution extraordinaire qui l'aidait à surmonter l'horreur qu'il avait de l'entreprise en elle-même. Depuis le jour où Henri d'Effiat lui avait ouvert son cœur et confié tout son secret, il avait vu clairement que toute remontrance était inutile auprès d'un jeune homme aussi fortement résolu. Il avait même compris plus que M. de Cinq-Mars ne lui en avait dit, il avait vu dans l'union secrète de son ami avec la princesse Marie un de ces liens d'amour dont les fautes mystérieuses et fréquentes, les abandons voluptueux et involontaires ne peuvent être trop tôt épurés par les publiques bénédictions. Il avait compris ce supplice impossible à supporter plus longtemps d'un amant, maître adoré de cette jeune personne, et qui chaque jour était condamné à paraître devant elle en étranger et à recevoir les confidences politiques des mariages que l'on préparait pour elle. Le jour où il avait reçu son entière confession, il avait tout tenté pour empêcher Cinq-Mars d'aller dans ses projets jusqu'à l'alliance étrangère. Il avait évoqué les plus graves souvenirs et les meilleurs sentiments, sans autres résultats

que de rendre plus rude vis-à-vis de lui la résolution invincible de son ami. Cinq-Mars, on s'en souvient, lui avait dit durement : *Eh ! vous ai-je prié de prendre part à la conjuration ?* et lui, il n'avait voulu promettre que de ne pas le dénoncer, et il avait rassemblé toutes ses forces contre l'amitié pour dire : *N'attendez rien de plus de ma part si vous signez ce traité.* Cependant Cinq-Mars avait signé le traité, et de Thou était encore là, près de lui.

L'habitude de discuter familièrement les projets de son ami les lui avait peut-être rendus moins odieux; son mépris pour les vices du Cardinal-Duc, son indignation de l'asservissement des Parlements, auxquels tenait sa famille, et de la corruption de la justice; les noms puissants et surtout les nobles caractères des personnages qui dirigeaient l'entreprise, tout avait contribué à adoucir sa première et douloureuse impression. Ayant une fois promis le secret à M. de Cinq-Mars, il se considérait comme pouvant accepter en détail toutes les confidences secondaires ; et, depuis l'événement fortuit qui l'avait compromis chez Marion de Lorme parmi les conjurés, il se regardait comme lié par l'honneur avec eux et engagé à un silence inviolable. Depuis ce temps il avait vu Monsieur, le duc de Bouillon et Fontrailles ; ils s'étaient accoutumés à parler devant lui sans crainte, et lui à les entendre sans colère. A présent les dangers de son ami l'entraînaient dans leur tourbillon comme un aimant invincible. Il souffrait dans sa conscience; mais il suivait Cinq-Mars partout où il allait, sans vouloir, par délicatesse excessive, hasarder désormais une seule réflexion qui eût pu ressembler à une crainte personnelle. Il avait donné sa vie tacitement et eût jugé indigne de tous deux de faire signe de la vouloir reprendre.

Le grand écuyer était couvert de sa cuirasse, armé,

et chaussé de larges bottes. Un énorme pistolet était posé sur sa table, entre deux flambeaux, avec sa mèche allumée ; une montre pesante dans sa boîte de cuivre devant le pistolet. De Thou, couvert d'un manteau noir, se tenait immobile, les bras croisés ; Cinq-Mars se promenait les mains derrière le dos, regardant de temps à autre l'aiguille trop lente à son gré ; il entr'ouvrit sa tente et regarda le ciel, puis revint :

« Je ne vois pas mon étoile en haut, dit-il, mais n'importe ! elle est là, dans mon cœur.

— Le temps est sombre, dit de Thou.

— Dites que le temps s'avance. Il marche, mon ami, il marche ; encore vingt minutes, et tout sera fait. L'armée attend le coup de pistolet pour commencer. »

De Thou tenait à la main un crucifix d'ivoire et portait ses regards tantôt sur la croix, tantôt au ciel.

« Voici l'heure, disait-il, d'accomplir le sacrifice ; je ne me repens pas, mais que la coupe du péché a d'amertume pour mes lèvres ! J'avais voué mes jours à l'innocence et aux travaux de l'esprit, et me voici prêt à commettre le crime et à saisir l'épée. »

Mais, prenant avec force la main de Cinq-Mars :

« C'est pour vous, c'est pour vous, ajouta-t-il avec l'élan d'un cœur aveuglément dévoué ; je m'applaudis de mes erreurs si elles tournent à votre gloire, je ne vois que votre bonheur dans ma faute. Pardonnez-moi un moment de retour vers les idées habituelles de toute ma vie. »

Cinq-Mars le regardait fixement, et une larme coulait lentement sur sa joue.

« Vertueux ami, dit-il, puisse votre faute ne retomber que sur ma tête ! Mais espérons que Dieu, qui pardonne à ceux qui aiment, sera pour nous ; car nous sommes criminels : moi par amour, et vous par amitié. »

Mais tout à coup, regardant la montre, il prit le long pistolet dans ses mains et considéra la mèche fumante d'un air farouche. Ses longs cheveux tombaient sur son visage comme la crinière d'un jeune lion.

« Ne te consume pas, s'écria-t-il, brûle lentement ! Tu vas allumer un incendie que toutes les vagues de l'Océan ne sauraient éteindre ; ta flamme va bientôt éclairer la moitié du monde, et il se peut qu'elle aille jusqu'au bois des trônes. Brûle lentement, flamme précieuse, les vents qui t'agiteront sont violents et redoutables : l'amour et la haine. Conserve-toi, ton explosion va retentir au loin et trouvera des échos dans la chaumière du pauvre et dans le palais du Roi. Brûle, brûle, flamme chétive, tu es pour moi le sceptre et la foudre. »

De Thou, tenant toujours la petite croix d'ivoire, disait à voix basse :

« Seigneur, pardonnez-nous le sang qui sera versé ; nous combattrons le méchant et l'impie ! »

Puis élevant la voix :

« Mon ami, la cause de la vertu triomphera, dit-il, elle triomphera seule. C'est Dieu qui a permis que le traité coupable ne nous parvînt pas : ce qui faisait le crime est anéanti sans doute ; nous combattrons sans l'étranger, et peut-être même ne combattrons-nous pas ; Dieu changera le cœur du Roi.

— Voici l'heure, voici l'heure ! dit Cinq-Mars, les yeux attachés sur la montre avec une sorte de rage joyeuse : encore quelques minutes, et les Cardinalistes du camp seront écrasés ; nous marcherons sur Narbonne, il est là... Donnez ce pistolet. »

A ces mots, il ouvrit brusquement sa tente et prit la mèche du pistolet.

« Courrier de Paris ! courrier de la cour ! » cria une voix au dehors.

Et un homme couvert de sueur, haletant de fatigue, se jeta en bas de son cheval, entra et remit une petite lettre à Cinq-Mars.

« De la reine, monseigneur », dit-il.

Cinq-Mars pâlit, et lut :

« MONSIEUR LE MARQUIS DE CINQ-MARS,

« Je vous fais cettte lettre pour vous conjurer et prier « de rendre à ses devoirs notre bien-aimée fille adoptive « et amie, la princesse Marie de Gonzague, que votre « affection détourne seule du royaume de Pologne à elle « offert. J'ai sondé son âme ; elle est bien jeune encore et « *j'ai lieu de croire* qu'elle accepterait la couronne « *avec moins d'efforts et de douleur que vous ne le « pensez peut-être.*

« C'est pour elle que vous avez entrepris une guerre « qui va mettre à feu et à sang mon beau et cher pays « de France ; je vous conjure et supplie d'agir en gen- « tilhomme, et de délier noblement la duchesse de Mantoue « des promesses qu'elle aura pu vous faire. Rendez ainsi « le repos à son âme et la paix à notre cher pays.

« La Reine, qui se jette à vos pieds, s'il le faut.

« ANNE. »

Cinq-Mars remit avec calme le pistolet sur la table ; son premier mouvement avait fait tourner le canon contre lui-même. Cependant il le remit et, saisissant vite un crayon, écrivit sur le revers de la même lettre :

« MADAME,

« Marie de Gonzague étant ma femme ne peut être « reine de Pologne qu'après ma mort ; je meurs.

« CINQ-MARS. »

Et comme s'il n'eût pas voulu se donner un instant

de réflexion, la mettant de force dans la main du courrier :

« A cheval ! à cheval ! lui dit-il d'un ton furieux : si tu demeures un instant de plus, tu es mort. »

Il le vit partir et rentra.

Seul avec son ami, il resta un instant debout, mais pâle, l'œil fixe et regardant la terre comme un insensé. Il se sentit chanceler.

« De Thou ! s'écria-il.

— Que voulez-vous, ami, cher ami ? Je suis près de vous. Vous venez d'être grand, bien grand ! sublime !

— De Thou ! » cria-t-il encore d'une voix étouffée.

Et il tomba la face contre terre, comme tombe un arbre déraciné.

Les vastes tempêtes prennent différents aspects selon les climats où elles passent ; celles qui avaient une étendue terrible dans le pays du Nord se rassemblent, dit-on, en un seul nuage sous la zone torride, d'autant plus redoutables qu'elles laissent à l'horizon toute sa pureté et que les vagues en fureur réfléchissent encore l'azur du ciel en se teignant du sang de l'homme. Il en est de même des grandes passions : elles prennent d'étranges aspects, selon nos caractères ; mais qu'elles sont terribles dans les cœurs vigoureux qui ont conservé leur force sous le voile des formes sociales ! Quand la jeunesse et le désespoir viennent à se réunir, on ne peut dire à quelles fureurs ils se porteront, ou quelle sera leur résignation subite ; on ne sait si le volcan va faire éclater la montagne, ou s'il s'éteindra tout à coup dans ses entrailles.

De Thou épouvanté releva son ami ; le sang ruisselait par ses narines et ses oreilles ; il l'aurait cru mort si des torrents de larmes n'eussent coulé de ses yeux ; c'était le seul signe de sa vie : mais tout à coup il rouvrit

ses paupières, regarda autour de lui et, avec une force de tête extraordinaire, reprit toutes ses pensées et la puissance de sa volonté.

« Je suis en présence des hommes, dit-il, il faut en finir avec eux. Mon ami, il est onze heures et demie ; l'heure du signal est passé ; donnez pour moi l'ordre de rentrer dans les quartiers ; c'était une fausse alerte que j'expliquerai ce soir même. »

De Thou avait déjà senti toute l'importance de cet ordre : il sortit et revint sur-le-champ ; il retrouva Cinq-Mars assis, calme et cherchant à faire disparaître le sang de son visage.

« De Thou, dit-il en le regardant fixement, retirez-vous, vous me gênez.

— Je ne vous quitte pas, répondit celui-ci.

— Fuyez, vous dis-je, les Pyrénées ne sont pas loin. Je ne sais plus parler longtemps, même pour vous ; mais, si vous restez avec moi, vous mourrez, je vous en avertis.

— Je reste, dit encore de Thou.

— Que Dieu vous préserve donc ! reprit Cinq-Mars, car je n'y pourrai rien, ce moment passé. Je vous laisse ici. Appelez Fontrailles et tous les conjurés, distribuez-leur ces passeports, qu'ils s'enfuient sur-le-champ ; dites-leur que tout est manqué et que je les remercie. Pour vous, encore une fois, partez avec eux, je vous le demande ; mais quoi que vous fassiez, sur votre vie, ne me suivez pas. Je vous jure de ne point me frapper moi-même. »

A ces mots, serrant la main de son ami sans le regarder, il s'élança brusquement hors de sa tente.

Cependant, à quelques lieues de là, se tenaient d'autres discours. A Narbonne, dans le même cabinet où nous vîmes autrefois Richelieu régler avec Joseph les inté-

rêts de l'État, étaient encore assis ces deux hommes, à peu près les mêmes; le ministre, cependant fort vieilli par trois ans de souffrances, et le capucin aussi effrayé du résultat de ses voyages que son maître était tranquille.

Le Cardinal, assis dans sa chaise longue et les jambes liées et entourées d'étoffes chaudes et fourrées, tenait sur ses genoux trois jeunes chats qui se roulaient et se culbutaient sur sa robe rouge ; de temps en temps, il en prenait un et le plaçait sur les autres pour perpétuer leurs jeux ; il riait en les regardant ; sur ses pieds était couchée leur mère, comme un énorme manchon et une fourrure vivante.

Joseph, assis près de lui, renouvelait le récit de tout ce qu'il avait entendu dans le confessionnal; pâlissant encore du danger qu'il avait couru d'être découvert ou tué par Jacques, il finit par ces paroles :

« Enfin, monseigneur, je ne puis m'empêcher d'être troublé jusqu'au fond du cœur lorsque je me rappelle les périls qui menaçaient et menacent encore Votre Éminence. Des spadassins s'offraient pour vous poignarder ; je vois en France toute la cour soulevée contre vous, la moitié de l'armée et deux provinces ; à l'étranger, l'Espagne et l'Autriche prêtes à fournir des troupes ; partout des pièges ou des combats, des poignards ou des canons !... »

Le Cardinal bâilla trois fois sans cesser son jeu et dit :

« C'est un bien joli animal qu'un chat ! c'est un tigre de salon : quelle souplesse ! quelle finesse extraordinaire ! Voyez ce petit jaune qui fait semblant de dormir pour que l'autre rayé ne prenne pas garde à lui, et tombe sur son frère ; et celui-là, comme il le déchire ! voyez comme il lui enfonce ses griffes dans le côté ! Il le tuerait,

je crois, il le mangerait, s'il était plus fort ! C'est très plaisant ! Quels jolis animaux ! »

Il toussa, éternua assez longtemps, puis reprit :

« Messire Joseph, je vous ai fait dire de ne me parler d'affaires qu'après mon souper; j'ai faim maintenant, et ce n'est pas mon heure; mon médecin Chicot m'a recommandé la régularité, et j'ai ma douleur au côté. Voici qu'elle sera ma soirée, ajouta-il en regardant l'horloge : à neuf heures, nous réglerons les affaires de M. le Grand ; à dix je me ferai porter autour du jardin pour prendre l'air au clair de lune ; ensuite je dormirai une heure ou deux ; à minuit le Roi viendra, et à quatre heures vous pourrez repasser pour prendre les divers ordres d'arrestations, condamnations ou autres que j'aurai à vous donner pour les provinces, Paris ou les armées de Sa Majesté. »

Richelieu dit tout ceci avec le même son de voix et une prononciation uniforme, altérée seulement par l'affaiblissement de sa poitrine et la perte de plusieurs dents.

Il était sept heures du soir ; le capucin se retira. Le Cardinal soupa avec la plus grande tranquillité et, quand l'horloge frappa huit heures et demie, il fit appeler Joseph et lui dit, lorsqu'il fut assis près de la table :

« Voilà donc tout ce qu'ils ont pu faire contre moi pendant deux années ! Ce sont de pauvres gens, en vérité ! Le duc de Bouillon même, que je croyais assez capable, se perd tout à fait dans mon esprit par ce trait; je l'ai suivi des yeux et, je te le demande, a-t-il fait un pas digne d'un véritable homme d'Etat ? Le Roi, Monsieur, et tous les autres n'ont fait que se monter la tête ensemble contre moi et ne m'ont pas seulement enlevé un homme. Il n'y a que ce petit Cinq-Mars qui ait de la suite dans les idées ; tout ce qu'il a fait était

conduit d'une manière surprenante : il faut lui rendre justice, il avait des dispositions ; j'en aurais fait mon élève sans la roideur de son caractère ; mais il m'a rompu en visière, j'en suis bien fâché pour lui. Je les ai tous laissés nager plus de deux ans en pleine eau ; à présent tirons le filet.

— Il en est temps, monseigneur, dit Joseph, qui souvent frémissait involontairement en parlant. Savez-vous que de Perpignan à Narbonne le trajet est court ? savez-vous que, si vous avez ici une forte armée, vos troupes du camp sont faibles et incertaines ? que cette noblesse est furieuse, et que le Roi n'est pas sûr ? »

Le Cardinal regarda l'horloge.

« Il n'est encore que huit heures et demie, mons Joseph ; je vous ai déjà dit que je ne m'occuperais de cette affaire qu'à neuf heures. En attendant, comme il faut que justice se fasse, vous allez écrire ce que j'ai à vous dicter, car j'ai la mémoire fort bonne. Il reste encore au monde, je le vois sur mes notes, quatre des juges d'Urbain Grandier ; c'était un homme d'un vrai génie que cet Urbain Grandier (ajouta-t-il avec méchanceté ; Joseph mordit ses lèvres) ; tous ses autres juges sont morts misérablement ; il reste Houmain, qui sera pendu comme contrebandier : nous pouvons le laisser tranquille ; mais voici cet horrible Lactance, qui vit en paix avec Barré et Mignon. Prenez une plume et écrivez à M. l'évêque de Poitiers :

« Monseigneur,

« Le bon plaisir de Sa Majesté est que les pères Barré « et Mignon soient remplacés dans leurs cures et envoyés « dans le plus court délai dans la ville de Lyon, ainsi « que le père Lactance, capucin, pour y être traduits

« devant un tribunal spécial, comme prévenus de quel-
« ques criminelles intentions envers l'Etat. »

Joseph écrivait aussi froidement qu'un Turc fait tomber une tête au geste de son maître.

Le Cardinal lui dit en signant la lettre :

« Je vous ferai savoir comment je veux qu'ils disparaissent ; car il est important d'effacer toutes les traces de cet ancien procès. La Providence m'a bien servi en enlevant tous ces hommes ; j'achève son ouvrage. Voici tout ce qu'en saura la postérité. »

Et il lut au capucin cette page de ses Mémoires où il raconte la possession et les sortilèges du magicien (1).

Pendant sa lente lecture, Joseph ne pouvait s'empêcher de regarder l'horloge.

« Il te tarde d'en venir à M. le Grand, dit enfin le Cardinal ; eh bien, pour te faire plaisir, passons-y. Tu crois donc que je n'ai pas mes raisons pour être tranquille ? Tu crois que j'ai laissé aller ces conspirateurs trop loin ? Non. Voici de petits papiers qui te rassureraient si tu les connaissais. D'abord, dans ce rouleau de bois creux est le traité avec l'Espagne, saisi à Oloron. Je suis très satisfait de Laubardemont : c'est un habile homme ! »

Le feu d'une féroce jalousie brilla sous les épais sourcils de Joseph.

« Ah ! monseigneur, dit-il, ignore à quel homme il l'a arraché ; il est vrai qu'il l'a laissé mourir et, sous ce rapport, on n'a pas à se plaindre ; mais enfin il était l'agent de la conjuration : c'était son fils.

— Dites-vous la vérité ? dit le Cardinal d'un air sévère ; oui, car vous n'oseriez pas mentir avec moi. Comment l'avez-vous su ?

(1) Voyez les Mémoires de Richelieu, *Collection des Mémoires*, t. XXVIII, p. 139.

— Par des gens de sa suite, monseigneur ; voici leurs rapports, ils comparaîtront. »

Le Cardinal examina ces papiers nouveaux et ajouta :

« Donc nous allons l'employer encore à juger nos conjurés, et ensuite vous en ferez ce que vous voudrez, je vous le donne. »

Joseph, joyeux, reprit ses précieuses dénonciations et continua :

« Son Eminence parle de juger des hommes encore armés et à cheval ?

— Ils n'y sont pas tous. Lis cette lettre de MONSIEUR à Chavigny ; il demande grâce, il en a assez. Il n'osait même pas s'adresser à moi le premier jour, et n'élevait pas sa prière plus haut que les genoux d'un de mes serviteurs (1).

« Mais le lendemain il a repris courage et m'a envoyé celle-ci à moi-même (2) et une troisième pour le Roi.

(1) Copie textuelle de la correspondance de MONSIEUR et du cardinal de Richelieu :

« *A Monsieur de Chavigny.*

« MONSIEUR DE CHAVIGNY,

« Encore que je croie que vous n'êtes pas satisfait de moy, et que véritablement vous en avez sujet, je ne laisse pas de vous prier de travailler à mon accommodement avec Son Eminence, et d'attendre cet effet de la véritable affection que vous avez pour moy, qui, je crois, sera encore plus grande que votre colère. Vous sçavez le besoin que j'ai que vous me tiriez de la peine où je suis. Vous l'avez déjà fait deux fois auprès de Son Eminence. Je vous jure que ce sera la dernière fois que je vous donnerai de pareils employs.

« GASTON D'ORLEANS. »

(2) *A Son Eminence le Cardinal-Duc.*

« MON COUSIN,

« Ce mesconnoissant Monsieur le Grand est homme du monde le plus coupable de vous avoir dépleu ; les grâces qu'il recevoit de Sa Majesté m'ont toujours fait garder de lui et de tous ses artifices ; mais c'est pour vous, mon cousin, que je conserve mon estime et mon amitié tout entière... Je suis touché d'un véritable repentir d'avoir encore manqué à la fidélité que je dois au Roy, monseigneur,

« Son projet l'étouffait, il n'a pas pu le garder. Mais on ne m'apaise pas à si peu de frais ; il me faut une confession détaillée, ou bien je le chasserai du royaume. Je le lui ai fait écrire ce matin (1).

« Quant au magnifique et puissant duc de Bouillon, seigneur souverain de Sedan et général en chef des armées d'Italie, il vient d'être saisi par ses officiers au milieu de ses soldats, et s'était caché dans une botte de paille. Il reste donc encore seulement mes deux jeunes voisins. Ils s'imaginent avoir le camp tout entier à leurs ordres, et il ne leur demeure attaché que les Compagnies rouges ; tout le reste, étant à Monsieur, n'agira pas, et mes régiments les arrêteront. Cependant j'ai permis qu'on eût l'air de leur obéir. S'ils donnent le signal à onze heures et demie, ils seront arrêtés aux premiers pas ; sinon le Roi me les livrera ce soir... N'ouvre pas tes yeux étonnés ; il va me les livrer, te dis-je, entre minuit et une heure. Vous voyez que tout s'est fait sans vous, Joseph ; nous nous en passons fort bien et, pendant ce temps-là, je ne vois pas que nous ayons reçu de grands services de vous ; vous vous négligez.

— Ah ! monseigneur, si vous saviez ce qu'il m'a fallu de peines pour découvrir le chemin des messagers du

et je prends Dieu à témoin de la sincérité avec laquelle je serai toute ma vie le plus fidèle de vos amis, et avec la mesme passion que je suis,

« Mon cousin,

« Votre affectionné cousin,
« Gaston. »

(1) Réponse du Cardinal.

« Monsieur,

« Puisque Dieu veut que les hommes aient recours à une ingénue et entière confession pour être absous de leurs fautes en ce monde, je vous enseigne le chemin que vous devez tenir pour vous tirer de peine. Votre Altesse a bien commencé, c'est à elle d'achever. C'est tout ce que je puis vous dire. »

traité ! Je ne l'ai su qu'en risquant ma vie entre ces deux jeunes gens... »

Ici le Cardinal se mit à rire d'un air moqueur du fond de son fauteuil.

« Tu devais être bien ridicule et avoir bien peur dans cette boîte, Joseph, et je pense que c'est la première fois de ta vie que tu aies entendu parler d'amour. Aimes-tu ce langage-là, père Joseph ! et dis-moi, le comprends-tu bien clairement ? Je ne crois pas que tu t'en fasses une idée très belle. »

Richelieu, les bras croisés, regardait avec plaisir son capucin interdit, et poursuivit du ton persifleur d'un grand seigneur qu'il prenait quelquefois, se plaisant à faire passer les plus nobles expressions par les lèvres les plus impures :

« Voyons, Joseph, fais-moi une définition de l'amour selon tes idées. Qu'est-ce que cela peut être ? car, enfin, tu vois que cela existe ailleurs que dans les romans. Ce bon jeune homme n'a fait toutes ces petites conjurations que par amour. Tu l'as entendu toi-même de tes oreilles indignes. Voyons qu'est-ce que l'amour ? Moi, d'abord, je n'en sais rien. »

Cet homme fut anéanti et regarda le parquet avec l'œil stupide de quelque animal ignoble. Après avoir cherché longtemps, il répondit enfin d'une voix traînante et nasillarde :

« Ce doit être quelque fièvre maligne qui égare le cerveau ; mais, en vérité, monseigneur, je vous avoue que je n'y avais jamais réfléchi jusqu'ici, et j'ai toujours été embarrassé pour parler à une femme ; je voudrais qu'on pût les retrancher de la société, car je ne vois pas à quoi elles servent, si ce n'est à faire découvrir les secrets, comme la petite duchesse ou comme Marion de Lorme, que je ne puis trop recommander à Votre Eminence. Elle

a pensé à tout et a jeté avec beaucoup d'adresse notre petite prophétie au milieu de ces conspirateurs. Nous n'avons pas manqué le *merveilleux* (1), cette fois, comme pour le siège d'Hesdin ; il ne s'agira plus que de trouver une fenêtre par laquelle vous passerez le jour de l'exécution.

— Voilà encore de vos sottises, monsieur, dit le Cardinal ; vous me rendrez aussi ridicule que vous, si vous continuez. Je suis trop fort pour me servir du ciel ; que cela ne vous arrive plus ! Ne vous occupez que des gens que je vous donne : je vous ai fait votre part tout à l'heure. Quand le grand écuyer sera pris, vous le ferez juger et exécuter à Lyon. Je ne veux plus m'en mêler, cette affaire est trop petite pour moi : c'est un caillou sous mes pieds, auquel je n'aurais pas dû penser si longtemps. »

Joseph se tut. Il ne pouvait comprendre cet homme, qui, entouré d'ennemis armés, parlait de l'avenir comme d'un présent à sa disposition, et du présent comme d'un passé qu'il ne craignait plus. Il ne savait s'il devait le croire fou ou prophète, inférieur ou supérieur à l'humanité.

Sa surprise redoubla lorsque Chavigny entra précipitamment et, heurtant ses bottes fortes contre le tabouret du Cardinal, de manière à courir les risques de tomber, s'écria d'un air fort troublé :

« Monseigneur, un de vos domestiques arrive de Perpignan, et il y a vu le camp en rumeur et vos ennemis à cheval...

— Ils mettront pied à terre, monsieur, répondit Ri-

(1) En 1638, le prince Thomas ayant fait lever le siège d'Hesdin, le Cardinal en fut très peiné. Une religieuse du couvent du Mont-Calvaire avoit dit que la victoire seroit au Roy, et le père Joseph vouloit ainsi que l'on crût que le Ciel protégeoit le ministre.
(*Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu.*)

chelieu en replaçant son tabouret; vous me paraissez manquer de calme.

— Mais... mais... monseigneur, ne faut-il pas avertir M. de Fabert?

— Laissez-le dormir, et allez vous coucher vous-même, ainsi que Joseph.

— Monseigneur, une autre chose extraordinaire : le Roi vient.

— En effet, c'est extraordinaire, dit le ministre en regardant l'horloge ; je ne l'attendais que dans deux heures. Sortez tous deux. »

Bientôt on entendit un bruit de bottes et d'armes qui annonçait l'arrivée du prince. On ouvrit les deux battants; les gardes du Cardinal frappèrent trois fois leurs piques sur le parquet, et le Roi parut.

Il marchait en s'appuyant sur une canne de jonc d'un côté et, de l'autre, sur l'épaule de son confesseur, le père Sirmond, qui se retira et le laissa avec le Cardinal. Celui-ci s'était levé avec la plus grande peine et ne put faire un pas au-devant du Roi, parce que ses jambes étaient enveloppées. Il fit le geste d'aider le prince à s'asseoir près du feu, en face de lui. Louis XIII tomba dans un grand fauteuil garni d'oreillers, demanda et but un verre d'élixir préparé pour le fortifier contre les évanouissements fréquents que lui causait sa maladie de langueur, fit un geste pour éloigner tout le monde et, seul avec Richelieu, lui parla d'une voix languissante:

« Je m'en vais, mon cher Cardinal; je sens que je m'en vais à Dieu ; je m'affaiblis de jour en jour ; ni l'été ni l'air du Midi ne m'ont rendu mes forces.

— Je précéderai Votre Majesté, répondit le ministre; la mort a déjà conquis mes jambes, vous le voyez; mais tant qu'il me restera la tête pour penser et la main pour écrire, je serai bon pour votre service.

— Et je suis sûr que votre intention était d'ajouter : le cœur pour m'aimer, dit le Roi.

— Votre Majesté en peut-elle douter ? répondit le Cardinal en fronçant le sourcil et se mordant les lèvres par l'impatience que lui donnait ce début.

— Quelquefois j'en doute, répondit le prince ; tenez, j'ai besoin de vous parler à cœur ouvert, et de me plaindre de vous à vous-même. Il y a deux choses que j'ai sur la conscience depuis trois ans : jamais je ne vous en ai parlé, mais je vous en voulais en secret, et même si quelque chose eût été capable de me faire consentir à des propositions contraires à vos intérêts, c'eût été ce souvenir. »

C'était là de cette sorte de franchise propre aux caractères faibles, qui se dédommagent ainsi, en inquiétant leur dominateur, du mal qu'ils n'osent pas lui faire complètement, et se vengent de la sujétion par une controverse puérile. Richelieu reconnut à ces paroles qu'il avait couru un grand danger ; mais il vit en même temps le besoin de confesser, pour ainsi dire, toute sa rancune ; et, pour faciliter l'explosion de ces importants aveux, il accumula les protestations qu'il croyait les plus propres à impatienter le Roi.

« Non, non, s'écria enfin celui-ci, je ne croirai rien, tant que vous ne m'aurez pas expliqué ces deux choses qui me reviennent toujours à l'esprit, dont on me parlait dernièrement encore, et que je ne puis justifier par aucun raisonnement : je veux dire le procès d'Urbain Grandier, dont je ne fus jamais bien instruit, et les motifs de votre haine pour ma malheureuse mère et même contre sa cendre.

— N'est-ce que cela, Sire ? dit Richelieu. Sont-ce là mes seules fautes ? Elles sont faciles à expliquer. La première affaire devait être soustraite aux regards de

Votre Majesté par ces détails horribles et dégoûtants de scandale. Il y eut, certes, un art qui ne peut être regardé comme coupable à nommer *magie* des crimes dont le nom révolte la pudeur, dont le récit eût révélé à l'innocence de dangereux mystères; ce fut une sainte ruse, pour dérober aux yeux des peuples ces impuretés...

— Assez, c'en est assez, Cardinal, dit Louis XIII détournant la tête et baissant les yeux en rougissant ; je vous conçois, ces tableaux m'offenseraient; j'approuve vos motifs, c'est bon. On ne m'avait pas dit cela; on m'avait caché ces vices affreux. Vous êtes-vous assuré des preuves de ces crimes?

— Je les eus toutes entre les mains, Sire; et quant à la glorieuse reine Marie de Médicis, je suis étonné que Votre Majesté oublie combien je lui fus attaché. Oui, je ne crains pas de l'avouer, c'est à elle que je dus toute mon élévation; elle daigna la première jeter les yeux sur l'évêque de Luçon, qui n'avait alors que vingt-deux ans, pour l'approcher d'elle. Combien j'ai souffert lorsqu'elle me força de la combattre dans l'intérêt de Votre Majesté! Mais, comme ce sacrifice fut fait pour vous, je n'en eus et n'en aurai jamais aucun scrupule.

— Vous, à la bonne heure; mais moi, dit le prince avec amertume.

— Eh! Sire, s'écria le Cardinal le Fils de Dieu (1) lui-même vous en donna l'exemple; c'est sur le modèle

(1) En 1639, le Roi consulta son Conseil sur la supplique de sa mère exilée pour rentrer en France; Richelieu répondit :

« Qui peut douter qu'il ne soit permis à un prince de se séparer d'une mère pour des considérations importantes?... Le Fils de Dieu n'a point fait difficulté de se separer un temps de sa mère, et de la laisser en peine quelques jours. La réponse qu'il fit à sa mère lorsqu'elle s'en plaignoit, apprend aux Roys que ceux à qui Dieu a commis le soin du bien général d'un royaume doivent toujours le préférer à toutes les obligations particulières. »

(*Relation de M. de Fontrailles.*)

de toutes les perfections que nous réglâmes nos avis ; et si les monuments dus aux précieux restes de votre mère ne sont pas encore élevés, Dieu m'est témoin que ce fut dans la crainte d'affliger votre cœur et de vous rappeler sa mort, que nous en retardâmes les travaux. Mais béni soit ce jour où il m'est permis de vous en parler ! Je dirai moi-même la première messe à Saint-Denis, quand nous l'y verrons déposée, si la Providence m'en laisse la force. »

Ici le Roi prit un visage un peu plus affable, mais toujours froid, et le Cardinal, jugeant qu'il n'irait pas plus loin pour ce soir dans la persuasion, se résolut tout à coup à faire la plus puissante des diversions et à attaquer l'ennemi en face. Continuant donc à regarder fixement le Roi, il dit froidement :

« Est-ce donc pour cela que vous avez permis ma mort?

— Moi ? dit le Roi : on vous a trompé ; j'ai bien entendu parler de conjuration, et je voulais vous en dire quelque chose ; mais je n'ai rien ordonné contre vous.

— Ce n'est pas ce que disent les conjurés, Sire ; cependant j'en dois croire Votre Majesté, et je suis bien aise pour elle que l'on se soit trompé. Mais quels avis daignez-vous me donner ?

— Je... voulais vous dire franchement, entre nous, que vous feriez bien de prendre garde à Monsieur...

— Ah ! Sire, je ne puis le croire à présent, car voici une lettre qu'il vient de m'envoyer pour vous et il semblerait avoir été coupable envers Votre Majesté même. »

Le Roi, étonné, lut :

« Monseigneur,

« Je suis au désespoir d'avoir encore manqué à la « fidélité que je dois à Votre Majesté ; je la supplie très « humblement d'agréer que je lui en demande un mil-

« lion de pardons, avec un compliment de soumission « et de repentance.

« Votre très humble sujet,
« Gaston. »

« Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Louis ; osaient-ils s'armer contre moi-même aussi ?

— *Aussi !* dit tout bas le Cardinal, se mordant les lèvres ; puis il reprit : Oui, Sire, aussi ; c'est ce que me ferait croire, jusqu'à un certain point, ce petit rouleau de papier. »

Et il tirait, en parlant, un parchemin roulé d'un morceau de bois de sureau creux, et le déployait sous les yeux du Roi.

« C'est tout simplement un traité avec l'Espagne, auquel, par exemple, je ne crois pas que Votre Majesté ait souscrit. Vous pouvez en voir les vingt articles bien en règle (1). Tout est prévu, la place de sûreté, le nombre des troupes, les secours d'hommes et d'argent.

— Les traîtres ! s'écria Louis agité, il faut les faire saisir : mon frère renonce et se repent ; mais faites arrêter le duc de Bouillon...

— Oui, Sire.

— Ce sera difficile au milieu de son armée d'Italie.

— Je réponds de son arrestation sur ma tête, Sire ; mais ne reste-t-il pas un autre nom ?

— Lequel ? quoi ?... Cinq-Mars ? dit le Roi en balbutiant.

— Précisément, Sire, dit le Cardinal.

— Je le vois bien... mais... je crois que l'on pourrait..

— Écoutez-moi, dit tout à coup Richelieu d'une voix tonnante, il faut que tout finisse aujourd'hui. Votre favori est à cheval à la tête de son parti ; choisissez entre

(1) Les articles de ce traité sont rapportés en détail dans la *Relation de Fontrailles*,

lui et moi. Livrez l'enfant à l'homme ou l'homme à l'enfant, il n'y a pas de milieu.

— Eh! que voulez-vous donc si je vous favorise? dit le Roi.

— Sa tête et celle de son confident.

— Jamais... c'est impossible! reprit le Roi avec horreur et tombant dans la même irrésolution où il était avec Cinq-Mars contre Richelieu. Il est mon ami tout aussi bien que vous; mon cœur souffre de l'idée de sa mort. Pourquoi aussi n'étiez-vous pas d'accord tous les deux? pourquoi cette division? C'est ce qui l'a amené jusque-là. Vous avez fait mon désespoir : vous et lui, vous me rendez le plus malheureux des hommes! »

Louis cachait sa tête dans ses deux mains en parlant, et peut-être versait-il des larmes ; mais l'inflexible ministre le suivait des yeux comme on regarde sa proie et, sans pitié, sans lui accorder un moment pour respirer, profita au contraire de son trouble pour parler plus longtemps.

« Est-ce ainsi, disait-il avec une parole dure et froide, que vous vous rappelez les commandements que Dieu même vous a faits par la bouche de votre confesseur ? Vous me dîtes un jour que l'Eglise vous ordonnait expressément de révéler à votre premier ministre tout ce que vous entendriez contre lui, et je n'ai jamais rien su par vous de ma mort prochaine. Il a fallu que des amis plus fidèles vinssent m'apprendre la conjuration ; que les coupables eux-mêmes, par un coup de la Providence, se livrassent à moi pour me faire l'aveu de leurs fautes. Un seul, le plus endurci, le moindre de tous, résiste encore ; et c'est lui qui a tout conduit, c'est lui qui livre la France à l'étranger, qui renverse en un jour l'ouvrage de mes vingt années, soulève les huguenots du Midi, appelle aux armes tous les ordres de l'Etat, ressuscite

des prétentions écrasées, et rallume enfin la ligue éteinte par votre père ; car c'est elle, ne vous y trompez pas, c'est elle qui relève toutes ses têtes contre vous. Êtes-vous prêt au combat ? où donc est votre massue ? »

Le Roi, anéanti, ne répondait pas et cachait toujours sa tête dans ses mains. Le Cardinal, inexorable, croisa ses bras et poursuivit :

« Je crains qu'il ne vous vienne à l'esprit que c'est pour moi que je parle. Croyez-vous vraiment que je ne me juge pas et qu'un tel adversaire m'importe beaucoup ? En vérité, je ne sais à quoi il tient que je vous laisse faire, et mettre cet immense fardeau de l'État dans la main de ce jouvenceau. Vous pensez bien que, depuis vingt ans que je connais votre cour, je ne suis pas sans m'être assuré quelque retraite où, malgré vous-même, je pourrais aller, de ce pas, achever les six mois peut-être qu'il me reste de vie. Ce serait un curieux spectacle pour moi que celui d'un tel règne ! Que répondrez-vous, par exemple, lorsque tous ces petits potentats, se relevant dès que je ne pèserai plus sur eux, viendront à la suite de votre frère vous dire, comme ils l'osèrent à Henri IV sur son trône : « Partagez-nous « tous les grands gouvernements à titres héréditaires et « souveraineté, nous serons contents (1) ! » Vous le ferez, je n'en doute pas, et c'est la moindre chose que vous puissiez accorder à ceux qui vous auront délivré de Richelieu ; et ce sera plus heureux peut-être, car, pour gouverner l'Ile-de-France, qu'ils vous laisseront sans doute comme domaine originaire, votre nouveau ministre n'aura pas besoin de tant de papiers. »

En parlant, il poussa avec colère la vaste table qui remplissait presque la chambre et que surchargeaient des papiers et des portefeuilles sans nombre.

(1) *Mémoires de Sully*, 1595.

Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours ; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre.

« Eh bien, monsieur, je répondrai que je veux régner par moi seul.

— A la bonne heure, dit Richelieu ; mais je dois vous prévenir que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire.

— Je m'en charge, reprit Louis ; j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres.

— Essayez donc, dit Richelieu ; je me retire et, si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez. »

Il sonna : à l'instant même et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un autre appartement ; car, nous l'avons dit, il ne pouvait plus marcher. En passant dans la chambre où travaillaient les secrétaires, il dit à haute voix :

« Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté. »

Le Roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table et vit autant de portefeuilles que l'on comptait alors d'empires, de royaumes et de cercles dans l'Europe ; il en ouvrit un et le trouva divisé en cases, dont le nombre égalait celui des subdivisions de tout le pays auquel il était destiné. Tout était en ordre, mais dans un ordre effrayant pour lui, parce que chaque note ne renfermait que la quintessence de chaque affaire, si l'on peut parler ainsi, et ne touchait que le point juste des relations du moment avec la France. Ce laconisme était à peu près aussi énigmatique pour Louis que les lettres en chiffres qui couvraient la table. Là, tout était confu-

sion : sur les édits de bannissement et d'expropriation des huguenots de la Rochelle se trouvaient jetés les traités avec Gustave-Adolphe et les huguenots du Nord contre l'Empire ; des notes sur le général Bannier, sur Walstein, le duc de Weimar et Jean de Wert étaient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la Reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermaient et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets. Sur la marge de l'un d'eux étaient ces mots : *Sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel.* Plus loin étaient entassées les dénonciations contre les huguenots, les plans de république qu'ils avaient arrêtés, la division de la France en cercles, sous la dictature annuelle d'un chef ; le sceau de cet Etat projeté y était joint, représentant un ange appuyé sur une croix, et tenant à la main la Bible, qu'il élevait sur son front. A côté était une liste des cardinaux que le Pape avait nommés autrefois le même jour que l'évêque de Luçon (Richelieu). Parmi eux se trouvait le marquis de Bédemar, ambassadeur et conspirateur à Venise.

Louis XIII épuisait en vain ses forces sur des détails d'une autre époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration et propres à lui montrer son véritable nœud et ce que l'on avait tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme d'une figure olivâtre, d'une taille courbée, d'une démarche contrainte et dévote entra dans le cabinet ; c'était un secrétaire d'État, nommé Desnoyers ; il s'avança en saluant :

« Puis-je parler à Sa Majesté des affaires de Portugal? dit-il.

— D'Espagne, par conséquent, dit Louis; le Portugal est une province d'Espagne.

— De Portugal, insista Desnoyers. Voici le manifeste que nous recevons à l'instant. »

Et il lut :

« Don Juan, par la grâce de Dieu, roi du Portugal, « des Algarves, royaumes deçà l'Afrique, seigneur de « la Guinée, conqueste, navigation et commerce de « l'Esthiopie, Arabie, Perse et des Indes... »

— Qu'est-ce que tout cela ? dit le Roi, qui parle donc ainsi ?

— Le duc de Bragance, roi de Portugal, couronné il y a déjà une... il y a quelque temps, Sire, par un homme appelé Pinto. A peine remonté sur le trône, il tend la main à la Catalogne révoltée.

— La Catalogne se révolte aussi ? Le roi Philippe IV n'a donc plus pour premier ministre le Comte-Duc ?

— Au contraire, Sire, c'est parce qu'il l'a encore. Voici la déclaration des Etats-Généraux catalans à Sa Majesté Catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes *sacrilèges* et *excommuniées*. Le roi de Portugal...

— Dites le duc de Bragance, reprit Louis ; je ne reconnais pas un révolté.

— Le duc de Bragance donc, Sire, dit froidement le conseiller d'État, envoie à la PRINCIPAUTÉ de Catalogne son neveu, D. Ignace de Mascareñas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être), qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir). Or, les troupes de Votre Majesté sont devant Perpignan.

— Eh bien, qu'importe? dit Louis.

— Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, Sire, et il est encore temps d'enlever cette tutelle au roi de... au duc de Portugal.

— Moi, soutenir des rebelles! vous osez !...

— C'était le projet de Son Eminence, poursuivit le secrétaire d'Etat ; l'Espagne et la France sont en pleine guerre d'ailleurs, et M. d'Olivarès n'a pas hésité à tendre la main de Sa Majesté Catholique à nos huguenots.

— C'est bon ; j'y penserai, dit le Roi ; laissez-moi.

— Sire, les Etats-Généraux de Catalogne sont pressés, les troupes d'Aragon marchent contre eux...

— Nous verrons... Je me déciderai dans un quart d'heure », répondit Louis XIII.

Le petit secrétaire d'Etat sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place, Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

« Sire, dit-il, je demande à Votre Majesté des ordres pour les affaires d'Angleterre. Les parlementaires, sous le commandement du comte d'Essex, viennent de faire lever le siège de Glocester ; le prince Rupert a livré à Newbury une bataille désastreuse et peu profitable à Sa Majesté Britannique. Le Parlement se prolonge et il a pour lui les grandes villes, les ports et toute la population presbytérienne. Le roi Charles Ier demande des secours que la Reine ne trouve plus en Hollande.

— Il faut envoyer des troupes à mon frère d'Angleterre », dit Louis.

Mais il voulut voir les papiers précédents et, en parcourant les notes du Cardinal, il trouva que, sur une première demande du Roi d'Angleterre, il avait écrit de sa main :

« Faut réfléchir longtemps et attendre : — les Com-
« munes sont fortes ; — le Roi Charles compte sur les
« Ecossais ; ils le vendront.

« Faut prendre garde. Il y a un homme de guerre qui
« est venu voir Vincennes, et a dit qu'on *ne devrait*
« *jamais frapper les princes qu'à la tête.* Remarqua-

BLE », ajoutait le Cardinal. Puis il avait rayé ce mot, y substituant : « REDOUTABLE. »

Et plus bas :

« Cet homme domine Fairfax ; — il fait l'inspiré ; ce « sera un grand homme. — Secours refusé ; — argent « perdu. »

Le Roi dit alors :

« Non, non, ne précipitez rien, j'attendrai.

— Mais, Sire, dit Chavigny, les événements sont rapides ; si le courrier retarde d'une heure, la perte du Roi d'Angleterre peut s'avancer d'un an.

— En sont-ils là ? demanda Louis.

— Dans le camp des Indépendants, on prêche la République la Bible à la main ; dans celui des Royalistes, on se dispute le pas et l'on rit.

— Mais un moment de bonheur peut tout sauver !

— Les Stuarts ne sont pas heureux, Sire, reprit Chavigny respectueusement, mais sur un ton qui laissait beaucoup à penser.

— Laissez-moi », dit le Roi d'un ton d'humeur.

Le secrétaire d'Etat sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. Il se leva et, changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe ; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume ; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides : sous chaque contrée, il crut voir fumer un volcan ; il lui semblait entendre les cris de détresse des rois qui l'appelaient et les cris de fureur des peuples ; il crut sentir la

terre de France craquer et se fendre sous ses pieds ; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

« Richelieu ! cria-t-il d'une voie étouffée en agitant une sonnette : qu'on appelle le Cardinal ! »

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le Roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui mit sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages, qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le Cardinal. L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue :

« Vous m'avez rappelé, dit-il, que me voulez-vous ? »

Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée, ornée de deux yeux flamboyants et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal.

« Régnez, dit-il d'une voix faible.

— Mais... me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou ? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Régnez, répéta le Roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu ; ce papier porte : « Ceci est ma volonté, de les prendre morts ou vifs. »

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal et signa.

« Laissez-moi, par pitié ! je meurs ! dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique ; je ne suis pas sûr de vous ; il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte.

« Quand le Roi ira voir le Cardinal, les gardes de « celui-ci ne quitteront pas les armes ; et quand le Car- « dinal ira chez le roi, ses gardes partageront le poste « avec ceux de Sa Majesté (1). »

De plus :

« Sa Majesté s'engage à remettre les deux Princes ses « fils en otage entre les mains du Cardinal, comme « garantie de la bonne foi de son attachement (2). »

— Mes enfants ! s'écria Louis relevant sa tête, vous osez...

— Aimez-vous mieux que je me retire ? » dit Richelieu.

Le Roi signa.

« Est-ce donc fini ? » dit-il avec un profond gémissement.

Ce n'était pas fini : une autre douleur lui était réservée.

La porte s'ouvrit brusquement et l'on vit entrer Cinq-Mars. Ce fut, cette fois, le Cardinal qui trembla.

« Que voulez-vous, monsieur ? » dit-il en saisissant la sonnette pour appeler.

Le grand écuyer était d'une pâleur égale à celle du Roi ; et, sans daigner répondre à Richelieu, il s'avança d'un air calme vers Louis XIII. Celui-ci le regarda comme regarde un homme qui vient de recevoir sa sentence de mort.

(1) *Manuscrit de Pointis*, 1642, n° 185.
(2) *Mémoires d'Anne d'Autriche*, 1642.

« Vous devez trouver, Sire, quelque difficulté à me faire arrêter, car j'ai vingt mille hommes à moi, dit Henri d'Effiat avec la voix la plus douce.

— Hélas ! Cinq-Mars, dit Louis douloureusement, est-ce toi qui as fait de telles choses ?

— Oui, Sire, et c'est moi aussi qui vous apporte mon épée, car vous venez sans doute de me livrer, » dit-il en la détachant et en la posant aux pieds du Roi, qui baissa les yeux sans répondre.

Cinq-Mars sourit avec tristesse et sans amertume, parce qu'il n'appartenait déjà plus à la terre. Ensuite, regardant Richelieu avec mépris :

« Je me rends parce que je veux mourir, dit-il ; mais je ne suis pas vaincu. »

Le Cardinal serra les poings par fureur ; mais il se contraignit.

« Et quels sont vos complices ? » dit-il.

Cinq-Mars regarda Louis XIII fixement et entr'ouvrit les lèvres pour parler... Le Roi baissa la tête et souffrit en cet instant un supplice inconnu à tous les hommes.

« Je n'en ai point », dit enfin Cinq-Mars, ayant pitié du prince.

Et il sortit de l'appartement.

Il s'arrêta dès la première galerie, où tous les gentilshommes et Fabert se levèrent en le voyant. Il marcha droit à celui-ci et lui dit : « Monsieur, donnez ordre à ces gentilshommes de m'arrêter. »

Tous se regardèrent sans oser l'approcher.

« Oui, monsieur, je suis votre prisonnier... oui, messieurs, je suis sans épée et, je vous le répète, prisonnier du Roi.

— Je ne sais ce que je vois, dit le général ; vous êtes deux qui venez vous rendre, et je n'ai l'ordre d'arrêter personne.

— Deux? dit Cinq-Mars, ce ne peut être que M. de Thou ; hélas ! à ce dévouement je le devine.

— Eh ! ne t'avais-je pas aussi deviné ? » s'écria celui-ci en se montrant et se jetant dans ses bras.

LES PRISONNIERS

J'ai trouvé dans mon cœur le dessin de mon frère.
PICHALD, *Léonidas*.

Mourir ! sans vider mon carquois,
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de loi !
ANDRÉ CHÉNIER.

Parmi ces vieux châteaux dont la France se dépouille à regret chaque année, comme des fleurons de sa couronne, il y en avait un d'un aspect sombre et sauvage sur la rive gauche de la Saône. Il semblait une sentinelle formidable placée à l'une des portes de Lyon et tenait son nom de l'énorme rocher de Pierre-Encise, qui s'élève à pic comme une sorte de pyramide naturelle, et dont la cime, recourbée sur la route et penchée jusque sur le fleuve, se réunissait jadis, dit-on, à d'autres roches que l'on voit sur la rive opposée, formant comme l'arche naturelle d'un pont ; mais le temps, les eaux et la main des hommes n'ont laissé debout que le vieux amas de granit qui servait de piédestal à la forteresse, détruite aujourd'hui. Les archevêques de Lyon l'avaient élevée autrefois, comme seigneurs temporels de la ville, et y faisaient leur résidence ; depuis, elle devint place de guerre et, sous Louis XIII, une prison d'État. Une seule tour colossale, où le jour ne pouvait pénétrer que par trois longues meurtrières, dominait l'édifice : et quelques

bâtiments irréguliers l'entouraient de leurs épaisses murailles, dont les lignes et les angles suivaient les formes de la roche immense et perpendiculaire.

Ce fut là que le cardinal de Richelieu, avare de sa proie, voulut bientôt incarcérer et conduire lui-même ses jeunes ennemis. Laissant Louis le précéder à Paris, il les enleva de Narbonne, les traînant à sa suite pour orner son dernier triomphe et, venant prendre le Rhône à Tarascon, presque à son embouchure, comme pour prolonger ce plaisir de la vengeance que les hommes ont osé nommer celui des dieux ; étalant, aux yeux des deux rives, le luxe de sa haine, il remonta le fleuve avec lenteur sur des barques à rames dorées et pavoisées de ses armoiries et de ses couleurs, couché dans la première, et remorquant ses deux victimes dans la seconde, au bout d'une longue chaîne.

Souvent le soir, lorsque la chaleur était passée, les deux nacelles étaient dépouillées de leur tente et l'on voyait dans l'une Richelieu, pâle et décharné, assis sur la poupe ; dans celle qui suivait, les deux jeunes prisonniers, le front calme, appuyés l'un sur l'autre et regardant s'écouler les flots rapides du fleuve. Jadis les soldats de César qui campèrent sur ces mêmes bords eussent cru voir l'inflexible batelier des enfers conduisant les ombres amies de Castor et Pollux ; des chrétiens n'eurent même pas l'audace de réfléchir et d'y voir un prêtre menant ses deux ennemis au bourreau ; c'était le premier ministre qui passait.

En effet, il passa, les laissant en garde à cette ville même où les conjurés avaient proposé de le faire périr. Il aimait à se jouer ainsi, en face de la destinée, et à planter un trophée où elle avait voulu mettre sa tombe.

« Il se faisait tirer, dit un journal manuscrit de cette « année, contre-mont de la rivière du Rhône, dans un

« bateau où l'on avait bâti une chambre de bois, tapis-
« sée de velours rouge cramoisi à feuillages, le fond étant
« d'or. Dans le même bateau, il y avait une antichambre de même façon ; à la proue et à l'arrière du bateau,
« il y avait quantité de soldats de ses gardes portant la
« casaque écarlate, en broderie d'or, d'argent, et de soie,
« ainsi que beaucoup de seigneurs de marque. Son Éminence était dans un lit garni de taffetas de pourpre.
« Monseigneur le Cardinal Bigny et messeigneurs les
« évêques de Nantes et de Chartres y étaient avec quantité d'abbés et de gentilshommes en d'autres bateaux.
« Au-devant du sien, une frégate faisait la découverte
« des passages, et après montait un autre bateau chargé
« d'arquebusiers et d'officiers pour les commander.
« Lorsqu'on abordait en quelque île, on mettait des soldats en icelle, pour voir s'il y avait des gens suspects :
« et n'y en rencontrant point, ils en gardaient les bords,
« jusques à ce que deux bateaux qui suivaient eussent
« passé ; ils étaient remplis de noblesse et de soldats bien
« armés.

« En après venait le bateau de Son Éminence, à la
« queue duquel était attaché un petit bateau dans lequel
« étaient MM. de Thou et de Cinq-Mars, gardés par un
« exempt des gardes du Roi et douze gardes de Son
« Éminence. Après les bateaux venaient trois barques
« où étaient les hardes et la vaisselle d'argent de Son
« Eminence, avec plusieurs gentilshommes et soldats.

« Sur le bord du Rhône, en Dauphiné, marchaient
« deux compagnies de chevau-légers, et autant sur le
« bord du côté du Languedoc et Vivarais ; il y avait un
« très beau régiment de gens à pieds qui entraient dans
« les villes où Son Éminence devait entrer ou coucher.
« Il y avait plaisir d'ouïr les trompettes qui jouaient en
« Dauphiné avec les réponses de celles du Vivarais, et

« les redites des échos de nos rochers; on eût dit que « tout jouait à mieux faire. »

Au milieu d'une nuit du mois de septembre 1642, tandis que tout semblait sommeiller dans l'inexpugnable tour des prisonniers, la porte de leur première chambre tourna sans bruit sur ses gonds et, sur le seuil, parut un homme vêtu d'une robe brune ceinte d'une corde, ses pieds chaussés de sandales et un paquet de grosses clefs à la main : c'était Joseph. Il regarda avec précaution sans avancer et contempla en silence l'appartement du grand écuyer. D'épais tapis, de larges et splendides tentures voilaient les murs de la prison ; un lit de damas rouge était préparé, mais le captif n'y était pas; assis près d'une haute cheminée, dans un grand fauteuil, vêtu d'une longue robe grise de la forme de celle des prêtres, la tête baissée, les yeux fixés sur une petite croix d'or, à la lueur tremblante d'une lampe, il était absorbé par une méditation si profonde que le capucin eut le loisir d'approcher jusqu'à lui et de se placer debout face à face du prisonnier avant qu'il s'en aperçût. Enfin il leva la tête et s'écria :

« Que viens-tu faire ici, misérablè ?

— Jeune homme, vous êtes emporté, répondit d'une voix très basse le mystérieux visiteur ; deux mois de prison auraient pu vous calmer. Je viens vous dire d'importantes choses : écoutez-moi ; j'ai beaucoup pensé à vous et je ne vous hais pas tant que vous croyez. Les moments sont précieux : je vous dirai tout en peu de mots. Dans deux heures on va venir vous interroger, vous juger et vous mettre à mort avec votre ami ; cela ne peut manquer, parce qu'il faut que tout se termine le même jour.

— Je le sais, dit Cinq-Mars, et j'y compte.

— Et bien ! je puis encore vous tirer d'affaire, car j'ai beaucoup réfléchi, comme je vous l'ai dit, et je viens vous proposer des choses qui vous seront agréables. Le Cardinal n'a pas six mois à vivre ; ne faisons pas les mystérieux entre nous : il faut être franc ; vous voyez où je vous ai amené pour lui, et vous pouvez juger par là du point où je le conduirai pour vous si vous voulez ; nous pouvons lui retrancher ces six mois qui lui restent. Le Roi vous aime et vous rappellera près de lui avec transport quand il vous saura vivant ; vous êtes jeune, vous serez longtemps heureux et puissant ; vous me protégerez, vous me ferez cardinal. »

L'étonnement rendit muet le jeune prisonnier, qui ne pouvait comprendre un tel langage et semblait avoir de la peine à y descendre de la hauteur de ses méditations. Tout ce qu'il put dire fut :

« Votre bienfaiteur ! Richelieu ! »

Le capucin sourit et poursuivit tout bas en se rapprochant de lui :

« Il n'y a point de bienfaits en politique, il y a des intérêts, et voilà tout. Un homme employé par un ministre ne doit pas être plus reconnaissant qu'un cheval monté par un écuyer ne l'est d'être préféré aux autres. Mon allure lui a convenu, j'en suis bien aise. A présent, il me convient de le jeter à terre.

« Oui, cet homme n'aime que lui-même ; il m'a trompé, je le vois bien, en reculant toujours mon élévation ; mais encore une fois, j'ai des moyens sûrs de vous faire évader sans bruit ; je peux tout ici. Je ferai mettre à la place des hommes sur lesquels il compte, d'autres hommes qu'il destinait à la mort, et qui sont ici près, dans la tour du Nord, la tour des oubliettes, qui s'avance là-bas au-dessus de l'eau. Ses créatures iront

remplacer ces gens-là. J'envoie un médecin, un empirique qui m'appartient, au glorieux Cardinal, que les plus savants de Paris ont abandonné ; si vous vous entendez avec moi, il lui portera un remède universel et éternel.

— Retire-toi, dit Cinq-Mars, retire-toi, religieux infernal ! aucun homme n'est semblable à toi ; tu n'es pas un homme ! tu marches d'un pas furtif et silencieux dans les ténèbres, tu traverses les murailles pour présider à des crimes secrets ; tu te places entre les cœurs des amants pour les séparer éternellement. Qui es-tu ? tu ressembles à l'âme tourmentée d'un damné.

— Romanesque enfant ! dit Joseph ; vous auriez eu de grandes qualités sans vos idées fausses. Il n'y a peut-être ni damnation ni âme. Si celles des morts revenaient se plaindre, j'en aurais mille autour de moi et je n'en ai jamais vu, même en songe.

— Monstre ! dit Cinq-Mars à demi voix.

— Voilà encore des mots, reprit Joseph ; il n'y a point de monstre ni d'homme vertueux. Vous et M. de Thou, qui vous piquez de ce que vous nommez vertu, vous avez manqué de causer la mort de cent mille hommes peut-être, en masse et au grand jour, pour rien, tandis que Richelieu et moi nous en avons fait périr beaucoup moins, en détail, et la nuit, pour fonder un grand pouvoir. Quand on veut rester pur, il ne faut point se mêler d'agir sur les hommes, ou plutôt ce qu'il y a de plus raisonnable est de voir ce qui est, et de se dire comme moi : « Il est possible que l'âme n'existe « pas, nous sommes les fils du hasard ; mais relative- « ment aux autres hommes, nous avons des passions « qu'il faut satisfaire. »

— Je respire ! s'écria Cinq-Mars, il ne croit pas en Dieu ! »

Joseph poursuivit :

« Or, Richelieu, vous et moi, sommes nés ambitieux : il fallait donc tout sacrifier à cette idée !

— Malheureux ! ne me confondez pas avec vous !

— C'est la vérité pure cependant, reprit le capucin ; et seulement vous voyez à présent que notre système valait mieux que le vôtre.

— Misérable ! c'est par amour...

— Non ! non ! non ! non !... Ce n'est point cela. Voici encore des mots ; vous l'avez cru peut-être vous-même, mais c'était pour vous ; je vous ai entendu parler à cette jeune fille, vous ne pensiez qu'à vous-mêmes, tous les deux ; vous ne vous aimiez ni l'un ni l'autre ; elle ne songeait qu'à son rang, et vous à votre ambition. C'est pour s'entendre dire qu'on est parfait et se voir adorer qu'on veut être aimé, c'est encore, et toujours là, le saint égoïsme qui est mon Dieu.

— Cruel serpent ! dit Cinq-Mars, n'est-ce pas assez de nous faire mourir ? Pourquoi viens-tu jeter tes venins sur la vie que tu nous ôtes ? Quel démon t'a enseigné ton horrible analyse des cœurs ?

— La haine de tout ce qui m'est supérieur, dit Joseph avec un rire bas et faux, et le désir de fouler aux pieds tous ceux que je hais m'ont rendu ambitieux et ingénieux à trouver le côté faible de vos rêves. Il y a un ver qui rampe au cœur de tous ces beaux fruits.

— Grand Dieu ! l'entends-tu ? » s'écria Cinq-Mars, se levant et étendant ses bras vers le ciel.

La solitude de sa prison, les pieuses conversations de son ami et surtout la présence de la mort, qui vient, comme la lumière d'un astre inconnu, donner d'autres couleurs à tous les objets accoutumés de nos regards, les méditations de l'éternité et (le dirons-nous ?) de grands efforts pour changer ses regrets déchirants en espérances immortelles et pour diriger vers Dieu toute

cette force d'aimer qui l'avait égaré sur la terre, tout avait fait en lui-même une étrange résolution ; et, semblables à ces épis que mûrit subitement un seul coup du soleil, son âme avait acquis de plus vives lumières, exaltée par l'influence mystérieuse de la mort.

« Grand Dieu ! répéta-t-il, si celui-ci et son maître sont des hommes, suis-je un homme aussi ? Contemple, contemple deux ambitions réunies, l'une égoïste et sanglante, l'autre dévouée et sans tache ; la leur soufflée par la haine, la nôtre inspirée par l'amour. Regarde, juge et pardonne. Pardonne, car nous fûmes bien criminels de marcher un seul jour dans la même voie à laquelle on ne donne qu'un nom sur la terre, quel que soit le but où elle conduise. »

Joseph l'interrompit durement en frappant du pied.

« Quand vous aurez fini votre prière, dit-il, vous m'apprendrez si vous voulez m'aider, et je vous sauverai à l'instant,

— Jamais, scélérat impur, jamais, dit Henri d'Effiat, je ne m'associerai à toi et à un assassinat ! Je l'ai refusé quand j'étais puissant, et sur toi-même.

— Vous avez eu tort : vous seriez maître à présent.

— Eh ! quel bonheur aurais-je de mon pouvoir, partagé qu'il serait avec une femme qui ne me comprit pas, m'aima faiblement et me préféra une couronne ? Après son abandon, je n'ai pas voulu devoir ce qu'on nomme l'autorité à la victoire ; juge si je la recevrais du crime !

— Inconcevable folie ! dit le capucin en riant.

— Tout avec elle, rien sans elle : c'était là toute mon âme.

— C'est par entêtement et par vanité que vous persistez ; c'est impossible ! reprit Joseph : ce n'est pas dans la nature.

— Toi qui veux nier le dévouement, reprit Cinq-Mars, comprends-tu du moins celui de mon ami ?

— Il n'existe pas davantage ; il a voulu vous suivre, parce que... »

Ici le capucin, un peu embarrassé, chercha un instant.

« Parce que... parce que... il vous a formé, vous êtes son œuvre... Il tient à vous par amour-propre d'auteur... Il était habitué à vous sermonner, et il sent qu'il ne trouverait plus d'élève si docile à l'écouter et à l'applaudir... La coutume constante lui a persuadé que sa vie tenait à la vôtre... c'est quelque chose comme cela... il vous accompagne par routine... D'ailleurs ce n'est pas fini... nous verrons la suite et l'interrogatoire ; il niera sûrement qu'il ait su la conjuration.

— Il ne le niera pas ! s'écria impétueusement Cinq-Mars.

— Il la savait donc ? vous l'avouez, dit Joseph, triomphant ; vous n'en aviez pas encore dit si long.

— O ciel ! qu'ai-je fait ? soupira Cinq-Mars en se cachant la tête.

— Calmez-vous ; il est sauvé malgré cet aveu, si vous acceptez mon offre. »

D'Effiat fut quelque temps sans répondre... Le capucin poursuivit :

« Sauvez votre ami... la faveur du Roi vous attend, et peut-être l'amour égaré un moment...

— Homme, ou qui que tu sois, si tu as quelque chose en toi de semblable à un cœur, répondit le prisonnier, sauve-le ; c'est le plus pur des êtres créés. Mais fais-le emporter loin d'ici pendant son sommeil, car, s'il s'éveille, tu ne le pourras pas.

— A quoi me serait-il bon ! dit en riant le capucin ; c'est vous et votre faveur qu'il me faut. »

L'impétueux Cinq-Mars se leva et, saisissant le bras de Joseph, qu'il regardait d'un air terrible :

« Je l'abaissais en te priant pour lui : viens, scélérat! dit-il en soulevant une tapisserie qui séparait l'appartement de son ami du sien ; viens, et doute du dévouement et de l'immortalité des âmes !... Compare l'inquiétude de ton triomphe au calme de notre défaite, la bassesse de ton règne à la grandeur de notre captivité et ta veille sanglante au sommeil du juste. »

Une lampe solitaire éclairait de Thou. Ce jeune homme était à genoux devant un prie-Dieu surmonté d'un vaste crucifix d'ébène ; il semblait s'être endormi en priant; sa tête, penchée en arrière, était élevée encore vers la croix ; ses lèvres souriaient d'un sourire calme et divin, et son corps affaissé reposait sur les tapis et le coussin du siège.

« Jésus ! comme il dort ! » dit le capucin stupéfait, mêlant par oubli à ses affreux propos le nom céleste qu'il prononçait habituellement chaque jour.

Puis tout à coup il se retira brusquement, en portant la main à ses yeux, comme ébloui par une vision du ciel...

« Brou... brr... brr..., dit-il, en secouant la tête et se passant la main sur le visage... Tout cela est un enfantillage... cela me gagnerait si j'y pensais... Ces idées-là peuvent être bonnes, comme l'opium, pour calmer... Mais il ne s'agit pas de cela : dites oui ou non.

— Non, dit Cinq-Mars, le jetant à la porte par l'épaule, je ne veux point de la vie et ne me repens pas d'avoir perdu une seconde fois de Thou, car il n'en aurait pas voulu au prix d'un assassinat ; et quand il s'est livré à Narbonne, ce n'était pas pour reculer à Lyon.

— Réveillez-le donc, car voici les juges », dit d'une voix aigre et riante le capucin furieux.

En ce moment entrèrent à la lueur des flambeaux et précédés par un détachement de garde écossaise, qua-

torze juges vêtus de leurs longues robes, et dont on distinguait mal les traits. Ils se rangèrent et s'assirent en silence à droite et à gauche de la vaste chambre ; c'étaient les commissaires délégués par le Cardinal-Duc pour cette sombre et solennelle affaire. — Tous hommes sûrs et de *confiance* pour le Cardinal de Richelieu, qui, de Tarascon, les avait choisis et inscrits. Il avait voulu que le chancelier Séguier vînt à Lyon lui-même, *pour éviter*, dit-il dans les instructions ou ordres qu'il envoie au Roi Louis XIII par Chavigny, « *pour éviter toutes* « *les accroches qui arriveront s'il n'y est point.* « *M. Marillac*, ajoutait-il, *fut à Nantes au procès de* « *Chalais*. M. de Château-Neuf, à Toulouse, à la mort « de M. de Montmorency ; et M. de Bellièvre, à Paris, « au procès de M. de Biron. L'autorité et l'intelligence « qu'ont ces messieurs des formes de justice est tout à « fait nécessaire. »

Le chancelier Séguier vint donc à la hâte ; mais en ce moment on annonça qu'il avait ordre de ne point paraître de peur d'être influencé par le souvenir de son ancienne amitié pour le prisonnier, qu'il ne vit que seul à seul. Les commissaires et lui avaient d'abord, et rapidement, reçu les lâches dépositions du duc d'Orléans, à Villefranche, en Beaujolais, puis à *Vivey* (1), à deux lieues de Lyon, où ce triste prince avait eu ordre de se rendre, tout suppliant et tremblant au milieu de ses gens, qu'on lui laissait par pitié, bien surveillé par les gardes françaises et suisses. Le Cardinal avait fait dicter à Gaston son rôle et ses réponses mot pour mot ; et, moyennant cette docilité, on avait exempté en forme des confrontations trop pénibles avec MM. de Cinq-Mars et de Thou. Ensuite le chancelier et les commissaires avaient préparé

(1) Maison qui appartenait à un abbé d'Esnay, frère de M. de Villeroy, dit Montrésor.

M. de Bouillon et, forts de leur travail préliminaire, venaient tomber de tout leur poids sur les deux jeunes coupables que l'on ne voulait pas sauver. — L'histoire ne nous a conservé que les noms des conseillers d'Etat qui accompagnèrent Pierre Séguier, mais non ceux des autres commissaires, dont il est seulement dit qu'ils étaient six du Parlement de Grenoble et deux présidents. Le rapporteur conseiller d'Etat Laubardemont, qui les avait dirigés en tout, était à leur tête. Joseph leur parla souvent à l'oreille avec une politesse révérencieuse, tout en regardant en dessous Laubardemont avec une ironie féroce.

Il fut convenu que le fauteuil servirait de sellette, et l'on se tut pour écouter la réponse du prisonnier.

Il parla d'une voie douce et calme.

« Dites à M. le chancelier que j'aurais le droit d'en appeler au Parlement de Paris et de récuser mes juges, parce qu'il y a parmi eux deux de mes ennemis et, à leur tête, un de mes amis, M. Séguier lui-même, que j'ai conservé dans sa charge ; mais je vous épargnerai bien des peines, messieurs, en me reconnaissant coupable de toute la conjuration, par moi seul conçue et ordonnée. Ma volonté est de mourir. Je n'ai donc rien à ajouter pour moi ; mais, si vous voulez être justes, vous laisserez la vie à celui que le roi même a nommé le plus honnête homme de France, et qui ne meurt que pour moi.

— Qu'on l'introduise », dit Laubardemont.

Deux gardes entrèrent chez M. de Thou et l'amenèrent.

Il entra et salua gravement avec un sourire angélique sur les lèvres, et embrassant Cinq-Mars :

« Voici donc enfin le jour de notre gloire ! dit-il ; nous allons gagner le ciel et le bonheur éternel.

— Nous apprenons, monsieur, dit Laubardemont, nous apprenons, par la bouche même de M. de Cinq-Mars, que vous avez su la conjuration. »

De Thou répondit à l'instant et sans aucun trouble, toujours avec un demi-sourire et les yeux baissés :

« Messieurs, j'ai passé ma vie à étudier les lois humaines, et je sais que le témoignage d'un accusé ne peut condamner l'autre. Je pourrais répéter aussi ce que j'ai déjà dit, que l'on ne m'aurait pas cru si j'avais dénoncé sans preuve le frère du Roi. Vous voyez donc que ma vie et ma mort sont entre mes mains. Pourtant, lorsque j'ai bien envisagé l'une et l'autre, j'ai connu clairement que de quelque vie que je puisse jamais jouir, elle ne pourrait être que malheureuse après la perte de M. de Cinq-Mars; j'avoue donc et confesse que j'ai su sa conspiration; j'ai fait mon possible pour l'en détourner. — Il m'a cru son ami unique et fidèle, et je ne l'ai pas voulu trahir, c'est pourquoi je me condamne par les lois qu'a rapportées mon père lui-même, qui me pardonne, j'espère. »

A ces mots, les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cinq-Mars s'écriait :

« Ami ! ami ! que je regrette ta mort que j'ai causée ! Je t'ai trahi deux fois, mais tu sauras comment. »

Mais de Thou, l'embrassant et le consolant, répondait en levant les yeux en haut :

« Ah ! que nous sommes heureux de finir de la sorte ! Humainement parlant, je pourrais me plaindre de vous, monsieur, mais Dieu sait combien je vous aime ! Qu'avons-nous fait qui nous mérite la grâce du martyre et le bonheur de mourir ensemble ? »

Les juges n'étaient pas préparés à cette douceur et se regardaient avec surprise.

« Ah ! si l'on me donnait seulement une pertuisane, dit une voix enrouée (c'était le vieux Grandchamp, qui s'était glissé dans la chambre, et dont les yeux étaient rouges de fureur), je déferais bien monseigneur de tous ces hommes noirs ! » disait-il.

Deux hallebardiers vinrent se mettre auprès de lui en silence ; il se tut et, pour se consoler, se mit à une fenêtre du côté de la rivière où le soleil ne se montrait pas encore, et il sembla ne plus faire attention à ce qui se passait dans la chambre.

Cependant Laubardemont, craignant que les juges ne vinssent à s'attendrir, dit à haute voix :

« Actuellement, d'après l'ordre de monseigneur le Cardinal, on va mettre ces deux messieurs à la gêne, c'est-à-dire à la question ordinaire et extraordinaire. »

Cinq-Mars rentra dans son caractère par indignation et, croisant les bras, fit vers Laubardemont et Joseph deux pas qui les épouvantèrent. Le premier porta involontairement la main à son front.

« Sommes-nous ici à Loudun ? » s'écria le prisonnier.

Mais de Thou, s'approchant, lui prit la main et la serra ; il se tut et reprit d'un ton calme en regardant les juges :

« Messieurs, cela me semble bien rude ; un homme de mon âge et de ma condition ne devrait pas être sujet à toutes ces formalités. J'ai tout dit et je dirai tout encore. Je prends la mort à gré et de grand cœur : la question n'est donc point nécessaire. Ce n'est point à des âmes comme les nôtres que l'on peut arracher des secrets par les souffrances du corps. Nous sommes devenus prisonniers par notre volonté et à l'heure marquée par nous-mêmes ; nous avons dit seulement ce qu'il vous fallait pour nous faire mourir, vous ne saurez rien de plus ; nous avons ce que nous voulions.

— Que faites-vous, ami ? interrompit de Thou... Il se trompe, messieurs ; nous ne refusons pas le martyre que Dieu nous offre, nous le demandons.

— Mais, disait Cinq-Mars, qu'avez-vous besoin de ces tortures infâmes pour conquérir le ciel ? vous, martyr déjà, martyr volontaire de l'amitié? Messieurs, moi seul, je puis avoir d'importants secrets : c'est le chef d'une conjuration qui la connaît ; mettez-moi seul à la question, si nous devons être ici traités comme les plus vils malfaiteurs.

— Par charité, messieurs, reprenait de Thou, ne me privez pas des mêmes douleurs que lui ; je ne l'ai pas suivi si loin pour l'abandonner à cette heure précieuse et ne pas faire tous mes efforts pour l'accompagner jusque dans le ciel. »

Pendant ce débat, il s'en était engagé un autre entre Laubardemont et Joseph : celui-ci, craignant que la douleur n'arrachât le récit de son entretien, n'était pas d'avis de donner la question ; l'autre, ne trouvant pas son triomphe complété par la mort, l'exigeait impérieusement. Les juges entouraient et écoutaient ces deux ministres secrets du grand ministre ; cependant, plusieurs choses leur ayant fait soupçonner que le crédit du capucin était plus puissant que celui du juge, ils penchaient pour lui, et se décidèrent à l'humanité quand il finit par ces paroles prononcées à voix basse :

« Je connais leurs secrets ; nous n'avons pas besoin de les savoir, parce qu'ils sont inutiles et qu'ils vont trop haut. M. le Grand n'a à dénoncer que le Roi, et l'autre la Reine ; c'est ce qu'il vaut mieux ignorer. D'ailleurs, ils ne parleraient pas ; je les connais, ils se tairaient, l'un par orgueil, l'autre par piété. Laissons-les : la torture les blessera ; ils seront défigurés et ne

pourront plus marcher; cela gâtera toute la cérémonie ; il faut les conserver pour paraître. »

Cette dernière considération prévalut : les juges se retirèrent pour aller délibérer, avec le chancelier. En sortant, Joseph dit à Laubardemont :

« Je vous ai laissé assez de plaisir ici : maintenant vous allez avoir celui de délibérer, et vous irez interroger trois prévenus dans la tour du Nord. »

C'étaient les trois juges d'Urbain Grandier.

Il dit, rit aux éclats et sortit le dernier, poussant devant lui le maître des requêtes ébahi.

A peine le sombre tribunal eut-il défilé, que Grandchamp, délivré de ses deux estafiers, se précipita vers son maître et lui saisissant la main, lui dit :

« Au nom du ciel, venez sur la terrasse, monseigneur, je vous montrerai quelque chose ; au nom de votre mère, venez... »

Mais la porte s'ouvrit au vieil abbé Quillet presque dans le même instant.

« Mes enfants ! Mes pauvres enfants ! criait le vieillard en pleurant ; hélas ! pourquoi ne m'a-t-on permis d'entrer qu'aujourd'hui? Cher Henri, votre mère, votre frère, votre sœur, sont ici cachés...

— Taisez-vous, monsieur l'abbé, disait Grandchamp ; venez sur la terrasse, monseigneur. »

Mais le vieux prêtre retenait son élève en l'embrassant.

« Nous espérons, nous espérons beaucoup la grâce.

— Je la refuserais, dit Cinq-Mars.

— Nous n'espérons que les grâces de Dieu, reprit de Thou.

— Taisez-vous, interrompit encore Grandchamp, les juges viennent. »

En effet, la porte s'ouvrit encore à la sinistre procession, où Joseph et Laubardemont manquaient.

« Messieurs, s'écria le bon abbé s'adressant aux commissaires, je suis heureux de vous dire que je viens de Paris, que personne ne doute de la grâce de tous les conjurés. J'ai vu, chez Sa Majesté, MONSIEUR lui-même, et quant au duc de Bouillon, son interrogatoire n'est pas défav...

— Silence ! » dit M. de Ceton, lieutenant des gardes écossaises.

Et les quatorze commissaires rentrèrent et se rangèrent de nouveau dans la chambre.

M. de Thou, entendant que l'on appelait le greffier criminel du présidial de Lyon pour prononcer l'arrêt, laissa éclater involontairement un de ces transports de joie religieuse qui ne se virent jamais que dans les martyrs et les saints aux approches de la mort; et, s'avançant au-devant de cet homme, il s'écria :

« *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* »

Puis, prenant la main de Cinq-Mars, il se mit à genoux et tête nue pour entendre l'arrêt, ainsi qu'il était ordonné. D'Effiat demeura debout, mais on n'osa le contraindre.

L'arrêt leur fut prononcé en ces mots :

« Entre le procureur général du Roi, demandeur en « cas de crime de lèse-majesté, d'une part ;

« Et messire Henri d'Effiat de Cinq-Mars, grand-« écuyer de France, âgé de vingt-deux ans ; et Fran-« çois-Auguste de Thou, âgé de trente-cinq ans, conseil-« ler du Roi en ses conseils, prisonniers au château de « Pierre-Encise de Lyon, défendeurs et accusés, d'autre « part ;

« Vu le procès extraordinairement fait à la requête « dudit procureur général du Roi, à l'encontre desdits « d'Effiat et de Thou, informations, interrogations,

« confessions, dénégations et confrontations, et copies « reconnues du traité fait avec l'Espagne ; considérant, « la chambre déléguée :

« 1° Que celui qui attente à la personne des ministres « des princes est regardé, par les lois anciennes et cons- « titutions des Empereurs, comme criminel de lèse- « majesté ;

« 2° Que la troisième ordonnance du pieux roi Louis XI « porte peine de mort contre quiconque ne révèle pas « une conjuration contre l'État ;

« Les commissaires députés par Sa Majesté ont dé- « claré lesdits d'Effiat et de Thou atteints et convaincus « de crime de lèse-majesté, savoir :

« Ledit d'Effiat de Cinq-Mars pour les conspirations « et entreprises, ligues et traités faits par lui avec les « étrangers contre l'État ;

« Et ledit de Thou, pour avoir eu connaissance des- « dites entreprises ;

« Pour réparation desquels crimes, les ont privés de « tous honneurs et dignités, et les ont condamnés et « condamnent à avoir la tête tranchée sur un échafaud, « qui, pour cet effet, sera dressé en la place des Ter- « reaux de cette ville ;

« Ont déclaré et déclarent tous et un chacun de leurs « biens, meubles et immeubles, acquis et confisqués au « Roi ; et iceux par eux tenus immédiatement de la cou- « ronne, réunis au domaine d'icelle ; sur iceux préala- « blement prise la somme de 60.000 livres applicables « à œuvres pies. »

Après la prononciation de l'arrêt, M. de Thou dit à haute voix :

« Dieu soit béni ! Dieu soit loué !

— La mort ne m'a jamais fait peur », dit froidement Cinq-Mars.

Ce fut alors que, suivant les formes, M. de Ceton, le lieutenant des gardes écossaises, vieillard de soixante-six ans, déclara avec émotion qu'il remettait les prisonniers entre les mains du sieur Thomé, prévôt des marchands du Lyonnais, prit congé d'eux, et ensuite tous les gardes du corps, silencieux et les larmes aux yeux.

« Ne pleurez point, leur disait Cinq-Mars, les larmes sont inutiles; mais plutôt priez Dieu pour nous, et assurez-vous que je ne crains pas la mort. »

Il leur serrait la main, et de Thou les embrassait. Après quoi ces gentilshommes sortirent, les yeux humides de larmes et se couvrant le visage de leurs manteaux.

« Les cruels! dit l'abbé Quillet, pour trouver des armes contre eux, il leur a fallu fouiller dans l'arsenal des tyrans. Pourquoi me laisser entrer en ce moment?...

— Comme confesseur, monsieur, dit à voix basse un commissaire; car, depuis deux mois, aucun étranger n'a eu permission d'entrer ici... »

Dès que les grandes portes furent refermées et les portières abaissées:

« Sur la terrasse, au nom du ciel! » s'écria encore Grandchamp. Et il y entraîna son maître et de Thou. Le vieux gouverneur les suivit en boitant.

« Que nous veux-tu dans un moment semblable? dit Cinq-Mars avec une gravité pleine d'indulgence.

— Regardez les chaînes de la ville », dit le fidèle domestique.

Le soleil naissant colorait le ciel depuis un instant à peine. Il paraissait à l'horizon une ligne éclatante et jaune, sur laquelle les montagnes découpaient durement leurs formes d'un bleu foncé; les vagues de la Saône et les chaînes de la ville, tendues d'un bord à

l'autre, étaient encore voilées par une légère vapeur qui s'élevait aussi de Lyon et dérobait à l'œil le toit des maisons. Les premiers jets de la lumière matinale ne coloraient encore que les points les plus élevés du magnifique paysage. Dans la Cité, les clochers de l'Hôtel de ville et de Saint-Nizier; sur les collines environnantes, les monastères des Carmes et de Sainte-Marie, et la forteresse entière de Pierre-Encise, étaient dorés de tous les feux de l'aurore. On entendait le bruit des carillons joyeux des églises, les matines paisibles de la cloche des couvents et des villages. Les murs seuls de la prison étaient silencieux.

« Eh bien! dit Cinq-Mars, que nous faut-il voir? est-ce la beauté des plaines ou la richesse des villes? est-ce la paix de ces villages? Ah! mes amis, il y a partout là des passions et des douleurs comme celles qui nous ont amenés ici! »

Le vieil abbé et Grandchamp se penchèrent sur le parapet de la terrasse pour regarder du côté de la rivière.

« Le brouillard est trop épais : on ne voit rien encore, dit l'abbé.

— Que notre dernier soleil est lent à paraître! disait de Thou.

— N'apercevez-vous pas en bas, au pied des rochers, sur l'autre rive, une petite maison blanche, entre la porte d'Halincourt et le boulevard Saint-Jean? dit l'abbé.

— Je ne vois rien, répondit Cinq-Mars, qu'un amas de murailles grisâtres.

— Ce maudit brouillard est épais! reprenait Grandchamp toujours penché en avant, comme un marin qui s'appuie sur la dernière planche d'une jetée pour apercevoir une voile à l'horizon.

— Chut! dit l'abbé, on parle près de nous. »

En effet, un murmure confus, sourd et inexplicable,

se faisait entendre dans une petite tourelle adossée à la plate-forme de la terrasse. Comme elle n'était guère plus grande qu'un colombier, les prisonniers l'avaient à peine remarquée jusque-là.

« Vient-on déjà nous chercher? dit Cinq-Mars.

— Bah! bah! répondit Grandchamp, ne vous occupez pas de cela; c'est la tour des oubliettes. Il y a deux mois que je rôde autour du fort et j'ai vu tomber du monde de là dans l'eau, au moins une fois par semaine. Pensons à notre affaire; je vois une lumière à la fenêtre là-bas. »

Une invincible curiosité entraîna cependant les deux prisonniers à jeter un regard sur la tourelle, malgré l'horreur de leur situation. Elle s'avançait, en effet, en dehors du rocher à pic et au-dessus d'un gouffre rempli d'une eau verte bouillonnante, sorte de source inutile, qu'un bras égaré de la Saône formait entre les rocs à une profondeur effrayante. On y voyait tourner rapidement la roue d'un moulin abandonné depuis longtemps. On entendit trois fois un craquement semblable à celui d'un pont-levis qui s'abaisserait et se relèverait tout à coup comme par ressort en frappant contre la pierre des murs: et trois fois on vit quelque chose de noir tomber dans l'eau et la faire rejaillir en écume à une grande hauteur.

« Miséricorde! seraient-ce des hommes? s'écria l'abbé en se signant.

— J'ai cru voir des robes brunes qui tourbillonnaient en l'air, dit Grandchamp; ce sont des amis du Cardinal. »

Un cri terrible partit de la tour avec un jurement impie.

La lourde trappe gémit une quatrième fois. L'eau verte reçut avec bruit un fardeau qui fit crier l'énorme

roue du moulin ; un de ces larges rayons fut brisé, et un homme embarrassé dans les poutres vermoulues parut hors de l'écume, qu'il colorait d'un sang noir, tourna deux fois en criant et s'engloutit. C'était Laubardemont.

Pénétré d'une profonde horreur, Cinq-Mars recula.

« Il y a une Providence, dit Grandchamp ; Urbain Grandier l'avait ajourné à trois ans. Allons, allons, le temps est précieux ; messieurs, ne restez pas là immobiles ; que ce soit lui ou non, je n'en serais pas étonné, car ces coquins-là se mangent eux-mêmes comme les rats. Mais tâchons de leur enlever leur meilleur morceau. Vive Dieu ! je vois le signal ! nous sommes sauvés ; tout est prêt ; accourez de ce côté-ci, monsieur l'abbé. Voilà le mouchoir blanc à la fenêtre ; nos amis sont préparés. »

L'abbé saisit aussitôt la main de chacun de ses deux amis et les entraîna du côté de la terrasse où ils avaient d'abord attaché leurs regards.

« Écoutez-moi tous deux, leur dit-il ; apprenez qu'aucun des conjurés n'a voulu de la retraite que vous leur assuriez ; ils sont tous accourus à Lyon, travestis et en grand nombre ; ils ont versé dans la ville assez d'or pour n'être pas trahis ; ils veulent tenter un coup de main pour vous délivrer. Le moment choisi est celui où l'on vous conduira au supplice ; le signal sera votre chapeau que vous mettrez sur votre tête quand il faudra commencer. »

Le bon abbé, moitié pleurant, moitié souriant par espoir, raconta que, lors de l'arrestation de son élève, il était accouru à Paris ; qu'un tel secret enveloppait toutes les actions du cardinal que personne n'y savait le lieu de la détention du grand-écuyer ; beaucoup le disaient exilé ; et, lorsque l'on avait su l'accommode-

ment de MONSIEUR et du duc de Bouillon avec le Roi, on n'avait plus douté que la vie des autres ne fût assurée et l'on avait cessé de parler de cette affaire, qui compromettait peu de personnes, n'ayant pas eu d'exécution. On s'était même, en quelque sorte, réjoui dans Paris de voir la ville de Sedan et son territoire ajoutés au royaume en échange des lettres d'*abolition* accordées à M. de Bouillon reconnu innocent, comme MONSIEUR ; que le résultat de tous les arrangements avait fait admirer l'habileté du Cardinal et sa clémence envers les conspirateurs, qui, disait-on, avaient voulu sa mort. On faisait même courir le bruit qu'il avait fait évader Cinq-Mars et de Thou, s'occupant généreusement de leur retraite en pays étranger, après les avoir fait arrêter courageusement au milieu du camp de Perpignan.

A cet endroit du récit, Cinq-Mars ne put s'empêcher d'oublier sa résignation ; et serrant la main de son ami :

« *Arrêtez !* s'écria-t-il ; faut-il renoncer même à l'honneur de nous être livrés volontairement ? Faut-il tout sacrifier, jusqu'à l'opinion de la postérité ?

— C'était encore là une vanité, reprit de Thou en mettant le doigt sur sa bouche ; mais chut ! écoutons l'abbé jusqu'au bout. »

Le gouverneur ne doutant pas que le calme de ces deux jeunes gens ne vînt de la joie qu'ils ressentaient de voir leur fuite assurée et voyant que le soleil avait à peine encore dissipé les vapeurs du matin, se livra sans contrainte à ce plaisir involontaire qu'éprouvent les vieillards en racontant des événements nouveaux, ceux mêmes qui doivent affliger. Il leur dit toutes ses peines infructueuses pour découvrir la retraite de son élève, ignorée de la cour et de la ville, où l'on n'osait pas même

prononcer son nom dans les asiles les plus secrets. Il n'avait appris l'emprisonnement à Pierre-Encise que par la Reine elle-même, qui avait daigné le faire venir et le charger d'en avertir la maréchale d'Effiat et tous les conjurés, afin qu'ils tentassent un effort désespéré pour délivrer leur jeune chef. Anne d'Autriche avait même osé envoyer beaucoup de gentilshommes d'Auvergne et de la Touraine à Lyon pour aider à ce dernier coup.

« Bonne Reine ! dit-il, elle pleurait beaucoup lorsque je la vis, et disait qu'elle donnerait tout ce qu'elle possède pour vous sauver ; elles se faisait beaucoup de reproches d'une lettre, je ne sais pas quelle lettre. Elle parlait du salut de la France, mais ne s'expliquait pas. Elle me dit qu'elle vous admirait et vous conjurait de vous sauver, ne fût-ce que par pitié pour elle, à qui vous laisseriez des remords éternels.

— N'a-t-elle rien dit de plus ? interrompit de Thou, qui soutenait Cinq-Mars pâlissant.

— Rien de plus, dit le vieillard.

— Et personne ne vous a parlé de moi ? répondit le grand-écuyer.

— Personne, dit l'abbé.

— Encore si elle m'eût écrit ! dit Henri à demi voix.

— Souvenez-vous donc, mon père, que vous êtes envoyé ici comme confesseur ! » reprit de Thou.

Cependant le vieux Grandchamp, aux genoux de Cinq-Mars et le tirant par ses habits de l'autre côté de la terrasse, lui criait d'une voix entrecoupée :

« Monseigneur... mon maître... mon bon maître... les voyez-vous ? les voilà... ce sont eux... ce sont elles... elles toutes.

— Eh ! qui donc, mon vieil ami ? disait son maître.

— Qui ? grand Dieu ! Regardez cette fenêtre, ne les

reconnaissez-vous pas ? Votre mère, vos sœurs, votre frère. »

En effet, le jour entièrement venu lui fit voir, dans l'éloignement, des femmes qui agitaient des mouchoirs blancs : l'une d'elles, vêtue de noir, étendait ses bras vers la prison, se retirait de la fenêtre comme pour reprendre des forces, puis, soutenue par les autres, reparaissait et ouvrait les bras, ou posait la main sur son cœur.

Cinq-Mars reconnut sa mère et sa famille, et ses forces le quittèrent un moment. Il pencha la tête sur le sein de son ami et pleura.

« Combien de fois me faudra-t-il donc mourir ? » dit-il.

Puis, répondant du haut de la tour par un geste de sa main à ceux de sa famille :

« Descendons vite, mon père, répondit-il au vieil abbé ; vous allez me dire au tribunal de la pénitence, et devant Dieu, si le reste de ma vie vaut encore que je fasse verser du sang pour la conquérir. »

Ce fut alors que Cinq-Mars dit à Dieu ce que lui seul et Marie de Mantoue ont connu de leurs secrètes et malheureuses amours. « Il remit à son confesseur, dit le P. « Daniel, un portrait d'une grande dame tout entouré « de diamants, lesquels durent être vendus, pour l'ar- « gent être employé en œuvres pieuses. »

Pour M. de Thou, après s'être aussi confessé, il écrivit une lettre. « Après quoi (selon le récit de son con- « fesseur), il me dit : *Voilà la dernière pensée que je « veux avoir pour ce monde ; partons en paradis.* « Et, se promenant dans la chambre à grands pas, il « récitoit à haute voix le psaume *Miserere mei, Deus,* « etc., avec une ardeur d'esprit incroyable, et des tres- « saillements de tout son corps si violents qu'on eust dit « qu'il ne touchoit pas la terre et qu'il aloit sortir de luy-

« mesme. Les gardes étoient muets à ce spectacle, qui « les faisoit tous frémir de respect et d'horreur. »

Cependant tout était calme le 12 du même mois de septembre 1642 dans la ville de Lyon, lorsque, au grand étonnement de ses habitants, on vit arriver, dès le point du jour, par toutes ses portes, des troupes d'infanterie et de cavalerie que l'on savait campées et cantonnées fort loin de là. Les gardes françaises et suisses, les régiments de Pompadour, les gens d'armes de Maurevert et les carabins de La Roque, tous défilèrent en silence ; la cavalerie, portant le mousquet appuyé sur le pommeau de la selle, vint silencieusement se ranger autour du château de Pierre-Encise; l'infanterie forma la haie sur les bords de la Saône depuis la porte du fort jusqu'à la place des Terreaux. C'était le lieu ordinaire des exécutions.

Quatre compagnies des bourgeois de Lyon, que l'on appelle *Pennonnage*, faisant environ onze ou douze cents hommes, « furent rangées, dit le journal de Mon- « trésor, au milieu de la place des Terreaux, en sorte « qu'elles enfermoient un espace d'environ quatre-vingts « pas de chaque côté, dans lequel on ne laissoit entrer « personne, sinon ceux qui étoient nécessaires.

« Au milieu de cet espace fut dressé un échafaud de « sept pieds de haut et environ neuf pieds en quarré, au « milieu duquel, un peu plus sur le devant, s'élevoit un « poteau de la hauteur de trois pieds ou environ, devant « lequel on coucha un bloc de la hauteur d'un demi- « pied, si bien que la principale façade ou le devant de « l'échafaud regardoit vers la boucherie des Terreaux, « du côté de la Saône; contre lequel échafaud on dressa « une petite échelle de huit échelons du côté des Dames « de Saint-Pierre. »

Rien n'avait transpiré dans la ville sur le nom des prisonniers ; les murs inaccessibles de la forteresse ne laissaient rien sortir ni rien pénétrer que dans la nuit, et les cachots profonds avaient quelquefois renfermé le père et le fils durant des années entières, à quatre pieds l'un de l'autre, sans qu'ils s'en doutassent. La surprise fut extrême à cet appareil éclatant, et la foule accourut, ne sachant s'il s'agissait d'une fête ou d'un supplice.

Ce même secret qu'avaient gardé les agents du ministre avait été soigneusement caché par les conjurés, car leur tête en répondait.

Montrésor, Fontrailles, le baron de Beauvau, Olivier d'Entraigues, Gondi, le comte de Lude et l'avocat Fournier, déguisés en soldats, en ouvriers et en baladins, armés de poignards sous leurs habits, avaient jeté et partagé dans la foule plus de cinq cents gentilshommes et domestiques, déguisés comme eux ; des chevaux étaient préparés sur la route d'Italie, et des barques sur le Rhône avaient été payées d'avance. Le jeune marquis d'Effiat, frère aîné de Cinq-Mars, habillé en chartreux, parcourait la foule, allait et venait sans cesse de la place des Terreaux à la petite maison où sa mère et sa sœur étaient enfermées avec la présidente de Pontac, sœur du malheureux de Thou ; il les rassurait, leur donnait un peu d'espérance, et revenait trouver les conjurés et s'assurer que chacun d'eux était disposé à l'action.

Chaque soldat formant la haie avait à ses côtés un homme prêt à le poignarder.

La foule innombrable entassée derrière la ligne des gardes les poussait en avant, débordait leur alignement et leur faisait perdre du terrain. Ambrosio, domestique espagnol, qu'avait conservé Cinq-Mars, s'était chargé du capitaine des piquiers et, déguisé en musicien catalan, avait entamé une dispute avec lui, feignant de ne

pas vouloir cesser de jouer de la vielle. Chacun était à son poste.

L'abbé de Gondi, Olivier d'Entraigues et le marquis d'Effiat étaient au milieu d'un groupe de poissardes et d'écaillères qui se disputaient et jetaient de grands cris. Elles disaient des injures à l'une d'elles, plus jeune et plus timide que ses mâles compagnes. Le frère de Cinq-Mars approcha pour écouter leur querelle.

« Eh! pourquoi, disait-elle aux autres, voulez-vous que Jean Le Roux, qui est un honnête homme, aille couper la tête à deux chrétiens, parce qu'il est boucher de son état? Tant que je serai sa femme, je ne le souffrirai pas; j'aimerais mieux...

— Eh bien, tu as tort, répondaient ses compagnes; qu'est-ce que cela te fait que la viande qu'il coupe se mange ou ne se mange pas? Il n'en est pas moins vrai que tu aurais cent écus pour faire habiller tes trois enfants à neuf. T'es trop heureuse d'être l'*épouse* d'un boucher. Profite donc, ma mignonne, de ce que Dieu t'envoie par la grâce de Son Eminence.

— Laissez-moi tranquille, reprenait la première, je ne veux pas accepter. J'ai vu ces beaux jeunes gens à la fenêtre, ils ont l'air doux comme des agneaux.

— Eh bien, est-ce qu'on ne tue pas tes agneaux et tes veaux? reprenait la femme Le Bon. Qu'il arrive donc du bonheur à une petite femme comme ça! Quelle pitié! quand c'est de la part du révérend capucin, encore!

— Que la gaieté du peuple est horrible! » s'écria Olivier d'Entraigues étourdiment.

Toutes ces femmes l'entendirent et commencèrent à murmurer contre lui.

« *Du peuple!* disaient-elles; et d'où est ce petit maçon avec ce plâtre sur ses habits?

— Ah! interrompit une autre, tu ne vois pas que c'est

quelque gentilhomme déguisé ? Regarde ses mains blanches ; ça n'a jamais travaillé.

— Oui, oui, c'est quelque petit conspirateur dameret ; j'ai bien envie d'aller chercher M. le chevalier du guet, pour le faire arrêter. »

L'abbé de Gondi sentit tout le danger de cette situation et, se jetant d'un air de colère sur Olivier, avec toutes les manières d'un menuisier dont il avait pris le costume et le tablier, il s'écria en le saisissant au collet :

« Vous avez raison : c'est un petit drôle qui ne travaille jamais. Depuis deux ans que mon père l'a mis en apprentissage, il n'a fait que peigner ses cheveux blonds pour plaire aux petites filles. Allons, rentre à la maison ! »

Et, lui donnant des coups de latte, il lui fit percer la foule et revint se placer sur un autre point de la haie. Après avoir tancé le page étourdi, il lui demanda la lettre qu'il disait avoir à remettre à M. de Cinq-Mars quand il serait évadé. Olivier l'avait depuis deux mois dans sa poche et la lui donna.

« C'est d'un prisonnier à un autre, dit-il ; car le chevalier de Jars, en sortant de la Bastille, me l'a envoyée de la part d'un de ses compagnons de captivité.

— Ma foi, dit Gondi, il peut y avoir quelque secret important pour notre ami ; je la décachette, vous auriez dû y penser plus tôt.

— Ah ! bah ! c'est du vieux Bassompierre. Lisons.

« Mon cher Enfant,

« J'apprends du fond de la Bastille, où je suis encore,
« que vous voulez conspirer contre ce tyran de Riche-
« lieu, qui ne cesse d'humilier notre bonne vieille no-
« blesse et les parlements, et de saper dans ses fonde-
« ments l'édifice sur lequel reposait l'Etat. J'apprends

« que les nobles sont mis à la taille, et condamnés par « des petits juges contre les privilèges de leur condition, « forcés à l'arrière-ban contre les pratiques anciennes... »

— Ah ! le vieux radoteur ! interrompit le page en riant aux éclats.

— Pas si sot que vous croyez, seulement il est un peu reculé pour notre affaire.

« Je ne puis qu'approuver ce généreux projet, et je « vous prie de me bailler advis de tout... »

— Ah ! le vieux langage du dernier règne ! dit Olivier, il ne sait pas écrire : *me faire expert de toutes choses*, comme on dit à présent.

— Laissez-moi lire, pour Dieu, dit l'abbé, dans cent ans on se moquera ainsi de nos phrases. »

Il poursuivit :

« Je puis bien vous conseiller nonobstant mon grand « âge, en vous racontant ce qui m'advint en 1560.

— Ah ! ma foi, je n'ai pas le temps de m'ennuyer à lire tout. Voyons la fin...

« Quand je me rappelle mon dîner chez madame la « maréchale d'Effiat, votre mère, et que je me demande « ce que sont devenus tous les convives, je m'afflige « véritablement. Mon pauvre Puy-Laurens est mort à « Vincennes, de chagrin d'être oublié par Monsieur dans « cette prison ; de Launay tué en duel, et j'en suis « marri ; car, malgré que je fusse mal satisfait de mon « arrestation, il y mit de la courtoisie, et je l'ai toujours « tenu pour un galant homme. Pour moi, me voilà sous « clef jusqu'à la fin de la vie de M. le Cardinal ; aussi, « mon enfant, nous étions treize à table : il ne faut pas

« se moquer des vieilles croyances. Remerciez Dieu de « ce que vous êtes le seul auquel il ne soit pas arrivé « malencontre... »

— Encore un à-propos ! » dit Olivier en riant de tout son cœur ; et, cette fois, l'abbé de Gondi ne put tenir son sérieux malgré ses efforts.

Ils déchirèrent la lettre inutile, pour ne pas prolonger encore la détention du pauvre maréchal si elle était trouvée, et se rapprochèrent de la place des Terreaux et de la haie des gardes qu'ils devaient attaquer, lorsque le signal du chapeau serait donné par le jeune prisonnier.

Ils virent avec satisfaction tous leurs amis à leur poste, et prêts à jouer des couteaux, selon leur propre expression. Le peuple, en se pressant autour d'eux, les favorisait sans le vouloir. Il survint près de l'abbé une troupe de jeunes demoiselles vêtues de blanc et voilées ; elles allaient à l'église pour communier, et les religieuses qui les conduisaient, croyant comme tout le peuple que ce cortège était destiné à rendre les honneurs à quelque grand personnage, leur permirent de monter sur de larges pierres de taille accumulées derrière les soldats. Là elles se groupèrent avec la grâce de cet âge, comme vingt belles statues sur un seul piédestal. On eût dit ces vestales que l'antiquité conviait aux sanglants spectacles des gladiateurs. Elles se parlaient à l'oreille en regardant autour d'elles, riaient et rougissaient ensemble, comme font les enfants.

L'abbé de Gondi vit avec humeur qu'Olivier allait encore oublier son rôle de conspirateur et son costume de maçon pour leur lancer des œillades et prendre un maintien trop élégant et des gestes trop civilisés pour l'état qu'on devait lui supposer : il commençait déjà à

s'approcher d'elles en bouclant ses cheveux avec ses doigts, lorsque Fontrailles et Montrésor survinrent par bonheur sous un habit de soldats suisses ; un groupe de gentilshommes, déguisés en mariniers, les suivait avec des bâtons ferrés à la main ; ils avaient sur le visage une pâleur qui n'annonçait rien de bon. On entendit une marche sonnée par des trompettes.

« Restons ici, dit l'un d'eux à sa suite ; c'est ici. »

L'air sombre et le silence de ces spectateurs contrastaient singulièrement avec les regards enjoués et curieux des jeunes filles et leurs propos enfantins.

« Ah ! le beau cortège ! criaient-elles : voilà au moins cinq cents hommes avec des cuirasses et des habits rouges, sur de beaux chevaux ; ils ont des plumes jaunes sur leurs grands chapeaux. — Ce sont des étrangers, des Catalans, dit un garde-française. — Qui conduisent-ils donc ? — Ah ! voici un beau carrosse doré ; mais il n'y a personne dedans. — Ah ! je vois trois hommes à pied : où vont-ils ?

— A la mort ! dit Fontrailles d'une voix sinistre qui fit taire toutes les voix. On n'entendit plus que les pas lents des chevaux, qui s'arrêtèrent tout à coup par un de ces retards qui arrivent dans la marche de tout cortège. On vit alors un douloureux et singulier spectacle. Un vieillard à la tête tonsurée marchait avec peine en sanglotant, soutenu par deux jeunes gens d'une figure intéressante et charmante, qui se donnaient une main derrière ses épaules voûtées, tandis que de l'autre chacun d'eux tenait l'un de ses bras. Celui qui marchait à sa gauche était vêtu de noir ; il était grave et baissait les yeux. L'autre, beaucoup plus jeune, était revêtu d'une parure éclatante : un pourpoint de drap de Hollande, couvert de larges dentelles d'or et portant des manches bouffantes et brodées, le couvrait du cou à la ceinture,

habillement assez semblable au corset des femmes ; le reste de ses vêtements en velours noir brodé de palmes d'argent, de bottines grisâtres à talons rouges, où s'attachaient des éperons d'or ; un manteau d'écarlate chargé de boutons d'or, tout rehaussait la grâce de sa taille élégante et souple. Il saluait à droite et à gauche de la haie avec un sourire mélancolique.

Un vieux domestique, avec des moustaches et une barbe blanches, suivait, le front baissé, tenant en main deux chevaux de bataille caparaçonnés.

Les jeunes demoiselles se taisaient : mais elles ne purent retenir leurs sanglots en les voyant.

« C'est donc ce pauvre vieillard qu'on mène à la mort ? s'écrièrent-elles ; ses enfants le soutiennent.

— A genoux, mesdames, dit une religieuse, et priez pour lui.

— A genoux ! cria Gondi, et prions que Dieu les sauve !

Tous les conjurés répétèrent : « A genoux ! à genoux ! » et donnèrent l'exemple au peuple, qui les imita en silence.

« Nous pouvons mieux voir ses mouvements à présent, dit tout bas Gondi à Montrésor : levez-vous ; que fait-il ?

— Il est arrêté et parle de notre côté en nous saluant : je crois qu'il nous reconnaît. »

Toutes les maisons, les fenêtres, les murailles, les toits, les échafauds dressés, tout ce qui avait vue sur la place, était chargé de personnes de toute condition et de tout âge.

Le silence le plus profond régnait sur la foule immense ; on eût entendu les ailes du moucheron des fleuves, le souffle du moindre vent, ou le passage des grains de poussière qu'il soulève ; mais l'air était calme,

le soleil brillant, le ciel bleu. Tout le peuple écoutait. On était proche de la place des Terreaux ; on entendit des coups de marteau sur des planches, puis la voix de Cinq-Mars.

Un jeune chartreux avança sa tête pâle entre deux gardes ; tous les conjurés se levèrent au-dessus du peuple à genoux, chacun d'eux portant la main à sa ceinture ou dans son sein, et serrant de près le soldat qu'il devait poignarder.

« Que fait-il ? dit le chartreux ; a-t-il son chapeau sur la tête ?

— Il jette son chapeau à terre loin de lui », dit paisiblement l'arquebusier qu'il interrogeait.

LA FÊTE

Mon Dieu ! qu'est-ce que ce monde ?
(*Dernières paroles de M. de Cinq-Mars.*)

Le jour même du cortège sinistre de Lyon et durant les scènes que nous venons de voir, une fête magnifique se donnait à Paris, avec tout le luxe et le mauvais goût du temps. Le puissant Cardinal avait voulu remplir à la fois de ses pompes les deux premières villes de France.

Sous le nom d'ouverture du Palais-Cardinal, on annonça cette fête donnée au Roi et à toute la cour. Maître de l'empire par la force, il voulut encore l'être des esprits par la séduction et, las de dominer, il espéra plaire. La tragédie de *Mirame* allait être représentée dans une salle construite exprès pour ce grand jour : ce qui éleva les frais de cette soirée, dit Pélisson, à trois cent mille écus.

La garde entière du premier ministre (1) était sous les armes ; ses quatre compagnies de mousquetaires et de gens d'armes étaient rangées en haie sur les vastes escaliers et à l'entrée des longues galeries du Palais-Cardinal (2). Ce brillant *Pandémonium*, où les péchés mortels ont un temple à chaque étage, n'appartint ce jour-là qu'à l'orgueil, qui l'occupait de haut en bas. Sur chaque marche était posté l'un des arquebusiers de la garde du Cardinal, tenant une torche à la main et une longue carabine dans l'autre ; la foule de ses gentilshommes circulait entre ces candélabres vivants, tandis que, dans le grand jardin, entouré d'épais marronniers, remplacés aujourd'hui par les arcades, deux compagnies de chevau-légers à cheval, le mousquet au poing, se tenaient prêtes au premier ordre et à la première crainte de leur maître.

Le cardinal, porté et suivi par ses trente-huit pages, vint se placer dans sa loge tendue de pourpre, en face de celle où le Roi était couché à demi, derrière des rideaux verts qui le préservaient de l'éclat des flambeaux. Toute la cour était entassée dans les loges, et se leva lorsqu'il parut ; la musique commença une ouverture brillante et l'on ouvrit le parterre à tous les hommes de la ville et de l'armée qui se présentèrent. Trois flots

(1) Le Roi donna au Cardinal, en 1626, une garde de deux cents arquebusiers ; en 1632, quatre cents mousquetaires à pied ; en 1638, deux compagnies de gens d'armes et de chevau-légers furent formées par lui.

(2) Il avait donné au Roi, sous réserve d'usufruit durant sa vie, ce palais avec ses dépendances, comme aussi sa magnifique chapelle de diamants, avec son grand buffet d'argent ciselé, pesant trois mille marcs, et son grand diamant en forme de cœur, pesant plus de vingt carats ; M. de Chavigny accepta cette donation pour le Roi.

(*Histoire du père Joseph.*)

impétueux de spectateurs s'y précipitèrent et le remplirent en un instant ; ils étaient debout et tellement pressés que le mouvement d'un bras suffisait pour causer sur toute la foule le balancement d'un champ de blé. On vit tel homme dont la tête décrivait ainsi un cercle assez étendu, comme celle d'un compas, sans que ses pieds eussent quitté le point où ils étaient fixés, et on emporta quelques jeunes gens évanouis. Le ministre, contre sa coutume, avança sa tête décharnée hors de la tribune, et salua l'assemblée d'un air qui voulait être gracieux. Cette grimace n'obtint de réponse qu'aux loges ; le parterre fut silencieux. Richelieu avait voulu montrer qu'il ne craignait pas le jugement public pour son ouvrage et avait permis que l'on introduisît sans choix tous ceux qui se présenteraient. Il commençait à s'en repentir, mais trop tard. En effet, cette impartiale assemblée fut aussi froide que la *tragédie-pastorale* l'était elle-même ; en vain les *bergères* du théâtre, couvertes de pierreries, exhaussées sur des talons rouges, portant du bout des doigts des houlettes ornées de rubans, et suspendant des guirlandes de fleurs sur leurs robes que soulevaient les *vertugadins* se mouraient d'amour en longues tirades de deux cents vers langoureux : en vain des *amants parfaits* (car c'était le beau idéal de l'époque) se laissaient dépérir de faim dans un antre solitaire et déploraient leur mort avec emphase, en attachant à leurs cheveux des rubans de la couleur favorite de leur belle ; en vain les femmes de la cour donnaient des signes de ravissement, penchées au bord de leurs loges, et tentaient même l'évanouissement le plus flatteur : le morne parterre ne donnait d'autre signe de vie que le balancement perpétuel des têtes noires à longs cheveux. Le Cardinal mordait ses lèvres et faisait le distrait pendant le premier acte et le second ; le silence

avec lequel s'écoulèrent le troisième et le quatrième fit une telle blessure à son cœur paternel qu'il se fit soulever à demi hors de son balcon et, dans cette incommode et ridicule attitude, faisait signe à ses amis de la cour de remarquer les plus beaux endroits et donnait le signal des applaudissements : on y répondait de quelques loges, mais l'impassible parterre était plus silencieux que jamais; laissant la scène se passer entre le théâtre et les régions supérieures, il s'obstinait à demeurer neutre. Le maître de l'Europe et de la France, étant alors un regard de feu sur ce petit amas d'hommes qui osaient ne pas admirer son œuvre, sentit dans son cœur le vœu de Néron et pensa un moment combien il serait heureux qu'il n'y eût là qu'une tête.

Tout à coup cette masse noire et immobile s'anima, et des salves interminables d'applaudissements éclatèrent, au grand étonnement des loges, et surtout du ministre. Il se pencha, saluant avec reconnaissance ; mais il s'arrêta en remarquant que les battements de mains interrompaient les acteurs toutes les fois qu'ils voulaient recommencer. Le roi fit ouvrir les rideaux de sa loge, fermés jusque-là, pour voir ce qui excitait tant d'enthousiasme; toute la cour se pencha hors des colonnes: on aperçut alors dans la foule des spectateurs assis sur le théâtre un jeune homme humblement vêtu, qui venait de se placer avec peine ; tous les regards se portaient sur lui. Il en paraissait fort embarrassé et cherchait à se couvrir de son petit manteau noir trop court. « *Le Cid! le Cid!* » cria le parterre, ne cessant d'applaudir. Corneille, effrayé, se sauva dans les coulisses, et tout retomba dans le silence.

Le Cardinal, hors de lui, fit fermer les rideaux de sa loge et se fit emporter dans ses galeries.

Ce fut là que s'exécuta une autre scène préparée dès

longtemps par les soins de Joseph, qui avait sur ce point endoctriné les gens de sa suite avant de quitter Paris. Le cardinal Mazarin, s'écriant qu'il était plus prompt de faire passer Son Éminence par une longue fenêtre vitrée qui ne s'élevait qu'à deux pieds de terre et conduisait de sa loge aux appartements, la fit ouvrir, et les pages y firent passer le fauteuil. Aussitôt cent voix s'élevèrent pour dire et proclamer l'accomplissement de la grande prophétie de Nostradamus. On se disait à demi voix : « Le *bonnet rouge*, c'est monseigneur; *quarante onces*, c'est Cinq-Mars ; *tout* finira, c'était de Thou : quel heureux coup du ciel ! Son Eminence règne sur l'avenir comme sur le présent ! »

Il s'avançait ainsi sur son trône ambulant dans de longues et resplendissantes galeries, écoutant ce doux murmure d'une flatterie nouvelle ; mais, insensible à ce bruit des voix qui divinisaient son génie, il eût donné tous leurs propos pour un seul mot, un seul geste de ce public immobile et inflexible, quand même ce mot eût été un cri de haine ; car on étouffe les clameurs, mais comment se venger du silence ? On empêche un peuple de frapper, mais qui l'empêchera d'attendre ? Poursuivi par le fantôme importun de l'opinion publique, le sombre ministre ne se crut en sûreté qu'arrivé au fond de son palais, au milieu de sa cour tremblante et flatteuse, dont les adorations lui firent bientôt oublier que quelques hommes avaient osé ne pas l'admirer. Il se fit placer comme un roi au milieu de ses vastes appartements et, regardant autour de lui, se mit à compter attentivement les hommes puissants et soumis qui l'entouraient : il les compta et s'admira. Les chefs de toutes les grandes familles, les princes de l'Église, les présidents de tous les parlements, les gouverneurs des provinces, les maréchaux et les généraux en chef des armées, le nonce,

les ambassadeurs de tous les royaumes, les députés et les sénateurs des républiques étaient immobiles, soumis et rangés autour de lui, comme attendant ses ordres. Plus un regard qui osât soutenir son regard, plus une parole qui osât s'élever sans sa volonté, plus un projet qu'on osât former dans le repli le plus secret du cœur, plus une pensée qui ne procédât de la sienne. L'Europe muette l'écoutait par représentants. De loin en loin, il élevait une voix impérieuse et jetait une parole satisfaite au milieu de ce cercle pompeux, comme un denier dans la foule des pauvres. On pouvait alors reconnaître, à l'orgueil qui s'allumait dans ses regards et à la joie de sa contenance, celui des princes sur qui venait de tomber une telle faveur ; celui-là se trouvait même transformé tout à coup en un autre homme, et semblait avoir fait un pas dans la hiérarchie des pouvoirs, tant on entourait d'adorations inespérées et de soudaines caresses ce fortuné courtisan dont le Cardinal n'apercevait pas même le bonheur obscur. Le frère du Roi et le duc de Bouillon étaient debout dans la foule d'où le ministre ne daigna pas les tirer ; seulement, il affecta de dire qu'il serait bon de démanteler quelques places fortes, parla longuement de la nécessité des pavés et des quais dans les rues de Paris, et dit en deux mots à Turenne qu'on pourrait l'envoyer à l'armée d'Italie, près du prince Thomas, pour chercher son bâton de maréchal.

Tandis que Richelieu ballottait ainsi dans ses mains puissantes les plus grandes et les moindres choses de l'Europe, au milieu d'une fête bruyante dans son magnifique palais, on avertissait la Reine, au Louvre, que l'heure était venue de se rendre chez le Cardinal, où le Roi l'attendait après la tragédie. La sérieuse Anne d'Autriche n'assistait à aucun spectacle ; mais elle n'avait pu

refuser la fête du premier ministre. Elle était dans son oratoire, prête à partir et couverte de perles, sa parure favorite ; debout près d'une grande glace avec Marie de Mantoue, elle se plaisait à terminer de sa main la toilette de la jeune princesse, qui, vêtue d'une longue robe rose, contemplait elle-même avec attention, mais un peu d'ennui et d'un air boudeur, l'ensemble de sa toilette.

La Reine considérait son propre ouvrage dans Marie et, plus troublée qu'elle, songeait avec crainte au moment où cesserait cette éphémère tranquillité, malgré la profonde connaissance qu'elle avait du caractère sensible, mais léger, de Marie. Depuis la conversation de Saint-Germain, depuis la lettre fatale, elle n'avait pas quitté un seul instant la jeune princesse et avait donné tous ses soins à conduire son esprit dans la voie qu'elle avait tracée d'avance ; car le trait le plus prononcé du caractère d'Anne d'Autriche était une invincible obstination dans ses calculs, auxquels elle eût voulu soumettre tous les événements et toutes les passions avec une exactitude géométrique, et c'est sans doute à cet esprit positif et sans mobilité que l'on doit attribuer tous les malheurs de sa régence. La sinistre réponse de Cinq-Mars, son arrestation, son jugement, tout avait été caché à la princesse Marie, dont la faute première, il est vrai, avait été un mouvement d'amour-propre et un instant d'oubli. Cependant la Reine était bonne et s'était amèrement repentie de sa précipitation à écrire de si décisives paroles, dont les conséquences avaient été si graves, et tous ses efforts avaient tendu à en atténuer les suites. En envisageant son action dans ses rapports avec le bonheur de la France, elle s'applaudissait d'avoir étouffé ainsi tout à coup le germe d'une guerre civile qui eût ébranlé l'État jusque dans ses fondements ; mais lorsqu'elle s'approchait de sa jeune amie et considérait cet

être charmant qu'elle brisait dans sa fleur, et qu'un vieillard sur un trône ne dédommagerait pas de la perte qu'elle avait faite pour toujours, quand elle songeait à l'entier dévouement, à cette totale abnégation de soi-même qu'elle venait de voir dans un jeune homme de vingt-deux ans, d'un si grand caractère et presque maître du royaume, elle plaignait Marie et admirait du fond de l'âme l'homme qu'elle avait si mal jugé.

Elle aurait voulu du moins faire connaître tout ce qu'il valait à celle qu'il avait tant aimée et qui ne le savait pas ; mais elle espérait encore en ce moment que tous les conjurés, réunis à Lyon, parviendraient à le sauver et, une fois le sachant en pays étranger, elle pourrait alors tout dire à sa chère Marie.

Quant à celle-ci, elle avait d'abord redouté la guerre ; mais, entourée de gens de la Reine, qui n'avaient laissé parvenir jusqu'à elle que les nouvelles dictées par cette princesse, elle avait su ou cru savoir que la conjuration n'avait pas eu d'exécution ; que le Roi et le Cardinal étaient d'abord revenus à Paris presque ensemble ; que Monsieur, éloigné quelque temps, avait reparu à la cour ; que le duc de Bouillon, moyennant la cession de Sedan, était aussi rentré en grâce ; et que, si le grand-écuyer ne paraissait pas encore, le motif en était la haine plus prononcée du Cardinal contre lui et la grande part qu'il avait dans la conjuration. Mais le simple bon sens et le sentiment naturel de la justice disaient assez que, n'ayant agi que sous les ordres du frère du Roi, son pardon devait suivre celui du prince. Tout avait donc calmé l'inquiétude première de son cœur, tandis que rien n'avait adouci une sorte de ressentiment orgueilleux qu'elle avait contre Cinq-Mars, assez indifférent pour ne pas lui faire savoir le lieu de sa retraite, ignoré de la Reine même et de toute sa cour,

tandis qu'elle n'avait songé qu'à lui, disait-elle. Depuis deux mois d'ailleurs, les bals et les carrousels s'étaient si rapidement succédé, et tant de *devoirs* impérieux l'avaient entraînée, qu'il lui restait à peine, pour s'attrister et se plaindre, le temps de sa toilette, où elle était presque seule. Elle commençait bien chaque soir cette réflexion générale sur l'ingratitude et l'inconstance des hommes, pensée profonde et nouvelle qui ne manque jamais d'occuper la tête d'une jeune personne à l'âge du premier amour ; mais le sommeil ne lui permettait jamais de l'achever ; et la fatigue de la danse fermait ses grands yeux noirs avant que ses idées eussent trouvé le temps de se classer dans sa mémoire et de lui présenter des images bien nettes du passé. Dès son réveil, elle se voyait entourée des jeunes princesses de la cour et, à peine en état de paraître, elle était forcée de passer chez la Reine, où l'attendaient les éternels mais moins désagréables hommages du prince Palatin ; les Polonais avaient eu le temps d'apprendre à la cour de France cette réserve mystérieuse et ce silence éloquent qui plaisent tant aux femmes, parce qu'ils accroissent l'importance des secrets toujours cachés, et rehaussent les êtres que l'on respecte assez pour ne pas oser même souffrir en leur présence. On regardait Marie comme accordée au roi Uladislas ; et elle-même, il faut le confesser, s'était si bien faite à cette idée que le trône de Pologne occupé par une autre reine lui eût paru une chose monstrueuse : elle ne voyait pas avec bonheur le moment d'y monter, mais avait cependant pris possession des hommages qu'on lui rendait d'avance. Aussi, sans se l'avouer à elle-même, exagérait-elle beaucoup les prétendus torts de Cinq-Mars que la Reine lui avait dévoilés à Saint-Germain.

« Vous êtes fraîche comme les roses de ce bouquet,

dit la Reine ; allons, ma chère enfant, êtes-vous prête ? Quel est ce petit air boudeur ? Venez, que je referme cette boucle d'oreilles !... N'aimez-vous pas ces topazes? Voulez-vous une autre parure ?

— Oh ! non, madame, je pense que je ne devrais pas me parer, car personne ne sait mieux que vous combien je suis malheureuse. Les hommes sont bien cruels envers nous ! Je réfléchis encore à tout ce que vous m'avez dit, et tout m'est bien prouvé actuellement. Oui, il est bien vrai qu'il ne m'aimait pas ; car enfin, s'il m'avait aimée, d'abord il eût renoncé à une entreprise qui me faisait tant de peine, comme je le lui avais dit; je me rappelle même, ce qui est bien plus fort, ajouta-t-elle d'un air important et même solennel, que je lui dis qu'il serait rebelle ; oui, madame, *rebelle*, je le lui dis à Saint-Eustache. Mais je vois que Votre Majesté avait bien raison : je suis bien malheureuse ! il avait plus d'ambition que d'amour. »

Ici une larme de dépit s'échappa de ses yeux et roula vite et seule sur sa joue, comme une perle sur une rose.

« Oui, c'est bien certain..., continua-t-elle en attachant ses bracelets; et la plus grande preuve, c'est que depuis deux mois qu'il a renoncé à son entreprise (comme vous m'avez dit que vous l'aviez fait sauver), il aurait bien pu me faire savoir où il s'est retiré. Et moi, pendant ce temps-là, je pleurais, j'implorais toute votre puissance en sa faveur ; je mendiais un mot qui m'apprît une de ses actions ; je ne pensais qu'à lui ; et encore à présent, je refuse tous les jours le trône de Pologne, parce que je veux prouver jusqu'à la fin que je suis constante, que vous-même ne pouvez me faire manquer à mon attachement, bien plus sérieux que le sien, et que nous valons mieux que les hommes; mais, du moins,

je crois que je puis bien aller ce soir à cette fête, puisque ce n'est pas un bal.

— Oui, oui, ma chère enfant, venez vite, dit la Reine, voulant faire cesser ce langage enfantin qui l'affligeait et dont elle avait causé les erreurs ingénues ; venez, vous verrez l'union qui règne entre les princes et le Cardinal, et nous apprendrons peut-être quelques bonnes nouvelles. »

Elles partirent.

Lorsque les deux princesses entrèrent dans les longues galeries du Palais-Cardinal, elles furent reçues et saluées froidement par le Roi et le ministre, qui, entourés et pressés par une foule de courtisans silencieux, jouaient aux échecs sur une table étroite et basse. Toutes les femmes qui entrèrent avec la Reine ou après elle se répandirent dans les appartements et, bientôt, une musique fort douce s'éleva dans l'une des salles, comme un accompagnement à mille conversations particulières qui s'engagèrent autour des tables de jeu.

Auprès de la Reine passèrent, en saluant, deux jeunes et nouveaux mariés, l'heureux Chabot et la belle duchesse de Rohan ; ils semblaient éviter la foule et chercher à l'écart le moment de se parler d'eux-mêmes. Tout le monde les accueillait en souriant et les voyait avec envie : leur félicité se lisait sur le visage des autres autant que sur le leur.

Marie les suivit des yeux : « Ils sont heureux pourtant », dit-elle à la Reine, se rappelant le blâme que l'on avait voulu jeter sur eux.

Mais, sans lui répondre, Anne d'Autriche, craignant que, dans la foule, un mot inconsidéré ne vînt apprendre quelque funeste événement à sa jeune amie, se plaça derrière le Roi avec elle. Bientôt Monsieur, le prince Palatin et le duc de Bouillon vinrent lui parler d'un air

libre et enjoué. Cependant le second, jetant sur Marie un regard sévère et scrutateur, lui dit : « Madame la princesse, vous êtes ce soir d'une beauté et d'une gaieté *surprenantes.* »

Elle fut interdite de ces paroles et de le voir s'éloigner d'un air sombre ; elle parla au duc d'Orléans, qui ne répondit pas et sembla ne pas entendre. Marie regarda la Reine et crut remarquer de la pâleur et de l'inquiétude sur ses traits. Cependant personne n'osait approcher le Cardinal-Duc, qui méditait lentement ses coups d'échecs; Mazarin seul, appuyé sur le bras de son fauteuil et suivant les coups avec une attention servile, faisait des gestes d'admiration toutes les fois que le Cardinal avait joué. L'application sembla dissiper un moment le nuage qui couvrait le front du ministre : il venait d'avancer une *tour* qui mettait le *roi* de Louis XIII dans cette fausse position qu'on nomme *pat*, situation où ce roi d'ébène, sans être attaqué personnellement, ne peut cependant ni reculer ni avancer dans aucun sens. Le Cardinal, levant les yeux, regarda son adversaire et se mit à sourire d'un côté des lèvres seulement, ne pouvant peut-être s'interdire un secret rapprochement. Puis en voyant les yeux éteints et la figure mourante du prince, il se pencha à l'oreille de Mazarin et lui dit :

« Je crois, ma foi, qu'il partira avant moi; il est bien changé. »

En même temps, il lui prit une longue et violente toux ; souvent il sentait en lui cette douleur aiguë et persévérante ; à cet avertissement sinistre, il porta à sa bouche un mouchoir qu'il en retira sanglant ; mais, pour le cacher, il le jeta sous la table et sortit en regardant sévèrement autour de lui, comme pour défendre l'inquiétude.

Louis XIII, parfaitement insensible, ne fit pas le plus

léger mouvement, et rangea ses pièces pour une autre partie avec une main décharnée et tremblante. Ces deux mourants semblaient tirer au sort leur dernière heure.

En cet instant une horloge sonna minuit. Le Roi leva la tête :

« Ah ! ah ! fit-il froidement, ce matin à la même heure, M. le Grand, notre cher ami, a passé un mauvais moment. »

Un cri perçant partit auprès de lui ; il frémit et se jeta de l'autre côté, renversant le jeu. Marie de Mantoue, sans connaissance, était dans les bras de la Reine ; celle-ci, pleurant amèrement, dit à l'oreille du Roi :

« Ah ! Sire, vous avez une hache à deux tranchants! »

Elle donnait ensuite des soins et des baisers maternels à la jeune princesse, qui, entourée de toutes les femmes de la cour, ne revint de son évanouissement que pour verser des torrents de larmes. Sitôt qu'elle rouvrit les yeux :

« Hélas ! oui, mon enfant, lui dit Anne d'Autriche, ma pauvre enfant, vous êtes reine de Pologne. »

Il est arrivé souvent que le même événement qui faisait couler des larmes dans le palais des rois a répandu l'allégresse au dehors ; car le peuple croit toujours que la joie habite avec les fêtes. Il y eut cinq jours de réjouissances pour le retour du ministre et, chaque soir, sous les fenêtres du Palais-Cardinal et sous celles du Louvre, se pressaient les habitants de Paris ; les dernières émeutes les avaient, pour ainsi dire, mis en goût pour les mouvements publics ; ils couraient d'une rue à l'autre avec une curiosité quelquefois insultante et hostile, tantôt marchant en processions silencieuses, tantôt poussant de longs éclats de rire ou des huées pro-

longées dont on ignorait le sens. Des bandes de jeunes hommes se battaient dans les carrefours et dansaient en rond sur les places publiques, comme pour manifester quelque espérance inconnue de plaisir et quelque joie insensée qui serrait le cœur. Il était remarquable que le silence le plus triste régnait justement dans les lieux que les ordres du ministre avaient préparés pour les réjouissances, et que l'on passait avec dédain devant les façades illuminées de son palais. Si quelque voix s'élevait, c'était pour lire et relire sans cesse avec ironie les légendes et les inscriptions dont l'idiote flatterie de quelques écrivains obscurs avait entouré le portrait du Cardinal-Duc. L'une de ces images était gardée par des arquebusiers, qui ne la garantissaient pas des pierres que lui lançaient de loin des mains inconnues. Elle représentait le Cardinal généralissime portant un casque entouré de lauriers. On lisait au-dessous :

Grand duc ! c'est justement que la France t'honore ;
Ainsi que le dieu Mars, dans Paris on t'adore (1).

Ces belles choses ne persuadaient pas au peuple qu'il fût heureux ; et en effet il n'adorait pas plus le Cardinal que le dieu Mars, mais il acceptait ses fêtes à titre de désordre. Tout Paris était en rumeur, et des hommes à longue barbe portant des torches, des pots remplis de vin et des verres d'étain qu'ils choquaient à grand bruit, se tenaient sous le bras et chantaient à l'unisson, avec des voix rudes et grossières, une ancienne ronde de la Ligue :

Reprenons la danse,
Allons, c'est assez :
Le printemps commence,
Les Rois sont passés.

(1) Cette gravure existe encore.

Prenons quelque trêve ;
Nous sommes lassés ;
Les Rois de la fève
Nous ont harassés.

Allons, Jean du Mayne,
Les Rois sont passés (1).

Les bandes effrayantes qui hurlaient ces paroles traversèrent les quais et le Pont-Neuf, froissant, contre les hautes maisons qui les couvraient alors, quelques bourgeois paisibles, attirés par la curiosité. Deux jeunes gens enveloppés dans des manteaux furent jetés l'un contre l'autre et se reconnurent à la lueur d'une torche placée au pied de la statue de Henri IV, nouvellement élevée, sous laquelle ils se trouvaient.

« Quoi ! encore à Paris, monsieur ? dit Corneille à Milton ; je vous croyais à Londres.

— Entendez-vous ce peuple, monsieur ? l'entendez-vous ? quel est ce refrain terrible :

Les Rois sont passés ?

— Ce n'est rien encore, monsieur ; faites attention à leurs propos.

— Le Parlement est mort, disait l'un des hommes, les seigneurs sont morts : dansons, nous sommes les maîtres ; le vieux Cardinal s'en va, il n'y a plus que le Roi et nous.

— Entendez-vous ce misérable, monsieur ? reprit Corneille ; tout est là, toute notre époque est dans ce mot.

— Eh quoi ! est-ce là l'œuvre de ce ministre que l'on appelle *grand* parmi vous, et même chez les autres peuples ? Je ne comprends pas cet homme.

(1) Chant des guerres civiles. (Voy. *Mém. de la Ligue.*)

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure, lui répondit Corneille : mais, avant cela, écoutez la fin de cette lettre que j'ai reçue aujourd'hui. Approchons-nous de cette lanterne, sous la statue du feu roi... Nous sommes seuls, la foule est passée, écoutez :

« ... C'est par l'une de ces imprévoyances qui empê-
« chent l'accomplissement des plus généreuses entrepri-
« ses que nous n'avons pu sauver MM. de Cinq-Mars et
« de Thou. Nous eussions dû penser que, préparés à la
« mort par de longues méditations, ils refuseraient nos
« secours ; mais cette idée ne vint à aucun de nous ;
« dans la précipitation de nos mesures, nous fîmes en-
« core la faute de nous trop disséminer dans la foule,
« ce qui nous ôta le moyen de prendre une résolution
« subite. J'étais placé, pour mon malheur, près de l'é-
« chafaud, et je vis s'avancer jusqu'au pied nos mal-
« heureux amis, qui soutenaient le pauvre abbé Quillet,
« destiné à voir mourir son élève, qu'il avait vu naître.
« Il sanglotait et n'avait que la force de baiser les mains
« des deux amis. Nous nous avançâmes tous, prêts à
« nous élancer sur les gardes au signal convenu ; mais je
« vis avec douleur M. de Cinq-Mars jeter son chapeau
« loin de lui d'un air de dédain. On avait remarqué no-
« tre mouvement, et la garde catalane fut doublée autour
« de l'échafaud. Je ne pouvais plus voir ; mais j'enten-
« dais pleurer. Après les trois coups de trompette ordi-
« naires, le greffier criminel de Lyon, étant à cheval
« assez près de l'échafaud, lut l'arrêt de mort que ni
« l'un ni l'autre n'écoutèrent. M. de Thou dit à M. de
« Cinq-Mars :

« Eh bien ! cher ami, qui mourra le premier ? Vous
« souvient-il de saint Gervais et de saint Protais ?

« — Ce sera celui que vous jugerez à propos »,
« répondit Cinq-Mars.

« Le second confesseur, prenant la parole, dit à M. de « Thou : « Vous êtes le plus âgé.

« — Il est vrai, dit M. de Thou, qui, s'adressant à « M. le Grand, lui dit : — Vous êtes le plus généreux, « vous voulez bien me montrer le chemin de la gloire « du ciel ?

« — Hélas ! dit Cinq-Mars, je vous ai ouvert celui « du précipice ; mais précipitons-nous dans la mort « généreusement, et nous surgirons dans la gloire et le « bonheur du ciel. »

« Après quoi il l'embrassa et monta l'échafaud avec « une adressse et une légèreté merveilleuses. Il fit un « tour sur l'échafaud et considéra haut et bas toute « cette grande assemblée, d'un visage assuré et qui ne « témoignait aucune peur, et d'un maintien grave et « gracieux ; puis il fit un autre tour, saluant le peuple « de tous côtés, sans paraître reconnaître aucun de « nous, mais avec une face majestueuse et charmante ; « puis il se mit à genoux, levant les yeux au ciel, ado- « rant Dieu et lui recommandant sa fin : comme il bai- « sait le crucifix, le père cria au peuple de prier Dieu « pour lui, et M. le Grand, ouvrant les bras, joignant « les mains, tenant toujours le crucifix, fit la même « demande au peuple. Puis il s'alla jeter de bonne « grâce à genoux devant le bloc, embrassa le poteau, « mit le cou dessus, leva les yeux au ciel, et demanda « au confesseur : « Mon père, serai-je bien ainsi ? » « Puis, tandis que l'on coupait ses cheveux, il éleva les « yeux au ciel et dit en soupirant : « Mon Dieu, qu'est- « ce que ce monde ? mon Dieu, je vous offre mon sup- « plice en satisfaction de mes péchés.

« — Qu'attends-tu ? que fais-tu là ? dit-il ensuite à « l'exécuteur qui était là et n'avait pas encore tiré son « couperet d'un méchant sac qu'il avait apporté. Son

« confesseur, s'étant approché, lui donna une médaille ;
« et lui, d'une tranquillité d'esprit incroyable, pria le
« père de tenir le crucifix devant ses yeux, qu'il ne vou-
« lut point avoir bandés. J'aperçus les deux mains trem-
« blantes du vieil abbé Quillet, qui élevait le crucifix.
« En ce moment, une voix claire et pure comme celle
« d'un ange entonna l'*Ave, maris stella*. Dans le silence
« universel, je reconnus la voix de M. de Thou, qui
« attendait au pied de l'échafaud ; le peuple répéta le
« chant sacré. M. de Cinq-Mars embrassa plus étroite-
« ment le poteau et je vis s'élever une hache faite à la
« façon des haches d'Angleterre. Un cri effroyable du
« peuple, jeté de la place, des fenêtres et des tours,
« m'avertit qu'elle était retombée et que la tête avait
« roulé jusqu'à terre ; j'eus encore la force, heureuse-
« ment, de penser à son âme et de commencer une
« prière pour lui ; je la mêlai avec celle que j'entendais
« prononcer à haute voix par notre malheureux et pieux
« ami de Thou. Je me relevai et le vis s'élancer sur
« l'échafaud avec tant de promptitude qu'on eût dit
« qu'il volait. Le père et lui récitèrent les psaumes ;
« il les disait avec une ardeur de séraphin, comme si
« son âme eût emporté son corps vers le ciel ; puis,
« s'agenouillant, il baisa le sang de Cinq-Mars, comme
« celui d'un martyr, et devint plus martyr encore lui-
« même. Je ne sais si Dieu voulut lui accorder cette
« grâce ; mais je vis avec horreur le bourreau, effrayé
« sans doute du premier coup qu'il avait porté, le frapper
« sur le haut de la tête où le malheureux jeune homme
« porta la main ; le peuple poussa un long gémissement
« et s'avança en criant contre le bourreau : ce misérable,
« tout troublé, lui porta un second coup qui ne fit
« encore que l'écorcher et l'abattre sur le théâtre, où
« l'exécuteur se roula sur lui pour l'achever. Un événe-

« ment étrange effrayait le peuple autant que l'horrible « spectacle. Le vieux domestique de M. de Cinq-Mars, « tenant son cheval comme à un convoi funèbre, s'était « arrêté au pied de l'échafaud et, semblable à un « homme paralysé, regarda son maître jusqu'à la fin, « puis tout à coup, comme frappé de la même hache, « tomba mort sous le coup qui avait fait tomber la « tête.

« Je vous écris à la hâte ces tristes détails à bord « d'une galère de Gênes, où Fontrailles, Gondi, d'En- « traigues, Beauvau, du Lude, moi et tous les conjurés, « sommes retirés. Nous allons en Angleterre attendre « que le temps ait délivré la France du tyran que nous « n'avons pu détruire. J'abandonne pour toujours le « service du lâche prince qui nous a trahis.

« MONTRÉSOR. »

« Telle vient d'être, poursuivit Corneille, la fin de ces deux jeunes gens que vous vîtes naguère si puissants. Leur dernier soupir a été celui de l'ancienne monarchie ; il ne peut plus régner ici qu'une cour dorénavant ; les Grands et les Sénats sont anéantis (1).

— Et voilà donc ce prétendu grand homme ! reprit Milton. Qu'a-t-il voulu faire ? Il veut donc créer des républiques dans l'avenir, puisqu'il détruit les bases de votre monarchie ?

— Ne le cherchez pas si loin, dit Corneille ; il n'a voulu que régner jusqu'à la fin de sa vie. Il a travaillé pour le moment et non pour l'avenir ; il a continué l'œuvre de Louis XI, et ni l'un ni l'autre n'ont su ce qu'ils faisaient. »

(1) On appelait le parlement *sénat*. Il existe des lettres adressées à *Monseigneur de Harlay*, prince du Sénat de Paris et premier juge du royaume.

L'Anglais se prit à rire.

« Je croyais, dit-il, je croyais que le vrai génie avait une autre marche. Cet homme a ébranlé ce qu'il devait soutenir, et on l'admire ! Je plains votre nation.

— Ne la plaignez pas ! s'écria vivement Corneille ; un homme passe, mais un peuple se renouvelle. Celui-ci, monsieur, est doué d'une immortelle énergie que rien ne peut éteindre : souvent son imagination l'égarera ; mais une raison supérieure finira toujours par dominer ses désordres. »

Les deux jeunes et déjà grands hommes se promenaient en parlant ainsi sur cet emplacement qui sépare la statue de Henri IV de la place Dauphine, au milieu de laquelle ils s'arrêtèrent un moment

« Oui, monsieur, poursuivit Corneille, je vois tous les soirs avec quelle vitesse une pensée généreuse retentit dans les cœurs français et, tous les soirs, je me retire heureux de l'avoir vu. La reconnaissance prosterne les pauvres devant cette statue d'un bon roi : qui sait quel autre monument élèverait une autre passion auprès de celui-ci ? qui sait jusqu'où l'amour de la gloire conduirait notre peuple ? qui sait si, au lieu même où nous sommes, ne s'élèvera pas une pyramide arrachée à l'Orient ?

— Ce sont les secrets de l'avenir, dit Milton ; j'admire, comme vous, votre peuple passionné ; mais je le crains pour lui-même ; je le comprends mal aussi et je ne reconnais pas son esprit, quand je le vois prodiguer son admiration à des hommes tels que celui qui vous gouverne. L'amour du pouvoir est bien puéril, et cet homme en est dévoré sans avoir la force de le saisir tout entier. Chose risible ! il est tyran sous un maître. Ce colosse, toujours sans équilibre, vient d'être presque renversé sous le doigt d'un enfant. Est-ce là le génie ?

Non, non! Lorqu'il daigne quitter ses hautes régions pour une passion humaine, du moins doit-il l'envahir. Puisque ce Richelieu ne voulait que le pouvoir, que ne l'a-t-il donc pris par le sommet, au lieu de l'emprunter à une faible tête de Roi qui tourne et qui fléchit? Je vais trouver un homme qui n'a pas encore paru, et que je vois dominé par cette misérable ambition; mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell. »

Ecrit en 1826.

STELLO

HISTOIRE D'UNE PUCE ENRAGÉE

C'était à Trianon; mademoiselle de Coulanges était couchée, après dîner, sur un sofa de tapisseries, la tête du côté de la cheminée et les pieds du côté de la fenêtre; et le roi Louis XV était couché sur un autre sofa, précisément en face d'elle, les pieds du côté de la cheminée et tournant le dos à la fenêtre; tous deux en grande toilette des pieds à la tête: lui en talons rouges et bas de soie, elle en souliers à talon et bas brodés en or; lui en habit de velours bleu de ciel, elle en paniers sous une robe damassée rose; lui poudré et frisé, elle frisée et poudrée; lui tenant un livre à la main en dormant, elle tenant un livre et bâillant.

(Ici Stello fut honteux d'être couché sur son canapé, et se tint assis.)

Le soleil entrait de toutes parts dans la chambre, car il n'était que trois heures de l'après-midi, et ses larges rayons étaient bleus, parce qu'ils traversaient de grands rideaux de soie de cette couleur. Il y avait quatre fenêtres très hautes et quatre rayons très longs; chacun de ces rayons formait comme une échelle de Jacob, dans laquelle tourbillonnaient des grains de poussière dorée, qui ressemblaient à des myriades d'esprits célestes montant et descendant avec une rapidité incalculable, sans que le moindre courant d'air se fît sentir dans l'appar-

tement le mieux tapissé et le mieux rembourré qui fût jamais. La plus haute pointe de l'échelle de chaque rayon bleu était appuyée sur les franges du rideau, et la large base tombait sur la cheminée. La cheminée était remplie d'un grand feu, ce grand feu était appuyé sur de gros chenets de cuivre doré, représentant Pygmalion et Ganimède ; et Ganimède, Pygmalion, les gros chenets et le grand feu brillaient et étincelaient de flammes toutes rouges dans l'atmosphère céleste des beaux rayons bleus.

Mademoiselle de Coulanges était la plus jolie, la plus faible, la plus tendre et la moins connue des amies intimes du Roi. C'était un corps délicieux que mademoiselle de Coulanges. Je ne vous assurerai pas qu'elle ait jamais eu une âme, parce que je n'ai rien vu qui puisse m'autoriser à l'affirmer; et c'était justement pour cela que son maître l'aimait. — A quoi bon, je vous prie, une âme à Trianon? — Pour s'entendre parler de remords, de principes d'éducation, de religion, de sacrifices, de regrets de famille, de craintes sur l'avenir, de haine du monde, de mépris de soi-même, etc., etc., etc.? Litanies des saintes du beau Parc-aux-Cerfs, que l'heureux prince savait d'avance, et auxquelles il aurait répondu par le verset suivant, tout couramment. Jamais on ne lui avait dit autre chose en commençant, et il en avait assez, sachant que la fin était toujours la même. Voyez quel fatigant dialogue : « Ah! Sire, croyez-vous que Dieu me pardonne jamais? — Eh! ma belle, cela n'est pas douteux : il est si bon! — Et moi, comment pourrais-je me pardonner? — Nous verrons à arranger cela, mon enfant, vous êtes si bonne ! — Quel résultat de l'éducation que je reçus à Saint-Cyr! — Toutes vos compagnes ont fait de beaux mariages, ma chère amie. — Ah! ma pauvre mère en mourra! — Elle veut être

Marquise, elle sera Duchesse avec le tabouret. — Ah! Sire, que vous êtes généreux! Mais le ciel! — Il n'a jamais fait si beau que ce matin depuis le 1er de juin. »

Voilà qui eût été insupportable. Mais avec mademoiselle de Coulanges, rien de semblable : douceur parfaite... c'était la plus naïve et la plus innocente des pécheresses; elle avait un calme sans pareil, un imperturbable sang-froid dans son bonheur, qui lui semblait tout simplement le plus grand qui fût au monde. Elle ne pensait pas une fois dans la journée ni à la veille ni au lendemain, ne s'informait jamais des maîtresses qui l'avaient précédée, n'avait pas l'ombre de jalousie ni de mélancolie, prenait le Roi quand il venait, et le reste du temps, se faisait poudrer, friser et épingler, en racine droite, en frimas et en repentirs; se regardait, se pommadait, se faisait la grimace dans la glace, se tirait la langue, se souriait, se pinçait les lèvres, piquait les doigts de sa femme de chambre, la brûlait avec le fer à papillotes, lui mettait du rouge sur le nez et des mouches sur l'œil; courait dans sa chambre, tournait sur elle-même jusqu'à ce que sa pirouette eût fait gonfler sa robe comme un ballon, et s'asseyait au milieu en riant à se rouler par terre. Quelquefois (les jours d'étude), elle s'exerçait à danser le menuet avec une robe à paniers et à longue queue, sans tourner le dos au fauteuil du Roi, mais c'était là la plus grave de ses méditations et le calcul le plus profond de sa vie; et, par impatience, elle déchirait de ses mains la longue robe moirée qu'elle avait eu tant de peine à faire circuler dans l'appartement. Pour se consoler de ce travail, elle se faisait peindre au pastel, en robe de soie bleue ou rose, avec des pompons à tous les nœuds du corset, des ailes au dos, un carquois sur l'épaule et un papillon noyé dans la poudre de ses cheveux : on nommait cela :

Psyché ou Diane chasseresse, et c'était fort de mode.

En ses moments de repos ou de langueur, mademoiselle de Coulanges avait des yeux d'une douceur incomparable! ils étaient tous les deux aussi beaux l'un que l'autre, quoi qu'en ait dit M. l'abbé de Voisenon dans des Mémoires inédits venus à ma connaissance : M. l'abbé n'a pas eu honte de soutenir que l'œil droit était un peu plus haut que l'œil gauche, et il a fait là-dessus deux madrigaux fort malicieux, vertement relevés, il est vrai, par M. le premier président. Mais il est temps, dans ce siècle de justice et de bonne foi, de montrer la vérité dans toute sa pureté, et de réparer le mal qu'une basse envie avait fait. Oui, mademoiselle de Coulanges avait deux yeux, et deux yeux parfaitement égaux en douceur ; ils étaient fendus en amande, et bordés de paupières blondes très longues ; ces paupières formaient une petite ombre sur ses joues ; ses joues étaient roses sans rouge ; ses lèvres étaient rouges sans corail ; son cou était blanc et bleu, sans bleu et sans blanc ; sa taille, faite en guêpe, était à tenir dans la main d'une fille de douze ans, et son corps d'acier n'était presque pas serré, puisqu'il y avait place pour la tige d'un gros bouquet qui s'y tenait tout droit. Ah ! mon Dieu ! que ses mains étaient blanches et potelées ! Ah ! ciel ! que ses bras étaient arrondis jusqu'aux coudes ! ces petits coudes étaient entourés de dentelles pendantes, et son épaule fort serrée par une petite manche collante. Ah ! que tout cela était donc joli ! Et, cependant, le Roi dormait.

Les deux jolis yeux étaient ouverts tous deux, puis se fermaient longtemps sur le livre (c'était les *Mariages samnites* de Marmontel, livre traduit dans toutes les langues, comme l'assure l'auteur). Les deux beaux yeux se fermaient donc fort longtemps de suite, et puis se rouvraient languissamment en se portant sur la douce

lumière bleue de la chambre ; les paupières étaient légèrement gonflées et plus légèrement teintes de rose, soit sommeil, soit fatigue d'avoir lu au moins trois pages de suite ; car, de larmes, on sait que mademoiselle de Coulanges n'en versa qu'une dans sa vie, ce fut quand sa chatte *Zulmé* reçut un coup de pied de ce brutal M. Dorat de Cubières, vrai dragon s'il en fut, qui ne mettait jamais de mouches sur ses joues, tant il était soldatesque, et frappait tous les meubles avec son épée d'acier, au lieu de porter une *excuse* à lame de baleine.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE QUE FIT LE DOCTEUR-NOIR

Tout à coup la bouche de mademoiselle de Coulanges s'entr'ouvrit, et il sortit de sa poitrine adorable un cri perçant flûté qui réveilla Louis XV le Bien-Aimé.

« O ma Déité ! qu'avez-vous ? » s'écria-t-il en étendant vers elle ses deux mains et ses deux manchettes de dentelle.

Les deux jolis pieds de la plus parfaite des maîtresses tombèrent du sofa, et coururent au bout de la chambre avec une vitesse bien surprenante lorsqu'on considère par quels talons ils étaient empêchés.

Le monarque se leva avec dignité et mit la main sur la garde damasquinée de son épée ; il la tira à demi dans le premier mouvement, et chercha l'ennemi autour de lui. La jolie tête de mademoiselle de Coulanges se trouva renversée sur le jabot du prince, ses cheveux blonds s'y répandirent avec un nuage léger de poudre odoriférante.

« J'ai cru voir, dit sa douce voix...

— Ah ! je sais, je sais, ma belle... dit le Roi, les larmes aux yeux, tout en souriant avec tendresse et jouant avec les boucles de la tête languissante et parfumée ; je sais ce que vous voulez dire. Vous êtes une petite folle.

— Non, vraiment, dit-elle; votre médecin sait bien qu'il y en a qui enragent.

— On le fera venir, dit le Roi ; mais quand cela serait, voyons... l'enfant ! ajouta-t-il en lui tapant sur la joue, comme à une petite fille ; quand cela serait, leur croyez-vous la bouche assez grande pour vous mordre ?

— Oui, oui, je le crois, et j'en souffre à la mort », dirent les lèvres roses de mademoiselle de Coulanges.

Et ses beaux yeux se mirent en devoir de se lever au ciel et de laisser échapper deux larmes. Il en tomba une de chaque côté : celle de droite coula rapidement du coin de l'œil d'où elle avait jailli, comme Vénus sortant de la mer d'azur; cette jolie larme descendit jusqu'au menton, et s'y arrêta d'elle-même, comme pour se faire voir, au coin d'une petite fossette, où elle demeura comme une perle enchâssée dans un coquillage rose. La séduisante larme de gauche eut une marche tout opposée ; elle se montra fort timidement, toute petite et un peu allongée; puis elle grossit à vue d'œil et resta prise dans les cils blonds les plus doux, les plus longs et les plus soyeux qui se soient jamais vus. Le Roi bien-aimé les dévora toutes les deux.

Cependant le sein de mademoiselle de Coulanges se gonflait de soupirs et paraissait devoir se briser sous les efforts de sa voix, qui dit encore ceci :

« J'en ai pris une... j'en ai pris une avant-hier, et certainement elle était enragée ; il fait si chaud cette année !

— Calmez-vous ! calmez-vous ! ma reine ; je chasserai tous mes gens et tous mes ministres, plutôt que de

souffrir que vous trouviez encore un de ces monstres dans des appartements royaux. »

Les joues bienheureuses de mademoiselle de Coulanges pâlirent tout à coup, son beau front se contracta horriblement, ses doigts potelés prirent quelque chose de brun, gros comme la tête d'une épingle, et sa bouche vermeille, qui était bleue en ce moment, s'écria :

« Voyez si ce n'est pas une puce !

— O félicité parfaite ! s'écria le prince d'un ton tant soit peu moqueur, c'est un grain de tabac ! Fassent les dieux qu'il ne soit pas enragé ! »

Et les bras blancs de mademoiselle de Coulanges se jetèrent au cou du Roi. Le Roi, fatigué de cette scène violente, se recoucha sur le sofa. Elle s'étendit sur le sien comme une chatte familière, et dit :

« Ah ! Sire, je t'en prie, fais appeler le Docteur, le premier médecin de votre Majesté. »

Et l'on me fit appeler.

UN CREDO

« Où étiez-vous ? » dit Stello, tournant la tête péniblement.

Et il la laissa retomber avec pesanteur un instant après.

« Près du lit d'un Poète mourant, répondit le Docteur-Noir avec une impassibilité effrayante. Mais, avant de continuer, je dois vous adresser une seule question : Êtes-vous Poète ? Examinez-vous bien, et dites-moi si vous vous sentez intérieurement Poète. »

Stello poussa un profond soupir, et répondit, après un moment de recueillement, sur le ton monotone d'une

prière du soir, demeurant le front appuyé sur un oreiller, comme s'il eût voulu y ensevelir sa tête entière :

« Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie, qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. Comme une lampe toujours allumée ne jette qu'une flamme très incertaine et vacillante lorsque l'huile qui l'anime cesse de se répandre dans ses veines avec abondance, et puis lance jusqu'au faîte du temple des éclairs, des splendeurs et des rayons lorsqu'elle est pénétrée de la substance qui la nourrit, de même je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'Amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance ; et, lorsqu'il circule en moi, toute mon âme en est illuminée ; je crois comprendre tout à la fois l'Éternité, l'Espace, la Création, les créatures et la Destinée ; c'est alors que l'Illusion, phénix au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres et chante.

« Mais je crois que, lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le Poète, alors aussi tarira sa vie ; car, s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde.

« Je crois au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle, contre la vie extérieure, qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et rallumer les forces poétiques de ma vie : le Dévouement et la Pitié.

— Tout cela ne prouve qu'un bon instinct, dit le Docteur-Noir ; cependant il n'est pas impossible que vous soyez Poète, et je continuerai. »

Et il continua.

DEMI-FOLIE

Oui, j'étais près d'un jeune homme fort singulier. L'archevêque de Paris, M. de Beaumont, m'avait fait prier de venir à son palais, parce que cet inconnu était venu chez lui, tout seul, en chemise et en redingote, lui demander gravement les sacrements. J'allai vite à l'archevêché, où je trouvai, en effet, un homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure grave et douce, assis, dans ce costume plus que léger, sur un grand fauteuil de velours, où le bon vieil archevêque l'avait fait placer. Monseigneur de Paris était en grand habit ecclésiastique, en bas violets, parce que ce jour-là même il devait officier pour la Saint-Louis ; mais il avait eu la bonté de laisser toute ses affaires jusqu'au moment du service, pour ne pas quitter ce bizarre visiteur, qui l'intéressait vivement.

Lorsque j'entrai dans la chambre à coucher de M. l'archevêque, il était assis près de ce pauvre jeune homme, et il lui tenait la main dans ses deux mains ridées et tremblotantes. Il le regardait avec une espèce de crainte, et il s'attristait de voir que le malade (car il

l'était) refusait de rien prendre d'un bon petit déjeuner que deux domestiques avaient servi devant lui. Du plus loin que M. de Beaumont m'aperçut, il me dit d'une voix émue :

« Eh ! venez donc ! eh ! arrivez donc, bon Docteur ! Voilà un pauvre enfant qui vient de se jeter dans mes bras, *Venite ad me!* Il vient comme un oiseau échappé de sa cage, que le froid a pris sous les toits, et qui se jette dans la première fenêtre venue. Le pauvre petit ! J'ai commandé pour lui des vêtements. Il a de bon principes, du moins, car il est venu me demander les sacrements ; mais il faut que j'entende sa confession auparavant. Vous n'ignorez pas cela, Docteur, et il ne veut pas parler. Il me met dans un bien grand embarras. Oh ! dame ! oui ! il m'embarrasse beaucoup. Je ne connais pas l'état de son âme. Sa pauvre tête est bien affaiblie. Tout à l'heure il a beaucoup pleuré, le cher enfant ! J'ai encore les mains toutes mouillées de ses larmes. Tenez, voyez ! »

En effet, les mains du bon vieillard étaient encore humide comme un parchemin jaune sur lequel l'eau ne peut pas sécher. Un vieux domestique, qui avait l'air d'un religieux, apporta une robe de séminariste, qu'il passa au malade en le faisant soulever par des gens de l'archevêque, et on nous laissa seuls. Le nouveau venu n'avait nullement résisté à cette toilette. Ses yeux, sans être fermés, étaient voilés et comme recouverts à demi par ses sourcils blonds ; ses paupières très rouges, la fixité de ses prunelles, me parurent de très mauvais symptômes. Je lui tâtai le pouls, et je ne pus m'empêcher de secouer la tête assez tristement.

A ce signe-là, M. de Beaumont me dit :

« Donnez-moi un verre d'eau : j'ai quatre-vingts ans, moi ; cela me fait mal.

— Ce ne sera rien, monseigneur, lui dis-je : seulement il y a dans ce pouls quelque chose qui n'est ni la santé ni la fièvre de la maladie... C'est la folie », ajoutai-je tout bas.

Je dis au malade :

« Comment vous nommez-vous ? »

Rien... ses yeux demeurèrent fixes et mornes...

« Ne le tourmentez pas, Docteur, dit M. de Beaumont ; il m'a déjà dit trois fois qu'il s'appelait Nicolas-Joseph-Laurent.

— Mais ce ne sont que des noms de baptême, dis-je.

— N'importe ! n'importe ! dit le bon archevêque avec un peu d'impatience, cela suffit à la religion : ce sont les noms de l'âme que les noms de baptême. C'est par ces noms-là que les saints nous connaissent. Cet enfant est bien bon chrétien. »

Je l'ai souvent remarqué, entre la pensée et l'œil il y a un rapport direct et si immédiat que l'un agit sur l'autre avec une égale puissance. S'il est vrai qu'une idée arrête le regard, le regard, en se détournant, détourne aussi l'idée. J'en ai fait l'épreuve auprès des fous.

Je passai les mains sur les yeux fixes de ce jeune homme, et je les lui fermai. Aussitôt la raison lui vint, et il prit la parole.

« Ah ! monseigneur, dit-il, donnez-moi les sacrements. Ah ! bien vite, monseigneur, avant que mes yeux se soient rouverts à la lumière ; car les sacrements seuls peuvent me délivrer de mon ennemi, et l'ennemi qui me possède, c'est une idée que j'ai, et cette idée me reviendra tout à l'heure.

— Mon système est bon », dis-je en souriant.

Il continua :

« Ah ! monseigneur, Dieu est certainement dans l'hos-

tie... Je ne croyais pas qu'une idée pût devenir dans la tête comme un fer rouge... Dieu est certainement dans l'hostie ; et si vous me la donnez, monseigneur, l'hostie chassera l'idée, et Dieu chassera les philosophes...

— Vous voyez qu'il pense très bien, me dit tout bas le bon archevêque. Laissons-le dire, pour voir. »

Le pauvre garçon continua :

« Si quelque chose peut chasser le raisonnement, c'est la foi, la foi du charbonnier ; si quelque chose peut donner la foi, c'est l'hostie, Oh ! donnez-moi l'hostie, si l'hostie a donné la foi à Pascal. Je serai guéri si vous me la donnez, monseigneur ; tandis que j'ai les yeux fermés ; hâtez-vous : donnez-moi l'hostie.

— Savez-vous votre *Confiteor ?* » dit l'archevêque.

Il n'entendit pas et poursuivit :

« Oh ! qui m'expliquera la SOUMISSION DE LA RAISON ? ajouta-t-il avec une voix de tonnerre lorsqu'il prononça les derniers mots... Saint Augustin a dit : « La Raison « ne se soumettrait jamais si elle ne jugeait qu'elle doit « se soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette « quand elle juge qu'elle le doit. » Et moi, Nicolas-Joseph-Laurent, né à Fontenoy-le-Château, de parents pauvres... j'ajoute que, si elle se soumet à son propre jugement, c'est à elle-même qu'elle se soumet, et que, si elle ne se soumet qu'à elle-même, elle ne se soumet donc pas et continue d'être reine... Cercle vicieux. Sophisme de saint ! Raison d'école à rendre le diable fou !... Ah ! d'Alembert ! Joli pédant, que tu me tourmentes ! »

Il ajouta ceci en se grattant l'épaule. Je crois que cela vint de ce que j'avais laissé un de ses yeux libre. Je le refermai de la main gauche.

« Hélas ! dit-il, monseigneur, faites que je m'écrie comme Pascal :

Joye !
Certitude, joye, certitude, sentiment, vue ;
Joye, joye, joye et pleurs de joye !
Dieu de Jésus-Christ.. oubli de tous, hormis de Dieu.

« Il avait vu le Dieu de Jésus-Christ ce jour-là, depuis dix heures et demie du soir jusqu'à minuit et demi, le lundi 25 novembre 1654 ; et, en conséquence, il était tranquille et sûr de son affaire. Il était bien heureux, celui-là..— Aïe ! aïe ! aïe ! voici La Harpe qui me tire les pieds... — Que me veux-tu ? On a jeté La Harpe dans le trou du souffleur avec les Barmécides. — Tu es mort. »

En ce moment j'ôtai ma main, et il ouvrit les yeux.

« Un rat ! cria-t-il... Un lapin !... Je jure sur l'Evangile que c'est un lapin... C'est Voltaire ! C'est Vol-à-terre !... Oh ! le joli jeu de mots ! n'est-ce pas ? Hein ! mon cher seigneur.. il est gentil, mon jeu de mots ?... Il n'y a pas une librairie qui veuille me le payer un sou... Je n'ai pas dîné hier ni la veille... mais je m'en moque, parce que je n'ai jamais faim... Mon père est à sa charrue, et je ne voudrais pas lui prendre la main, parce qu'elle est enflée et dure comme du bois. D'ailleurs, il ne sait pas parler français, ce gros paysan en blouse ! Cela fait rougir quand il passe quelqu'un. Où voulez-vous que j'aille lui faire boire du vin ? Entrerai-je au cabaret, moi, s'il vous plaît ? et que dira M. de Buffon, avec ses manchettes et son jabot ?... Un chat... c'est un chat que vous avez sous votre soulier, l'abbé..

M. de Beaumont n'avait pu s'empêcher, malgré son extrême bonté, de sourire quelquefois, les larmes aux yeux. Ici il recula en faisant rouler son fauteuil en arrière, et fut un peu effrayé.

Je pris la tête du jeune homme, je la secouai doucement dans mes mains, comme on roule le sac du jeu de

loto, et je laissai mes doigts sur ses paupières baissées. Les numéros sortants furent tous changés. Il soupira profondément, et dit d'un ton aussi calme qu'il s'était montré emporté jusque-là :

« Trois fois malheur à l'insensé qui veut dire ce qu'il pense avant d'avoir assuré le pain de toute sa vie !... Hypocrisie, tu es la raison même ! tu fais que l'on ne blesse personne, et le pauvre a besoin de tout le monde... Dissimulation sainte, tu es la suprême loi sociale de celui qui est né sans héritage... Tout homme qui possède un champ ou un sac est son maître, son seigneur et son protecteur. Pourquoi le sentiment du bien et du juste s'est-il établi dans mon cœur ? Mon cœur s'est gonflé sans mesure ; des torrents de haine en ont coulé, et se sont fait jour comme une lave. Les méchants ont eu peur ; ils ont crié, ils se sont tous levés contre moi. Comment voulez-vous que je résiste à tous, moi seul, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai rien au monde qu'une pauvre plume, et qui manque d'encre quelquefois ? »

Le bon archevêque n'y tint plus. Il y avait un quart d'heure qu'il tremblait et étendait les bras vers celui qu'il nommait déjà son enfant ; il se leva pesamment de son fauteuil et vint pour l'embrasser. Moi, qui tenais mes doigts sur ses yeux avec une constance inébranlable, je fus pourtant forcé de les ôter, parce que je sentais quelque chose qui les repoussait, comme si les paupières se fussent gonflées. A l'instant où je cessai de les presser, des pleurs abondants se firent jour entre mes doigts et inondèrent ses joues pâles. Des sanglots faisaient bondir son cœur, les veines du cou étaient grosses et bleues, et il sortait de sa poitrine de petites plaintes comme celles d'un enfant dans les bras de sa mère.

« Peste ! monseigneur, laissez-le, dis-je à M. de Beau-

mont : cela va mal. Le voilà qui rougit bien vite, et puis il est tout blanc, et le pouls s'en va... Il est évanoui... Bien! le voilà sans connaissance... Bonsoir... »

Le bon prélat se désolait et me gênait beaucoup en voulant toujours m'aider. J'employai tous mes petits moyens pour faire revenir le malade ; et cela commençait à réussir, lorsqu'on vint pour me dire qu'une chaise de poste de Versailles m'attendait de la part du Roi. J'écrivis ce qui restait à faire, et je sortis.

« Parbleu ! dis-je, je parlerai de ce jeune homme-là.

— Vous nous rendrez bien heureux, mon cher Docteur, car notre caisse d'aumônes est toute vide. Partez vite, dit M. de Beaumont, je garde ici mon pauvre enfant trouvé. »

Et je vis qu'il lui donnait sa bénédiction en tremblotant et en pleurant.

Je me jetai dans la chaise de poste.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA PUCE ENRAGÉE

Lorsque je partis pour Versailles, la nuit était close. J'allais ce qu'on appelle le train du Roi, c'est-à-dire le postillon au galop et le cheval de brancard au grand trot. En deux heures je fus à Trianon. Les avenues étaient éclairées, et une foule de voitures s'y croisaient. Je crus que je trouverais toute la Cour dans les petits appartements ; mais c'étaient des gens qui étaient allés s'y casser le nez et s'en revenaient à Paris. Il n'y avait foule qu'en plein air, et je ne trouvai dans la chambre du Roi que mademoiselle de Coulanges.

« Eh ! le voilà donc enfin ! » dit-elle en me donnant

sa main à baiser. Le Roi, qui était le meilleur homme du monde, se promenait dans la chambre en prenant le café dans une petite tasse de porcelaine bleue.

Il se mit à rire de bon cœur en me voyant.

« Jésus-Dieu ! Docteur, me dit-il, nous n'avons plus besoin de vous. L'alarme a été chaude, mais le danger est passé. Madame, que voici, en a été quitte pour la peur. — Vous savez notre petite manie, ajouta-t-il en s'appuyant sur mon épaule et me parlant à l'oreille tout haut, nous avons peur de la rage, nous la voyons partout ! Ah ! parbleu ! il ferait bon voir un chien dans la maison ! Je ne sais s'il me sera permis de chasser dorénavant.

— Enfin, dis-je en m'approchant du feu qu'il y avait malgré l'été (bonne coutume à la campagne, soit dit entre parenthèses), enfin, dis-je, à quoi puis-je être bon au Roi ?

— Madame prétend, dit-il en se balançant d'un talon rouge sur l'autre, qu'il y a des animaux, ma foi, pas plus gros que ça, et il donnait une chiquenaude à un grain de tabac attaché aux dentelles de ses manchettes, qu'il y a des animaux qui... Allons, madame, dites-le vous-même. »

Mademoiselle de Coulanges s'était blottie comme une chatte sur son sofa, et cachait son front sous l'un de ces petits rabats de soie que l'on posait alors sur le dossier des meubles pour les préserver de la poudre des cheveux. Elle regardait à la dérobée comme un enfant qui a volé une dragée et qui est bien aise qu'on le sache. Elle était jolie comme tous les Amours de Boucher et toutes les têtes de Greuze.

« Ah ! Sire, dit-elle tout doucement, vous parlez si bien !...

— Mais, madame, en vérité, je ne puis pas dire vos idées en médecine...

— Ah! Sire, vous parlez si bien de tout!

— Mais, Docteur, aidez-la donc à se confesser! vous voyez bien qu'elle ne s'en tirera jamais. »

A dire vrai, j'étais assez embarrassé moi-même, car je ne savais pas ce qu'il voulait dire, et je ne l'ai appris que depuis, en 90.

« Eh bien, mais comment donc! dis-je en m'approchant de la petite bien-aimée ; eh bien, mais qu'est-ce que c'est donc que ça, madame? eh bien, donc, qu'est-ce qui nous est arrivé, mademoiselle?... Nous avons de petites peurs ! de petites fantaisies, madame ?... Fantaisies de femme ! — Hé! hé ! de jeune femme, Sire!... Nous connaissons ça !... — Eh bien, donc, qu'est-ce que c'est donc, ça?... Comment donc ça se nomme-t-il, ces animaux ?... Allons, madame !... Eh bien, donc, est-ce que nous voulons nous trouver mal ?... »

Enfin, tout ce qu'on dit d'agréable et d'aimable aux jeunes femmes.

Tout d'un coup mademoiselle de Coulanges regarda le Roi et moi, et je regardai le Roi et elle, le Roi regarda sa maîtresse et moi, et nous partîmes ensemble du plus long éclat de rire que j'aie entendu de mes jours. Mais c'est qu'elle étouffait véritablement, et me montrait du doigt; et pour le Roi, il en renversa le café sur sa veste d'or.

Quand il eut bien ri :

« Çà, me dit-il en me prenant par le bras et me faisant asseoir de force sur son sofa, parlons un peu raison, et laissons cette petite folle se moquer de nous tout à son aise. Nous sommes aussi enfants qu'elle. Dites-moi, Docteur, comment on vit à Paris depuis huit jours. »

Comme il était en bonne humeur, je lui dis :

« Mais je dirai plutôt au Roi comment on y meurt.

Assez mal à son aise, en vérité, pour peu qu'on soit Poète.

— Poète ! dit le Roi, et je remarquai qu'il renversait la tête en arrière en fronçant le sourcil et croisait les jambes avec humeur.

— Poète ! dit mademoiselle de Coulanges ; et je remarquai que sa lèvre inférieure faisait la cerise fendue, comme les lèvres de tous les portraits féminins du temps de Louis XIV.

— Bien ! me dis-je, j'en étais sûr. Il ne faut que ce nom dans le monde pour être ridicule ou odieux.

— Mais qui diable veut-il donc dire à présent? reprit le Roi ; est-ce que La Harpe est mort ? est-ce qu'il est malade ?

— Ce n'est pas lui, Sire ; au contraire, dis-je, c'est un autre petit Poète, tout petit, qui est fort mal, et je ne sais trop si je le sauverai, parce que, toutes les fois qu'il est guéri, un accès d'indignation le fait retomber dans un mauvais état. »

Je me tus, et ni l'un ni l'autre ne me dit : « Qu'a-t-il ? »

Je repris avec le sang-froid que vous savez :

« L'indignation produit des débordements affreux dans le sang et la bile, qui vous inondent un honnête homme intérieurement, de manière à faire frémir. »

Profond silence. Ni l'un ni l'autre ne frémit.

« Et si le Roi, poursuivis-je, s'intéresse avec tant de bonté aux moindres écrivains, que serait-ce s'il connaissait celui que je viens de quitter ? »

Long silence. — Et personne ne me dit : « Comment se nomme-t-il ? » Ce fut assez malheureux, car je savais son nom de lugubre mémoire, son triste nom, synonyme d'amertume satirique et de désespoir... Ne me le demandez pas encore... Ecoutez.

Je poursuivis d'un air insouciant, pour éviter le ton solliciteur :

« Si ce n'était pas abuser des bontés du Roi, en vérité je me hasarderais jusqu'à lui demander quelque secours... quelque léger secours pour...

— Accablé ! accablé ! nous sommes accablé, monsieur, me dit Louis XV, de demandes de ce genre pour des faquins qui emploient à nous attaquer l'aumône que nous leur faisons. »

Puis, se rapprochant de moi :

« Ah çà, me dit-il, je suis vraiment surpris qu'avec votre usage du monde vous ne sachiez pas encore que, lorsqu'on se tait, c'est qu'on ne veut pas répondre... Vous m'avez forcé dans mes derniers retranchements; eh bien, je veux bien vous parler de vos Poètes, et vous dire que je ne vois pas la nécessité de me ruiner à soutenir ces petites bonnes gens-là, qui font le lendemain les jolis cœurs à nos dépens. Sitôt qu'ils ont quelques sous, ils se mettent à l'ouvrage pour nous régenter, et font leur possible pour se faire fourrer à la Bastille. Cela donne des airs de Richelieu, n'est-ce pas !... C'est là ce qu'aiment les beaux esprits, que je trouve bien sots. Tudieu ! je suis las de servir de plastron à ces petites gens. Ils feront bien assez de mal sans que je les y aide... Je ne suis plus bien jeune, et je me suis tiré d'affaire ; je ne sais trop si mon successeur s'en tirera ; au surplus, cela le regarde... Savez-vous, Docteur, qu'avec mon air insouciant je suis tout au moins un homme de sens, et je vois bien où l'on nous mène ? »

Ici le Roi se leva et marcha assez vite dans la chambre, secouant son jabot. Vous pensez que je n'étais guère à mon aise, et que je me levai aussi.

« C'est peut-être mon cher frère le roi de Prusse qui s'en est bien trouvé de son bon accueil à vos Poètes ? Il

a cru me jouer un tour en accueillant Voltaire comme il l'a fait : il m'a fait grand plaisir en m'en débarrassant, et il y a gagné des impertinences qui l'ont forcé de faire bâtonner ce petit monsieur-là. — Vraiment, parce qu'ils habillent des *à peu près* philosophiques et des *à peu près* politiques en figures de rhétorique, ils croient pouvoir, en sortant des bancs, monter en chaire et nous prêcher ! »

Il s'arrêta ici et continua plus gaiement :

« Il n'y a rien de pis qu'un sermon, Docteur, et je m'en laisse faire le moins possible ailleurs qu'à ma chapelle. Que voulez-vous que je fasse pour votre protégé ? voyons : que je le pensionne ? Qu'arrivera-t-il ? Demain il m'appellera *Mars,* à cause de Fontenoy, et nommera *Minerve* cette bonne petite mam'selle de Coulanges, qui n'y a aucune prétention. »

(Je crus qu'elle se fâcherait. Elle ne sourcilla pas. Elle jouait avec son éventail.)

« Dans deux jours il voudra faire l'homme d'Etat, et raisonnera sur le gouvernement anglais pour avoir un grand emploi ; il ne l'aura pas, et on fera bien. Dans quatre jours il tournera en ridicule mon père, mon grand-père et tous mes aïeux jusqu'à saint Louis inclusivement. Il appellera *Socrate* le roi de Prusse, avec tous ses pages, et me nommera *Sardanapale*, à cause de ces dames qui viennent me voir à Trianon. On lui enverra une lettre de cachet ; il sera ravi : le voilà martyr de sa philosophie.

— Ah ! Sire, m'écriai-je, celui-là l'est des philosophes...

— C'est la même chose, interrompit le Roi ; Jean-Jacques n'en fut pas plus mon ami pour être leur ennemi. *Se faire un nom à tout prix*, voilà leur affaire. Tous ces gens-là sont pétris de la même pâte ; chacun

pour se faire gros, veut ronger avec ses petites dents un morceau du gâteau de la monarchie, et, comme je le leur abandonne, ils en ont bon marché. Ce sont nos ennemis naturels que vos beaux-esprits; il n'y a de bon parmi eux que les musiciens et les danseurs ; ceux-là n'offensent personne sur leurs théâtres, et ne chantent ni ne dansent la politique. Aussi je les aime ; mais qu'on ne me parle pas des autres. »

Comme je voulais insister et que j'entr'ouvrais la bouche pour répondre, il me prit doucement le bras, moitié riant et moitié sérieusement, et se mit à marcher avec moi, en se dandinant à sa manière, du côté de la porte de l'appartement. Il fallut bien suivre.

« Vous aimez donc bien les vers, Docteur ? — Je vais vous les dire aussi bien que ceux qui les font, tenez :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes ;
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
Que sur eux l'univers a la vue attachée ;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu, trente ans, des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles,
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres,
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres,
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

« Vous voyez qu'*après tout la cour n'est pas si bête*,

ajouta-t-il quand nous fûmes arrivés au bout de la chambre : vous voyez qu'ils sont plus sots que nous, vos chers Poètes, car ils nous donnent des verges pour les fouetter. »

Là-dessus le Roi m'ouvrit ; je passai en saluant. Il quitta mon bras, il rentra et s'enferma... J'entendis un grand éclat de rire de mademoiselle de Coulanges.

Je n'ai jamais bien su si cela pouvait s'appeler *être mis à la porte.*

AMÉLIORATION

Stello cessa d'appuyer sa tête sur le coussin de son canapé. Il se leva et étendit les bras vers le ciel, rougit subitement, et s'écria avec indignation :

« Eh ! qui vous donnait le droit d'aller ainsi mendier pour lui ? Vous en avait-il prié ? N'avait-il pas souffert en silence jusqu'au moment où la Folie secoua ses grelots dans sa pauvre tête ? S'il avait soutenu pendant toute sa jeunesse l'âpre dignité de son caractère ; s'il avait pendant une vingtaine d'années singé l'aisance et la fortune par orgueil et pour ne rien demander, vous lui auriez fait perdre en une heure toute la fierté de sa vie. C'est une mauvaise action, Docteur, et je ne voudrais pas l'avoir faite pour tous les jours qui me restent encore à subir. Je la mets au rang des plus mauvaises (et il y en a un grand nombre) que n'atteignent pas les lois, comme celle de tromper les dernières volontés d'un mourant illustre, et de vendre ou de brûler ses Mémoires, quand son dernier regard les a caressés comme une partie de lui-même qui allait rester sur la terre après lui, quand son dernier souffle les a bénis et consacrés. — Vous avez trahi ce jeune homme lorsque vous avez quêté pour lui l'aumône d'un roi insouciant. — Pauvre

enfant ! lorsqu'il avait des lueurs de raison, lorsque ses yeux étaient fermés (selon votre expérience), il pouvait, se sentant mourir, se féliciter de la pudeur de sa pauvreté, s'enorgueillir de ce qu'il ne laissait à aucun homme le droit de dire : *Il s'est abaissé ;* et pendant ce temps-là vous alliez prostituer ainsi la dignité de son âme ! Voilà, en vérité, une mauvaise action. »

Le Docteur-Noir sourit avec une parfaite tranquillité.

« Asseyez-vous, dit-il ; je vous trouve déjà mieux, vous sortez un peu de la contemplation de votre maladie. Lâche habitude de bien des hommes, habitude qui double la puissance du mal. — Eh ! pourquoi ne voulez-vous pas que j'aie été attaqué une fois moi-même d'une maladie bien répandue, la *manie de protéger?* Mais revenons à ma sortie de Trianon.

« J'en fus tellement déconcerté, que je ne remis plus les pieds chez l'archevêque et m'efforçai de ne plus penser au malade que j'avais trouvé dans son palais. — Je parvins en quelques minutes à chasser cette idée par la grande habitude que j'ai de dompter ma sensibilité.

— Mince victoire ! dit Stello en grondant.

— Je me croyais débarrassé de ce fou depuis longtemps, lorsqu'un beau soir on me fit rappeler pour monter dans un grenier, où me conduisit une vieille portière sourde...

— Que voulez-vous que je lui fasse ? dis-je en entrant ; c'est un homme mort. »

Elle ne me répondit pas ; elle me laissa avec le même homme, que je reconnus difficilement.

UN GRABAT

Il était à demi couché, le pauvre malade, sur un lit de sangle placé au milieu d'une chambre vide. Cette

chambre était aussi toute noire, et il n'y avait pour l'éclairer qu'une chandelle placée dans un encrier, en guise de flambeau, et élevée sur une grande cheminée de pierre. Il était assis dans son lit de mort, sur son matelas mince et enfoncé, les jambes chargées d'une couverture de laine en lambeaux, la tête nue, les cheveux en désordre, le corps droit, la poitrine découverte et creusée par les convulsions douloureuses de l'agonie. Moi, je vins m'asseoir sur le lit de sangle, parce qu'il n'y avait pas de chaise ; j'appuyai mes pieds sur une petite malle de cuir noir, sur laquelle je posai un verre et deux petites fioles d'une potion, inutile pour le sauver, mais bonne à le faire moins souffrir. Sa figure était très noble et très belle ; il me regardait fixement, et il avait au-dessus des joues, entre le nez et les yeux, cette contraction nerveuse que nulle convulsion ne peut imiter, que nulle maladie ne donne, qui dit au médecin : Va-t'en ! et qui est comme l'étendard que la Mort plante sur sa conquête. Il serrait dans l'une de ses mains sa plume, sa dernière, sa pauvre plume, bien tachée d'encre, bien pelée, et toute hérissée ; dans l'autre main, une croûte bien dure de son dernier morceau de pain. Ses deux jambes se choquaient et tremblaient de manière à faire craquer le lit mal assuré. J'écoutai avec attention le souffle embarrassé de la respiration du malade, et j'entendis le râle avec un enrouement caverneux ; je reconnus la mort à ce bruit, comme un marin expérimenté reconnaît la tempête au petit sifflement du vent qui la précède.

« Tu viendras donc toujours la même avec tous ? dis-je à la Mort, assez bas pour que mes lèvres ne fissent, aux oreilles du mourant, qu'un bourdonnement incertain. Je te reconnais partout à ta voix creuse que tu prêtes au jeune et au vieux. Ah ! comme je te connais

toi et tes terreurs qui n'en sont plus pour moi : je sens la poussière que tes ailes secouent dans l'air; en approchant, j'en respire l'odeur fade, et j'en vois voler la cendre pâle, imperceptible aux yeux des autres hommes. — Te voilà bien, l'Inévitable, c'est bien toi ! — Tu viens sauver cet homme de la douleur; prends-le dans tes bras comme un enfant, et emporte-le. Sauve-le, je te le donne ; sauve-le de la dévorante douleur qui nous accompagne sans cesse sur la terre, jusqu'à ce que nous reposions en toi, bienfaisante amie ! »

C'était elle, je ne me trompais pas; car le malade cessa de souffrir, et jouit tout à coup de ce divin moment de repos qui précède l'éternelle immobilité du corps ; ses yeux s'agrandirent et s'étonnèrent, sa bouche se dressa et sourit ; il y passa sa langue deux fois, comme pour goûter encore, dans quelque coupe invisible, une dernière goutte du baume de la vie, et dit de cette voix rauque des mourants qui vient des entrailles et semble venir des pieds :

Au banquet de la vie infortuné convive...

— C'était Gilbert ! s'écria Stello en frappant des mains.

— Ce n'était plus Gilbert, poursuivit le Docteur-Noir en souriant d'un seul côté de la bouche ; car il ne put en dire davantage : son menton tomba sur sa poitrine, et ses deux mains broyèrent à la fois la croûte de pain et la plume du Poète. Le bras droit me resta longtemps dans les mains, et j'y cherchais le pouls inutilement ; je pris la plume et la posai sur sa bouche : un léger souffle l'agita encore, comme si l'âme l'eût baisée en passant, ensuite rien ne bougea dans le duvet de la plume, qui ne fut pas terni par la moindre vapeur. Alors je fermai les yeux du mort et je pris mon chapeau...

LA MAISON LAZARE

Saint-Lazare est une vieille maison couleur de boue. Ce fut jadis un Prieuré. Je crois ne me tromper guère en disant qu'on n'acheva de la bâtir qu'en 1465, à la place de l'ancien monastère de Saint-Laurent, dont parle Grégoire de Tours, comme vous le savez parfaitement, au sixième livre de son Histoire, chapitre neuvième. Les rois de France y faisaient halte deux fois : à leur entrée à Paris, ils s'y reposaient ; à leur sortie, on les y déposait en les portant à Saint-Denis. En face le Prieuré était, à cet effet, un petit hôtel dont il ne reste pas pierre sur pierre, et qui se nommait le logis du Roi. Le Prieuré devint caserne, prison d'Etat et maison de correction : pour les moines, les soldats, les *conspirateurs* et les filles ; on a tour à tour agrandi, élargi, barricadé et verrouillé ce bâtiment sale, où tout était alors d'un aspect gris, maussade et maladif. Il me fallut quelque temps pour me rendre de la place de la Révolution à la rue du Faubourg-Saint-Denis, où est située cette prison. Je la reconnus de loin à une sorte de guenille bleue et rouge, toute mouillée de pluie, attachée à un grand bâton noir planté au-dessus de la porte. Sur un marbre noir, en grosses lettres blanches, était gravée l'inscription générale de tous les monuments, l'inscription qui me semblait l'épitaphe de toute la nation :

Unité, Indivisibilité de la République.
Egalité, Fraternité ou la Mort.

Devant la porte du corps de garde infect; des Sans-Culottes, assis sur des bancs de chêne, aiguisaient leurs

piques dans le ruisseau, jouaient à la drogue, chantaient *la Carmagnole*, et ôtaient la lanterne d'un réverbère pour la remplacer par un homme qu'on voyait amené du haut du faubourg par des poissardes qui hurlaient le *Ça ira !*

On me connaissait, on avait besoin de moi, j'entrai. Je frappai à une porte épaisse, placée à droite sous la voûte. La porte s'ouvrit à moitié, comme d'elle-même, et comme j'hésitais, attendant qu'elle s'ouvrît tout à fait, la voix du geôlier me cria : « Allons donc ! entrez donc ! »

Et, dès que j'eus mis le pied dans l'intérieur, je sentis le froissement de la porte sur mes talons, et je l'entendis se refermer violemment, comme pour toujours, de tout le poids de ses ais massifs, de ses clous épais, de ses garnitures de fer et de ses verrous.

Le geôlier riait dans les trois dents qui lui restaient.

Ce vieux coquin était accroupi dans un grand fauteuil noir, de ceux qu'on nomme à crémaillère, parce qu'ils ont de chaque côté des crans de fer qui soutiennent le dossier et mesurent sa courbe lorsqu'il se renverse pour servir de lit. Là, dormait et veillait, sans se déranger jamais, l'immobile portier. Sa figure ridée, jaune, ironique, s'avançait au-dessus de ses genoux, et s'y appuyait par le menton. Ses deux jambes passaient à droite et à gauche par-dessus les deux bras du fauteuil, pour se délasser d'être assis à la manière accoutumée, et il tenait de la main droite ses clefs, de la gauche la serrure de la porte massive. Il l'ouvrait et la fermait comme par ressort et sans fatigue. — Je vis derrière son fauteuil une jeune fille debout, les mains dans les poches de son petit tablier Elle était toute ronde, grasse et fraîche, un petit nez retroussé, des lèvres d'enfant, de grosses hanches, des bras blancs, et une propreté

rare en cette maison. Robe d'étoffe rouge relevée dans les poches, et bonnet blanc orné d'une grande cocarde tricolore.

Je l'avais déjà remarquée en passant, mais jamais avec attention. Cette fois, tout rempli des demi-confidences de mon canonnier Blaireau, je reconnus sa bonne amie Rose avec ce sentiment inné qui fait qu'on se dit, sans se tromper, d'un inconnu que l'on désirait voir : C'est lui.

Cette belle fille avait un air de bonté et de prestance tout à fois, qui faisait, à la voir là, l'effet de redoubler la tristesse du lieu, pour lequel elle ne semblait pas faite. Toute cette fraîche personne sentait si bien le grand air de la campagne, le village, le thym et le serpolet, que je mets en fait qu'elle devait arracher un soupir à chaque prisonnier par sa présence, en leur rappelant les plaines et les blés.

« C'est une cruauté, dis-je en m'arrêtant, une cruauté véritable que de montrer cette enfant-là aux détenus. »

Elle ne comprit pas plus que si j'eusse parlé grec, et je ne prétendais pas être compris. Elle fit de grands yeux, montra les plus belles dents du monde, et cela sans sourire, en ouvrant ses lèvres, qui s'épanouirent comme un œillet que l'on presse du doigt.

Le père grogna. Mais il avait la goutte et il ne me dit rien. J'entrai dans les corridors en tâtant la pierre avec ma canne devant mes pieds, parce qu'alors les larges et longues avenues humides étaient sombres et mal éclairées en plein jour, par des réverbères rouges et infects.

Aujourd'hui que tout devient propre et poli, si vous alliez visiter Saint-Lazare, vous verriez une belle infirmerie, des cellules neuves et bien rangées, des murs

blanchis, des carreaux lavés, de la lumière, de l'air, de l'ordre partout. Les geôliers, les guichetiers, les porte-clefs d'aujourd'hui se nomment directeurs, conducteurs, correcteurs, surveillants, portent uniforme bleu à boutons d'argent, parlent d'une voix douce, et ne connaissent que par ouï-dire leurs anciens noms, qu'ils trouvent *ridicules*.

Mais en 1794, cette noire *Maison Lazare* ressemblait à une grande cage d'animaux féroces. Il n'existait là que le vieux bâtiment gris qu'on y voit encore, bloc énorme et carré. Quatre étages de prisonniers gémissaient et hurlaient l'un sur l'autre. Au dehors, on voyait aux fenêtres des grilles, des barreaux énormes, formant en largeur des anneaux, en hauteur des piques de fer, et entrelaçant de si près la lance et la chaîne, que l'air y pouvait à peine pénétrer. Au dedans, trois larges corridors mal éclairés divisaient chaque étage, coupés eux-mêmes par quarante portes de loges dignes d'enfermer des loups, et souvent pénétrées d'une odeur de tanière ; de lourdes grilles de fer massives et noires au bout de chaque corridor et, à toutes les portes des loges, de petites ouvertures carrées et grillées, que l'on nomme guichets, et que les geôliers ouvrent en dehors pour surprendre et surveiller les prisonniers à toute heure.

Je traversai, en entrant, la grande cour vide où l'on rangeait d'ordinaire les terribles chariots destinés à emporter des charges de victimes. Je grimpai sur le perron à demi détruit par lequel elles descendaient pour monter dans leur dernière voiture.

Je passai un lieu abominable, humide et sinistre, usé par le frottement des pieds, brisé et marqué sur les murs, comme s'il s'y passait chaque jour quelque combat. Une sorte d'auge pleine d'eau, d'une mauvaise

odeur, en était le seul meuble. Je ne sais ce qu'on y faisait, mais ce lieu se nommait et se nomme encore *Casse-Gueule.*

J'arrivai au préau, large et laide cour enchâssée dans de hautes murailles ; le soleil y jette quelquefois un rayon triste, du haut d'un toit. Une énorme fontaine de pierre est au milieu, quatre rangées d'arbres autour. Au fond, tout au fond, un Christ blanc sur une croix rouge, rouge d'un rouge de sang.

Deux femmes étaient au pied de ce grand Christ, l'une très jeune, et l'autre très âgée. La plus jeune priait à deux genoux, à deux mains, la tête baissée, et fondant en larmes ; elle ressemblait tant à la belle princesse de Lamballe que je détournai la tête. Ce souvenir m'était odieux.

La plus âgée arrosait deux vignes qui poussaient lentement au pied de la croix. Les vignes y sont encore. Que de gouttes et de larmes ont arrosé leurs grappes, rouges et blanches comme le sang et les pleurs !

Un guichetier lavait son linge, en chantant, dans la fontaine du milieu. J'entrai dans les corridors et, à la douzième loge du rez-de-chaussée, je m'arrêtai. Un porte-clefs vint, me toisa, me reconnut, mit sa patte grossière sur la main plus élégante du verrou, et l'ouvrit. — J'étais chez madame la duchesse de Saint-Aignan.

UNE JEUNE MÈRE

Comme le porte-clefs avait ouvert brusquement la porte, j'entendis un petit cri de femme, et je vis que madame de Saint-Aignan était surprise, et honteuse de l'être. Pour moi, je ne fus étonné que d'une chose à la-

quelle je ne pouvais m'accoutumer ; c'était la grâce parfaite et la noblesse de son maintien, son calme, sa résignation douce, sa patience d'ange et sa timidité imposante. Elle se faisait obéir, les yeux baissés, par un ascendant que je n'ai vu qu'à elle. Cette fois, elle était déconcertée de notre entrée ; mais elle s'en tira à merveille et voici comment.

Sa cellule était petite et brûlante, exposée au midi, et thermidor était, je vous assure, tout aussi chaud que l'eût été juillet à sa place... Madame de Saint-Aignan n'avait d'autre moyen de se garantir du soleil, qui tombait d'aplomb dans sa pauvre petite chambre, que de suspendre à la fenêtre un grand châle, le seul, je pense, qu'on lui eût laissé. Sa robe très simple était fort décolletée, ses bras étaient nus, ainsi que tout ce que laisserait voir une robe de bal, mais rien de plus que cela. C'était peu pour moi, mais beaucoup trop pour elle. Elle se leva en disant : « Eh ! mon Dieu ! » et croisa ses deux bras sur sa poitrine, comme une baigneuse surprise l'aurait pu faire. Tout rougit en elle, depuis le front jusqu'au bout des doigts, et ses yeux se mouillèrent un instant.

Ce fut une impression très passagère. Elle se remit bientôt en voyant que j'étais seul et, jetant sur ses épaules une sorte de peignoir blanc, elle s'assit sur le bord de son lit pour m'offrir une chaise de paille, le seul meuble de sa prison. — Je m'aperçus alors qu'un de ses pieds était nu, et qu'elle tenait à la main un petit bas de soie noir et brodé à jour.

« Bon Dieu ! dis-je ; si vous m'aviez fait dire un mot de plus...

— La pauvre reine en a fait autant ! » dit-elle vivement, et elle sourit avec une assurance et une dignité charmantes, en levant ses grands yeux sur moi ; mais

bientôt sa bouche reprit une expression grave, et je remarquai sur son noble visage une altération profonde et nouvelle, ajoutée à sa mélancolie accoutumée.

— Asseyez-vous ! asseyez-vous ! me dit-elle en parlant vite, d'une voix altérée et avec une prononciation saccadée. Depuis que ma grossesse a été déclarée, grâce à vous, et je vous en dois...

— C'est bon, c'est bon, dis-je en l'interrompant à mon tour, par aversion pour les phrases.

— J'ai un sursis, continua-t-elle ; mais il va, dit-on, arriver des chariots aujourd'hui, et ils ne partiront pas vides pour le tribunal révolutionnaire. »

Ici ses yeux s'attachèrent à la fenêtre et me parurent un peu égarés.

« Les chariots, les terribles chariots ! dit-elle. Leurs roues ébranlent tous les murs de Saint-Lazare ! Le bruit de leurs roues m'ébranle tous les nerfs. Comme ils sont légers et bruyants quand ils roulent sous la voûte en entrant, et comme ils sont lents et lourds en sortant avec leur charge ! — Hélas ! ils vont venir se remplir d'hommes, de femmes et d'enfants aujourd'hui, à ce que j'ai entendu dire. C'est Rose qui l'a dit dans la cour, sous ma fenêtre, en chantant. La bonne Rose a une voix qui fait du bien à tous les prisonniers. Cette pauvre petite ! »

Elle se remit un peu, se tut un moment, passa sa main sur ses yeux qui s'attendrissaient, et reprenant son air noble et confiant :

« Ce que je voulais vous demander, me dit-elle en appuyant légèrement le bout de ses doigts sur la manche de mon habit noir, c'est un moyen de préserver de l'influence de mes peines et de mes souffrances l'enfant que je porte dans mon sein. J'ai peur pour lui... »

Elle rougit ; mais elle continua malgré la pudeur, et la soumit à entendre ce qu'elle voulait me dire...

Elle s'animait en parlant.

« Vous autres hommes, et vous, tout docteur que vous êtes, vous ne savez pas ce que c'est que cette fierté et cette crainte que ressent une femme dans cet état. Il est vrai que je n'ai vu aucune femme pousser aussi loin que moi ces terreurs. »

Elle leva les yeux au ciel.

« Mon Dieu ! quel effroi divin ! quel étonnement toujours nouveau ! Sentir un autre cœur battre dans mon cœur, une âme angélique se mouvoir dans mon âme troublée, et y vivre d'une vie mystérieuse qui ne lui sera jamais comptée, excepté par moi qui la partage ! Penser que tout ce qui est agitation pour moi est peut-être souffrance pour cette créature vivante et invisible, que mes craintes peuvent lui être des douleurs, mes douleurs des angoisses, mes angoisses la mort ! — Quand j'y pense, je n'ose plus remuer ni respirer. J'ai peur de mes idées, je me reproche d'aimer comme de haïr, de crainte d'être émue. — Je me vénère, je me redoute comme si j'étais une sainte. — Voilà mon état. »

Elle avait l'air d'un ange en parlant ainsi, et elle pressait ses deux bras croisés sur sa ceinture, qui commenmençait à peine à s'élargir depuis deux mois.

« Donnez-moi une idée qui me reste toujours présente là, dans l'esprit, poursuivit-elle en me regardant fixement, et qui m'empêche de faire mal à mon fils. »

Ainsi, comme toutes les jeunes mères que j'ai connues, elle disait d'avance *mon fils*, par un désir inexplicable et une préférence instinctive. Cela me fit sourire malgré moi.

« Vous avez pitié de moi, dit-elle ; je le vois bien, allez ! — Vous savez que rien ne peut cuirasser notre pauvre cœur au point de l'empêcher de bondir, de faire

tressaillir tout notre être, de marquer au front nos enfants pour le moindre de nos désirs.

« Cependant, poursuivit-elle en laissant tomber sa belle tête, avec abandon, sur sa poitrine, il est de mon devoir d'amener mon enfant jusqu'au jour de sa naissance, qui sera la veille de ma mort. — On ne me laisse sur la terre que pour cela, je ne suis bonne qu'à cela, je ne suis rien que la frêle coquille qui le conserve, et qui sera brisée après qu'il aura vu le jour. Je ne suis pas autre chose ! pas autre chose, monsieur ! Croyez-vous... (et elle me prit la main), croyez-vous qu'on me laisse au moins quelques bonnes heures pour le regarder quand il sera né ? — S'ils vont me tuer tout de suite, ce sera bien cruel, n'est-ce pas ? — Eh bien, si j'ai seulement le temps de l'entendre crier et de l'embrasser tout un jour, je leur pardonnerai, je crois, tant je désire ce moment-là ! »

Je ne pouvais que lui serrer les mains ; je les baisai avec un respect religieux et sans rien dire, crainte de l'interrompre.

Elle se mit à sourire avec toute la grâce d'une jolie femme de vingt-quatre ans, et ses larmes parurent joyeuses un moment.

« Il me semble toujours que vous savez tout, vous. Il me semble qu'il n'y a qu'à dire : Pourquoi ? et que vous allez répondre, vous. — Pourquoi, dites-moi, une femme est-elle tellement mère qu'elle est moins toute autre chose ? moins amie, moins fille, moins épouse même, et moins vaine, moins délicate, et peut-être moins pensante ? — Qu'un enfant qui n'est rien soit tout ! — Que ceux qui vivent soient moins que lui ! c'est injuste, et cela est. Pourquoi cela est-il ? — Je me le reproche.

— Calmez-vous ! calmez-vous ! lui dis-je ; vous avez un peu de fièvre, vous parlez vite et haut. Calmez-vous.

— Eh ! mon Dieu ! cria-t-elle, celui-là, je ne le nourrirai pas ! »

En disant cela, elle me tourna le dos tout d'un coup, et se jeta la figure sur son petit lit, pour y pleurer quelque temps sans se contraindre devant moi : son cœur débordait.

Je regardais avec attention cette douleur si franche qui ne cherchait point à se cacher, et j'admirais l'oubli total où elle était de la perte de ses biens, de son rang, des recherches délicates de la vie. Je retrouvais en elle ce qu'à cette époque j'eus souvent occasion d'observer ; c'est que ceux qui perdent le plus sont toujours aussi ceux qui se plaignent le moins.

L'habitude du grand monde et d'une continuelle aisance élève l'esprit au-dessus du luxe que l'on voit tous les jours, et ne plus le voir est à peine une privation. Une éducation élégante donne le dédain des souffrances physiques, et ennobit, par un doux sourire de pitié, les soins minutieux et misérables de la vie, apprend à ne compter pour quelque chose que les peines de l'âme, à voir sans surprise une chute mesurée d'avance par l'instruction, les méditations religieuses, et même toutes les conversations des familles et des salons, et surtout à se mettre au-dessus de la puissance des événements par le sentiment de ce qu'on vaut.

Madame de Saint-Aignan avait, je vous assure, autant de dignité en cachant sa tête sur la couverture de laine de son lit de sangle que je lui en avais vu lorsqu'elle appuyait son front sur ses meubles de soie. La dignité devient à la longue une qualité qui passe dans le sang, et de là dans tous les gestes, qu'elle ennoblit. Il ne serait venu à la pensée de personne de trouver ridicule ce que je vis mieux que jamais en ce moment, c'est-à-dire le joli petit pied nu que

j'ai dit, croisé sur l'autre que chaussait un bas de soie noir. Je n'y pense même à présent que parce qu'il y a des traits caractéristiques dans tous les tableaux de ma vie, qui ne s'effacent jamais de ma mémoire. Malgré moi, je la revois ainsi. Je la peindrais dans cette attitude.

Comme on ne pleure guère une journée de suite, je regardai mes deux montres : je vis à l'une dix heures et demie, à l'autre onze heures précises ; je pris le terme moyen, et jugeai qu'il devait être dix heures trois quarts. J'avais du temps et je me mis à considérer la chambre et particulièrement ma chaise de paille.

UNE CHAISE DE PAILLE

Comme j'étais placé de côté sur cette chaise, ayant le dossier sous mon bras gauche, je ne pus m'empêcher de le considérer. Ce dossier fort large était devenu noir et luisant, non à force d'être bruni et ciré, mais par la quantité de mains qui s'y étaient posées, qui l'avaient frotté dans les crispations de leur désespoir ; par la quantité de pleurs qui avait humecté le bois, et par les morsures de la dent même des prisonniers. Des entailles profondes, de petites coches, des marques d'ongles sillonnaient ce dos de chaise. Des noms, des croix, des lignes, des signes, des chiffres y étaient gravés au couteau, au canif, au clou, au verre, au ressort de montre, à l'aiguille, à l'épingle.

Ma foi ! je devins si attentif à les examiner que j'en oubliai presque ma pauvre petite prisonnière. Elle pleurait toujours ; moi je n'avais rien à lui dire, si ce n'est : Vous avez raison de pleurer ; car lui prouver qu'elle avait tort m'eût été impossible, et, pour m'attendrir

avec elle, il aurait fallu pleurer encore plus fort. Non, ma foi !

Je la laissai donc continuer, et je continuai, moi, la lecture de ma chaise.

C'étaient des noms, charmants quelquefois, quelquefois bizarres, rarement communs, toujours accompagnés d'un sentiment ou d'une idée. De tous ceux qui avaient écrit là, pas un n'avait en ce moment sa tête sur ses épaules. C'était un *album* que cette planche ! Les voyageurs qui s'y étaient inscrits étaient tous au seul port où nous soyons sûrs d'arriver, et tous parlaient de leur traversée avec mépris et sans beaucoup de regrets, sans espoirs non plus d'une vie meilleure, ou seulement d'une vie nouvelle, ou d'une autre vie où l'on se sente vivre. Ils paraissaient s'en peu soucier. Aucune foi dans leurs inscriptions, aucun athéisme non plus ; mais quelques élans de passions cachées, secrètes, profondes, indiquées vaguement par le prisonnier présent au prisonnier à venir, dernier legs du mort au mourant.

Quand la foi est morte au cœur d'une nation vieillie, ses cimetières (et ceci en était un) ont l'aspect d'une décoration païenne. Tel est votre *Père-Lachaise*. Amenez-y un Indou de Calcutta, et demandez-lui : « Quel est ce peuple dont les morts ont sur leur poussière des jardins tout petits remplis de petites urnes, de colonnes d'ordre dorique ou corinthien, de petites arcades de fantaisie à mettre sur sa cheminée comme pendules curieuses ; le tout bien badigeonné, marbré, doré, enjolivé, vernissé ; avec des grillages tout autour, pareils aux cages des serins et des perroquets ; et, sur la pierre, des phrases semi-françaises de sensiblerie *Riccobonienne*, tirées des romans qui font sangloter les portières et dépérir toutes les brodeuses ? »

L'Indou sera embarrassé ; il ne verra ni pagodes, ni

Brahma, ni statues de Wichnou aux trois têtes, aux jambes croisées et aux sept bras ; il cherchera le *Lingam*, et ne le trouvera pas ; il cherchera le turban de Mahomet, et ne le trouvera pas ; il cherchera la Junon des morts, et ne la trouvera pas ; il cherchera la Croix, et ne la trouvera pas, ou, la démêlant avec peine à quelques détours d'allées, enfouie dans les bosquets et honteuse comme une violette, il comprendra bien que les chrétiens font exception dans ce grand peuple ; il se grattera la tête en la balançant et jouant avec ses boucles d'oreilles en les faisant tourner rapidement comme un jongleur. Et, voyant des noces bourgeoises courir, en riant, dans les chemins sablés, et danser sous les fleurs et sur les fleurs des morts, remarquant l'urne qui domine le tombeau ; n'ayant vu que rarement : *Priez pour lui, pour son âme*, il vous répondra : Très certainement ce peuple brûle ses morts et enferme leurs cendres dans ces urnes. Ce peuple croit qu'après la mort du corps tout est dit pour l'homme. Ce peuple a coutume de se réjouir de la mort de ses pères, et de rire sur leurs cadavres, parce qu'il hérite enfin de leurs biens, ou parce qu'il les félicite d'être délivrés du travail et de la souffrance.

Puisse Siwa, aux boucles dorées et au col d'azur, adoré de tous les lecteurs du Véda, me préserver de vivre parmi ce peuple, qui, pareil à la fleur *dou-rouy*, a comme elle deux faces trompeuses !

Oui, le dossier de la chaise qui m'occupait et qui m'occupe encore était tout pareil à nos cimetières. Une idée religieuse pour mille indifférentes, une croix sur mille urnes.

J'y lus :

Mourir ? — Dormir.

ROUGEOT DE MONTCRIF,
Garde du corps.

Il avait apporté, me dis-je, la moitié d'une idée d'Hamlet. C'est toujours penser.

Frailty, thy name is woman !

J.-F. Gauthier.

A quelle femme pensait celui-là ? me demandai-je. C'est bien le moment de se plaindre de leur fragilité ! — Eh ! Pourquoi pas ? me dis-je ensuite en lisant sur la liste des prisonniers sur le mur : *âgé de vingt-six ans, ex-page du tyran.* — Pauvre page ! une jalousie d'amour le suivait à Saint-Lazare ! Ce fut peut-être le plus heureux des prisonniers. Il ne pensait pas à lui-même. Oh ! le bel âge où l'on rêve d'amour sous le couteau !

Plus bas, entouré de festons et de lacs d'amour, un nom d'imbécile :

Ici a gémi dans les fers Agricola-Adorable Franconville, de la section Brutus, bon patriote, ennemi du Négociantisme, ex-huissier, ami du Sans-Culottisme. Il ira au néant avec un Républicanisme sans tache.

Je détournai un moment la tête à demi pour voir si ma douce prisonnière était un peu remise de son trouble ; mais, comme j'entendais toujours ses pleurs, je ne voulus pas les voir, décidé à ne pas l'interroger, de peur de redoublement ; il me parut d'ailleurs qu'elle m'avait oublié et je continuai.

Une petite écriture de femme, bien fine et bien déliée :

Dieu protège le roi Louis XVII et mes pauvres parents.

Marie de Saint-Chamans,
Agée de quinze ans.

Pauvre enfant, j'ai retrouvé hier son nom, et vous le montrerai sur une liste annotée de la main de Robespierre. Il y a en marge :

« *Beaucoup* prononcée en fanatisme et contre la liberté, quoique très jeune. »

Quoique très jeune! Il avait eu un moment de pudeur, le galant homme!

En réfléchissant, je me retournai. Madame de Saint-Aignan, entièrement et toujours abandonnée à son chagrin, pleurait encore. Il est vrai que trois minutes m'avaient suffi, comme vous pensez bien, pour lire, et lire lentement, ce qu'il me faut bien plus de temps pour me rappeler et vous raconter.

Je trouvai pourtant qu'il y avait une sorte d'obstination ou de timidité à conserver cette attitude aussi longtemps. Quelquefois on ne sait par quel chemin revenir d'un éclat de douleur, surtout en présence des caractères puissants et contenus, qu'on appelle froids parce qu'ils renferment des pensées et des sensations hors de la mesure commune, et qui ne tiendraient pas dans des dialogues ordinaires. Quelquefois aussi on ne peut pas en revenir, à moins que l'interlocuteur ne fasse quelque question sentimentale. Moi, cela m'embarrasse. Je me retournai encore, comme pour suivre l'histoire de ma chaise et de ceux qui avaient veillé, pleuré, blasphémé prié ou dormi.

UNE FEMME EST TOUJOURS UN ENFANT

J'eus le temps de lire encore ceci, qui vous fera battre le cœur:

Souffre, ô Cœur gros de haine, affamé de justice ;
Toi, Vertu, pleure si je meurs.

Point de signature, et plus bas :

J'ai vu sur d'autres yeux qu'Amour faisait sourire,
Ses doux regards s'attendrir et pleurer ;
Et du miel le plus doux que sa bouche respire
Un autre s'enivrer.

Comme j'approchais minutieusement les yeux de l'écriture, y portant aussi la main, je sentis sur mon épaule une main qui n'était point pesante. Je me retournai : c'était la gracieuse prisonnière, le visage encore humide, les joues moites, les lèvres humectées, mais ne pleurant plus. Elle venait à moi, et je sentis, à je ne sais quoi, que c'était pour s'arracher du cœur quelque chose de difficile à dire et que je n'y avais pas voulu prendre.

Il y avait dans ses regards et sa tête penchée quelque chose de suppliant qui disait tout bas : « Mais interrogez-moi donc !

— Eh bien, quoi ? lui dis-je tout haut en détournant la tête seulement.

— N'effacez pas cette écriture-là, dit-elle d'une voix douce et presque musicale, en se penchant tout à fait sur mon épaule. Il était dans cette cellule ; on l'a transféré dans une autre chambre, dans l'autre cour. M. de Chénier est tout à fait de nos amis, et je suis bien aise de conserver ce souvenir de lui pendant le temps qui me reste. »

Je me retournai, et je vis une sorte de sourire effleurer sa bouche sérieuse.

« Que pourraient vouloir dire ces derniers vers ? continua-t-elle. On ne sait vraiment pas quelle jalousie ils expriment.

— Ne furent-ils pas écrits avant qu'on vous eût séparée de M. le duc de Saint-Aignan ? » lui dis-je avec indifférence.

Depuis un mois, en effet, son mari avait été transféré dans le corps de logis le plus éloigné d'elle.

Elle sourit sans rougir.

« Ou bien, poursuivis-je sans remarquer, seraient-ils faits pour mademoiselle de Coigny ? »

Elle rougit sans sourire cette fois, et retira ses bras de mon épaule avec un peu de dépit. Elle fit un tour dans la chambre.

« Qui peut, dit-elle, vous faire soupçonner cela ? Il est vrai que cette petite est bien coquette ; mais c'est une enfant. Et, poursuivit-elle avec un air de fierté, je ne sais pas comment on peut penser qu'un homme d'esprit comme M. de Chénier soit occupé d'elle à ce point-là.

— Ah ! jeune femme, pensai-je en l'écoutant, je sais bien ce que tu veux que l'on te dise ; mais j'attendrai. Fais encore un pas vers moi. »

Voyant ma froideur, elle prit un grand air et vint à moi comme une reine.

« J'ai une très haute idée de vous, monsieur, me dit-elle, et je veux vous le prouver en vous confiant cette boîte qui renferme un médaillon précieux. Il est question, dit-on, de fouiller une seconde fois les prisons. Nous fouiller, c'est nous dépouiller. Jusqu'à ce que cette inquiétude soit passée, soyez assez bon pour garder ceci. Je vous le redemanderai quand je me croirai en sûreté pour tout ; hormis pour la vie, dont je ne parle pas.

— Bien entendu, dis-je.

— Vous êtes franc au moins, dit-elle en riant malgré le peu d'envie qu'elle en eût, mais vous vous adressez bien, et je vous remercie de me connaître assez de courage pour qu'on puisse me parler gaiement de ma mort. »

Elle prit sous son chevet une petite boîte de maroquin violet, dans laquelle un ressort ouvert me fit entre-

voir une peinture. Je pris la boîte, et, la serrant avec le pouce, je la refermai à dessein. Je baissais les yeux, je faisais la moue, je balançais la tête d'un air de président : enfin j'avais l'air doctoral et distrait d'un homme qui, par délicatesse, ne veut même pas savoir ce qu'il se charge de conserver en dépôt. — Je l'attendais là.

« Mon Dieu, dit-elle, que n'ouvrez-vous cette boîte ? je vous le permets.

— Eh ! madame la duchesse, lui dis-je, croyez bien que la nature du dépôt ne peut influer sur ma discrétion et ma fidélité. Je ne veux pas savoir ce que renferme la boîte. »

Elle prit un autre ton un peu bref, absolu et vif.

« Ah çà ! je ne veux point que vous pensiez que ce soit un mystère : c'est la chose la plus simple du monde. Vous savez que M. de Saint-Aignan, à vingt-sept ans, est à peu près du même âge que M. de Chénier. Vous avez pu remarquer qu'ils ont beaucoup d'attachement l'un pour l'autre. M. de Chénier s'est fait peindre ici : il nous a fait promettre de conserver ce souvenir si nous lui survivions. C'est un quine à la loterie, mais enfin nous avons promis ; et j'ai voulu garder moi-même ce portrait, qui certainement serait celui d'un grand homme si on connaissait les choses qu'il m'a lues.

— Quoi donc ? » dis-je d'un air surpris.

Elle fut bien aise de mon étonnement, et prit à son tour un air de discrétion en se reculant un peu.

« Il n'y a que moi, absolument que moi, qui aie la confidence de ses idées, dit-elle, et j'ai donné ma parole de n'en rien révéler à qui que ce soit, même à vous. Ce sont des choses d'un ordre très élevé. Il se plaît à en causer avec moi.

— Et quelle autre femme pourrait l'entendre ? » dis-je en courtisan véritable ; car depuis longtemps une

autre femme et M. de Pange m'en avaient donné des fragments.

Elle me tendit la main : c'était tout ce qu'elle voulait. Je baisai le bout effilé de ses doigts blancs, et je ne pus empêcher mes lèvres de dire sur sa main en l'effleurant:

« Hélas ! madame, ne dédaignez pas mademoiselle de Coigny, car une femme est toujours un enfant. »

LE RÉFECTOIRE

On m'avait enfermé, selon l'usage, avec la gracieuse prisonnière ; comme je tenais encore sa main, les verrous s'ouvrirent un guichetier cria : « Bérenger, femme Aignan ! — Allons ! hé ! au réfectoire ! Ho hé !

— Voilà, me dit-elle avec une voix bien douce et un sourire très fin, voilà mes gens qui m'annoncent que je suis servie. »

Je lui donnai le bras, et nous entrâmes dans une grande salle au rez-de-chaussée, en baissant la tête pour passer les portes basses et les guichets.

Une table large et longue,sans linge, chargée de couverts de plomb, de verres d'étain, de cruches de grès, d'assiettes de faïence bleue ; des bancs de bois de chêne noir, luisant, usé, rocailleux et sentant le goudron ; des pains ronds entassés dans des paniers ; des piliers grossièrement taillés posant leurs pieds lourds sur des dalles fendues, et supportant de leur tête informe un plancher enfumé ; autour de la salle, des murs couleur de suie, hérissés de piques mal montées et de fusils rouillés, tout cela éclairé par quatre gros réverbères à fumée noire, et rempli d'un air de cave humide qui faisait tousser en entrant : voilà ce que je trouvai.

Je fermai les yeux un instant pour mieux voir ensuite

Ma résignée prisonnière en fit autant. Nous vîmes, en les ouvrant, un cercle de quelques personnes qui s'entretenaient à l'écart. Leur voix douce et leur ton poli et réservé me firent deviner des gens bien élevés. Ils me saluèrent de leur place et se levèrent quand ils aperçurent la duchesse de Saint-Aignan. Nous passâmes plus loin.

A l'autre bout de la table était un autre groupe plus nombreux, plus jeune, plus vif, tout remuant, bruyant et riant ; un groupe pareil à un grand quadrille de la Cour en négligé, le lendemain du bal. C'étaient des jeunes personnes assises à droite et à gauche de leur grand' tante ; c'étaient des jeunes gens chuchotant, se parlant à l'oreille, se montrant du doigt avec ironie ou jalousie ; on entendait des demi-rires, des chansonnettes, des airs de danse, des glissades, des pas, des claquements de doigts remplaçant castagnettes et triangles ; on s'était formé en cercle, on regardait quelque chose qui se passait au milieu d'un groupe nombreux. Ce quelque chose causait d'abord un moment d'attente et de silence, puis un éclat bruyant de blâme ou d'enthousiasme, des applaudissements ou des murmures de mécontentement, comme après une scène bonne ou mauvaise. Une tête s'élevait tout à coup, et tout à coup on ne la voyait plus.

« C'est quelque jeu innocent », dis-je en faisant lentement le tour de la grande table longue et carrée.

Madame de Saint-Aignan s'arrêta, s'appuya sur la table et quitta mon bras pour presser sa ceinture de l'autre main, son geste accoutumé.

« Eh ! mon Dieu, n'approchons pas ! c'est encore leur horrible jeu, me dit-elle ; je les avais tant priés de ne plus recommencer ! mais les conçoit-on ! C'est d'une dureté inouïe ! — Allez voir cela, je reste ici. »

Je la laissai s'asseoir sur le banc, et j'allai voir.

Cela ne me déplut pas tant qu'à elle, moi. J'admirai, au contraire, ce jeu de prison, comparable aux exercices des gladiateurs. Oui, monsieur, sans prendre les choses aussi pesamment et gravement que l'antiquité, la France a autant de philosophie quelquefois. Nous sommes latinistes de père en fils pendant notre première jeunesse, et nous ne cessons de faire des stations et d'adorer devant les mêmes images où ont prié nos pères. Nous avons tous, à l'école, crié miracle sur cette étude de *mourir avec grâce* que faisaient les esclaves du peuple romain. Eh bien, monsieur, j'en vis faire là tout autant sans prétention, sans apparat, en riant, en plaisantant, en disant mille mots moqueurs aux esclaves du peuple souverain.

« A vous, madame de Périgord, dit un jeune homme en habit de soie bleue rayée de blanc, voyons comment vous monterez.

— Et ce que vous montrerez, dit un autre.

— A l'amende, cria-t-on, voilà qui est trop libre et de mauvais ton.

— Mauvais ton tant qu'il vous plaira, dit l'accusé ; mais le jeu n'est pas fait pour autre chose que pour voir laquelle de ces dames montera le plus décemment.

— Quel enfantillage ! dit une femme fort agréable, d'environ trente ans ; moi je ne monterai pas si la chaise n'est pas mieux placée.

— Oh ! oh ! c'est une honte, madame de Périgord, dit une femme ; la liste de nos noms porte Sabine Vériville devant le vôtre : montez en Sabine, voyons !

— Je n'en ai pas le costume, fort heureusement. Mais où mettre le pied ? » dit la jeune femme embarrassée.

On rit. Chacun s'avança, chacun se baissa, chacun gesticula, montra, décrivit :

« Il y a une planche ici. — Non, là. — Haute de trois pieds. — De deux seulement. — Pas plus haute que la chaise. — Moins haute. — Vous vous trompez. — Qui vivra verra. — Au contraire, qui mourra verra. »

Nouveau rire.

« Vous gâtez le jeu, dit un homme grave, sérieusement dérangé, et lorgnant les pieds de la jeune femme.

— Voyons. Faisons bien les conditions, reprit madame de Périgord au milieu du cercle. Il s'agit de monter sur la machine.

— Sur le théâtre, interrompit une femme.

— Enfin sur ce que vous voudrez, continua-t-elle, sans laisser sa robe s'élever à plus de deux pouces au-dessus de la cheville du pied. M'y voilà. »

En effet, elle avait volé sur la chaise, où elle resta debout.

On applaudit.

« Et puis après? dit-elle gaiement.

— Après? Cela ne vous regarde plus, dit l'un.

— Après ? La bascule, dit un gros guichetier en riant.

— Après ? N'allez pas haranguer le peuple, dit une chanoinesse de quatre-vingts ans ; il n'y a rien qui soit de plus mauvais goût.

— Et plus inutile », dis-je.

M. de Loiserolles lui offrit la main pour descendre de la chaise ; le marquis d'Usson, M. de Micault, conseiller au parlement de Dijon, les deux jeunes Trudaine, le bon M. de Vergennes, qui avait soixante-seize ans, s'avancèrent aussi pour l'aider. Elle ne donna la main à personne et sauta comme pour descendre de voiture, aussi décemment, aussi gracieusement, aussi simplement.

« Ah ! ah ! nous allons voir à présent ! s'écria-t-on de tous côtés.

Une jeune, très jeune personne, s'avançait avec l'élégance d'une fille d'Athènes, pour aller au milieu du cercle; elle dansa en marchant, à la manière des enfants, puis s'en aperçut, s'efforça d'aller tranquillement et marcha en dansant, en se soulevant sur les pieds, comme un oiseau qui sent ses ailes. Ses cheveux noirs en bandeaux, rejetés en arrière en couronne, tressés avec une chaîne d'or, lui donnaient l'air de la plus jeune des muses : c'était une mode grecque, qui commençait à remplacer la poudre. Sa taille aurait pu, je crois, avoir pour ceinture le bracelet de bien des femmes. Sa tête, petite, penchée en avant avec grâce, comme celle des gazelles et des cygnes ; sa poitrine faible et ses épaules un peu courbées, à la manière des jeunes personnes qui grandissent, ses bras minces et longs, tout lui donnait un aspect élégant et intéressant à la fois. Son profil régulier, sa bouche sérieuse, ses yeux tout noirs, ses sourcils sévères et arqués, comme ceux des Circassiennes, avaient quelque chose de déterminé et d'original qui étonnait et charmait la vue. C'était mademoiselle de Coigny ; c'était elle que j'avais vue priant Dieu dans le préau.

Elle avait l'air de penser avec plaisir à tout ce qu'elle faisait, et non à ceux qui la regardaient faire. Elle s'avança avec les étincelles de la joie dans les yeux. J'aime cela à l'âge de seize ou dix-sept ans , c'est la meilleure innocence possible. Cette joie, pour ainsi dire innée, électrisait les visages fatigués des prisonniers. C'était bien la jeune captive qui ne veut pas mourir encore.

Son air disait :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,

et :

L'illusion féconde habite dans mon sein.

Elle allait monter.

« Oh ! pas vous ! pas vous ! dit un jeune homme en habit gris, que je n'avais pas remarqué et qui sortit de la foule. Ne montez pas, vous !. je vous en supplie. »

Elle s'arrêta, fit un petit mouvement des épaules comme un enfant qui boude, et mit ses doigts sur sa bouche avec embarras. Elle regrettait sa chaise et la regardait de côté.

En ce moment-là quelqu'un dit : « Mais madame de Saint-Aignan est là. » Aussitôt, avec une vive présence d'esprit et une délicatesse de très bonne grâce, on enleva la chaise, on rompit le cercle, et l'on forma une petite contredanse pour lui cacher cette singulière répétition du drame de la place de la Révolution.

Les femmes allèrent la saluer et l'entourèrent de manière à lui cacher ce jeu, qu'elle haïssait et qui pouvait la frapper dangereusement. C'étaient les égards, les attentions que la jeune duchesse eût reçus à Versailles. Le bon langage ne s'oublie pas. En fermant les yeux, rien n'était changé : c'était un salon.

Je remarquai, à travers ces groupes, la figure pâle, un peu usée, triste et passionnée de ce jeune homme qui errait silencieusement à travers tout le monde, la tête basse et les bras croisés. Il avait quitté sur-le-champ mademoiselle de Coigny, et marchait à grands pas, rôdant autour des piliers et lançant sur les murailles et les barreaux de fer les regards d'un lion enfermé. Il y avait dans son costume, dans cet habit gris taillé en uniforme, dans ce col noir et ce gilet croisé, un air d'officier. Costume et visage, cheveux noirs et plats, yeux noirs, tout était très ressemblant. C'était le portrait que j'avais sur moi, c'était André Chénier. Je ne l'avais pas encore vu.

Madame de Saint-Aignan nous rapprocha l'un de

l'autre. Elle l'appela, il vint s'asseoir près d'elle, il lui prit la main avec vitesse, la baisa sans rien dire, et se mit à regarder partout avec agitation. De ce moment aussi, elle ne nous répondit plus, et suivit ses yeux avec inquiétude.

Nous formions un petit groupe dans l'ombre, au milieu de la foule qui parlait, marchait et bruissait doucement. On s'éloigna de nous peu à peu, et je remarquai que mademoiselle de Coigny nous évitait. Nous étions assis tous trois sur le banc de bois de chêne, tournant le dos à la table et nous y appuyant. Madame de Saint-Aignan, entre nous deux, se reculait comme pour nous laisser causer, parce qu'elle ne voulait pas parler la première. André de Chénier, qui ne voulait pas non plus lui parler de choses indifférentes, s'avança vers moi, par-devant elle. Je vis que je lui rendrais service en prenant la parole.

« N'est-ce pas un adoucissement à la prison que cette réunion au réfectoire ?

— Cela réjouit, comme vous voyez, tous les prisonniers, excepté moi, dit-il avec tristesse ; je m'en défie, j'y sens quelque chose de funeste, cela ressemble au repas libre des martyrs. »

Je baissai la tête. J'étais de son avis et ne voulais pas le dire.

« Allons, ne m'effrayez pas, lui dit madame de Saint-Aignan, j'ai assez de raisons de chagrins et de craintes : que je ne vous entende pas dire d'imprudences. »

Et, se penchant à mon oreille, elle ajouta à demi-voix :

« Il y a ici des espions partout, empêchez-le de se compromettre ; je ne puis en venir à bout, il me fait trembler pour lui, tous les jours, par ses accès de mauvaise humeur. »

Je levai les yeux au ciel involontairement et sans répondre. Il y eut un moment de silence entre nous trois. Pauvre jeune femme ! pensais-je ; qu'elles sont donc belles et riantes ces illusions dorées dont nous escorte la jeunesse, puisque tu les vois à tes côtés, dans cette triste maison d'où l'on enlève chaque jour une *fournée* de malheureux.

André Chénier (puisque son nom est demeuré ainsi façonné par la voix publique, et ce qu'elle fait est immuable) me regarda et pencha la tête de côté avec pitié et attendrissement. Je compris ce geste, et il vit que je le comprenais. Entre gens qui sentent, rien de superflu comme les paroles. — Je suis certain qu'il eût signé la traduction que je fis intérieurement de ce signe :

« Pauvre petite ! voulait-il dire, qui croit que je peux encore me compromettre ! »

Pour ne pas sortir brusquement de la conversation, maladresse grande devant une personne d'esprit comme madame de Saint-Aignan, je pris le parti de rester dans les idées tracées, mais de les rendre générales.

« J'ai toujours pensé, dis-je à André Chénier, que les Poètes avaient des révélations de l'avenir. »

D'abord son œil brilla et sympathisa avec le mien, mais ce ne fut qu'un éclair ; il me regarda ensuite avec défiance.

« Pensez-vous ce que vous dites là ? me dit-il ; moi, je ne sais jamais si les gens du monde parlent sérieusement ou non : car le mal français, c'est le persiflage.

— Je ne suis point seulement un homme du monde, lui dis-je, et je parle toujours sérieusement.

— Eh bien, reprit-il, je vous avoue naïvement que j'y crois. Il est rare que ma première impression, mon premier coup d'œil, mon premier pressentiment m'aient trompé.

— Ainsi, interrompit madame de Saint-Aignan en s'efforçant de sourire et pour tourner court sur-le-champ, ainsi vous avez deviné que mademoiselle de Coigny se ferait mal au pied en montant sur la chaise ? »

Je fus surpris moi-même de cette promptitude d'un coup d'œil féminin, qui percerait les murailles quand un peu de jalousie l'anime.

Un salon, avec ses rivalités, ses coteries, ses lectures, ses futilités, ses prétentions, ses grâces et ses défauts, son élévation et ses petitesses, ses aversions et ses inclinations, s'était formé dans cette prison, comme, sur un marais dont l'eau est verdâtre et croupie, se forme lentement une petite île de fleurs que le moindre vent submergera.

André Chénier me sembla seul sentir cette situation qui ne frappait pas les autres détenus. La plus grande partie des hommes s'accoutume à l'oubli du péril, et y prend position comme les habitants du Vésuve dans des cabanes de lave. Ces prisonniers s'étourdissaient sur le sort de leurs compagnons enlevés successivement ; peut-être étaient-ils relâchés, peut-être étaient-ils mieux à la Conciergerie ; puis ils avaient pris la mort en plaisanterie, par bravade d'abord, ensuite par habitude; puis, n'y pensant plus, ils s'étaient mis à songer à autre chose et à recommencer la vie, et leur vie élégante, avec son langage, ses qualités et ses défauts.

« Ah ! j'espérais bien, dit André Chénier avec un ton grave et prenant dans ses deux mains l'une des mains de madame de Saint-Aignan, j'espérais bien que nous vous avions caché ce cruel jeu. Je craignais qu'il ne se prolongeât, c'était là mon inquiétude. Et cette belle enfant...

— Enfant, si vous voulez, dit la duchesse en retirant sa main vivement; elle a sur votre esprit plus

d'influence que vous ne le croyez vous-même, elle vous fait dire mille imprudences avec son étourderie, et elle est d'une coquetterie qui serait bien effrayante pour sa mère, si elle la voyait. Tenez, regardez-la seulement avec tous ces hommes. »

En effet, mademoiselle de Coigny passait devant nous étourdiment, entre deux hommes à qui elle donnait le bras, et qui riaient de ses propos ; d'autres la suivaient, ou la précédaient en marchant à reculons. Elle allait en glissant et en regardant ses pieds, s'avançait en cadence et comme pour se préparer à danser, et dit en passant à M. de Trudaine, comme une suite de conversation :

« ... Puisqu'il n'y a plus que les femmes qui sachent tuer avant de mourir, je trouve très naturel que les hommes meurent très humblement, comme vous allez tous faire un de ces jours... »

André de Chénier continuait de parler ; mais, comme il rougit et se mordit les lèvres, je vis qu'il avait entendu, et que la jeune captive savait se venger sûrement d'une conversation qu'elle trouvait trop intime.

Et pourtant, avec une délicatesse de femme, madame de Saint-Aignan lui parlait haut, de peur qu'il n'entendît, de peur qu'il ne prît le reproche pour lui, de peur qu'il ne fût piqué d'honneur et ne se laissât emporter à d'imprudents propos.

Je voyais s'approcher de nous de mauvaises figures qui rôdaient derrière les piliers ; je voulus couper court à tout ce petit manège qui me donnait de l'humeur, à moi qui venais du dehors et voyais mieux qu'eux tous l'ensemble de leur situation.

« J'ai vu monsieur votre père ce matin », dis-je brusquement à Chénier.

Il recula d'étonnement.

« Monsieur, me dit-il, je l'ai vu aussi à dix heures.

— Il sortait de chez moi, m'écriai-je ; que vous a-t-il dit ?

— Quoi! dit André Chénier en se levant, c'est Monsieur qui... »

Le reste fut dit à l'oreille de sa belle voisine.

Je devinai quelles préventions ce pauvre homme avait données à son fils contre moi.

Tout à coup André se leva, marcha vivement, revint, et se plaçant debout devant madame de Saint-Aignan et moi, croisa les bras, et dit d'une voix haute et violente :

« Puisque vous connaissez ces misérables qui nous déciment, citoyen, vous pouvez leur répéter de ma part tout ce qui m'a fait arrêter et conduire ici, tout ce que j'ai dit dans le *Journal de Paris*, et ce que j'ai crié aux oreilles de ces sbires déguenillés qui venaient arrêter mon ami chez lui. Vous pouvez leur dire ce que j'ai écrit là, là...

— Au nom du ciel ! ne continuez pas », dit la jeune femme arrêtant son bras. Il tira, malgré elle, un papier de sa poche, et le montra en frappant dessus.

« Qu'ils sont des bourreaux *barbouilleurs de lois ;* que, puisqu'*il est écrit que jamais une épée n'étincellera dans mes mains,* il me reste ma plume, *mon cher trésor ;* que si je vis un jour encore, ce sera pour *cracher sur leurs noms*, pour *chanter leur supplice* qui viendra bientôt, pour *hâter le triple fouet* déjà levé sur ces triumvirs, et que je vous ai dit cela au milieu de mille autres *moutons comme moi, qui, pendus aux crocs sanglants du charnier populaire, seront servis au peuple-roi.* »

Aux éclats de sa voix, les prisonniers s'étaient assemblés autour de lui, comme autour du bélier les moutons

du troupeau malheureux auquel il les comparait. Un incroyable changement s'était fait en lui. Il me parut avoir grandi tout à coup ; l'indignation avait doublé ses yeux et ses regards : il était beau.

Je me tournai du côté de M. de Lagarde, officier aux gardes-françaises. « Le sang est trop ardent aux veines de cette famille, dis-je ; je ne puis réussir à l'empêcher de couler. »

En même temps je me levai en haussant les épaules et me retirai à quelques pas.

Le mot de *réussir* l'avait sans doute frappé, car il se tut sur-le-champ et s'appuya contre un pilier en se mordant les lèvres. Madame de Saint-Aignan n'avait cessé de le regarder comme on regarderait une éruption de l'Etna, sans rien dire et sans tenter de s'y opposer.

Un de ses amis, M. de Roquelaure, qui avait été colonel du régiment de Beauce, vint lui taper sur l'épaule.

« Eh bien, lui dit-il, tu te fâches encore contre cette canaille régnante. Il vaut mieux siffler ces mauvais acteurs, jusqu'à ce que le rideau tombe sur nous d'abord et sur eux ensuite. »

Là-dessus il fit une pirouette, et se mit à table en fredonnant : *La vie est un voyage*.

Une crécelle bruyante annonça le moment du déjeuner. Une sorte de poissarde, qu'on nommait, je crois, la femme Semé, vint s'établir au milieu de la table pour en faire les honneurs : c'était la femelle de l'animal appelé geôlier, accroupi à la porte d'entrée.

Les prisonniers de cette partie du bâtiment se mirent à table : ils étaient cinquante environ. Saint-Lazare en contenait sept cents. Dès qu'ils furent assis, leur ton changea. Ils s'entre-regardèrent et devinrent tristes. Leurs figures, éclairées par les quatre gros réverbères rouges et enfumés, avaient des reflets lugubres comme

ceux des mineurs dans leurs souterrains ou des damnés dans leurs cavernes. La rougeur était noire, la pâleur était enflammée, la fraîcheur était bleuâtre, les yeux flamboyaient. Les conversations devinrent particulières et à demi-voix.

Debout derrière ces convives, s'étaient rangés des guichetiers, des porte-clefs, des agents de police et des sans-culottes amateurs, qui venaient jouir du spectacle. Quelques *dames* de la Halle, portant et traînant leurs enfants, avaient eu le privilège d'assister à cette fête d'un goût tout démocratique. J'eus la révélation de leur entrée par une odeur de poisson qui se répandit et empêcha quelques femmes de manger devant ces princesses du ruisseau et de l'égout.

Ces gracieux spectateurs avaient à la fois l'air farouche et hébété : ils semblaient s'être attendus à autre chose qu'à ces conversations paisibles, à ces apartés décents, que les gens bien élevés ont à table, partout et en tout temps. Comme on ne leur montrait pas le poing, ils ne savaient que dire. Ils gardèrent un silence idiot, et quelques-uns se cachèrent en reconnaissant à cette table ceux dont ils avaient servi et volé les cuisiniers.

Mademoiselle de Coigny s'était fait un rempart de cinq ou six jeunes gens qui s'étaient placés en cercle autour d'elle pour la garantir du souffle de ces harengères, et, prenant un bouillon debout, comme elle aurait pu faire au bal, elle se moquait de la galerie avec son air accoutumé d'insouciance et de hauteur.

Madame de Saint-Aignan ne déjeunait pas, elle grondait André Chénier, et je vis qu'elle me montrait à plusieurs reprises, comme pour lui dire qu'il avait fait une sortie fort déplacée avec un de ses amis. Il fronçait le sourcil et baissait la tête avec un air de douceur et de condescendance. Elle me fit signe d'approcher ; je revins.

« Voici M. de Chénier, me dit-elle, qui prétend que la douceur et le silence de tous ces jacobins sont de mauvais symptômes. Empêchez-le donc de tomber dans ces accès de colère. »

Ses yeux étaient suppliants ; je voyais qu'elle voulait nous rapprocher. André Chénier l'y aida avec grâce et me dit le premier, avec assez d'enjouement :

« Vous avez vu l'Angleterre, monsieur ; si vous y retournez jamais et que vous rencontriez Edmund Burke, vous pouvez bien l'assurer que je me repens de l'avoir critiqué : car il avait bien raison de nous prédire le règne des portefaix. Cette commission vous est, j'espère, moins désagréable que l'autre. — Que voulez-vous ! la prison n'adoucit pas le caractère. »

Il me tendit la main et, à la manière dont je la serrai, il me sentit son ami.

En ce moment même, un bruit pesant, rauque et sourd, fit trembler les plats et les verres, trembler les vitres et trembler les femmes. Tout se tut. C'était le roulement des chariots. Leur son était connu, comme celui du tonnerre l'est de toute oreille qui l'a une fois entendu; leur son n'était pas celui des roues ordinaires, il avait quelque chose du grincement des chaînes rouillées et du bruit de la dernière pelletée de terre sur nos bières. Leur son me fit mal à la plante des pieds.

« Hé ! mangez donc, les citoyennes ! » dit la grossière voix de la femme Semé.

Ni mouvement ni réponse. — Nos bras étaient restés dans la position où les avait saisis ce roulement fatal. Nous ressemblions à ces familles étouffées de Pompéia et d'Herculanum que l'on trouva dans l'attitude où la mort les avait surprises.

La Semé avait beau redoubler d'assiettes, de fourchettes et de couteaux, rien ne remuait, tant était grand

l'étonnement de cette cruauté. Leur avoir donné un jour de réunion à table, leur avoir permis des embrassements et des épanchements de quelques heures, leur avoir laissé oublier la tristesse, les misères d'une prison solitaire, leur avoir laissé goûter la confidence, savourer l'amitié, l'esprit et même un peu d'amour, et tout cela pour faire voir et entendre à tous la mort de chacun ! — Oh ! c'était trop ! c'était vraiment là un jeu d'hyènes affamées ou de jacobins hydrophobes.

Les grandes portes du réfectoire s'ouvrirent avec bruit, et vomirent trois commissaires en habits sales et longs, en bottes à revers, en écharpes rouges, suivis d'une nouvelle troupe de bandits à bonnets rouges, armés de longues piques. Ils se ruèrent en avant avec des cris de joie, en battant des mains, comme pour l'ouverture d'un grand spectacle. Ce qu'ils virent les arrêta tout court, et les égorgés déconcertèrent encore les égorgeurs par leur contenance ; car leur surprise ne dura qu'un instant, l'excès du mépris leur vint donner à tous une force nouvelle. Ils se sentirent tellement au-dessus de leurs ennemis qu'ils en eurent presque de la joie, et tous leurs regards se portaient avec fermeté et curiosité même sur celui des commissaires qui s'approcha, un papier à la main, pour faire une lecture. C'était un appel nominal. Dès qu'un nom était prononcé, deux hommes s'avançaient et enlevaient de sa place le prisonnier désigné. Il était remis aux gendarmes à cheval au dehors, et on le chargeait sur un des chariots. L'accusation était d'avoir conspiré dans la prison contre le peuple et d'avoir projeté l'assassinat des représentants et du comité de salut public. La première personne accusée fut une femme de quatre-vingts ans, l'abbesse de Montmartre, madame de Montmorency : elle se leva avec peine, et, quand elle fut debout, salua avec un sou-

rire paisible tous les convives. Les plus proches lui baisèrent la main. Personne ne pleura, car, à cette époque, la vue du sang rendait les yeux secs. — Elle sortit en disant : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Un morne silence régnait dans la salle.

On entendit au dehors des huées féroces qui annoncèrent qu'elle paraissait devant la foule, et des pierres vinrent frapper les fenêtres et les murs, lancées sans doute contre la première prisonnière. Au milieu de ce bruit, je distinguai même l'explosion d'une arme à feu. Quelquefois la gendarmerie était obligée de résister pour conserver aux prisonniers vingt-quatre heures de vie.

L'appel continua. Le deuxième nom fut celui d'un jeune homme de vingt-trois ans, M. de Coatarel, autant que je puis me souvenir de son nom, lequel était accusé d'avoir un fils émigré qui portait les armes contre la patrie. L'accusé n'était pas marié. Il éclata de rire à cette lecture, serra la main à ses amis et partit. — Mêmes cris au dehors.

Même silence à la table sinistre d'où l'on arrachait les assistants un à un ; ils attendaient à leur poste comme des soldats attendent le boulet. Chaque fois qu'un prisonnier partait, on enlevait son couvert, et ceux qui restaient s'approchaient de leurs nouveaux voisins en souriant amèrement.

André Chénier était resté debout près de madame de Saint-Aignan, et j'étais près d'eux. Comme il arrive que, sur un navire menacé de naufrage, l'équipage se presse spontanément autour de l'homme qu'on sait le plus puissant en génie et en fermeté, les prisonniers s'étaient d'eux-mêmes groupés autour de ce jeune homme. Il restait les bras croisés et les yeux élevés au ciel, comme pour se demander s'il était possible que le ciel

souffrît de telles choses, à moins que le ciel ne fût vide.

Mademoiselle de Coigny voyait, à chaque appel, se retirer un de ses gardiens, et peu à peu elle se trouva presque seule à l'autre bout de la salle. Alors elle vint en suivant le bord de la table, qui devenait déserte; et, s'appuyant sur ce bord, elle arriva jusqu'où nous étions et s'assit à notre ombre, comme une pauvre enfant délaissée qu'elle était. Son noble visage avait conservé sa fierté ; mais la nature succombait en elle, et ses faibles bras tremblaient comme ses jambes sous elle. La bonne madame de Saint-Aignan lui tendit la main. Elle vint se jeter dans ses bras et fondit en larmes malgré elle.

La voix rude et impitoyable du commissaire continuait son appel. Cet homme prolongeait le supplice par son affectation à prononcer lentement et à suspendre longtemps les noms de baptême, syllabe par syllabe : puis il laissait tout à coup tomber le nom de famille comme une hache sur le cou.

Il accompagnait le passage du prisonnier d'un jurement qui était le signal des huées prolongées. — Il était rouge de vin et ne me parut pas solide sur ses jambes.

Pendant que cet homme lisait, je remarquai une tête de femme qui s'avançait à sa droite dans la foule et presque sous son bras, et, fort au-dessus de cette tête, une longue figure d'homme qui lisait facilement d'en haut. C'était Rose d'un côté, et de l'autre mon canonnier Blaireau. Rose me paraissait curieuse et joyeuse comme les commères de la Halle qui lui donnaient le bras. Je la détestai profondément. Pour Blaireau, il avait son air de somnolence ordinaire, et son habit de canonnier me parut lui valoir une grande considération parmi les gens à pique et à bonnet qui l'environnaient. La liste que tenait le commissaire était composée de plusieurs papiers mal griffonnés, et que ce digne agent ne sa-

vait pas mieux lire qu'on n'avait su les écrire. Blaireau s'avança avec zèle, comme pour l'aider, et lui prit par égard son chapeau, qui le gênait. Je crus m'apercevoir qu'en même temps Rose ramassait quelque papier par terre ; mais le mouvement fut si prompt et l'ombre était si noire dans cette partie du réfectoire que je ne fus pas sûr de ce que j'avais vu.

La lecture continuait. Les hommes, les femmes, les enfants mêmes se levaient et passaient comme des ombres. La table était presque vide, et devenait énorme et sinistre par tous les convives absents. Trente-cinq venaient de passer : les quinze qui restaient, disséminés un à un, deux à deux, avec huit ou dix places entre eux, ressemblaient à des arbres oubliés dans l'abatis d'une forêt. Tout à coup le commissaire se tut. Il était au bout de sa liste, on respirait. Je poussai, pour ma part, un soupir de soulagement.

André Chénier dit : « Continuez donc, je suis là. »

Le commissaire le regarda d'un œil hébété. Il chercha dans son chapeau, dans ses poches, à sa ceinture, et, ne trouvant rien, dit qu'on appelât l'huissier du tribunal révolutionnaire. Cet huissier vint. Nous étions en suspens. L'huissier était un homme pâle et triste comme les cochers du corbillard.

« Je vais compter le troupeau, dit-il au commissaire ; si tu n'as pas toute la *fournée*, tant pis pour toi.

— Ah ! dit le commissaire troublé, il y a encore Beauvilliers Saint-Aignan, ex-duc, âgé de vingt-sept ans... »

Il allait répéter tout le signalement, lorsque l'autre l'interrompit en lui disant qu'il se trompait de logement et qu'il avait trop bu. En effet, il avait confondu, dans son *recrutement des ombres*, le second bâtiment avec le premier, où la jeune femme avait été laissée seule depuis un mois. Là-dessus ils sortirent, l'un en mena-

çant, l'autre en chancelant. La cohue poissarde les suivit. La joie retentit au dehors et éclata par des coups de pierres et de bâton.

Les portes refermées, je regardai la salle déserte, et je vis que madame de Saint-Aignan ne quittait pas l'attitude qu'elle avait prise pendant la dernière lecture : ses bras appuyés sur la table, sa tête sur ses bras. — Mademoiselle de Coigny releva et ouvrit ses yeux humides comme une belle nymphe qui sort des eaux. André Chénier me dit tout bas en désignant la jeune duchesse :

« J'espère qu'elle n'a pas entendu le nom de son mari ; ne lui parlons pas, laissons-la pleurer.

— Vous voyez, lui dis-je, que monsieur votre frère, qu'on accuse d'indifférence, se conduit en ne remuant pas. Vous avez été arrêté sans mandat, il le sait, il se tait; il fait bien : votre nom n'est sur aucune liste. Si on le prononçait, ce serait l'y faire inscrire. C'est un temps à passer, votre frère le sait.

— Oh! mon frère! » dit-il. Et il secoua longtemps la tête en la baissant avec un air de doute et de tristesse. Je vis pour la seule fois une larme rouler entre les cils de ses yeux et y mourir.

Il sortit de là brusquement.

« Mon père n'est pas si prudent, dit-il avec ironie. Il s'expose, lui. Il est allé ce matin lui-même chez Robespierre demander ma liberté.

— Ah ! grand Dieu ! m'écriai-je en frappant des mains, je m'en doutais. »

Je pris vivement mon chapeau. Il me saisit le bras.

« Restez donc, cria-t-il ; elle est sans connaissance.»

En effet, madame de Saint-Aignan était évanouie.

Mademoiselle de Coigny s'empressa. Deux femmes qui restaient encore vinrent les aider. La geôlière même s'en mêla, pour un louis que je lui glissai. Elle com-

mençait à revenir. Le temps pressait. Je partis sans dire adieu à personne et laissant tout le monde mécontent de moi, comme cela m'arrive partout et toujours. Le dernier mot que j'entendis fut celui de mademoiselle de Coigny, qui dit d'un air de pitié forcée et un peu maligne à la petite baronne de Soyecourt :

« Ce pauvre monsieur Chénier ! que je le plains d'être si dévoué à une femme mariée et si profondément attachée à son mari et à ses devoirs ! »

LE CAISSON

Je marchais, je courais dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, emporté par la crainte d'arriver trop tard et un peu par la pente de la rue. Je faisais passer et repasser devant mes yeux les tableaux qu'ils venaient de voir. Je les resserrais en mon âme, je les résumais, je les plaçais entre le point de vue et le point de distance. Je commençai sur eux ce travail d'optique philosophique auquel je soumets toute la vie. J'allais vite, ma tête et ma canne en avant. Les verres de mon optique étaient arrangés. Mon idée générale enveloppait de toutes parts les objets que je venais de voir et que j'y rangeais avec un ordre sévère. Je construisais intérieurement un admirable système sur les voies de la Providence qui avait réservé un poète pour un temps meilleur et avait voulu que sa mission sur la terre fût entièrement accomplie ; que son cœur ne soit pas déchiré par la mort de l'une de ces faibles femmes, toutes deux enivrées de sa poésie, éclairées de sa lumière, animées par son souffle, émues par sa voix, dominées par son regard, et dont l'une était aimée, dont l'autre le serait peut-être un jour. Je sentais que c'était beaucoup d'avoir gagné une journée

dans ces temps de meurtre, et je calculais les chances du renversement du triumvirat et du comité de salut public. Je lui comptais peu de jours de vie ; et je pensais bien pouvoir faire durer mes trois chers prisonniers plus que cette bande gouvernante. De quoi s'agissait-il ? De les faire oublier. Nous étions au 5 thermidor. Je réussirais bien à occuper d'autre chose que d'eux mon second malade, Robespierre, quand je devrais lui faire croire qu'il était plus mal encore, pour le ramener à lui-même. Il s'agissait, pour tout cela, d'arriver à temps.

Je cherchais inutilement une voiture des yeux. Il y en avait peu dans les rues, cette année-là. Malheur à qui eût osé s'y faire rouler sur le pavé brûlant de l'an II de la république ! Cependant j'entendis derrière moi le bruit de deux chevaux et de quatre roues qui me suivaient et s'arrêtèrent. Je me retournai, et je vis planer au-dessus de ma tête la bénigne figure de Blaireau.

« O figure endormie, figure longue, figure simple, figure dandinante, figure désœuvrée, figure jaune ! que me veux-tu ? m'écriai-je.

— Pardon si je vous dérange, me dit-il en ricanant, mais j'ai là un petit papier pour vous. C'est la citoyenne Rose qui l'a trouvé, comme ça, sous son pied. »

Et il s'amusait, en parlant, à frotter son grand soulier dans le ruisseau.

Je pris le papier avec humeur, et je lus avec joie et avec l'épouvante si grande du danger passé :

« Suite :

« C.-L.-S. Soyecourt, âgée de trente ans, née à Paris, ex-baronne, veuve d'Inisdal, rue du Petit Vaugirard.

« F.-C.-L. Maillé, âgé de dix-sept ans, fils de l'ex-vicomte.

« André Chénier, âgé de trente et un ans, né à Constantinople, homme de lettres, rue de Cléry.

« Créquy de Montmorency, âgé de soixante ans, né à Chitzlembert, en Allemagne, ex-noble.

« M. Bérenger, âgée de vingt-quatre ans, femme Beauvilliers-Saint-Aignan, rue de Grenelle-Saint-Germain.

« L.-J. Dervilly, quarante-trois ans, épicier, rue Mouffetard.

« F. Coigny, seize ans et huit mois, fille de l'ex-noble du nom, rue de l'Université.

« C.-J. Dorival, ex-ermite. »

Et vingt autres noms encore. Je ne continuai pas : c'était le reste de la liste, c'était la liste perdue, la liste que l'imbécile commissaire avait cherchée dans son chapeau d'ivrogne.

Je la déchirai, je la broyai, je la mis en mille pièces entre mes doigts, et je mangeai les pièces entre mes dents. Ensuite, regardant mon grand canonnier, je lui serrai la main avec... oui, ma foi, je puis le dire, oui, vraiment, avec... attendrissement.

— Bah ! dit Stello en se frottant les yeux.

— Oui, avec attendrissement. Et lui il se grattait la tête comme un grand niais désœuvré, et me dit en ayant l'air de s'éveiller :

« C'est drôle ! il paraît que l'huissier, le grand pâle, s'est fâché contre le commissaire, le gros rouge, et l'a mis dans sa charrette à la place des autres détenus. C'est drôle !

— Un mort supplémentaire ! c'est juste, dis-je. Où vas-tu ?

— Ah ! je conduis ce caisson-là au Champ de Mars.

— Tu me mèneras bien, dis-je, rue Saint-Honoré ?

— Ah ! mon Dieu ! montez ! Qu'est-ce que ça me fait. Aujourd'hui le roi n'est pas... »

C'était son mot ; mais il ne l'acheva pas et se mordit la bouche.

Le soldat du train attendait son camarade. Le camarade Blaireau retourna, en boitant, au caisson, en ôta la poussière avec la manche de son habit, commença par monter et se placer dessus à cheval, me tendit la main, me mit derrière lui en croupe sur le caisson, et nous partîmes au galop.

J'arrivai en dix minutes rue Saint-Honoré, chez Robespierre, et je ne comprends pas encore comment il s'est fait que je n'y sois pas arrivé écartelé.

LA MAISON DE M. DE ROBESPIERRE AVOCAT AU PARLEMENT

Dans cette maison grise où j'allais entrer, maison d'un menuisier nommé Duplay, autant qu'il m'en souvient, maison très simple d'apparence, que l'ex-avocat au Parlement occupait depuis longtemps, et qu'on peut voir encore, je crois, rien ne faisait deviner la demeure du maître passager de la France, si ce n'était l'abandon même dans lequel elle semblait être. Tous les volets en étaient fermés du haut en bas. La porte cochère fermée, les persiennes de tous les étages fermées. On n'entendait sortir aucune voix de cette maison. Elle semblait aveugle et muette.

Des groupes de femmes, causant devant les portes, comme toujours à Paris durant les troubles, se montraient de loin cette maison et se parlaient à l'oreille. De temps à autre, la porte s'ouvrait pour laisser sortir un gendarme, un sans-culotte ou un espion (souvent femelle). Alors les groupes se séparaient et les parleurs rentraient vite chez eux. Les voitures faisaient un

demi-cercle et passaient au pas devant la porte. On avait jeté de la paille sur le pavé. On eût dit que la peste y était.

Aussitôt que j'eus posé la main sur le marteau, la porte fut ouverte et le portier accourut avec frayeur, craignant que son marteau ne fût retombé trop lourdement. Je lui demandai sur-le-champ s'il n'était pas venu un vieillard de telle et telle façon, décrivant M. de Chénier de mon mieux. Le portier prit une figure de marbre avec une promptitude de comédien. Il secoua la tête négativement.

« Je n'ai pas vu ça », me dit-il.

J'insistai; je lui dis : « Souvenez-vous bien de tous ceux qui sont venus ce matin. » — Je le pressai, je l'interrogeai, je le retournai en tous sens.

« Je n'ai pas vu ça. »

Voilà tout ce que j'en pus tirer. Un petit garçon déguenillé se cachait derrière lui, et s'amusait à jeter des cailloux sur mes bas de soie. Je reconnus celui qu'on m'avait envoyé à son air méchant. Je montai chez l'*incorruptible* par un escalier assez obscur. Les clefs étaient sur toutes les portes : on allait de chambre en chambre sans trouver personne. Dans la quatrième seulement, deux nègres assis et deux secrétaires écrivant éternellement sans lever la tête. Je jetai un coup d'œil, en passant, sur leurs tables. Il y avait là terriblement de listes nominales. Cela me fit mal à la plante des pieds, comme la vue du sang et le bruit des chariots.

Je fus introduit en silence, après avoir marché silencieusement sur un tapis silencieux aussi, quoique fort usé.

La chambre était éclairée par un jour blafard et triste. Elle donnait sur la cour, et de grands rideaux d'un vert sombre en atténuaient encore la lumière, en assourdissaient l'air, en épaississaient les murailles. Le reflet du

mur de la cour, frappé de soleil, éclairait seule cette grande chambre. Sur un fauteuil de cuir vert, devant un grand bureau d'acajou, mon second malade de la journée était assis, tenant un journal anglais d'une main, de l'autre faisant fondre le sucre dans une tasse de camomille avec une petite cuiller d'argent.

Vous pouvez très bien vous représenter Robespierre. On voit beaucoup d'hommes de bureau qui lui ressemblent, et aucun grand caractère de visage n'apportait l'émotion avec sa présence. Il avait trente-cinq ans, la figure écrasée entre le front et le menton, comme si deux mains eussent voulu les rapprocher de force au-dessus du nez. Ce visage était d'une pâleur de papier, mate et comme plâtrée. La grêle de la petite vérole y était profondément empreinte. Le sang ni la bile n'y circulaient. Ses yeux, petits, mornes, éteints, ne regardaient jamais en face, et un clignotement perpétuel et déplaisant les rapetissait encore, quand, par hasard, ses lunettes vertes ne les cachaient pas entièrement. Sa bouche était contractée convulsivement par une sorte de grimace souriante, pincée et ridée, qui le fit comparer par Mirabeau à *un chat qui a bu du vinaigre*. Sa chevelure était pimpante, pompeuse et prétentieuse. Ses doigts, ses épaules, son cou étaient continuellement et involontairement crispés, secoués et tordus, lorsque de petites convulsions nerveuses et irritées venaient le saisir. Il était habillé dès le matin, et je ne le surpris jamais en négligé. Ce jour-là, un habit de soie jaune rayée de blanc, une veste à fleurs, un jabot, des bas de soie blancs, des souliers à boucles, lui donnaient un air fort galant.

Il se leva avec sa politesse accoutumée, et fit deux pas vers moi, en ôtant ses lunettes vertes, qu'il posa gravement sur la table. Il me salua en homme comme il faut, s'assit encore et me tendit la main.

Moi, je ne la pris pas comme d'un ami, mais comme d'un malade, et, relevant ses manchettes, je lui tâtai le pouls.

« De la fièvre, dis-je.

— Cela n'est pas impossible », dit-il en pinçant les lèvres. Et il se leva brusquement ; il fit deux tours dans la chambre avec un pas ferme et vif, en se frottant les mains ; puis il dit : « Bah ! » et il s'assit.

« Mettez-vous là, dit-il, citoyen, et écoutez cela. N'est-ce pas étrange ? »

A chaque mot, il me regardait par-dessus ses lunettes vertes.

« N'est-ce pas singulier ? qu'en pensez-vous ? Ce petit duc d'York qui me fait insulter dans ses papiers ! »

Il frappait de la main sur la gazette anglaise et ses longues colonnes.

« Voilà une fausse colère, me dis-je ; mettons-nous en garde. »

« Les tyrans, poursuivit-il d'une voix aigre et criarde, les tyrans ne peuvent supposer la liberté nulle part. C'est une chose humiliante pour l'humanité. Voyez cette expression répétée à chaque page. Quelle affectation ! »

Et il jeta devant moi la gazette.

« Voyez, continua-t-il en me montrant du doigt le mot indiqué, voyez : *Robespierre's army. Robespierre's troops !* Comme si j'avais des armées ! comme si j'étais roi, moi ! comme si la France était Robespierre ! comme si tout venait de moi et retournait à moi ! *Les troupes de Robespierre !* Quelle injustice ! Quelle calomnie ! Hein ? »

Puis, reprenant sa tasse de camomille et relevant ses lunettes vertes pour m'observer en dessous :

« J'espère qu'ici on ne se sert jamais de ces incroyables expressions ? Vous ne les avez jamais entendues,

n'est-ce pas? Cela se dit-il dans la rue? — Non! c'est Pitt lui-même qui dicte cette opinion injurieuse pour moi! — Qui me fait donner le nom de dictateur en France? les contre-révolutionnaires, les anciens Dantonistes et les Hébertistes qui restent encore à la Convention; les fripons comme l'Hermina que je dénoncerai à la tribune; des valets de Georges d'Angleterre, des conspirateurs qui veulent me faire haïr par le peuple, parce qu'ils savent la pureté de mon civisme et que je dénonce leurs vices tous les jours: des Verrès, des Catilina, qui n'ont cessé d'attaquer le gouvernement républicain, comme Desmoulins, Ronsin et Chaumette. — Ces animaux immondes qu'on nomme des rois sont bien insolents de vouloir me mettre une couronne sur la tête! Est-ce pour qu'elle tombe comme la leur un jour? Il est dur qu'ils soient obéis ici par de faux républicains, par des voleurs qui me font des crimes de mes vertus. — Il y a six semaines que je suis malade, vous le savez bien, et que je ne parais plus au comité de salut public. Où donc est ma dictature? N'importe! la coalition qui me poursuit la voit partout; je suis un surveillant trop incommode et trop intègre. Cette coalition a commencé dès le moment de la naissance du gouvernement. Elle réunit tous les fripons et les scélérats. Elle a osé faire publier dans les rues que j'étais arrêté. Tué! oui; mais arrêté? je ne le serai pas. — Cette coalition a dit toutes les absurdités; que Saint-Just voulait sauver l'aristocratie, parce qu'il est né noble. — Eh! qu'importe comment il est né, s'il vit et meurt avec les bons principes? N'est-ce pas lui qui a proposé et fait passer à la Convention le décret du bannissement des ex-nobles, en les déclarant ennemis irréconciliables de la Révolution? Cette coalition a voulu ridiculiser la fête de l'Être suprême et l'histoire de Catherine Théos; cette coalition

contre moi seul m'accuse de toutes les morts, ressuscite tous les stratagèmes des Brissotins : ce que j'ai dit le jour de la fête valait cependant mieux que les doctrines de Chaumette et de Fouché, n'est-ce pas ? »

Je fis un signe de tête ; il continua.

« Je veux, moi, qu'on ôte des tombeaux leur maxime impie que la mort est un sommeil, pour y graver : *La mort est le commencement de l'immortalité.* »

Je vis dans ces phrases le prélude d'un discours prochain. Il en essayait les accords sur moi dans la conversation, à la façon de bien des discoureurs de ma connaissance.

Il sourit avec satisfaction, et but sa tasse. Il la replaça sur son bureau avec un air d'orateur à la tribune ; et comme je n'avais pas répondu à son idée, il y revint par un autre chemin, parce qu'il lui fallait absolument réponse et flatterie.

« Je sais que vous êtes de mon avis, citoyen, quoique vous ayez bien des choses des hommes d'autrefois. Mais vous êtes pur, c'est beaucoup. Je suis bien sûr au moins que vous n'aimeriez pas plus que moi le Despotisme militaire ; et, si l'on ne m'écoute pas vous le verrez arriver : il prendra les rênes de la Révolution si je les laisse flotter, et renversera la représentation avilie.

« Ceci me paraît très juste, citoyen », répondis-je. En effet, ce n'était pas si mal, et c'était prophétique.

Il fit encore son sourire de chat.

« Vous aimeriez encore mieux mon Despotisme, à moi, j'en suis sûr, hein ? »

Je dis en grimaçant aussi : « Eh !... mais !... » avec tout le vague qu'on peut mettre dans ces mots flottants.

« Ce serait, continua-t-il, celui d'un citoyen, d'un homme votre égal, qui y serait arrivé par la route de la vertu, et n'a jamais eu qu'une crainte, celle d'être

souillé par le voisinage impur des hommes pervers qui s'introduisent parmi les sincères amis de l'humanité. »

Il caresssait de la langue et des lèvres cette jolie petite longue phrase comme un miel délicieux.

« Vous avez, dis-je, beaucoup moins de voisins à présent, n'est-ce pas ? On ne vous coudoie guère. »

Il se pinça les lèvres, et plaça ses lunettes vertes droit sur les yeux pour cacher le regard.

« Parce que je vis dans la retraite, dit-il, depuis quelque temps. Mais je n'en suis pas moins calomnié. »

Tout en parlant, il prit un crayon et griffonna quelque chose sur un papier. J'ai appris cinq jours après que ce papier était une liste de guillotine, et ce quelque chose... mon nom.

Il sourit et se pencha en arrière.

« Hélas ! oui, calomnié poursuivit-il ; car, à parler sans plaisanterie, je n'aime que l'égalité, comme vous le savez, et vous devez le voir plus que jamais à l'indignation que m'inspirent ces papiers émanés des arsenaux de la tyrannie. »

Il froissa et foula avec un air tragique ces grands journaux anglais ; mais je remarquai bien qu'il se gardait de les déchirer.

« Ah ! Maximilien, me dis-je, tu les reliras seul plus d'une fois, et tu baiseras ardemment ces mots superbes et magiques pour toi : *les troupes de Robespierre!* »

Après sa petite comédie et la mienne, il se leva et marcha dans sa chambre en agitant convulsivement ses doigts, ses épaules et son cou.

Je me levai et marchai à côté de lui.

« Je voudrais vous donner ceci à lire avant de vous parler de ma santé, dit-il, et en causer avec vous. Vous connaissez mon amitié pour l'auteur. C'est un projet de Saint-Just. Vous verrez. Je l'attends ce matin ; nous en

causerons. Il doit être arrivé à Paris à présent, ajouta-t-il en tirant sa montre ; je vais le savoir. Asseyez-vous et lisez ceci. Je reviendrai. »

Il me donna un gros cahier chargé d'une écriture hardie et hâtée, et sortit brusquement, comme s'il se fût enfui. Je tenais le cahier, mais je regardais la porte par laquelle il était sorti, et je réfléchissais à lui. Je le connaissais de longue date. Aujourd'hui, je le voyais étrangement inquiet. Il allait entreprendre quelque chose ou craignait quelque entreprise. J'entrevis, dans la chambre où il passait, des figures d'agents secrets que j'avais vues plusieurs fois à ma suite, et je remarquai un bruit de pas comme de gens qui montaient et descendaient sans cesse depuis mon arrivée. Les voix étaient très basses. J'essayai d'entendre, mais vainement, et je renonçai à écouter. J'avoue que j'étais plus près de la crainte que de la confiance. Je voulus sortir de la chambre par où j'étais entré ; mais, soit méprise, soit précaution, on avait fermé la porte sur moi : j'étais enfermé.

Quand une chose est décidée, je n'y pense plus. Je m'assis, et je parcourus ce brouillon avec lequel Robespierre m'avait laissé en tête-à-tête.

UN LÉGISLATEUR

Ce n'était rien moins, monsieur, que des institutions immuables, éternelles, qu'il s'agissait de donner à la France, et lestement préparées pour elle par le citoyen Saint-Just, âgé de vingt-six ans.

Je lus d'abord avec distraction ; puis les idées me montèrent aux yeux, et je fus stupéfait de ce que je voyais.

« O naïf massacreur ! ô candide bourreau ! m'écriai-

je involontairement, que tu es un charmant enfant ! Eh ! d'où viens-tu, beau berger ? serait-ce pas de l'Arcadie ? de quels rochers descendent tes chèvres, ô Alexis ? »

Et en parlant ainsi je lisais :

« On laisse les enfants à la nature.

« Les enfants sont vêtus de toile en toutes les saisons.

« Ils sont nourris en commun et ne vivent que de racines, de fruits, de légumes et de laitage.

« Les hommes qui auront vécu sans reproche porteront une écharpe blanche à soixante ans.

« L'homme et la femme qui s'aiment sont époux.

« S'ils n'ont point d'enfants, ils peuvent tenir leur engagement secret.

« Tout homme âgé de vingt et un ans est tenu de déclarer dans le temple quels sont ses amis.

« Les amis porteront le deuil l'un de l'autre.

« Les amis creusent la tombe l'un de l'autre.

« Les amis sont placés les uns près des autres dans les combats.

« Celui qui dit qu'il ne croit pas à l'amitié, ou qui n'a pas d'ami, est banni.

« Un homme convaincu d'ingratitude est banni. »

« Quelles émigrations ! » dis-je.

« Si un homme commet un crime, ses amis sont bannis.

« Les meurtriers sont vêtus de noir toute leur vie, et seront mis à la mort s'ils quittent cet habit. »

« Ame innocente et douce, m'écriai-je, que nous sommes ingrats de t'accuser ! Tes pensées sont pures comme une goutte de rosée sur une feuille de rose, et nous nous plaignons pour quelques charretées d'hommes que tu envoies au couteau chaque jour à la même heure ! Et tu ne les vois seulement pas, ni ne les tou-

ches, bon jeune homme ! Tu écris seulement leurs noms sur du papier ! — moins que cela : tu vois une liste, et tu signes ! — moins que cela encore : tu ne la lis pas, et tu signes ! »

Ensuite je ris longtemps et beaucoup, du rire joyeux que vous savez, en parcourant ces institutions dites républicaines, et que vous pourrez lire quand vous voudrez ; ces lois de l'âge d'or, auxquelles ce béat cruel voulait ployer de force notre âge d'airain. Robe d'enfant dans laquelle il voulait faire tenir cette nation grande et vieillie. Pour l'y fourrer, il coupait la tête et les bras.

Lisez cela, vous le pourrez plus à votre aise que je ne le pouvais dans la chambre de Robespierre ; et si vous pensez, avec votre habituelle pitié, que ce jeune homme était à plaindre, en vérité vous me trouverez de votre avis cette fois, car la folie est la plus grande des infortunes.

Hélas ! il y a des folies sombres et sérieuses, qui ne jettent les hommes dans aucun discours insensé, qui ne les sortent guère du ton accoutumé du langage des autres, qui laisse la vue claire, libre et précise de tout, hors celle du point sombre et fatal. Ces folies sont froides, ces folies sont posées et réfléchies. Elles singent le sens commun à s'y méprendre, elles effrayent et imposent, elles ne sont pas facilement découvertes, leur masque est épais, mais elles sont.

Et que faut-il pour les donner ? Un rien, un petit déplacement imprévu dans la position d'un rêveur trop précoce.

Prenez au hasard, au fond d'un collège, quelque grand jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, tout plein de ses Spartiates et de ses Romains délavés dans de vieilles phrases, tout roide de son droit ancien et de

son droit moderne, ne connaissant du monde actuel et de ses mœurs que ses camarades et leurs mœurs, bien irrité de voir passer des voitures où il ne monte pas, méprisant les femmes parce qu'il ne connaît que les plus viles et confondant les faiblesses de l'amour tendre et élégant avec les dévergondages crapuleux de la rue ; jugeant tout un corps d'après un membre, tout un sexe d'après un être, et s'étudiant à former dans sa tête quelque synthèse universelle bonne à faire de lui un sage profond pour toute sa vie ; prenez-le dans ce moment, et faites-lui cadeau d'une petite guillotine en lui disant :

« Mon petit ami, voici un instrument au moyen duquel vous vous ferez obéir de toute la nation ; il ne s'agit que de tirer cela et de pousser ceci. C'est bien simple. »

Après avoir un peu réfléchi, il prendra d'une main son papier d'écolier et de l'autre le joujou ; et voyant qu'en effet on a peur il tirera et poussera jusqu'à ce qu'on l'écrase lui et sa mécanique.

Et à peine s'il sera un méchant homme. — Non ; il sera même, à la rigueur, un homme vertueux. Mais c'est qu'il aura tant lu dans de beaux livres : *juste sévérité ; salutaire massacre ;* et : *de vos plus chers parents saintement homicides*, et : *périsse l'univers plutôt qu'un principe !* et surtout *la vertu expiatrice de l'effusion du sang ;* idée monstrueuse, fille de la crainte, que, ma foi ! il croit en lui et, tout en répétant à lui-même : *Justum et tenacem propositi virum*, il arrive à l'impassibilité des douleurs d'autrui, il prend cette impassibilité pour grandeur et courage, et... il exécute.

Tout le malheur sera dans le tour de roue de la Fortune qui l'aura mis en haut et lui aura trop tôt donné cette chose fatale entre toutes : LE POUVOIR.

LA PROMENADE CROISÉE

J'avais fini par m'amuser des *Institutions* de Saint-Just, au point d'oublier totalement le lieu où j'étais. Je me plongeai avec délices dans une distraction complète, ayant dès longtemps fait l'abnégation totale d'une vie qui fut toujours triste. Tout à coup la porte par laquelle j'étais entré s'ouvrit encore. Un homme de trente ans environ, d'une belle figure, d'une taille haute, l'air militaire et orgueilleux, entra sans beaucoup de cérémonie. Ses bottes à l'écuyère, ses éperons, sa cravache, son large gilet blanc ouvert, sa cravate noire dénouée, l'auraient fait prendre pour un jeune général.

« Ah ! tu ne sais donc pas si on peut lui parler? dit-il en continuant de s'adresser au nègre qui lui avait ouvert la porte. Dis-lui que c'est l'auteur de *Caïus Gracchus* et de *Timoléon*. »

Le nègre sortit, ne répondit rien et l'enferma avec moi. L'ancien officier de dragons en fut quitte pour sa fanfaronnade, et entra jusqu'à la cheminée en frappant du talon.

« Y a-t-il longtemps que tu attends, citoyen ? me dit-il. J'espère que, comme représentant, le citoyen Robespierre me recevra bientôt et m'expédiera avant les autres. Je n'ai qu'un mot à lui dire, moi. »

Il se retourna et arrangea ses cheveux devant la glace.

« Je ne suis pas un solliciteur, moi. — Moi, je dis tout haut ce que je pense, et, sous le régime des tyrans Bourbons comme sous celui-ci, je n'ai pas fait le mystère de mes opinions, moi. »

Je posai mes papiers sur la table, et je le regardai avec un air de surprise qui lui en donna un peu à lui-même.

« Je n'aurais pas cru, lui dis-je sans me déranger, que vous vinssiez ainsi pour votre plaisir. »

Il quitta tout d'un coup son air de matador, et se mit dans un fauteuil près de moi :

« Ah çà ! franchement, me dit-il à voix basse, êtes-vous appelé comme je le suis, je ne sais pourquoi ? »

Je remarquai en cette occasion ce qui arrivait souvent alors, c'est que le tutoiement était une sorte de langage de comédie qu'on récitait comme un rôle, et que l'on quittait pour parler sérieusement.

« Oui, lui dis-je, je suis appelé, mais comme les médecins le sont souvent : cela m'inquiète peu, pour moi, du moins, ajoutai-je en appuyant sur ces derniers mots.

— Ah! pour vous ! » me dit-il en époussetant ses bottes avec sa cravache.

Puis il se leva et marcha dans la chambre en toussant avec un peu de mauvaise humeur.

Il revint.

« Savez-vous s'il est en affaire ? me dit-il.

— Je le suppose, répondis-je, citoyen Chénier. »

Il me prit la main impétueusement.

« Çà, me dit-il, vous ne m'avez pas l'air d'un espion. Qu'est-ce que l'on me veut ici ? Si vous savez quelque chose, dites-le-moi. »

J'étais sur les épines ; je sentais qu'on allait entrer, que peut-être on voyait, que certainement on écoutait. La Terreur était dans l'air, partout, et surtout dans cette chambre. Je me levai et marchai, pour qu'au moins on entendît de longs silences, et que la conversation ne parût pas suivie. Il me comprit et marcha dans la chambre dans le sens opposé. Nous allions d'un pas mesuré, comme deux soldats en faction qui se croisent ; chacun de nous prit, aux yeux l'un de l'autre, l'air de réfléchir

en lui-même et disait un mot en passant ; l'autre répondait en passant.

Je me frottai les mains.

« Il se pourrait, dis-je assez bas, en ne faisant semblant de rien et allant de la porte à la cheminée, qu'on nous eût réunis à dessein. » Et très haut : « Joli appartement ! »

Il revint de la cheminée à la porte, et, en me rencontrant au milieu, dit :

« Je le crois. » Puis en levant la tête : « Cela donne sur la cour. »

Je passai.

« J'ai vu votre père et votre frère, ce matin », dis-je. Et en criant : « Quel beau temps il fait ! »

Il repassa.

« Je le savais ; et mon père et moi nous ne nous voyons plus, et j'espère qu'André ne sera pas longtemps là. — Un ciel magnifique. »

Je le croisai encore.

« Tallien, dis-je, Courtois, Barras, Clauzel sont de bons citoyens. » Et avec enthousiasme : « C'est un beau sujet que *Timoléon !* »

Il me croisa en revenant.

« Et Barras, Collot-d'Herbois, Loiseau, Bourdon, Barrère, Boissy-d'Anglas... — J'aimais encore mieux mon *Fénelon.* »

Je hâtai la marche.

« Ceci peut durer encore quelques jours. — On dit les vers bien beaux. »

Il vint à grands pas et me coudoya.

« Les triumvirs ne passeront pas quatre jours. — Je l'ai lu chez la citoyenne Vestris. »

Cette fois, je lui serrai la main en traversant.

« Gardez-vous de nommer votre frère, on n'y pense pas. — On dit le dénouement bien beau. »

A la dernière passe, il me reprit chaudement la main.

« Il n'est sur aucune liste ; je ne le nommerai pas. — Il faut faire le mort. Le 9, je l'irai délivrer de ma main. — Je crains qu'il ne soit trop prévu. »

Ce fut la dernière traversée. On ouvrit ; nous étions aux deux bouts de la chambre.

UN PETIT DIVERTISSEMENT

Robespierre entra, il tenait Saint-Just par la main ; celui-ci, vêtu d'une redingote poudreuse, pâle et défait, arrivait à Paris. Robespierre jeta sur nous deux un coup d'œil rapide sous ses lunettes, et la distance où il nous vit l'un de l'autre me parut lui plaire ; il sourit en pinçant les lèvres.

« Citoyens, voici un voyageur de votre connaissance », dit-il.

Nous nous saluâmes tous trois, Joseph Chénier en fronçant le sourcil, Saint-Just avec un signe de tête brusque et hautain, moi gravement comme un moine.

Saint-Just s'assit à côté de Robespierre, celui-ci sur son fauteuil de cuir, devant son bureau, nous en face. Il y eut un long silence. Je regardai les trois personnages tour à tour. Chénier se renversait et se balançait avec un air de fierté, mais un peu d'embarras, sur sa chaise, comme rêvant à mille choses étrangères. Saint-Just, l'air parfaitement calme, penchait sur l'épaule sa belle tête mélancolique, régulière et douce, chargée de cheveux châtains flottants et bouclés ; ses grands yeux s'élevaient au ciel, et il soupirait. Il avait l'air d'un jeune saint. — Les persécuteurs prennent souvent des ma-

nières de victimes. Robespierre nous regardait comme un chat ferait de trois souris qu'il aurait prises.

« Voilà, dit Robespierre d'un air de fête, notre ami Saint-Just qui revient de l'armée. Il y a écrasé la trahison, il en fera autant ici. C'est une surprise, on ne l'attendait pas, n'est-ce pas, Chénier ? »

Et il le regarda de côté, comme pour jouir de sa contrainte.

« Tu m'as fait demander, citoyen ? dit Marie-Joseph Chénier avec humeur ; si c'est pour affaire, dépêchons-nous, on m'attend à la Convention.

— Je voulais, dit Robespierre d'un air empesé en me désignant, te faire rencontrer avec cet excellent homme qui porte tant d'intérêt à ta famille. »

J'étais pris. Marie-Joseph et moi nous nous regardâmes, et nous nous révélâmes toutes nos craintes par ce coup d'œil. Je voulus rompre les chiens.

« Ma foi, dis-je, j'aime les lettres, moi, et *Fénelon*...

— Ah ! à propos, interrompit Robespierre, je te fais compliment, Chénier, du succès de ton *Timoléon* dans les ci-devant salons où tu en fais la lecture. — Tu ne connais pas cela, toi ? » dit-il à Saint-Just avec ironie.

Celui-ci sourit d'un air de mépris, et se mit à secouer la poussière de ses bottes avec le pan de sa longue redingote, sans daigner répondre.

« Bah ! bah ! dit Joseph Chénier en me regardant, c'est trop peu de chose pour lui. »

Il voulait dire cela avec indifférence, mais le sang d'auteur lui monta aux joues.

Saint-Just, aussi parfaitement calme qu'à l'ordinaire, leva les yeux sur Chénier, et le contempla comme avec admiration.

« Un membre de la Convention qui s'amuse à cela en l'an II de la République me paraît un prodige, dit-il.

— Ma foi, quand on n'a pas la haute main dans les affaires, dit Joseph Chénier, c'est encore ce qu'on peut faire de mieux pour la nation. »

Saint-Just haussa les épaules.

Robespierre tira sa montre, comme attendant quelque chose, et d'un air pédant :

« Tu sais, citoyen Chénier, mon opinion sur les écrivains. Je t'excepte, parce que je connais tes vertus républicaines ; mais, en général, je les regarde comme les plus dangereux ennemis de la patrie. Il faut une volonté *une*. Nous en sommes là. Il la faut républicaine, et pour cela il ne faut que des écrivains républicains ; le reste corrompt le peuple. Il faut le rallier, ce peuple, et vaincre les bourgeois, de qui viennent nos dangers intérieurs. Il faut que le peuple s'allie à la Convention et elle à lui ; que les sans-culottes soient payés et *colérés*, et restent dans les villes. Qui s'oppose à mes vues? Les écrivains, les faiseurs de vers qui font du dédain rimé, qui crient : *O mon âme! fuyons dans les déserts;* ces gens-là découragent. La Convention doit traiter tous ceux qui ne sont pas utiles à la République comme des contre-révolutionnaires.

— C'est bien sévère, dit Marie-Joseph assez effrayé, mais plus piqué encore.

— Oh ! je ne parle pas pour toi, poursuivit Robespierre d'un ton mielleux et radouci ; toi, tu as été un guerrier, tu es législateur, et, quand tu ne sais que faire, Poète.

— Pas du tout ! pas du tout ! dit Joseph, singulièrement vexé ; je suis au contraire né Poète, et j'ai perdu mon temps à l'armée et à la Convention. »

J'avoue que, malgré la gravité de la sitution, je ne pus m'empêcher de sourire de son embarras.

Son frère aurait pu parler ainsi ; mais Joseph, selon

moi, se trompait un peu sur lui-même; aussi l'Incorruptible, qui était, au fond de mon avis, poursuivit pour le tourmenter:

« Allons ! allons ! dit-il avec une galanterie fausse et fade, allons, tu es trop modeste, tu refuses deux couronnes de Laurier pour une couronne de Roses pompon.

— Mais il me semblait que tu aimais ces fleurs-là toi-même autrefois, citoyen ! dit Chénier ; j'ai lu de toi des couplets fort agréables sur une coupe et un festin. Il y avait :

O Dieux ! que vois-je, mes amis?
Un crime trop notoire.
O malheur affreux !
O scandale honteux !
J'ose le dire à peine ;
Pour vous j'en rougis,
Pour moi j'en gémis,
Ma coupe n'est pas pleine.

« Et puis un certain madrigal où il y avait :

Garde toujours ta modestie;
Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée :
Tu n'en seras que mieux aimée
Si tu crains de ne l'être pas.

« C'était joli ! et nous avons aussi deux discours sur la peine de mort, l'un contre, l'autre pour ; et puis un éloge de Gresset, où il y avait cette belle phrase, que je me rappelle encore tout entière :

« Oh ! lisez le *Vert-Vert*, vous qui aspirez au mérite de badiner et d'écrire avec grâce ; lisez-le, vous qui ne cherchez que l'amusement, et vous connaîtrez de nouvelles sources de plaisirs. Oui, tant que la langue française subsistera, le *Vert-Vert* trouvera des admirateurs. Grâce au pouvoir du génie, les aventures d'un perroquet

occuperont encore nos derniers neveux. Une foule de héros est restée plongée dans un éternel oubli, parce qu'elle n'a point trouvé une plume digne de célébrer ses exploits ; mais toi, heureux *Vert-Vert*, ta gloire passera à la postérité la plus reculée ! O Gresset ! tu fus le plus grand des poètes ! — répandons des fleurs, etc., etc., etc. »

« C'était fort agréable.

« J'ai encore cela chez moi, imprimé sous le nom de *M. de Robespierre, avocat en parlement.* »

L'homme n'était pas commode à persifler. Il fit de sa face de chat une face de tigre, et crispa les ongles.

Saint-Just, ennuyé, et voulant l'interrompre, lui prit le bras.

« A quelle heure t'attend-on aux Jacobins ?

— Plus tard, dit Robespierre avec humeur ; laisse-moi, je m'amuse. »

Le rire dont il accompagna ce mot fit claquer ses dents.

« J'attends quelqu'un, ajouta-t-il. — Mais toi, Saint-Just, que fais-tu des Poètes ?

— Je te l'ai lu, dit Saint-Just, ils ont un dixième chapitre de mes institutions,

— Eh bien ! qu'y font-ils ? »

Saint-Just fit une moue de mépris, et regarda autour de lui à ses pieds, comme s'il eût cherché une épingle perdue sur le tapis.

« Mais... dit-il... des hymnes qu'on leur commandera le premier jour de chaque mois, en l'honneur de l'Éternel et des bons citoyens, comme le voulait Platon. Le 1er de Germinal, ils célébreront la nature et le peuple ; en Floréal, l'amour et les époux ; en Prairial, la victoire ; en Messidor, l'adoption ; en Thermidor, la jeunesse ; en Fructidor, le bonheur ; en Vendemiaire, la vieillesse ; en Brumaire, l'âme immortelle ; en Fri-

maire, la sagesse ; en Nivôse, la patrie ; en Pluviôse, le travail, et en Ventôse, les amis. »

Robespierre applaudit.

« C'est parfaitement réglé, dit-il.

— Et : l'inspiration ou la mort », dit Joseph Chénier en riant.

Saint-Just se leva gravement.

« Eh ! pourquoi pas, dit-il, si leurs vertus patriotiques ne les enflamment pas ! Il n'y a que deux principes : la Vertu ou la Terreur. »

Ensuite il baissa la tête, et demeura tranquillement le dos à la cheminée, comme ayant tout dit, et convaincu dans sa conscience qu'il savait toutes choses. Son calme était parfait, sa voix inaltérable et sa physionomie candide, extatique et régulière.

« Voilà l'homme que j'appellerais un Poète, dit Robespierre en le montrant, il voit en grand, lui ; il ne s'amuse pas à des formes de style plus ou moins habiles ; il jette des mots comme des éclairs dans les ténèbres de l'avenir, et il sent que la destinée des hommes secondaires qui s'occupent du détail des idées est de mettre en œuvre les nôtres : que nulle race n'est plus dangereuse pour la liberté, plus ennemie de l'égalité, que celle des aristocrates de l'intelligence, dont les réputations isolées exercent une influence partielle, dangereuse, et contraire à l'*unité* qui doit tout régir. »

Après sa phrase, il nous regarda. — Nous nous regardions. — Nous étions stupéfaits. Saint-Just approuvait du geste, et caressait ces opinions jalouses et dominatrices, opinions que se feront toujours les pouvoirs qui s'acquièrent par l'action et le mouvement, pour tâcher de dompter ces puissances mystérieuses et indépendantes qui ne se forment que par la méditation qui produit leurs œuvres, et l'admiration qu'elles excitent.

Les parvenus, favoris de la fortune, seront éternellement irrités, comme Aman, contre ces sévères Mardochées qui viennent s'asseoir, couverts de cendre, sur les degrés de leurs palais, refusant seuls de les adorer, et les forçant parfois de descendre de leur cheval et de tenir en main la bride du leur.

Joseph Chénier ne savait comment revenir de l'étonnement où il était d'entendre de pareilles choses. Enfin le caractère emporté de sa famille prit le dessus.

« Au fait, me dit-il, j'ai connu dans ma vie des poètes à qui il ne manquait pour l'être qu'une chose, c'était la poésie. »

Robespierre cassa une plume dans ses doigts et prit un journal, comme n'ayant pas entendu.

Saint-Just, qui était au fond assez naïf et tout d'une pièce, comme un écolier non dégrossi, prit la chose au sérieux, et il se mit à parler de lui-même avec une satisfaction sans bornes et une innocence qui m'affligeait pour lui :

« Le citoyen Chénier a raison, dit-il en regardant fixement le mur devant lui, sans voir autre chose que son idée : je sens bien que j'étais poète, moi, quand j'ai dit :

« *Les grands hommes ne meurent pas dans leur lit.* — Et — *Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau.* — Et — *Je méprise la poussière qui me compose, et qui vous parle.* — Et — *La société n'est pas l'ouvrage de l'homme.* — Et — *Le bien même est souvent un moyen d'intrigue; soyons ingrats si nous voulons sauver la patrie.*

— Ce sont, dis-je, belles maximes et paradoxes plus ou moins spartiates et plus ou moins connus, mais non de la Poésie. »

Saint-Just me tourna le dos brusquement et avec humeur.

Nous nous tûmes tous quatre.

La conversation en était arrivée à ce point où l'on ne pouvait plus ajouter un mot qui ne fût un coup, et Marie-Joseph et moi n'étions pas les plus accoutumés à frapper.

Nous sortîmes d'embarras d'une manière imprévue, car tout à coup Robespierre prit une petite clochette sur son bureau et sonna vivement. Un nègre entra et introduisit un homme âgé, qui, à peine laissé dans la chambre, resta saisi d'étonnement et d'effroi.

« Voici encore quelqu'un de votre connaissance, dit Robespierre : je vous ai préparé à tous une petite entrevue. »

C'était M. de Chénier en présence de son fils. Je frémis de tout mon corps. Le père recula. Le fils baissa les yeux, puis me regarda. Robespierre riait. Saint-Just le regardait pour deviner.

Ce fut le vieillard qui rompit le silence le premier. Tout dépendait de lui, et personne ne pouvait plus le faire taire ou le faire parler. Nous attendîmes, comme on attend un coup de hache.

Il s'avança avec dignité vers son fils.

« Il y a longtemps que je ne vous ai vu, Monsieur, dit-il ; je vous fais l'honneur de croire que vous venez pour le même motif que moi. »

Ce Marie-Joseph Chénier, si hautain, si grand, si fort, si farouche, était ployé en deux par la contrainte et la douleur.

« Mon père, dit-il lentement, en pesant sur chaque syllabe, mon Dieu ! mon père, avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez dire ? »

Le père ouvrit la bouche, le fils se hâta de parler haut pour étouffer sa voix.

« Je sais... je devine... à peu près... à peu de chose près l'affaire... »

Et se tournant vers Robespierre en souriant :

« Affaire bien légère, futile, en vérité... »

Et à son père :

« Dont vous voulez parler. Mais je crois que vous auriez pu me la remettre entre les mains. Je suis député... moi... Je sais...

— Monsieur, je sais ce que vous êtes, dit M. de Chénier...

— Non, en vérité, dit Joseph en s'approchant, vous n'en savez rien, absolument rien. Il y a si longtemps, citoyens, qu'il n'a voulu me voir, mon pauvre père ! Il ne sait pas seulement ce qui se passe dans la République. Je suis sûr que ce qu'il vient de vous dire, il n'en est pas même bien certain. »

Et il lui marcha sur le pied. Mais le vieillard se recula de lui.

« C'est votre devoir, Monsieur, que je veux remplir moi-même, puisque vous ne le faites pas.

— Oh ! Dieu du ciel et de la terre ! s'écria Marie-Joseph au supplice.

— Ne sont-ils pas curieux tous les deux ? dit Robespierre à Saint-Just d'une voix aigre et en jouissant horriblement. Qu'ont-ils donc à crier tant ?

— J'ai, dit le vieux père en s'avançant vers Robespierre, j'ai le désespoir dans le cœur en voyant... »

Je me levai pour l'arrêter par le bras.

« Citoyen, dit Joseph Chénier à Robespierre, permets-moi de te parler en particulier, ou d'emmener mon père d'ici un moment. Je le crois malade et un peu troublé.

— Impie, dit le vieillard, veux-tu être aussi mauvais fils que mauvais... ?

— Monsieur, dis-je en lui coupant la parole, il était inutile de me consulter ce matin.

— Non, non ! dit Robespierre avec sa voix aiguë et son incroyable sang-froid ; non, ma foi, je ne veux pas que ton père me quitte, Chénier ! Je lui ai donné audience ; il faut bien que j'écoute. — Et pourquoi donc veux-tu qu'il s'en aille ? — Que crains-tu donc qu'il m'apprenne ? — Ne sais-je pas à peu près tout ce qui se passe, et même tes ordonnances du matin, docteur?

— C'est fini ! » dis-je en retombant accablé sur ma chaise.

Marie-Joseph, par un dernier effort, s'avança hardiment et se plaça de force entre son père et Robespierre.

« Après tout, dit-il à celui-ci, nous sommes égaux, nous sommes frères, n'est-ce pas ? Eh bien moi, je puis te dire, citoyen, des choses que tout autre qu'un représentant à la Convention nationale n'aurait pas le droit de te dire, n'est-ce pas ? — Eh bien, je te dis que mon bon père que voici, mon bon vieux père, qui me déteste à présent, parce que je suis député, va te conter quelque affaire de famille bien au-dessous de tes graves occupations, vois-tu, citoyen Robespierre ! Tu as de grandes affaires, toi, tu es seul ; tu marches seul; toutes ces choses d'intérieur, ces petites brouilleries, tu les ignores, heureusement pour toi. Tu ne dois pas t'en occuper. »

Et il le pressait par les deux mains.

« Non, je ne veux pas absolument que tu l'écoutes, vois-tu ; je ne veux pas. » Et, faisant le rieur : « Mais c'est que ce sont de vraies niaiseries qu'il va te dire. »

Et en bavardant plus bas :

« Quelque plainte de ma conduite passée, de vieilles, vieilles idées monarchiques qu'il a. Je ne sais quoi, moi. Écoute, mon ami, toi, notre grand citoyen, notre maître, — oui, je pense franchement, notre maître ! — va, va à tes affaires, à l'Assemblée où l'on t'écoute ; — ou plutôt, tiens, renvoie-nous. — Oui, tiens, franchement, mets-nous à la porte : nous sommes de trop. — Messieurs, nous sommes indiscrets, partons. »

Il prenait son chapeau, pâle et haletant, couvert de sueur, tremblant.

« Allons, docteur ; allons, mon père, j'ai à vous parler. Nous sommes indiscrets. — Et Saint-Just, donc, qui arrive de si loin pour le voir ! de l'armée du Nord ! N'est-il pas vrai, Saint-Just ? »

Il allait, il venait, il avait les larmes aux yeux ; il prenait Robespierre par le bras, son père par les épaules : il était fou.

Robespierre se leva et, avec un air de bonté perfide, tendit la main au vieillard par devant son fils. — Le père crut tout sauvé ; nous sentîmes tout perdu. M. de Chénier s'attendrit de ce seul geste, comme font les vieillards faibles.

« Oh ! vous êtes bon ! s'écria-t-il. C'est un système que vous avez, n'est-ce pas ? c'est un système qui fait qu'on vous croit mauvais. Rendez-moi mon fils aîné, monsieur de Robespierre ! Rendez-le-moi, je vous en conjure ; il est à Saint-Lazare. C'est bien le meilleur des deux, allez ; vous ne le connaissez pas ! il vous admire beaucoup, et il admire tous ces messieurs aussi ; il m'en parle souvent. Il n'est point exagéré du tout, quoi qu'on ait pu vous dire. Celui-ci a peur de se compromettre, et ne vous a pas parlé : mais moi, qui suis père, Monsieur, et qui suis bien vieux, je n'ai pas peur. D'ailleurs, vous êtes un homme comme il faut, il

ne s'agit que de voir votre air et vos manières ; et avec un homme comme vous on s'entend toujours, n'est-ce pas ?

Puis à son fils :

« Ne me faites point de signes ! ne m'interrompez pas ! vous m'importunez ! laissez Monsieur agir selon son cœur : il s'entend un peu mieux que vous en gouvernement, peut-être ! Vous avez toujours été jaloux d'André, dès votre enfance. Laissez-moi, ne me parlez pas. »

Le malheureux frère ! il n'aurait pas parlé, il était muet de douleur, et moi aussi.

« Ah ! dit Robespierre en s'asseyant et ôtant ses lunettes paisiblement et avec soulagement ; voilà donc leur grande affaire ! Dis donc, Saint-Just ! ne s'imaginaient-ils pas que j'ignorais l'emprisonnement du petit frère ? Ces gens-là me croient fou, en vérité. Seulement il est bien vrai que je ne me serais pas occupé de lui d'ici à quelques jours. Eh bien, ajouta-t-il en prenant sa plume et griffonnant, on va faire passer l'affaire de ton fils.

— Voilà ! dis-je en étouffant.

— Comment ! passer ? dit le père interdit.

— Oui, citoyen, dit Saint-Just, en lui expliquant froidement la chose, passer au tribunal révolutionnaire, où il pourra se défendre.

— Et André ? dit M. de Chénier.

— Lui ! répondit Saint-Just, à la Conciergerie.

— Mais il n'y avait pas de mandat d'arrêt contre André ! dit son père.

— Eh bien, il dira cela au tribunal, répondit Robespierre ; tant mieux pour lui. »

Et en parlant il écrivait toujours.

« Mais à quoi bon l'y envoyer ? disait le pauvre vieillard.

— Pour qu'il se justifie, répondait aussi froidement Robespierre, écrivant toujours.

— Mais l'écoutera-t-on ? » dit Marie-Joseph.

Robespierre mit ses lunettes et le regarda fixement : ses yeux luisaient sous leurs yeux verts comme ceux des hiboux.

« Soupçonnes-tu l'intégrité du tribunal révolutionnaire ? » dit-il.

Marie-Joseph baissa la tête, et dit :

« Non ! » en soupirant profondément.

Saint-Just dit gravement :

« Le tribunal absout quelquefois.

— Quelquefois ! dit le père tremblant et debout.

— Dis donc, Saint-Just, reprit Robespierre en recommençant à écrire, sais-tu que c'est aussi un Poète, celui-là ? Justement nous parlions d'eux, et ils parlent de nous ; tiens, voilà une gentillesse de sa façon. C'est tout nouveau, n'est-il pas vrai, Docteur ? Dis donc, Saint-Just, il nous appelle *bourreaux*, *barbouilleurs de lois*.

— Rien que cela ! » dit Saint-Just en prenant le papier, que je ne reconnus que trop, et qu'il avait fait dérober par ses merveilleux espions.

Tout à coup Robespierre tira sa montre, se leva brusquement et dit : « *Deux heures !* »

Il nous salua, et courut à la porte de sa chambre par laquelle il était entré avec Saint-Just. Il l'ouvrit, entra le premier et à demi dans l'autre appartement, où j'aperçus des hommes, et laissant sa main sur la clef comme avec une sorte de crainte et prêt à nous fermer la porte au nez, dit d'une voix aigre, fausse et ferme :

« Ceci est seulement pour vous faire voir que je sais tout ce qui se passe assez promptement. »

Puis, se tournant vers Saint-Just, qui le suivait paisiblement avec un sourire ineffable de douceur :

« Dis donc, Saint-Just, je crois que je m'entends aussi bien que les Poètes à composer des scènes de famille.

— Attends, Maximilien ! cria Marie-Joseph en lui montrant le poing et en s'en allant par la porte opposée, qui, cette fois, s'ouvrit d'elle-même, je vais à la Convention avec Tallien !

— Et moi aux Jacobins, dit Robespierre avec sécheresse et orgueil.

— Avec Saint-Just », ajouta Saint-Just d'une voix terrible.

En suivant Marie-Joseph pour sortir de la tanière :

« Reprenez votre second fils, dis-je au père; car vous venez de tuer l'aîné. »

Et nous sortîmes sans oser nous retourner pour le voir.

UN SOIR D'ÉTÉ

Ma première action fut de cacher Joseph Chénier. Personne alors, malgré la Terreur, ne refusait son toit à une tête menacée. Je trouvai vingt maisons. J'en choisis une pour Marie-Joseph. Il s'y laissa conduire en pleurant comme un enfant. Caché le jour, il courait la nuit chez tous les représentants, ses amis, pour leur donner du courage. Il était navré de douleur, il ne parlait plus que pour hâter le renversement de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon. Il ne vivait plus que de cette idée. Je m'y livrai comme lui, comme lui je me cachai. J'étais partout, excepté chez moi. Quand Joseph Chénier se rendait à la Convention, il entrait et sortait entouré d'amis et de représentants auxquels on n'osait toucher. Une fois dehors, on le faisait disparaître, et la troupe

même des espions de Robespierre, la plus subtile volée de sauterelles qui jamais se soit abattue sur Paris comme une plaie, ne put trouver sa trace. La tête d'André Chénier dépendait d'une question de temps.

Il s'agissait de savoir ce qui mûrirait le plus vite, ou la colère de Robespierre, ou la colère des conjurés. Dès la première nuit qui suivit cette triste scène, du 5 au 6 thermidor, nous visitâmes tous ceux qu'on nomma depuis *thermidoriens*, tous, depuis Tallien jusqu'à Barras, depuis Lecointre jusqu'à Vadier. Nous les unissions d'intention sans les rassembler. — Chacun était décidé, mais tous ne l'étaient pas.

Je revins triste. Voici le résultat de ce que j'ai vu :

La République était minée et contre-minée. La mine de Robespierre partait de l'Hôtel de Ville : la contre-mine de Tallien, des Tuileries. Le jour où les mineurs se rencontreraient serait le jour de l'explosion. Mais il y avait unité du côté de Robespierre, désunion dans les conventionnels qui attendaient son attaque. Nos efforts pour les presser de commencer n'aboutirent cette nuit et la nuit suivante, du 6 au 7, qu'à des conférences timides et partielles. Les Jacobins étaient prêts dès longtemps. La Convention voulait attendre les premiers coups. Le 7, quand le jour vint, on en était là.

Paris sentait la terre remuer sous lui. L'événement futur se respirait dans les carrefours, comme il arrive toujours ici. Les places étaient encombrées de parleurs. Les portes étaient béantes. Les fenêtres questionnaient les rues.

Nous n'avions rien pu savoir de Saint-Lazare. Je m'y étais montré. On m'avait fermé la porte avec fureur, et presque arrêté. J'avais perdu la journée en recherches vaines. Vers six heures du soir, des groupes couraient les places publiques. Des hommes agités jetaient une

nouvelle dans les rassemblements et s'enfuyaient. On disait : « Les sections vont prendre les armes. On conspire à la Convention. — Les Jacobins conspirent. — La Commune suspend les décrets de la Convention. — Les canonniers viennent de passer. »

On criait :

« Grande pétition des Jacobins de la Convention en faveur du peuple. »

Quelquefois, toute une rue courait et s'enfuyait sans savoir pourquoi, comme balayée par le vent. Alors, les enfants tombaient, les femmes criaient, les volets des boutiques se fermaient, et puis le silence régnait pour un peu de temps, jusqu'à ce qu'un nouveau trouble vînt tout remuer.

Le soleil était voilé comme par un commencement d'orage. La chaleur était étouffante. Je rôdai autour de ma maison de la place de la Révolution, et, pensant tout d'un coup qu'après deux nuits ce serait là qu'on me chercherait le moins, je passai l'arcade, et j'entrai. Toutes les portes étaient ouvertes ; les portiers dans les rues. Je montai, j'entrai seul ; je trouvai tout comme je l'avais laissé : mes livres épars et un peu poudreux, mes fenêtres ouvertes. Je me reposai un moment près de la fenêtre qui donnait sur la place.

Tout en réfléchissant, je regardais d'en haut ces Tuileries éternellement régnantes et tristes, avec leurs marronniers verts, et la longue maison sur la longue terrasse des Feuillants ; les arbres des Champs-Elysées, tout blancs de poussière ; la place toute noire de têtes d'hommes, et, au milieu, l'une devant l'autre, deux choses de bois peint : la statue de la Liberté et la Guillotine.

Cette soirée était pesante. Plus le soleil se cachait derrière les arbres et sous le nuage lourd et bleu en se cou-

chant, plus il lançait des rayons obliques et coupés sur les bonnets rouges et les chapeaux noirs, lueurs tristes qui donnaient à cette foule agitée l'aspect d'une mer sombre tachetée par des flaques de sang. Les voix confuses n'arrivaient plus à la hauteur de mes fenêtres les plus voisines du toit que comme la voix des vagues de l'Océan, et le roulement lointain du tonnerre ajoutait à cette sombre illusion. Les murmures prirent tout à coup un accroissement prodigieux ; et je vis toutes les têtes et les bras se tourner vers les boulevards, que je ne pouvais apercevoir. Quelque chose qui venait de là excitait les cris et les huées, le mouvement et la lutte. Je me penchai inutilement, rien ne paraissait, et les cris ne cessaient pas. Un désir invincible de voir me fit oublier ma situation : je voulus sortir, mais j'entendis sur l'escalier une querelle qui me fit bientôt fermer la porte. Des hommes voulaient monter, et le portier, convaincu de mon absence, leur montrait, par ces clefs doubles, que je n'habitais plus la maison. Deux voix nouvelles survinrent et dirent que c'était vrai, qu'on avait tout retourné il y avait une heure. J'étais arrivé à temps. On descendait avec grand regret. A leurs imprécations, je reconnus de quelle part étaient venus ces hommes. Force me fut de retourner tristement à ma fenêtre, prisonnier chez moi.

Le grand bruit croissait de minute en minute, et un bruit supérieur s'approchait de la place, comme le bruit des canons au milieu de la fusillade. Un flot immense de peuple armé de piques enfonça la vaste mer du peuple désarmé de la place, et je vis enfin la cause de ce tumulte sinistre.

C'était une charrette, mais une charrette peinte de rouge et chargée de quatre-vingts corps vivants. Ils étaient tous debout, pressés l'un contre l'autre. Toutes

les tailles, tous les âges étaient liés en faisceau. Tous avaient la tête découverte, et l'on voyait des cheveux blancs, des têtes sans cheveux, de petites têtes blondes à hauteur de ceinture, des robes blanches, des habits de paysans, d'officiers, de prêtres, de bourgeois ; j'aperçus même deux femmes qui portaient leur enfant à la mamelle et nourrissaient jusqu'à la fin, comme pour léguer à leurs fils tout leur lait, tout leur sang et toute leur vie, qu'on allait prendre. Je vous l'ai dit, cela s'appelait une *fournée*.

La charge était si pesante que trois chevaux ne pouvaient la traîner. D'ailleurs, et c'était la cause du bruit à chaque pas on arrêtait la voiture, et le peuple jetait de grands cris. Les chevaux reculaient l'un sur l'autre, et la charrette était comme assiégée. Alors, par-dessus leurs gardes, les condamnés tendaient les bras à leurs amis.

On eût dit une nacelle surchargée qui va faire naufrage et que du bord on veut sauver. A chaque essai des gendarmes et des Sans-Culottes pour marcher en avant, le peuple jetait un cri immense et refoulait le cortège avec toutes ses poitrines et toutes ses épaules ; et, interposant devant l'arrêt son tardif et terrible *veto*, il criait d'une voix longue, confuse, croissante, qui venait à la fois de la Seine, des ponts, des quais, des avenues, des arbres, des bornes et des pavés :

« Non ! non ! non ! »

A chacune de ces grandes marées d'hommes, la charrette se balançait sur ses roues comme un vaisseau sur ses ancres, et elle était presque soulevée avec toute sa charge. J'espérais toujours la voir verser. Le cœur me battait violemment. J'étais tout entier hors de ma fenêtre, enivré, étourdi par la grandeur du spectacle. Je ne respirais pas. J'avais toute l'âme et toute la vie dans les yeux.

Dans l'exaltation où m'élevaît cette grande vue, il me semblait que le ciel et la terre y étaient acteurs. De temps à autre venait du nuage un petit éclair, comme un signal. La face noire des Tuileries devenait rouge et sanglante, les deux carrés d'arbres se renversaient en arrière comme ayant horreur. Alors le peuple gémissait ; et, après sa grande voix, celle du nuage reprenait et roulait tristement.

L'ombre commençait à s'étendre, celle de l'orage avant celle de la nuit. Une poussière sèche volait au-dessus des têtes et cachait souvent à mes yeux tout le tableau. Cependant je ne pouvais arracher ma vue de cette charrette ballottée. Je lui tendais les bras d'en haut, je jetais des cris inentendus ; j'invoquais le peuple ! Je lui disais « Courage ! » et ensuite je regardais si le ciel ne ferait pas quelque chose.

Je m'écriai :

« Encore trois jours ! encore trois jours ! ô Providence ! ô Destin ! ô Puissances à jamais inconnues ! ô vous le Dieu ! vous les Esprits ! vous les Maîtres ! les Eternels ! si vous entendez, arrêtez-les pour trois jours encore ! »

La charrette allait toujours pas à pas, lentement, heurtée, arrêtée, mais, hélas ! en avant. Les troupes s'accroissaient autour d'elle. Entre la Guillotine et la Liberté, des baïonnettes luisaient en masse. Là semblait être le port où la chaloupe était attendue. Le peuple, las du sang, le peuple, irrité, murmurait davantage, mais il agissait moins qu'en commençant. Je tremblai, mes dents se choquèrent.

Avec mes yeux, j'avais vu l'ensemble du tableau ; pour voir le détail, je pris une *longue-vue*. La charrette était déjà éloignée de moi, en avant. J'y reconnus pourtant un homme en habit gris, les mains derrière le dos.

Je ne sais si elles étaient attachées. Je ne doutai pas que ce ne fût André Chénier. La voiture s'arrêta encore. On se battait. Je vis un homme en bonnet rouge monter sur les planches de la Guillotine et arranger un panier.

Ma vue se troublait : je quittai ma lunette pour essuyer le verre et mes yeux.

L'aspect général de la place changeait à mesure que la lutte changeait de terrain. Chaque pas que les chevaux gagnaient semblait au peuple une défaite qu'il éprouvait. Les cris étaient moins furieux et plus douloureux. La foule s'accroissait pourtant et empêchait la marche plus que jamais par le nombre plus que par la résistance.

Je repris la longue-vue, et je revis les malheureux embarqués qui dominaient de tout le corps les têtes de la multitude. J'aurais pu les compter en ce moment. Les femmes m'étaient inconnues. J'y distinguai de pauvres paysannes, mais non les femmes que je craignais d'y voir. Les hommes, je les ai vus à Saint-Lazare. André causait en regardant le soleil couchant. Mon âme s'unit à la sienne ; et tandis que mon œil suivait de loin le mouvement de ses lèvres, ma bouche disait tout haut ses derniers vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.

Tout à coup un mouvement violent qu'il fit me força de quitter ma lunette et de regarder toute la place où je n'entendais plus de cris.

Le mouvement de la multitude était devenu rétrograde tout à coup.

Les quais, si remplis, si encombrés, se vidaient. Les masses se coupaient en groupes, les groupes en familles,

les familles en individus. Aux extrémités de la place, on courait pour s'enfuir dans une grande poussière. Les femmes couvraient leurs têtes et leurs enfants de leurs robes. La colère était éteinte... Il pleuvait.

Qui connaît Paris comprendra ceci. Moi, je l'ai vu. Depuis encore je l'ai revu dans des circonstances graves et grandes.

Aux cris tumultueux, aux jurements, aux longues vociférations, succédèrent des murmures plaintifs qui semblaient un sinistre adieu, de lentes et rares exclamations, dont les notes prolongées, basses et descendantes, exprimaient l'abandon de la résistance et gémissaient sur leur faiblesse. La Nation, humiliée, ployait le dos et roulait par troupeaux entre une fausse statue, une Liberté qui n'était que l'image d'une image, et un réel Echafaud teint de son meilleur sang.

Ceux qui se pressaient voulaient voir ou voulaient s'enfuir. Nul ne voulait rien empêcher. Les bourreaux saisirent le moment. La mer était calme, et leur hideuse barque arriva à bon port. La Guillotine leva son bras.

En ce moment plus aucune voix, plus aucun mouvement sur l'étendue de la place. Le bruit clair et monotone d'une large pluie était le seul qui se fît entendre, comme celui d'un immense arrosoir. Les larges rayons d'eau s'étendaient devant mes yeux et sillonnaient l'espace. Mes jambes tremblaient : il me fut nécessaire d'être à genoux.

Là je regardais et j'écoutais sans respirer. La pluie était encore assez transparente pour que ma lunette me fît apercevoir la couleur du vêtement qui s'élevait entre les poteaux. Je voyais aussi un jour blanc entre le bras et le billot et quand une ombre comblait cet intervalle, je fermais les yeux. Un grand cri des spectateurs m'avertissait de les rouvrir.

Trente-deux fois je baissai la tête ainsi, disant une prière désespérée, que nulle oreille humaine n'entendra jamais, et que moi seul j'ai pu concevoir.

Après le trente-troisième cri, je vis l'habit gris tout debout. Cette fois, je résolus d'honorer le courage de son génie en ayant le courage de voir toute sa mort : je me levai.

La tête roula, et ce qu'il *avait là* s'enfuit avec le sang.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

SOUVENIRS

DE

SERVITUDE MILITAIRE

Ave, Cæsar, morituri te salutant !

POURQUOI J'AI RASSEMBLÉ CES SOUVENIRS

S'il est vrai, selon le poète catholique, qu'il n'y ait pas de plus grande peine que de se rappeler un temps heureux, dans la misère, il est aussi vrai que l'âme trouve quelque bonheur à se rappeler, dans un moment de calme et de liberté, les temps de peine ou d'esclavage. Cette mélancolique émotion me fait jeter en arrière un triste regard sur quelques années de ma vie, quoique ces années soient bien proches de celle-ci, et que cette vie ne soit pas bien longue encore.

Je ne puis m'empêcher de dire combien j'ai vu de souffrances peu connues et courageusement portées par une race d'hommes toujours dédaignée ou honorée outre mesure, selon que les nations la trouvent utile ou nécessaire.

Cependant ce sentiment ne me porte pas seul à cet écrit, et j'espère qu'il pourra servir à montrer quelque-

fois, par des détails de mœurs observés de mes yeux, ce qu'il nous reste encore d'arriéré et de barbare dans l'organisation toute moderne de nos Armées permanentes, où l'homme de guerre est isolé du citoyen, où il est malheureux et féroce, parce qu'il sent sa condition mauvaise et absurde. Il est triste que tout se modifie au milieu de nous, et que la destinée des Armées soit la seule immobile. La loi chrétienne a changé une fois les usages farouches de la guerre : mais les conséquences des nouvelles mœurs qu'elle introduisit n'ont pas été poussées assez loin sur ce point. Avant elle, le vaincu était massacré ou esclave pour la vie, les villes prises, saccagées, les habitants chassés et dispersés; aussi chaque Etat épouvanté se tenait-il constamment prêt à des mesures désespérées, et la défense était aussi atroce que l'attaque. A présent, les villes conquises n'ont rien à craindre que de payer des contributions. Ainsi la guerre s'est civilisée, mais non les Armées; car non seulement la routine de nos coutumes leur a conservé tout ce qu'il y avait de mauvais en elles; mais l'ambition ou les terreurs des gouvernements ont accru le mal, en les séparant chaque jour du pays, et en leur faisant une Servitude plus oisive et plus grossière que jamais. Je crois peu aux bienfaits des subites organisations; mais je conçois ceux des améliorations successives. Quand l'attention générale est attirée sur une blessure, la guérison tarde peu. Cette guérison sans doute est un problème difficile à résoudre pour le législateur, mais il n'en était que plus nécessaire de le poser. Je le fais ici et, si notre époque n'est pas destinée à en avoir la solution, du moins ce vœu aura reçu de moi sa forme, et les difficultés en seront peut être diminuées. On ne peut trop hâter l'époque où les Armées seront identifiées à la Nation, si elle doit acheminer au temps où les Armées

et la guerre ne seront plus, et où le globe ne portera plus qu'une nation unanime enfin sur ses formes sociales; événement qui, depuis longtemps, devrait être accompli.

Je n'ai nul dessein d'intéresser à moi-même, et ces souvenirs seront plutôt les mémoires des autres que les miens; mais j'ai été assez vivement et assez longtemps blessé des étrangetés de la vie des Armées pour en pouvoir parler. Ce n'est que pour constater ce triste droit que je dis quelques mots sur moi.

J'appartiens à cette génération née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue, et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons. Aussi, dans ce modeste tableau d'une partie obscure de ma vie, je ne veux paraître que ce que je fus, spectateur plus qu'acteur, à mon grand regret. Les événements que je cherchais ne vinrent pas aussi grands qu'il me les eût fallu. Qu'y faire? — on n'est pas toujours maître de jouer le rôle qu'on eût aimé, et l'habit ne nous vient pas toujours au temps où nous le porterions le mieux. Au moment où j'écris (1), un homme de vingt ans de service n'a pas vu une bataille rangée. J'ai peu d'aventures à vous raconter, mais j'en ai entendu beaucoup. Je ferai donc parler les autres plus que moi-même, hors quand je serai forcé de m'appeler comme témoin. Je m'y suis toujours senti quelque répugnance, en étant empêché par une certaine pudeur au moment de me mettre en scène. Quand cela m'arrivera, du moins puis-je attester qu'en ces endroits je serai vrai. Quand on parle de soi, la meilleure muse est la Franchise. Je ne saurais me parer de bonne grâce de la plume des paons; toute belle qu'elle est, je crois que chacun doit lui préférer la sienne. Je ne me sens pas

(1) En 1835.

assez de modestie, je l'avoue, pour croire gagner beaucoup en prenant quelque chose de l'allure d'un autre et en posant dans une attitude grandiose, artistement choisie, et péniblement conservée aux dépens des bonnes inclinations naturelles et d'un penchant inné que nous avons tous vers la vérité. Je ne sais si de nos jours il ne s'est pas fait quelque abus de cette littéraire singerie; et il me semble que la moue de Bonaparte et celle de Byron ont fait grimacer bien des figures innocentes.

La vie est trop courte pour que nous en perdions une part précieuse à nous contrefaire. Encore si l'on avait affaire à un peuple grossier et facile à duper! mais le nôtre a l'œil si prompt et si fin qu'il reconnaît sur-le-champ à quel modèle vous empruntez ce mot ou ce geste, cette parole ou cette démarche favorite, ou seulement telle coiffure ou tel habit. Il souffle tout d'abord sur la barbe de votre masque et prend en mépris votre vrai visage, dont, sans cela, il eût peut-être pris en amitié les traits naturels.

Je ferai donc peu le guerrier, ayant peu vu la guerre; mais j'ai droit de parler des mâles coutumes de l'Armée, où les fatigues et les ennuis ne me furent point épargnés, et qui trempèrent mon âme dans une patience à toute épreuve, en lui faisant rejeter ses forces dans le recueillement solitaire et l'étude. Je pourrai faire voir aussi ce qu'il y a d'attachant dans la vie sauvage des armes, toute pénible qu'elle est, y étant demeuré si longtemps entre l'écho et le rêve des batailles. C'eût été là assurément quatorze ans de perdus, si je n'y eusse exercé une observation attentive et persévérante, qui faisait son profit de tout pour l'avenir. Je dois même à la vie de l'armée des vues de la nature humaine que jamais je n'eusse pu rechercher autrement que sous l'habit militaire. Il y a des scènes que l'on

ne trouve qu'à travers des dégoûts qui seraient vraiment intolérables, si l'on n'était pas forcé par l'honneur de les tolérer.

J'aimai toujours à écouter et, quand j'étais tout enfant, je pris de bonne heure ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes et, sur ses genoux, je trouvai la guerre assise à côté de moi ; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés, suspendus, en Beauce, dans un vieux château. Je vis dans la Noblesse une grande famille de soldats héréditaires, et je ne pensai plus qu'à m'élever à la taille d'un soldat.

Mon père racontait ses longues guerres avec l'observation profonde d'un philosophe et la grâce d'un homme de cour. Par lui, je connais intimement Louis XV et le grand Frédéric ; je n'affirmerais pas que je n'aie pas vécu de leur temps, familier comme je le fus avec eux par tant de récits de la guerre de Sept ans.

Mon père avait pour Frédéric II cette admiration éclairée qui voit les hautes facultés sans s'en étonner outre mesure. Il me frappa tout d'abord l'esprit de cette vue, me disant aussi comment trop d'enthousiasme pour cet illustre ennemi avait été un tort des officiers de son temps ; qu'ils étaient à demi vaincus par là, quand Frédéric s'avançait grandi par l'exaltation française ; que les divisions successives des trois puissances entre elles et des généraux français entre eux l'avaient servi dans la fortune éclatante de ses armes, mais que sa grandeur avait été surtout de se connaître parfaitement, d'apprécier à leur juste valeur les éléments de son élévation, et de faire, avec la modestie d'un sage, les honneurs de sa victoire. Il paraissait quelquefois pen-

ser que l'Europe l'avait ménagé. Mon père avait vu de près ce roi philosophe, sur le champ de bataille, où son frère, l'aîné de mes sept oncles, avait été emporté d'un boulet de canon ; il avait été reçu souvent par le Roi sous la tente prussienne, avec une grâce et une politesse toutes françaises, et l'avait entendu parler de Voltaire et jouer de la flûte après une bataille gagnée. Je m'étends ici, presque malgré moi, parce que ce fut le premier grand homme dont me fut tracé ainsi, en famille, le portrait d'après nature, et parce que mon admiration pour lui fut le premier symptôme de mon inutile amour des armes, la cause première d'une des plus complètes déceptions de ma vie. Ce portrait est brillant encore, dans ma mémoire, des plus vives couleurs, et le portrait physique autant que l'autre. Son chapeau avancé sur un front poudré, son dos voûté à cheval, ses grands yeux, sa bouche moqueuse et sévère, sa canne d'invalide faite en béquille, rien ne m'était étranger ; et au sortir de ces récits, je ne vis qu'avec humeur Bonaparte prendre chapeau, tabatière et gestes pareils ; il me parut d'abord plagiaire : et qui sait si, en ce point, ce grand homme ne le fut pas quelque peu ? qui saura peser ce qu'il entre du comédien dans tout homme public toujours en vue ? Frédéric II n'était-il pas le premier type du grand capitaine tacticien moderne, du roi philosophe et organisateur ? C'étaient là les premières idées qui s'agitaient dans mon esprit, et j'assistais à d'autres temps racontés avec une vérité toute remplie de saines leçons. J'entends encore mon père tout irrité des divisions du prince de Soubise et de M. de Clermont ; j'entends encore ses grandes indignations contre les intrigues de l'Œil-de-Bœuf, qui faisaient que les généraux français s'abandonnaient tour à tour sur le champ de bataille, préférant la défaite de l'armée au triomphe

d'un rival ; je l'entends tout ému de ses antiques amitiés pour M. de Chevert et pour M. d'Assas, avec qui il était au camp la nuit de sa mort. Les yeux qui les avaient vus mirent leur image dans les miens, et aussi celle de bien des personnages célèbres morts longtemps avant ma naissance. Les récits de famille ont cela de bon, qu'ils se gravent plus fortement dans la mémoire que les narrations écrites ; ils sont vivants comme le conteur vénéré, et ils allongent notre vie en arrière, comme l'imagination qui devine peut l'allonger en avant dans l'avenir.

Je ne sais si un jour j'écrirai pour moi-même tous les détails intimes de ma vie ; mais je ne veux parler ici que d'une des préoccupations de mon âme. Quelquefois, l'esprit tourmenté du passé et attendant peu de chose de l'avenir, on cède trop aisément à la tentation d'amuser quelques désœuvrés des secrets de sa famille et des mystères de son cœur. Je conçois que quelques écrivains se soient plu à faire pénétrer tous les regards dans l'intérieur de leur vie et même de leur conscience, l'ouvrant et le laissant surprendre par la lumière, tout en désordre et comme encombré de familiers souvenirs et des fautes les plus chéries. Il y a des œuvres telles parmi les plus beaux livres de notre langue, et qui nous resteront comme ces beaux portraits de lui-même que Raphaël ne cessait de faire. Mais ceux qui se sont représentés ainsi, soit avec un voile, soit à visage découvert, en ont eu le droit, et je ne pense pas que l'on puisse faire ses confessions à voix haute, avant d'être assez vieux, assez illustre ou assez repentant pour intéresser toute une nation à ses péchés. Jusque-là, on ne peut guère prétendre qu'à lui être utile par ses idées ou par ses actions.

Vers la fin de l'Empire, je fus un lycéen distrait. La

guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants.

Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum !* Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de *Vive l'Empereur !* interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues.

Il me prit alors plus que jamais un amour vraiment désordonné de la gloire des armes ; passion d'autant plus malheureuse que c'était le temps précisément où, comme je l'ai dit, la France commençait à s'en guérir. Mais l'orage grondait encore, et ni mes études sévères, rudes, forcées et trop précoces, ni le bruit du grand monde, où, pour me distraire de ce penchant, on m'avait jeté tout adolescent, ne me purent ôter cette idée fixe.

Bien souvent j'ai souri de pitié sur moi-même en voyant avec quelle force une idée s'empare de nous, comme elle nous fait sa dupe, et combien il faut de temps pour l'user. La satiété même ne parvint qu'à me faire obéir à celle-ci, non à la détruire en moi, et ce livre aussi me prouve que je prends plaisir encore à la

caresser, et que je ne serais pas éloigné d'une rechute. Tant les impressions d'enfance sont profondes, et tant s'était bien gravée sur nos cœurs la marque brûlante de l'Aigle Romaine !

Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise, et que j'avais porté dans une vie tout active une nature toute contemplative. Mais j'avais suivi la pente de cette génération de l'Empire, née avec le siècle, et de laquelle je suis.

La guerre nous semblait si bien l'état naturel de notre pays que, lorsque, échappés des classes, nous nous jetâmes dans l'Armée, selon le cours accoutumé de notre torrent, nous ne pûmes croire au calme durable de la paix. Il nous parut que nous ne risquions rien en faisant semblant de nous reposer, et que l'immobilité n'était pas un mal sérieux en France. Cette impression nous dura autant qu'a duré la Restauration. Chaque année apportait l'espoir d'une guerre ; et nous n'osions quitter l'épée, dans la crainte que le jour de la démission ne devînt la veille d'une campagne. Nous traînâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant le champ de bataille dans le Champ-de-Mars, et épuisant dans des exercices de parade et dans des querelles particulières une puissante et inutile énergie.

Accablé d'un ennui que je n'attendais pas dans cette vie si vivement désirée, ce fut alors pour moi une nécessité que de me dérober, dans les nuits, au tumulte fatigant et vain des journées militaires : de ces nuits, où j'agrandis en silence ce que j'avais reçu de savoir de nos études tumultueuses et publiques, sortirent mes poèmes et mes livres ; de ces journées il me reste ces souvenirs dont je rassemble ici, autour d'une idée, les traits principaux. Car, ne comptant pour la gloire des armes ni

sur le présent ni sur l'avenir, je la cherchais dans les souvenirs de mes compagnons. Le peu qui m'est advenu ne servira que de cadre à ces tableaux de la vie militaire et des mœurs de nos armées, dont tous les traits ne sont pas connus.

SUR LE CARACTÈRE GÉNÉRAL DES ARMÉES

L'armée est une nation dans la Nation ; c'est un vice de nos temps. Dans l'antiquité, il en était autrement : tout citoyen était guerrier, et tout guerrier était citoyen ; les hommes de l'Armée ne se faisaient point un autre visage que les hommes de la cité. La crainte des dieux et des lois, la fidélité à la patrie, l'austérité des mœurs, et, chose étrange ! l'amour de la paix et de l'ordre se trouvaient dans les camps plus que dans les villes, parce que c'était l'élite de la Nation qui les habitait. La paix avait des travaux plus rudes que la guerre pour ces armées intelligentes. Par elles la terre de la patrie était couverte de monuments ou sillonnée de larges routes, et le ciment romain des aqueducs était pétri, ainsi que Rome elle-même, des mains qui la défendaient. Le repos des soldats était fécond autant que celui des nôtres est stérile et nuisible. Les citoyens n'avaient ni admiration pour leur valeur, ni mépris pour leur oisiveté, parce que le même sang circulait sans cesse des veines de la Nation dans les veines de l'Armée.

Dans le moyen âge et au delà, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, l'Armée tenait à la Nation, sinon par tous ses soldats, du moins par tous leurs chefs, parce que le soldat était l'homme du Noble, levé par lui sur sa terre, amené à sa suite à l'armée, et ne relevant que de lui : or, son seigneur était propriétaire et vivait dans les entrailles mêmes de la mère patrie. Soumis à l'in-

fluence toute populaire du prêtre, il ne fit autre chose, durant le moyen âge, que de se dévouer corps et biens au pays; souvent en lutte contre la couronne, et sans cesse révolté contre une hiérarchie de pouvoirs qui eût amené trop d'abaissement dans l'obéissance, et, par conséquent, d'humiliation dans la profession des armes. Le régiment appartenait au colonel, la compagnie au capitaine, et l'un et l'autre savaient fort bien emmener leurs hommes quand leur conscience comme citoyens n'était pas d'accord avec les ordres qu'ils recevaient comme hommes de guerre. Cette indépendance de l'armée dura en France jusqu'à M. de Louvois, qui, le premier, la soumit aux bureaux et la remit, pieds et poings liés, dans la main du Pouvoir souverain. Il n'y éprouva pas peu de résistance, et les derniers défenseurs de la Liberté généreuse des hommes de guerre furent ces rudes et francs gentilshommes, qui ne voulaient amener leur famille de soldats à l'Armée que pour aller en guerre. Quoiqu'ils n'eussent pas passé l'année à enseigner l'éternel maniement d'armes à des automates, je vois qu'eux et les leurs se tiraient assez bien d'affaire sur les champs de bataille de Turenne. Ils haïssaient particulièrement l'uniforme, qui donne à tous le même aspect, et soumet les esprits à l'habit et non à l'homme. Ils se plaisaient à se vêtir de rouge les jours de combat, pour être mieux vus des leurs et mieux visés de l'ennemi ; et j'aime à rappeler, sur la foi de Mirabeau, ce vieux marquis de Coëtquen, qui, plutôt que de paraître en uniforme à la revue du Roi, se fit casser par lui à la tête de son régiment: « Heureusement, sire, que les morceaux me restent », dit-il après. C'était quelque chose que de répondre ainsi à Louis XIV. Je n'ignore pas les mille défauts de l'organisation qui expirait alors ; mais je dis qu'elle avait cela de meilleur que la nôtre, de laisser plus libre-

ment luire et flamber le feu national et guerrier de la France. Cette sorte d'Armée était une armure très forte et très complète dont la Patrie couvrait le Pouvoir souverain, mais dont toutes les pièces pouvaient se détacher d'elles-mêmes, l'une après l'autre, si le Pouvoir s'en servait contre elle.

La destinée d'une Armée moderne est tout autre que celle-là, et la centralisation des Pouvoirs l'a faite ce qu'elle est. C'est un corps séparé du grand corps de la Nation, et qui semble le corps d'un enfant, tant il marche en arrière pour l'intelligence et tant il lui est défendu de grandir. L'Armée moderne, sitôt qu'elle cesse d'être en guerre, devient une sorte de gendarmerie. Elle se sent honteuse d'elle-même, et ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle est; elle se demande sans cesse si elle est esclave ou reine de l'État : ce corps cherche partout son âme et ne la trouve pas.

L'homme soldé, le Soldat, est un pauvre glorieux, victime et bourreau, bouc émissaire journellement sacrifié à son peuple et pour son peuple qui se joue de lui; c'est un martyr féroce et humble tout ensemble, que se rejettent le Pouvoir et la Nation toujours en désaccord.

Que de fois, lorsqu'il m'a fallu prendre une part obscure, mais active, dans nos troubles civils, j'ai senti ma conscience s'indigner de cette condition inférieure et cruelle ! Que de fois j'ai comparé cette existence à celle du Gladiateur ! Le peuple est le César indifférent, le Claude ricaneur auquel les soldats disent sans cesse en défilant : *Ceux qui vont mourir te saluent.*

Que quelques ouvriers, devenus plus misérables à mesure que s'accroissent leur travail et leur industrie, viennent à s'ameuter contre leur chef d'atelier; ou qu'un fabricant ait la fantaisie d'ajouter, cette année, quelques cent mille francs à son revenu; ou seulement qu'une

bonne ville, jalouse de Paris, veuille avoir aussi ses trois journées de fusillade, on crie au secours de part et d'autre. Le gouvernement, quel qu'il soit, répond avec assez de sens : *La loi ne me permet pas de juger entre vous : tout le monde a raison; moi, je n'ai à vous envoyer que mes gladiateurs, qui vous tueront et que vous tuerez.* En effet ils vont, ils tuent, et sont tués. La paix revient ; on s'embrasse, on se complimente, et les chasseurs de lièvres se félicitent de leur adresse dans le tir à l'officier et au soldat. Tout calcul fait, reste une simple soustraction de quelques morts ; mais les soldats n'y sont pas portés en nombre, ils ne comptent pas. On s'en inquiète peu. Il est convenu que ceux qui meurent sous l'uniforme n'ont ni père, ni mère, ni femme, ni amie à faire mourir dans les larmes. C'est un sang anonyme.

Quelquefois (chose fréquente aujourd'hui) les deux partis séparés s'unissent pour accabler de haine et de malédiction les malheureux condamnés à les vaincre.

Aussi le sentiment qui dominera ce livre sera-t-il celui qui me l'a fait commencer, le désir de détourner de la tête du Soldat cette malédiction que le citoyen est souvent prêt à lui donner, et d'appeler sur l'Armée le pardon de la Nation. Ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration, c'est le dévouement; après le Poète, c'est le Soldat; ce n'est pas sa faute s'il est condamné à un état d'ilote.

L'Armée est aveugle et muette. Elle frappe devant elle du lieu où on la met. Elle ne veut rien et agit par ressort. C'est une grande chose que l'on meut et qui tue; mais aussi c'est une chose qui souffre.

C'est pour cela que j'ai toujours parlé d'elle avec un attendrissement involontaire. Nous voici jetés dans ces temps sévères où les villes de France deviennent tour à

.our des champs de bataille et, depuis peu, nous avons beaucoup à pardonner aux hommes qui tuent.

En regardant de près la vie de ces troupes armées que, chaque jour, pousseront sur nous tous les Pouvoirs qui se succéderont, nous trouverons bien, il est vrai, que, comme je l'ai dit, l'existence du Soldat est (après la peine de mort) la trace la plus douloureuse de la barbarie qui subsiste parmi les hommes, mais aussi que rien n'est plus digne de l'intérêt et de l'amour de la Nation que cette famille sacrifiée qui lui donne quelquefois tant de gloire.

DE LA SERVITUDE DU SOLDAT ET DE SON CARACTÈRE INDIVIDUEL

Les mots de notre langage familier ont quelquefois une parfaite justesse de sens. C'est bien *servir*, en effet, qu'obéir et commander dans une Armée. Il faut gémir de cette Servitude, mais il est juste d'admirer ces esclaves. Tous acceptent leur destinée avec toutes ses conséquences, et, en France surtout, on prend avec une extrême promptitude les qualités exigées par l'état militaire. Toute cette activité que nous avons se fond tout à coup pour faire place à je ne sais quoi de morne et de consterné.

La vie est triste, monotone, régulière. Les heures sonnées par le tambour sont aussi sourdes et aussi sombres que lui. La démarche et l'aspect sont uniformes comme l'habit. La vivacité de la jeunesse et la lenteur de l'âge mûr finissent par prendre la même allure, et c'est celle de l'*arme*. L'*arme* où l'on *sert* est le moule où l'on jette son caractère, où il se change et se refond pour prendre une forme générale imprimée pour toujours. L'Homme s'efface sous le Soldat.

La Servitude militaire est lourde et inflexible comme le masque de fer du prisonnier sans nom, et donne à tout homme de guerre une figure uniforme et froide.

Aussi, au seul aspect d'un corps d'armée, on s'aperçoit que l'ennui et le mécontentement sont les traits généraux du visage militaire. La fatigue y ajoute ses rides, le soleil ses teintes jaunes, et une vieillesse anticipée sillonne des figures de trente ans. Cependant, une idée commune à tous a souvent donné à cette réunion d'hommes sérieux un grand caractère de majesté, et cette idée est l'*Abnégation*. — L'Abnégation du Guerrier est une croix plus lourde que celle du Martyr. Il faut l'avoir portée longtemps pour en savoir la grandeur et le poids.

Il faut bien que le Sacrifice soit la plus belle chose de la terre, puisqu'il a tant de beauté dans des hommes simples qui, souvent, n'ont pas la pensée de leur mérite et le secret de leur vie. C'est lui qui fait que, de cette vie de gêne et d'ennuis, il sort, comme par miracle, un caractère factice, mais généreux, dont les traits sont grands et bons comme ceux des médailles antiques.

L'Abnégation complète de soi-même, dont je viens de parler, l'attente continuelle et indifférente de la mort, la renonciation entière à la liberté de penser et d'agir, les lenteurs imposées à une ambition bornée, et l'impossibilité d'accumuler des richesses produisent des vertus qui sont plus rares dans les classes libres et actives.

En général, le caractère militaire est simple, bon, patient ; et l'on y trouve quelque chose d'enfantin, parce que la vie des régiments tient un peu de la vie des collèges. Les traits de rudesse et de tristesse qui l'obscurcissent lui sont imprimés par l'ennui, mais surtout par une position toujours fausse vis-à-vis de la Nation et par la comédie nécessaire de l'autorité.

L'autorité absolue qu'exerce un homme le contraint à une perpétuelle réserve. Il ne peut dérider son front devant ses inférieurs, sans leur laisser prendre une familiarité qui porte atteinte à son pouvoir. Il se retranche l'abandon et la causerie amicale, de peur qu'on ne prenne acte contre lui de quelque aveu de la vie ou de quelque faiblesse qui serait de mauvais exemple. J'ai connu des officiers qui s'enfermaient dans un silence de trappiste, et dont la bouche sérieuse ne soulevait la moustache que pour laisser passage à un commandement. Sous l'Empire, cette contenance était presque toujours celle des officiers supérieurs et des généraux. L'exemple en avait été donné par le maître, la coutume sévèrement conservée, et à propos ; car à la considération nécessaire d'éloigner la familiarité se joignait encore le besoin qu'avait leur vieille expérience de conserver sa dignité aux yeux d'une jeunesse plus instruite qu'elle, envoyée sans cesse par les écoles militaires, et arrivant toute bardée de chiffres, avec une assurance de lauréat, que le silence seul pouvait tenir en bride.

Je n'ai jamais aimé l'espèce des jeunes officiers, même lorsque j'en faisais partie. Un secret instinct de la vérité m'avertissait qu'en toute chose la théorie n'est rien auprès de la pratique, et le grave et silencieux sourire des vieux capitaines me tenait en garde contre cette pauvre science qui s'apprend en quelques jours de lecture. Dans les régiments où j'ai servi, j'aimais à écouter ces vieux officiers dont le dos voûté avait encore l'attitude d'un dos de soldat, chargé d'un sac plein d'habits et d'une giberne pleine de cartouches. Ils me faisaient de vieilles histoires d'Égypte, d'Italie et de Russie, qui m'en apprenaient plus sur la guerre que l'ordonnance de 1789, les règlements de services et les interminables instructions, à commencer par celles du grand Frédéric

à ses généraux. Je trouvais, au contraire, quelque chose de fastidieux dans la fatuité confiante, désœuvrée et ignorante des jeunes officiers de cette époque, fumeurs et joueurs éternels, attentifs seulement à la rigueur de leur tenue, savants sur la coupe de leur habit, orateurs de café et de billard. Leur conversation n'avait rien de plus caractérisé que celle de tous les jeunes gens ordinaires du grand monde ; seulement les banalités y étaient un peu plus grossières. Pour tirer quelque parti de ce qui m'entourait, je ne perdais nulle occasion d'écouter ; et le plus habituellement j'attendais les heures de promenades régulières, où les anciens officiers aiment à se communiquer leurs souvenirs. Ils n'étaient pas fâchés, de leur côté, d'écrire dans ma mémoire les histoires particulières de leur vie, et, trouvant en moi une patience égale à la leur et un silence aussi sérieux, ils se montrèrent toujours prêts à s'ouvrir à moi. Nous marchions souvent le soir dans les champs, ou dans les bois qui environnaient les garnisons, ou sur le bord de la mer, et la vue générale de la nature, ou le moindre accident de terrain, leur donnait des souvenirs inépuisables : c'était une bataille navale, une retraite célèbre, une embuscade fatale, un combat d'infanterie, un siège, et partout des regrets d'un temps de dangers, du respect pour la mémoire de tel grand général, une reconnaissance naïve pour tel nom obscur qu'ils croyaient illustre ; et, au milieu de tout cela, une touchante simplicité de cœur qui remplissait le mien d'une sorte de vénération pour ce mâle caractère, forgé dans de continuelles adversités et dans les doutes d'une position fausse et mauvaise.

J'ai le don, souvent douloureux, d'une mémoire que le temps n'altère jamais : ma vie entière, avec toutes ses journées, m'est présente comme un tableau ineffaçable.

Les traits ne se confondent jamais : les couleurs ne pâlissent point. Quelques-unes sont noires, et ne perdent rien de leur énergie qui m'afflige. Quelques fleurs s'y trouvent aussi, dont les corolles sont aussi fraîches qu'au jour qui les fit épanouir, surtout lorsqu'une larme involontaire tombe sur elles de mes yeux et leur donne un plus vif éclat.

La conversation la plus inutile de ma vie m'est toujours présente à l'instant où je l'évoque, et j'aurais trop à dire, si je voulais faire des récits qui n'ont pour eux que le mérite d'une vérité naïve : mais, rempli d'une amicale pitié pour la misère des Armées, je choisirai dans mes souvenirs ceux qui se présentent à moi comme un vêtement assez décent et d'une forme digne d'envelopper une pensée choisie, et de montrer combien de situations contraires aux développements du caractère et de l'intelligence dérivent de la Servitude grossière et des mœurs arriérées des Armées permanentes.

Leur couronne est une couronne d'épines et, parmi ses pointes, je ne pense pas qu'il en soit de plus douloureuse que celle de l'obéissance passive. Ce sera la première aussi dont je ferai sentir l'aiguillon. J'en parlerai d'abord, parce qu'elle me fournit le premier exemple des nécessités cruelles de l'Armée, en suivant l'ordre de mes années. Quand je remonte à mes plus lointains souvenirs, je trouve dans mon enfance militaire une anecdote qui m'est présente à la mémoire, et, telle qu'elle me fut racontée, je la redirai, sans chercher, mais sans éviter, dans aucun de mes récits, les traits minutieux de la vie ou du caractère militaire, qui, l'un et l'autre, je ne saurais trop le redire, sont en retard sur l'esprit général et la marche de la Nation, et sont, par conséquent, toujours empreints d'une certaine puérilité.

LAURETTE

OU

LE CACHET ROUGE

DE LA RENCONTRE QUE JE FIS UN JOUR SUR LA GRANDE ROUTE

La grande route d'Artois et de Flandre est longue et triste. Elle s'étend en ligne droite, sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tout temps. Au mois de mars 1815, je passai sur cette route, et je fis une rencontre que je n'ai point oubliée depuis.

J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau blanc, un habit rouge, un casque noir, des pistolets et un grand sabre; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais *Joconde* à pleine voix. J'étais si jeune ! — La maison du Roi, en 1814, avait été remplie d'enfants et de vieillards ; l'Empereur semblait avoir pris et tué les hommes.

Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII ; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges, tout à l'horizon au nord ; les lanciers de Bonaparte, qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval : il était jeune et fort, je le pressai pour rejoindre mon escadron ; il partit au grand trot. Je mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or; j'entendis résonner le fourreau

de fer de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très fier et parfaitement heureux.

Il pleuvait toujours, et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval, qui pataugeait dans les ornières. Le pavé de la route manqua ; j'enfonçais, il fallut prendre le pas. Mes grandes bottes étaient enduites, en dehors, d'une croûte épaisse de boue jaune comme de l'ocre ; en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation ; elles étaient hérissées par l'eau, cela m'affligea.

Mon cheval baissait la tête ; je fis comme lui : je me mis à penser et je me demandai, pour la première fois, où j'allais. Je n'en savais absolument rien ; mais cela ne m'occupa pas longtemps : j'étais certain que, mon escadron étant là, là aussi était mon devoir. Comme je sentais en mon cœur un calme profond et inaltérable, j'en rendis grâce à ce sentiment ineffable du Devoir, et je cherchai à me l'expliquer. Voyant de près comment des fatigues inaccoutumées étaient gaiement portées par des têtes si blondes ou si blanches, comment un avenir assuré était si cavalièrement risqué par tant d'hommes de vie heureuse et mondaine, et prenant ma part de cette satisfaction miraculeuse que donne à tout homme la conviction qu'il ne se peut soustraire à nulle des dettes de l'Honneur, je compris que c'était une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense, que l'ABNÉGATION.

Je me demandais si l'Abnégation de soi-même n'était pas un sentiment né avec nous ; ce que c'était que ce besoin d'obéir et de remettre sa volonté en d'autres mains, comme une chose lourde et importune ; d'où venait le bonheur secret d'être débarrassé de ce fardeau, et comment l'orgueil humain n'en était jamais révolté.

Je voyais bien ce mystérieux instinct lier, de toutes parts, les peuples en de puissants faisceaux, mais je ne voyais nulle part aussi complète et aussi redoutable que dans les Armées la renonciation à ses actions, à ses paroles, à ses désirs et presque à ses pensées. Je voyais partout la résistance possible et usitée, le citoyen ayant, en tous lieux, une obéissance clairvoyante et intelligente qui examine et peut s'arrêter. Je voyais même la tendre soumission de la femme finir où le mal commence à lui être ordonné, et la loi prendre sa défense ; mais l'obéissance militaire, passive et active en même temps, recevant l'ordre et l'exécutant, frappant, les yeux fermés, comme le Destin antique ! Je suivais dans ses conséquences possibles cette Abnégation du soldat, sans retour, sans conditions, et conduisant quelquefois à des fonctions sinistres.

Je pensais ainsi en marchant au gré de mon cheval, regardant l'heure à ma montre, et voyant le chemin s'allonger toujours en ligne droite, sans un arbre et sans une maison, et couper la plaine jusqu'à l'horizon, comme une grande raie jaune sur une toile grise. Quelquefois la raie liquide se délayait dans la terre liquide qui l'entourait et, quand un jour un peu moins pâle faisait briller cette triste étendue de pays, je me voyais au milieu d'une mer bourbeuse, suivant un courant de vase et de plâtre.

En examinant avec attention cette raie jaune de la route, j'y remarquai, à un quart de lieue environ, un petit point noir qui marchait. Cela me fit plaisir, c'était quelqu'un. Je n'en détournai plus les yeux. Je vis que ce point noir allait comme moi dans la direction de Lille, et qu'il allait en zigzag, ce qui annonçait une marche pénible. Je hâtai le pas et je gagnai du terrain sur cet objet, qui s'allongea un peu et grossit à ma vue.

Je repris le trot sur un sol plus ferme, et je crus reconnaître une sorte de petite voiture noire. J'avais faim, j'espérai que c'était la voiture d'une cantinière et, considérant mon pauvre cheval comme une chaloupe, je lui fis faire force de rames pour arriver à cette île fortunée, dans cette mer où il enfonçait jusqu'au ventre quelquefois.

A une centaine de pas, je vins à distinguer clairement une petite charrette de bois blanc, couverte de trois cercles et d'une toile cirée noire. Cela ressemblait à un petit berceau posé sur deux roues. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu ; un petit mulet, qui les tirait, était péniblement conduit par un homme à pied qui tenait la bride. Je m'approchai de lui et le considérai attentivement.

C'était un homme d'environ cinquante ans, à moustaches blanches, fort et grand, le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac. Il en avait l'uniforme, et on entrevoyait une épaulette de chef de bataillon sous un petit manteau bleu court et usé. Il avait un visage endurci, mais bon, comme à l'armée il y en a tant. Il me regarda de côté sous ses gros sourcils noirs, et tira lestement de sa charrette un fusil qu'il arma, en passant de l'autre côté de son mulet, dont il se faisait un rempart. Ayant vu sa cocarde blanche, je me contentai de montrer la manche de mon habit rouge, et il remit son fusil dans la charrette, en disant :

« Ah ! c'est différent, je vous prenais pour un de ces lapins qui coururent après nous. Voulez-vous boire la goutte ?

— Volontiers, dis-je en m'approchant, il y a vingt-quatre heures que je n'ai bu. »

Il avait à son cou une noix de coco, très bien sculptée, arrangée en flacon, avec un goulot d'argent, et dont

il semblait tirer assez de vanité. Il me la passa, et j'y bus un peu de mauvais vin blanc avec beaucoup de plaisir ; je lui rendis le coco.

« A la santé du Roi ! dit-il en buvant ; il m'a fait officier de la Légion d'honneur, il est juste que je le suive jusqu'à la frontière. Par exemple, comme je n'ai que mon épaulette pour vivre, je reprendrai mon bataillon après, c'est mon devoir. »

En parlant ainsi comme à lui-même, il remit en marche son petit mulet, en disant que nous n'avions pas de temps à perdre ; et comme j'étais de son avis, je me remis en chemin à deux pas de lui. Je le regardais toujours sans questionner, n'ayant jamais aimé la bavarde indiscrétion assez fréquente parmi nous.

Nous allâmes sans rien dire durant un quart de lieue environ. Comme il s'arrêtait alors pour faire reposer son pauvre petit mulet, qui me faisait peine à voir, je m'arrêtai aussi et je tâchai d'exprimer l'eau qui remplissait mes bottes à l'écuyère, comme deux réservoirs où j'aurais eu les jambes trempées.

« Vos bottes commencent à vous tenir aux pieds, dit-il.

— Il y a quatre nuits que je ne les ai quittées, lui dis-je.

— Bah ! dans huit jours vous n'y penserez plus, reprit-il avec sa voix enrouée ; c'est quelque chose que d'être seul, allez, dans des temps comme ceux où nous vivons. Savez-vous ce que j'ai là dedans ?

— Non, lui dis-je.

— C'est une femme. »

Je dis : « Ah ! » sans trop d'étonnement, et je me remis en marche tranquillement, au pas. Il me suivit.

« Cette mauvaise brouette-là ne m'a pas coûté bien cher, reprit-il, ni le mulet non plus ; mais c'est tout ce

qu'il me faut, quoique ce chemin-là soit un *ruban de queue* un peu long. »

Je lui offris de monter mon cheval quand il serait fatigué ; et comme je ne lui parlais que gravement et avec simplicité de son équipage, dont il craignait le ridicule, il se mit à son aise tout à coup et, s'approchant de mon étrier, me frappa sur le genou en me disant :

« Eh bien, vous êtes un bon enfant, quoique dans les Rouges. »

Je sentis dans son accent amer, en désignant ainsi les quatre Compagnies-Rouges, combien de préventions haineuses avaient données à l'armée le luxe et les grades de ces corps d'officiers.

« Cependant, ajouta-t-il, je n'accepterai pas votre offre vu que je ne sais pas monter à cheval et que ce n'est pas mon affaire à moi.

— Mais, commandant, les officiers supérieurs comme vous y sont obligés.

— Bah ! une fois par an, à l'inspection, et encore sur un cheval de louage. Moi j'ai toujours été marin, et depuis fantassin ; je ne connais pas l'équitation. »

Il fit vingt pas en me regardant de côté de temps à autre, comme s'attendant à une question : et comme il ne venait pas un mot, il poursuivit :

« Vous n'êtes pas curieux, par exemple ! cela devrait vous étonner, ce que je dis là.

— Je m'étonne bien peu, dis-je.

— Oh ! cependant si je vous contais comment j'ai quitté la mer, nous verrions.

— Eh bien, repris-je, pourquoi n'essayez-vous pas ? cela vous réchauffera, et cela me fera oublier que la pluie m'entre dans le dos et ne s'arrête qu'à mes talons. »

Le bon chef de bataillon s'apprêta solennellement à parler, avec un plaisir d'enfant. Il rajusta sur sa tête le

shako couvert de toile cirée, et il donna ce coup d'épaule que personne ne peut se représenter s'il n'a servi dans l'infanterie, ce coup d'épaule que donne le fantassin à son sac pour le hausser et alléger un moment de son poids ; c'est une habitude du soldat qui, lorsqu'il devient officier, devient un tic. Après ce geste convulsif, il but encore un peu de vin dans son coco, donna un coup de pied d'encouragement dans le ventre du petit mulet, et commença.

HISTOIRE DU CACHET ROUGE

Vous saurez d'abord, mon enfant, que je suis né à Brest ; j'ai commencé par être enfant de troupe, gagnant ma demi-ration et mon demi-prêt dès l'âge de neuf ans, mon père étant soldat aux gardes. Mais comme j'aimais la mer, une belle nuit, pendant que j'étais en congé à Brest, je me cachai à fond de cale d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes ; on ne m'aperçut qu'en pleine mer, et le capitaine aima mieux me faire mousse que de me jeter à l'eau. Quand vint la Révolution, j'avais fait du chemin, et j'étais à mon tour devenu capitaine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans. Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi ! se trouva tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quelques affaires de flibustiers que je pourrai vous dire plus tard : on me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *le Marat*.

Le 28 fructidor 1797, je reçus l'ordre d'appareiller pour Cayenne. Je devais y conduire soixante soldats et un *déporté* qui restait des cent quatre-vingt-treize que la frégate *la Décade* avait pris à bord quelques jours auparavant. J'avais ordre de traiter cet individu avec

ménagement, et la première lettre du Directoire en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges, au milieu desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre avant le premier degré de latitude nord, du vingt-sept au vingt-huitième de longitude, c'est-à-dire près de passer la ligne.

Cette grande lettre avait une figure toute particulière. Elle était longue, et fermée de si près que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux, mais elle me fit peur, cette lettre. Je la mis dans ma chambre sous le verre d'une mauvaise petite pendule anglaise clouée au-dessus de mon lit. Ce lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis : vous avez tout au plus seize ans, vous ne pouvez pas avoir vu ça.

La chambre d'une reine ne peut pas être aussi proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais ; quand on le fermait, c'était mon sofa et j'y fumais ma pipe. Quelquefois, c'était ma table ; alors on s'asseyait sur deux petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou, et brillant comme un bijou : un vrai miroir ! Oh ! c'était une jolie petite chambre ! et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent d'une fière façon, et le voyage commença cette fois assez agréablement, si ce n'était... Mais n'anticipons pas.

Nous avions un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verre de ma pendule,

quand mon *déporté* entra dans ma chambre ; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui me dit qu'il en avait dix-neuf ; beau garçon, quoique un peu pâle, et trop blanc pour un homme. C'était un homme cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion mieux que bien des anciens n'auraient fait : vous allez le voir. Il tenait sa petite femme sous le bras ; elle était fraîche et gaie comme une enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux. Ça me faisait plaisir à voir, moi. Je leur dis :

« Eh bien, mes enfants ! vous venez faire visite au vieux capitaine ; c'est gentil à vous. Je vous emmène un peu loin ; mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame sans mon habit ; mais c'est que je cloue là-haut cette grande coquine de lettre. Si vous vouliez m'aider un peu ? »

Ça faisait vraiment de bons petits enfants. Le petit mari prit le marteau, et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais ; et elle me disait : *A droite ! à gauche ! capitaine !* tout en riant, parce que le tangage faisait ballotter ma pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix ! *A gauche ! à droite ! capitaine !* Elle se moquait de moi. — « Ah ! je dis, petite méchante ! je vous ferai gronder par votre mari, allez. » Alors elle lui sauta au cou et l'embrassa. Ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça. Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J'eus toujours un temps fait exprès. Comme je n'avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits amoureux. Cela m'égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le pois-

son, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Alors je me mettais à rire de tout mon cœur et me moquais d'eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbéciles, ne sachant pas ce que nous avions. C'est que c'était vraiment plaisant de les voir s'aimer comme ça ! Ils se trouvaient bien partout ; ils trouvaient bon tout ce qu'on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous ; j'y ajoutais seulement un peu d'eau-de-vie suédoise quand ils dînaient avec moi, mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac, où le vaisseau les roulait comme ces deux poires que j'ai là dans mon mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contents. Je faisais comme vous, je ne questionnais pas. Qu'avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi, passeur d'eau ! Je les portais de l'autre côté de la mer, comme j'aurais porté deux oiseaux de paradis.

J'avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfants. Tout le jour, quand je les appelais, ils venaient s'asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table, c'est-à-dire sur mon lit ; et, quand je voulais, il m'aidait à faire mon *point :* il le sut bientôt faire aussi bien que moi ; j'en étais quelquefois tout interdit. La jeune femme s'asseyait sur un petit baril et se mettait à coudre.

Un jour qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis :

« Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un tableau de famille, comme nous voilà ? Je ne veux pas vous interroger, mais probablement vous n'avez pas plus d'argent qu'il ne vous en faut, et vous êtes joliment délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les déportés à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur, je vous le dis ; mais moi, qui suis une vieille

peau de loup desséchée au soleil, j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez, comme il me semble (sans vouloir vous interroger), tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un sabot à présent, et je m'établirais là avec vous, si cela vous convient. Moi, je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie ; vous me feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses ; et j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande assez honnête, dont nous vivrions, et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner de l'œil, comme on dit poliment. »

Ils restèrent tout ébahis à se regarder, ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai ; et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, et s'asseoir sur ses genoux, toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux ; il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule ; son chignon s'était défait comme un câble qui se déroule tout à coup, parce qu'elle était vive comme un poisson : ces cheveux-là, si vous les aviez vus ! c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, le jeune homme lui baisant le front de temps en temps et elle pleurant, cela m'impatienta :

« Eh bien, ça vous va-t-il ? leur dis-je à la fin.

— Mais... mais, capitaine, vous êtes bien bon, dit le mari ; mais c'est que... vous ne pouvez pas vivre avec des *déportés*, et... Il baissa les yeux.

— Moi, dis-je, je ne sais ce que vous avez fait pour être déporté, mais vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis bien sûr que j'en ai

fait bien d'autres que vous dans ma vie, allez, pauvres innocents. Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas, il ne faut pas vous y attendre ; je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais, une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral ni rien du tout.

— C'est que, reprit-il en secouant tristement sa tête brune, quoique un peu poudrée, comme cela se faisait encore à l'époque, c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'avoir l'air de nous connaître. Nous rions parce que nous sommes jeunes ; nous avons l'air heureux parce que nous nous aimons ; mais j'ai de vilains moments quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure. »

Il serra de nouveau la tête de la jeune femme sur sa poitrine :

« C'était bien là ce que je devais dire au capitaine ; n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même chose ? »

Je pris ma pipe et je me levai, parce que je commençais à me sentir les yeux un peu mouillés, et que ça ne me va pas, à moi.

« Allons ! allons ! dis-je, ça s'éclaircira par la suite. Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire. »

Elle se leva, le visage tout en feu et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé.

« D'ailleurs, me dit-elle en regardant ma pendule, vous n'y pensez pas, vous autres ; et la lettre ! »

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux quand elle me dit cela.

« Pardieu ! je n'y pensais plus, moi, dis-je. Ah ! par exemple, voilà une belle affaire ! Si nous avions passé

le premier degré de latitude nord, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau. — Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cette enfant-là m'ait rappelé cette grande coquine de lettre ! »

Je regardai vite ma carte de marine et, quand je vis que nous en avions encore pour une semaine au moins, j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi.

« C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance ! dis-je. Allons, je suis au courant cette fois-ci encore. Le temps a filé si vite que j'avais tout à fait oublié cela. »

Eh bien, monsieur, nous restâmes tous trois le nez en l'air à regarder cette lettre, comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie, éclairait le verre de la pendule et faisait paraître le grand cachet rouge et les autres petits, comme les traits d'un visage au milieu du feu.

« Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête ? leur dis-je pour les amuser.

— Oh ! mon ami, dit la jeune femme, cela ressemble à des taches de sang.

— Bah ! bah ! dit son mari en la prenant sous le bras, vous vous trompez, Laure ; cela ressemble au billet de *faire part* d'un mariage. Venez vous reposer, venez ; pourquoi cette lettre vous occupe-t-elle ?

Ils se sauvèrent comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette grande lettre, et je me souviens qu'en fumant ma pipe je la regardais toujours, comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens, en les humant comme font des yeux de serpent. Sa grande figure pâle, son troisième cachet, plus grand que les yeux, tout ouvert, tout béant comme

une gueule de loup... cela me mit de mauvaise humeur; je pris mon habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure ni la chienne de lettre.

J'allai achever ma pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

Nous étions alors à la hauteur des îles du cap Vert. *Le Marat* filait, vent en poupe, ses dix nœuds sans se gêner. La nuit était la plus belle que j'aie vue de ma vie près du tropique. La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil; la mer la coupait en deux et devenait toute blanche comme une nappe de neige couverte de petits diamants. Je regardais cela en fumant, assis sur mon banc. L'officier de quart et les matelots ne disaient rien et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien entendre. J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais défendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite; mais comme c'était chez mes petits *déportés*, je voulus m'assurer de ce qu'on faisait avant de me fâcher. Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir, par le grand panneau, dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait. Elle était en chemise; je voyais d'en haut ses épaules nues, ses petits pieds nus et ses grands cheveux blonds tout épars. Je pensai à me retirer, mais je me dis : « Bah ! un vieux soldat, qu'est-ce que ça fait ? » Et je restai à voir.

Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardait prier. Elle leva la tête en haut comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés comme ceux d'une Madeleine. Pendant qu'elle priait, il prenait le bout de ses longs cheveux et les baisait sans

faire de bruit. Quand elle eut fini, elle fit un signe de croix en souriant avec l'air d'aller en paradis. Je vis qu'il faisait comme elle un signe de croix, mais comme s'il en avait honte. Au fait, pour un homme c'est singulier.

Elle se leva debout, l'embrassa, et s'étendit la première dans son hamac, où il la jeta sans rien dire, comme on couche un enfant dans une balançoire. Il faisait une chaleur étouffante : elle se sentait bercée avec plaisir par le mouvement du navire et paraissait déjà commencer à s'endormir. Ses petits pieds blancs étaient croisés et élevés au niveau de sa tête, et tout son corps enveloppé de sa longue chemise blanche. C'était un amour, quoi !

« Mon ami, dit-elle en dormant à moitié, n'avez-vous pas sommeil ? Il est bien tard, sais-tu ? »

Il restait toujours le front sur ses mains sans répondre. Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entr'ouverte, n'osant plus parler.

Enfin il lui dit :

« Eh ! ma chère Laure, à mesure que nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir plus triste. Je ne sais pourquoi, il me paraît que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

— Cela me semble aussi, dit-elle ; je voudrais n'arriver jamais. »

Il la regarda en joignant les mains avec un transport que vous ne pouvez vous figurer.

« Et cependant, mon ange, vous pleurez toujours en priant Dieu, dit-il ; cela m'afflige beaucoup, parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez regret de ce que vous avez fait.

— Moi, du regret ! dit-elle avec un air bien peiné ; moi, du regret de t'avoir suivi, mon ami! Crois-tu que, pour t'avoir appartenu si peu je t'aie moins aimé? N'est-on pas une femme, ne sait-on pas ses devoirs à dix-sept ans ? Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guyane? N'ont-elles pas dit que je ne faisais là rien de surprenant ? Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami ; tout cela est naturel. Et à présent je ne sais comment vous pouvez croire que je regrette rien, quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir avec vous si vous mourez. »

Elle disait tout ça d'une voix si douce qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému et je dis :

« Bonne petite femme, va ! »

Le jeune homme se mit à soupirer en frappant du pied et en baisant une jolie main et un bras nu qu'elle lui tendait.

« Oh ! Laurette, ma Laurette ! disait-il, quand je pense que si nous avions retardé de quatre jours notre mariage, on m'arrêtait seul et je partais tout seul, je ne puis me pardonner. »

Alors la belle petite pencha hors du hamac ses deux beaux bras blancs, nus jusqu'aux épaules, et lui caressa le front, les cheveux et les yeux, en lui prenant la tête comme pour l'emporter et le cacher dans sa poitrine. Elle sourit comme un enfant, et lui dit une quantité de petites choses de femme, comme moi je n'avais jamais rien entendu de pareil. Elle lui fermait la bouche avec ses doigts pour parler toute seule. Elle disait, en jouant et en prenant ses longs cheveux comme un mouchoir pour lui essuyer les yeux :

« Est-ce que ce n'est pas bien mieux d'avoir avec toi

une femme qui t'aime, dis, mon ami? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne ; je verrai des sauvages, des cocotiers comme ceux de Paul et Virginie, n'est-ce pas ? Nous planterons chacun le nôtre. Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux. Je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux. Je suis forte ; tiens, regarde mes bras ; — tiens, je pourrais presque te soulever. Ne te moque pas de moi; je sais très bien broder, d'ailleurs ; et n'y a-t-il pas une ville quelque part par là où il faille des brodeuses ? Je donnerai des leçons de dessin et de musique si l'on veut aussi; et si l'on y sait lire, tu écriras, toi. »

Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré qu'il jeta un grand cri lorsqu'elle dit cela.

« Ecrire ! — criait-il, — écrire ! »

Et il se prit la main droite avec la gauche en la serrant au poignet.

« Ah ! écrire ! pourquoi ai-je jamais su écrire? Ecrire ! mais c'est le métier d'un fou !... — J'ai cru à leur liberté de la presse ! — Où avais-je l'esprit? Eh ! pour quoi faire ? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres, lues seulement par ceux qui les aiment, jetées au feu par ceux qui les haïssent, ne servant à rien qu'à nous faire persécuter ! Moi, encore passe; mais toi, bel ange, devenue femme depuis quatre jours à peine ! qu'avais-tu fait ? Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point de me suivre ici ? Sais-tu seulement où tu es, pauvre petite ? Et où tu vas, le sais-tu ? Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de vos sœurs... et pour moi ! tout cela pour moi ! »

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac ; et moi d'en haut je vis qu'elle pleurait ; mais lui d'en bas ne

voyait pas son visage ; et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant pour lui donner de la gaieté.

« Au fait, nous ne sommes pas riches à présent, dit-elle en riant aux éclats ; tiens, regarde ma bourse, je n'ai plus qu'un louis tout seul. Et toi ? »

Il se mit à rire aussi comme un enfant :

« Ma foi, moi, j'avais encore un écu, mais je l'ai donné au petit garçon qui a porté ta malle.

— Ah bah ! qu'est-ce que ça fait ! dit-elle en faisant claquer ses petits doigts blancs comme des castagnettes : on n'est jamais plus gai que lorsqu'on n'a rien ; et n'ai-je pas en réserve les deux bagues de diamants que ma mère m'a données ? cela est bon partout et pour tout, n'est-ce pas ? Quand tu voudras, nous les vendrons. D'ailleurs, je crois que le bonhomme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu'il sait bien ce qu'il y a dans la lettre. C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

— Peut-être, dit-il ; qui sait ?

— N'est-ce pas ? reprit sa petite femme ; tu es si bon que je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour un peu de temps, mais ne t'en veut pas. »

Elle avait dit ça si bien ! m'appelant le bonhomme de capitaine, que j'en fus tout remué et tout attendri ; et je me réjouis même, dans le cœur, de ce qu'elle avait peut-être deviné juste sur la lettre cachetée. Ils commençaient encore à s'embrasser ; je frappai du pied vivement sur le pont pour les faire finir.

Je leur criai :

« Eh ! dites donc, mes petits amis ! on a l'ordre d'éteindre tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s'il vous plaît. »

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas dans l'ombre comme des écoliers. Je me

remis à me promener seul sur mon tillac en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme de petites lunes. Je les regardai en respirant un air qui sentait frais et bon.

Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragaillardi. Il y avait bien à parier qu'un des cinq Directeurs s'était ravisé et me les recommandait ; je ne m'expliquai pas bien pourquoi, parce qu'il y a des affaires d'État que je n'ai jamais comprises, moi ; mais enfin je croyais cela et, sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je descendis dans ma chambre, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure ; il me sembla qu'elle riait, et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon habit dessus ; elle m'ennuyait.

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais ; mais, quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin, je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un œil, comme on dit, et, le roulis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le 1° de latitude nord, au 27° de longitude. Je mis le nez sur le pont : la mer était lisse comme une jatte d'huile ; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite : « J'aurai le temps de te lire, va ! » en regardant de travers du côté de la lettre. J'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant il fallait bien en venir là : j'ouvris la pendule,

et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. — Eh bien, mon cher, je le tenais à la main depuis un quart d'heure, que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin je me dis : « C'est par trop fort ! » et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce ; et le grand cachet rouge, je le broyai en poussière.

Après avoir lu, je me frottai les yeux, croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière ; je la relus encore ; je recommençai en la prenant par la dernière ligne et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient un peu sous moi, je m'assis ; j'avais un certain tremblement sur la peau du visage ; je me frottai un peu les joues avec du rhum, je m'en mis dans le creux des mains, je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela ; mais ce fut l'affaire d'un moment ; je montai prendre l'air.

Laurette était ce jour-là si jolie que je ne voulus pas m'approcher d'elle : elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au col, et ses grands cheveux tombants comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait en cherchant à arrêter les goémons, plantes marines semblables à des grappes de raisin, et qui flottent sur les eaux des Tropiques.

« Viens donc voir les raisins ! viens donc vite ! » criait-elle ; et son ami s'appuyait sur elle, et se penchait, et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait d'un air tout attendri.

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne sais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde ; elle le prit violemment par le bras, et lui dit :

« Oh ! n'y va pas, il est tout pâle. »

Cela se pouvait bien ; il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi sur le gaillard ; elle nous regardait, appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes longtemps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigare que je trouvais amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'œil ; je lui pris le bras : j'étouffais, ma foi, ma parole d'honneur ! j'étouffais.

« Ah çà ! lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi ? Il paraît qu'ils vous en veulent fièrement ! C'est drôle ! »

Il haussa les épaules en penchant la tête (avec un air si doux, le pauvre garçon !), et me dit :

« O mon Dieu ! capitaine, pas grand'chose, allez : trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

— Pas possible ! dis-je.

— O mon Dieu, si ! Les couplets n'étaient même pas trop bons. J'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force, jugé le 16, et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.

— C'est drôle ! dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles ; car cette lettre que vous savez me donne ordre de vous fusiller. »

Il ne répondit pas, et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans. Il regarda seulement sa femme. et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres gouttes aux yeux.

Je repris :

« Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraî-

trait pas tant. Mais pour moi c'est fort triste ; car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser ; l'arrêt de mort est là en règle, et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé ; il n'y manque rien. »

Il me salua très poliment en rougissant.

« Je ne demande rien, capitaine, dit-il avec une voix aussi douce que de coutume ; je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laure, et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

— Oh ! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon ; si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais, à mon sens, vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là ; pauvre petite femme ! »

Il me prit les deux mains, les serra et me dit :

« Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de ce qui vous reste à faire, je le sens bien ; mais qu'y pouvons-nous ? Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas ? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas ? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. — Tenez, ajouta-t-il plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très délicate ; elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour ; il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai ? Si elle pouvait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien. Ma pauvre Laurette ! voyez comme elle est belle ! »

Comme ça commençait à devenir par trop tendre,

cela m'ennuya, et je me mis à froncer le sourcil; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir ; mais je n'y tenais plus : « Enfin, suffit ! lui dis-je, entre braves gens on s'entend de reste. Allez lui parler, et dépêchons-nous. »

Je lui serrai la main en ami ; et, comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier : « Ah çà ! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille ; ça me regarde.

— Ah ! c'est différent, dit-il, je ne savais pas... cela vaut mieux, en effet. D'ailleurs, les adieux ! les adieux ! cela affaiblit.

— Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas si vous pouvez, ou vous êtes perdu. »

Je lui donnai encore une poignée de main, et je le laissai aller. Oh ! c'était dur pour moi, tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi, bien le secret : car ils se promenèrent, bras dessus, bras dessous, pendant un quart d'heure, et ils revinrent, au bord de l'eau, reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchées.

La nuit vint tout à coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le traînerai toute ma vie comme un boulet.

Ici le vieux commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler, de peur de détourner ses idées ; il reprit en se frappant la poitrine :

Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le

comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux et, en même temps, je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers et je dis à l'un d'eux :

« Allons, un canot à la mer... puisque à présent nous sommes des bourreaux ! Vous y mettrez cette femme, et vous l'emmènerez au large jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. Alors vous reviendrez. » Obéir à un morceau de papier ! car ce n'était que cela enfin ! Il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme... oh ! c'était affreux à voir ! ... s'agenouiller devant sa Laurette, et lui baiser les genoux et les pieds. N'est-ce pas que vous trouvez que j'étais bien malheureux ?

Je criai comme un fou : « Séparez-les... nous sommes tous des scélérats ! — Séparez-les.. La pauvre République est un corps mort ! Directeurs, Directoire, c'en est la vermine ! Je quitte la mer ! Je ne crains pas tous vos avocats ; qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait ? » Ah ! je me souciais bien d'eux, en effet ! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins ! Oh ! je l'aurais fait ; je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez... Je m'en souciais bien !... une vie comme la mienne... Ah bien, oui pauvre vie... va !...

Et la voix du commandant s'éteignit peu à peu et devint aussi incertaine que ses paroles ; et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil dans une distraction terrible et farouche. Il avait de petits mouvements convulsifs et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée, comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna, ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé. Il défit et entr'ouvrit

violemment son habit sur la poitrine, la découvrant au vent et à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même, et qu'il fallait me résoudre à questionner.

« Je comprends bien, lui dis-je, comme s'il eût fini son histoire, qu'après une aventure aussi cruelle on prenne son métier en horreur.

— Oh ! le métier ; êtes-vous fou ? me dit-il brusquement, ce n'est pas le métier ! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand viendront des gouvernements d'assassins et de voleurs, qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur.

En même temps il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je m'arrêtai un moment comme pour arranger mon étrier et, restant derrière la charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait humilié si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car au bout d'un quart d'heure environ il vint aussi derrière son pauvre équipage, et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon portemanteau ; à quoi je lui répondis simplement que, n'ayant pas encore de barbe, cela m'était fort inutile. Mais il n'y tenait pas, c'était pour parler d'autre chose. Je m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup :

« Vous n'avez jamais vu de vaisseau de votre vie, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai vu, dis-je, qu'au Panorama de Paris, et je ne me fie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée.

— Vous ne savez pas, par conséquent, ce que c'est que le bossoir ?

— Je ne m'en doute pas, dis-je.

— C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire, et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme, on le fait placer là ordinairement, ajouta-t-il plus bas.

— Ah ! je comprends, parce qu'il tombe de là dans la mer. »

Il ne répondit pas, et se mit à décrire toutes les sortes de canots que peut porter un brick, et leur position dans le bâtiment ; et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même ; et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde.— La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

Ces embarcations tiennent six hommes, reprit-il. Ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux, sans qu'elle eût le temps de crier et de parler. Oh ! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire, on n'oublie pas une chose pareille !... Ah ! quel temps il fait ! — Quel diable m'a poussé à raconter ça ! Quand je raconte cela, je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise comme le vin de Jurançon. — Ah ! quel temps il fait ! — Mon manteau est traversé.

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette ! — La pauvre femme ! — Qu'il y a des gens maladroits dans le monde ! L'officier fut assez sot pour con-

duire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu à la fois. Et, ma foi ! du canot elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire ; moi je ne sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entends. Au moment du feu, elle porta la main à sa tête comme si une balle l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai longuement et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face en se frottant le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même, la pauvre petite ! idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disait : *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la* ; je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer avec mon grade dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine parce que j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai la famille de Laure. Sa mère était morte. Ses sœurs, à qui je la conduisais folle, n'en voulurent pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la gardai avec moi.

— Ah ! mon Dieu ! si vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à vous. — Serait-elle là dedans ?

lui dis-je. — Certainement ! tenez ! attendez. Hô ! hô ! la mule... »

COMMENT JE CONTINUAI MA ROUTE

Et il arrêta son pauvre mulet, qui me parut charmé que j'eusse fait cette question. En même temps il souleva la toile cirée de sa petite charrette, comme pour arranger la paille qui la remplissait presque, et je vis quelque chose de bien douloureux. Je vis deux yeux bleus, démesurés de grandeur, admirables de forme, sortant d'une tête pâle, amaigrie et longue, inondée de cheveux blonds tout plats. Je ne vis, en vérité, que ces deux yeux, qui étaient tout dans cette pauvre femme, car le reste était mort. Son front était rouge; ses joues creuses et blanches avaient des pommettes bleuâtres ; elle était accroupie au milieu de la paille, si bien qu'on en voyait à peine sortir ses deux genoux, sur lesquels elle jouait aux dominos toute seule. Elle nous regarda un moment, trembla longtemps, me sourit un peu, et se remit à jouer. Il me parut qu'elle s'appliquait à comprendre comment sa main droite battrait sa main gauche.

« Voyez-vous, il y a un mois qu'elle joue cette partie-là, me dit le chef de bataillon ; demain, ce sera peut-être un autre jeu qui durera longtemps. C'est drôle, hein ? »

En même temps il se mit à replacer la toile cirée de son shako, que la pluie avait un peu dérangée.

« Pauvre Laurette ? dis-je, tu as perdu pour toujours, va ! »

J'approchai mon cheval de la charrette, et je lui tendis la main ; elle me donna la sienne machinalement, et en souriant avec beaucoup de douceur. Je remarquai avec étonnement qu'elle avait à ses longs doigts deux

bagues de diamants ; je pensai que c'étaient encore les bagues de sa mère, et je me demandai comment la misère les avait laissées là. Pour un monde entier je n'en aurais pas fait l'observation au vieux commandant : mais, comme il me suivait des yeux et voyait les miens arrêtés, sur les doigts de Laure, il me dit avec un certain air d'orgueil :

« Ce sont d'assez gros diamants, n'est-ce pas? Ils pourraient avoir leur prix dans l'occasion, mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât, la pauvre enfant. Quand on y touche, elle pleure, elle ne les quitte pas. Du reste, elle ne se plaint jamais, et elle peut coudre de temps en temps. J'ai tenu parole à son pauvre petit mari et, en vérité, je ne m'en repens pas. Je ne l'ai jamais quittée, et j'ai dit partout que c'était ma fille qui était folle. On a respecté ça. A l'armée tout s'arrange mieux qu'on ne le croit à Paris, allez! — Elle a fait toutes les guerres de l'Empereur avec moi, et je l'ai toujours tirée d'affaire. Je la tenais toujours chaudement. Avec de la paille et une petite voiture, ce n'est jamais impossible. Elle avait une tenue assez soignée, et moi, étant chef de bataillon, avec une bonne paye, ma pension de la Légion d'honneur et le mois Napoléon, dont la somme était double, dans le temps, j'étais tout à fait au courant de mon affaire, et elle ne me gênait pas. Au contraire, ses enfantillages faisaient rire quelquefois les officiers du 7e léger. »

Alors il s'approcha d'elle et lui frappa sur l'épaule, comme il eût fait à son petit mulet.

« Eh bien, ma fille! dis donc, parle donc un peu au lieutenant qui est là : voyons, un petit signe de tête. »

Elle se remit à ses dominos.

« Oh ! dit-il, c'est qu'elle est un peu farouche aujourd'hui, parce qu'il pleut. Cependant elle ne s'enrhume

jamais. Les fous, ça n'est jamais malade, c'est commode de ce côté-là. A la Bérésina et dans toute la retraite de Moscou, elle allait nu-tête. — Allons, ma fille, joue toujours, va, ne t'inquiète pas de nous; fais ta volonté, va, Laurette. »

Elle lui prit la main qu'il appuyait sur son épaule, une grosse main noire et ridée : elle la porta timidement à ses lèvres et la baisa comme une pauvre esclave. Je me sentis le cœur serré par ce baiser, et je tournai bride violemment.

« Voulons-nous continuer notre marche, commandant? lui dis-je; la nuit viendra avant que nous soyons à Béthune. »

Le commandant racla soigneusement avec le bout de son sabre la boue jaune qui chargeait ses bottes; ensuite il monta sur le marchepied de la charrette, ramena sur la tête de Laure le capuchon de drap d'un petit manteau qu'elle avait. Il ôta sa cravate de soie noire et la mit autour du cou de sa fille adoptive; après quoi il donna le coup de pied au mulet, fit son mouvement d'épaule et dit : « En route, mauvaise troupe ! » Et nous repartîmes.

La pluie tombait toujours tristement; le ciel gris et la terre grise s'étendaient sans fin; une sorte de lumière terne, un pâle soleil, tout mouillé, s'abaissait derrière de grands moulins qui ne tournaient pas. Nous retombâmes dans un grand silence.

Je regardais mon vieux commandant; il marchait à grands pas, avec une vigueur toujours soutenue, tandis que son mulet n'en pouvait plus et que mon cheval même commençait à baisser la tête. Ce brave homme ôtait de temps à autre son shako pour essuyer son front chauve et quelques cheveux gris de sa tête, ou ses gros sourcils, ou ses moustaches blanches, d'où tombait la

pluie. Il ne s'inquiétait pas de l'effet qu'avait pu faire sur moi son récit. Il ne s'était fait ni meilleur ni plus mauvais qu'il n'était. Il n'avait pas daigné se dessiner. Il ne pensait pas à lui-même et, au bout d'un quart d'heure, il entama, sur le même ton, une histoire bien plus longue sur une campagne du maréchal Masséna, où il avait formé son bataillon en carré contre je ne sais quelle cavalerie. Je ne l'écoutai pas, quoiqu'il s'échauffât pour me démontrer la supériorité du fantassin sur le cavalier.

La nuit vint, nous n'allions pas vite. La boue devenait plus épaisse et plus profonde. Rien sur la route et rien au bout. Nous nous arrêtâmes au pied d'un arbre mort, le seul arbre du chemin. Il donna d'abord ses soins à son mulet, comme moi à mon cheval. Ensuite il regarda dans la charrette, comme une mère dans le berceau de son enfant. Je l'entendais qui disait : « Allons, ma fille, mets cette redingote sur tes pieds, et tâche de dormir. — Allons, c'est bien ! elle n'a pas une goutte de pluie. — Ah ! diable ! elle a cassé ma montre que je lui avais laissée au cou ! — Oh ! ma pauvre montre d'argent ! Allons, c'est égal; mon enfant, tâche de dormir. Voilà le beau temps qui va venir bientôt. — C'est drôle ! elle a toujours la fièvre ; les folles sont comme ça. Tiens, voilà du chocolat pour toi, mon enfant. »

Il appuya la charrette à l'arbre, et nous nous assîmes sous les roues, à l'abri de l'éternelle ondée, partageant un petit pain à lui et un à moi : mauvais souper.

« Je suis fâché que nous n'ayons que ça, dit-il ; mais ça vaut mieux que du cheval cuit sous la cendre avec de la poudre dessus, en manière de sel, comme on en mangeait en Russie. La pauvre petite femme, il faut

bien que je lui donne ce que j'ai de mieux. Vous voyez que je la mets toujours à part. Elle ne peut pas souffrir le voisinage d'un homme depuis l'affaire de la lettre. Je suis vieux, et elle a l'air de croire que je suis son père ; malgré cela, elle m'étranglerait si je voulais l'embrasser seulement sur le front. L'éducation leur laisse toujours quelque chose, à ce qu'il paraît, car je ne l'ai jamais vue oublier de se cacher comme une religieuse. — C'est drôle, hein ? »

Comme il parlait d'elle de cette manière, nous l'entendîmes soupirer et dire : *Otez ce plomb ! ôtez-moi ce plomb !* Je me levai, il me fit rasseoir.

« Restez, restez, me dit-il, ce n'est rien ; elle dit ça toute sa vie, parce qu'elle croit toujours sentir une balle dans sa tête. Ça ne l'empêche pas de faire tout ce qu'on lui dit, et cela avec beaucoup de douceur. »

Je me tus en l'écoutant avec tristesse. Je me mis à calculer que, de 1797 à 1815, où nous étions, dix-huit années s'étaient ainsi passées pour cet homme. — Je demeurai longtemps en silence à côté de lui, cherchant à me rendre compte de ce caractère et de cette destinée. Ensuite, à propos de rien, je lui donnai une poignée de main pleine d'enthousiasme. Il en fut étonné.

« Vous êtes un digne homme ! » lui dis-je. Il me répondit :

Eh ! pourquoi donc ? Est-ce à cause de cette pauvre femme ? Vous sentez bien, mon enfant, que c'était un devoir. Il y a longtemps que j'ai fait abnégation. »

Et il me parla encore de Masséna.

Le lendemain, au jour, nous arrivâmes à Béthune, petite ville laide et fortifiée, où l'on dirait que les remparts, en resserrant leur cercle, ont pressé les maisons l'une sur l'autre. Tout y était en confusion, c'était le moment d'une alerte. Les habitants commençaient à

retirer les drapeaux blancs des fenêtres et à coudre les trois couleurs dans leurs maisons. Les tambours battaient la générale ; les trompettes sonnaient *à cheval,* par ordre de M. le duc de Berry. Les longues charrettes picardes portaient les Cent-Suisses et leurs bagages ; les Canons des Gardes du corps courant aux remparts, les voitures des princes, les escadrons des Compagnies-Rouges se formant, encombraient la ville. La vue des Gendarmes du roi et des Mousquetaires me fit oublier mon vieux compagnon de route. Je joignis ma compagnie, et je perdis dans la foule la petite charrette et ses pauvres habitants. A mon grand regret, c'était pour toujours que je les perdais.

Ce fut la première fois de ma vie que je lus au fond d'un vrai cœur de soldat. Cette rencontre me révéla une nature d'homme qui m'était inconnue, et que le pays connaît mal et ne traite pas bien ; je la plaçai dès lors très haut dans mon estime. J'ai souvent cherché depuis autour de moi quelque homme semblable à celui-là et capable de cette abnégation de soi-même entière et insouciante. Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'armée, ce n'est qu'en elle, et surtout dans les rangs dédaignés et pauvres de l'infanterie, que j'ai retrouvé ces hommes de caractère antique, poussant le sentiment du devoir jusqu'à ses dernières conséquences, n'ayant ni remords de l'obéissance ni honte de la pauvreté, simples de mœurs et de langage, fiers de la gloire du pays, et insouciants de la leur propre, s'enfermant avec plaisir dans leur obscurité, et partageant avec les malheureux le pain noir qu'ils payent de leur sang.

J'ignorai longtemps ce qu'était devenu ce pauvre chef de bataillon, d'autant plus qu'il ne m'avait pas dit son nom et que je ne le lui avais pas demandé. Un jour, cependant, au café, en 1825, je crois, un vieux capitaine

d'infanterie de ligne à qui je le décrivis, en attendant la parade, me dit :

« Eh ! pardieu, mon cher, je l'ai connu, le pauvre diable ! C'était un brave homme ; il a été *descendu* par un boulet à Waterloo. Il avait, en effet, laissé aux bagages une espèce de fille folle que nous menâmes à l'hôpital d'Amiens, en allant à l'armée de la Loire, et qui y mourut, furieuse, au bout de trois jours.

— Je le crois bien, lui dis-je ; elle n'avait plus son père nourricier !

— Ah bah ! *père !* qu'est-ce que vous dites donc ? ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin et licencieux.

— Je dis qu'on bat le rappel », repris-je en sortant. Et moi aussi, j'ai fait abnégation.

SOUVENIRS DE GRANDEUR MILITAIRE

Que de fois nous vîmes ainsi finir par des accidents obscurs de modestes existences qui auraient été soutenues et nourries par la gloire collective de l'Empire ! Notre armée avait recueilli les invalides de la Grande Armée, et ils mouraient dans nos bras, en nous laissant le souvenir de leurs caractères primitifs et singuliers. Ces hommes nous paraissaient les restes d'une race gigantesque qui s'éteignait homme par homme et pour toujours. Nous aimions ce qu'il y avait de bon et d'honnête dans leurs mœurs ; mais notre génération plus studieuse ne pouvait s'empêcher de surprendre parfois en eux quelque chose de puéril et d'un peu arriéré que l'oisiveté de la paix faisait ressortir à nos yeux. L'Armée nous semblait un corps sans mouvement. Nous étouffions enfermés dans le ventre de ce cheval de bois, qui ne

s'ouvrait jamais dans aucune Troie. Vous vous en souvenez, vous, mes Compagnons, nous ne cessions d'étudier les *Commentaires* de César, Turenne et Frédéric II, et nous lisions sans cesse la vie de ces généraux de la République si purement épris de la gloire ; ces héros candides et pauvres comme Marceau, Desaix et Kléber, jeunes gens de vertu antique ; et, après avoir examiné leurs manœuvres de guerre et leurs campagnes, nous tombions dans une amère tristesse en mesurant notre destinée à la leur, et en calculant que leur élévation était devenue telle parce qu'ils avaient mis le pied tout d'abord, et à vingt ans, sur le haut de cette échelle de grades dont chaque degré nous coûtait huit ans à gravir. Vous que j'ai tant vus souffrir des langueurs et des dégoûts de la Servitude militaire, c'est pour vous surtout que j'écris ce livre. Aussi, à côté de ces souvenirs où j'ai montré quelques traits de ce qu'il y a de bon et d'honnête dans les armées, mais où j'ai détaillé quelques-unes des petitesses pénibles de cette vie, je veux placer les souvenirs qui peuvent relever nos fronts par la recherche et la considération de ses grandeurs.

La Grandeur guerrière, ou la beauté de la vie des armes, me semble être de deux sortes : il y a celle du commandement et celle de l'obéissance. L'une, tout extérieure, active, brillante, fière, égoïste, capricieuse, sera de jour en jour plus rare et moins désirée, à mesure que la civilisation deviendra plus pacifique ; l'autre, tout intérieure, passive, obscure, modeste, dévouée, persévérante, sera chaque jour plus honorée ; car, aujourd'hui que dépérit l'esprit des conquêtes, tout ce qu'un caractère élevé peut apporter de grand dans le métier des armes me paraît être moins encore dans la gloire de combattre que dans l'honneur de souffrir en silence et d'accomplir avec constance des devoirs souvent odieux.

Si le mois de juillet 1830 eut ses héros, il eut en vous ses martyrs, ô mes braves Compagnons ! — Vous voilà tous à présent séparés et dispersés. Beaucoup parmi vous se sont retirés en silence, après l'orage, sous le toit de leur famille ; quelque pauvre qu'il fût, beaucoup l'ont préféré à l'ombre d'un autre drapeau que le leur. D'autres ont voulu chercher leurs fleurs de lis dans les bruyères de la Vendée, et les ont encore une fois arrosées de leur sang ; d'autres sont allés mourir pour des rois étrangers ; d'autres, encore saignants des blessures des trois jours, n'ont point résisté aux tentations de l'épée : ils l'ont reprise pour la France, et lui ont encore conquis des citadelles. Partout même habitude de se donner corps et âme, même besoin de se dévouer, même désir de porter et d'exercer quelque part l'art de bien souffrir et de bien mourir.

Mais partout se sont trouvés à plaindre ceux qui n'ont pas eu à combattre là où ils se trouvaient jetés. Le combat est la vie de l'armée. Où il commence, le rêve devient réalité, la science devient gloire, et la Servitude service. La guerre console par son éclat des peines inouïes que la léthargie de la paix cause aux esclaves de l'Armée ; mais, je le répète, ce n'est pas dans les combats que sont ses plus pures grandeurs. Je parlerai de vous souvent aux autres ; mais je veux une fois, avant de fermer ce livre, vous parler de vous-mêmes, et d'une vie et d'une mort qui eurent à mes yeux un grand caractère de force et de candeur.

LE DIALOGUE INCONNU

La lettre de mon pauvre père, et sa mort, que j'appris peu de temps après, produisirent en moi, tout

enivré que j'étais et tout étourdi du bruit de mes éperons, une impression assez forte pour donner un grand ébranlement à mon ardeur aveugle, et je commençai à examiner de plus près et avec plus de calme ce qu'il y avait de surnaturel dans l'éclat qui m'enivrait. Je me demandai, pour la première fois, en quoi consistait l'ascendant que nous laissions prendre sur nous aux hommes d'action revêtus d'un pouvoir absolu, et j'osai tenter quelques efforts intérieurs pour tracer des bornes, dans ma pensée, à cette donation volontaire de tant d'hommes à un homme. Cette première secousse me fit entr'ouvrir la paupière, et j'eus l'audace de regarder en face l'aigle éblouissant qui m'avait enlevé tout enfant, et dont les ongles me pressaient les reins.

Je ne tardai pas à trouver des occasions de l'examiner de plus près, et d'épier l'esprit du grand homme, dans les actes obscurs de sa vie privée.

On avait osé créer des pages, comme je vous l'ai dit ; mais nous portions l'uniforme d'officiers, en attendant la livrée verte à culottes rouges que nous devions prendre au sacre. Nous servions d'écuyers, de secrétaires et d'aides de camps jusque-là, selon la volonté du maître, qui prenait ce qu'il trouvait sous sa main. Déjà il se plaisait à peupler ses antichambres; et comme le besoin de dominer le suivait partout, il ne pouvait s'empêcher de l'exercer dans les plus petites choses et tourmentait autour de lui ceux qui l'entouraient, par l'infatigable maniement d'une volonté toujours présente. Il s'amusait de ma timidité; il jouait aves mes terreurs et mon respect. — Quelquefois il m'appelait brusquement; et, me voyant entrer pâle et balbutiant, il s'amusait à me faire parler longtemps pour voir mes étonnements et, troubler mes idées. Quelque fois, tandis que j'écrivais sous sa dictée, il me tirait l'oreille tout d'un coup, à sa

ıanière, et me faisait une question imprévue sur quel-
ue vulgaire connaissance, comme la géographie ou
algèbre, me posant le plus facile problème d'enfant;
me semblait alors que la foudre tombait sur ma tête.
e savais mille fois ce qu'il me demandait ; j'en savais
lus qu'il ne le croyait, j'en savais même souvent plus
ue lui ; mais son œil me paralysait. Lorsqu'il était hors
e la chambre, je pouvais respirer, le sang commençait
circuler dans mes veines, la mémoire me revenait et
vec elle une honte inexprimable; la rage me prenait,
écrivais ce que j'aurais dû lui répondre; puis je me
ıulais sur le tapis, je pleurais, j'avais envie de me tuer.
« Quoi ! me disais-je, il y a donc des têtes assez fortes
ıur être sûres de tout et n'hésiter devant personne?
es hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute
ıose, et dont l'assurance écrase les autres en leur fai-
ınt penser que la clef de tout savoir et de tout pouvoir,
ef qu'on ne cesse de chercher, est dans leur poche, et
ı'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et auto-
té infaillibles ! » Je sentais pourtant que c'était là une
rce fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais : « Il
ent ! Son attitude, sa voix, son geste ne sont qu'une
ıntomime d'acteur, une misérable parade de souverai-
eté, dont il doit savoir la vanité. Il n'est pas possible
ı'il croie en lui-même aussi sincèrement ! Il nous
efend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par-
essous. Et que voit-il ? un pauvre ignorant comme
ıus tous et, sous tout cela, la créature faible ! » — Ce-
endant je ne savais comment voir le fond de cette âme
eguisée. Le pouvoir et la gloire le défendaient sur tous
s points ; je tournais autour sans réussir à y rien sur-
endre, et ce porc-épic, toujours armé, se roulait devant
oi, n'offrant de tous côtés que des pointes acérées. —
n jour pourtant, le hasard, notre maître à tous, les

entr'ouvrit et, à travers ces piques et ces dards, fit pénétrer une lumière d'un moment. — Un jour, ce fut peut-être le seul de sa vie, il rencontra plus fort que lui et recula un instant devant un ascendant plus grand que le sien. — J'en fus témoin, et me sentis vengé. — Voici comment cela m'arriva :

Nous étions à Fontainebleau. Le Pape venait d'arriver. L'Empereur l'avait attendu impatiemment pour le sacre, et l'avait reçu en voiture, montant de chaque côté, au même instant, avec une étiquette en apparence négligée, mais profondément calculée de manière à ne céder ni prendre le pas ; ruse italienne. Il revenait au château : tout y était en rumeur ; j'avais laissé plusieurs officiers dans la chambre qui précédait celle de l'Empereur, et j'étais resté seul dans la sienne. — Je considérais une longue table qui portait, au lieu de marbre, des mosaïques romaines, et que surchargeait un amas énorme de placets. J'avais vu souvent Bonaparte rentrer et leur faire subir une étrange épreuve. Il ne les prenait ni par ordre, ni au hasard ; mais quand leur nombre l'irritait, il passait sa main sur la table de gauche à droite et de droite à gauche, comme un faucheur, et les dispersait jusqu'à ce qu'il en eût réduit le nombre à cinq ou six qu'il ouvrait. Cette sorte de jeu dédaigneux m'avait ému singulièrement. Tous ces papiers de deuil et de détresse repoussés et jetés sur le parquet, enlevés comme par un vent colère, ces implorations inutiles des veuves et des orphelins n'ayant pour chance de secours que la manière dont les feuilles volantes étaient balayées par le chapeau consulaire, toutes ces feuilles gémissantes, mouillées par des larmes de famille, traînant au hasard sous ses bottes et sur lesquelles il marchait comme sur ses morts du champ de bataille, me représentaient la destinée présente de la

France comme une loterie sinistre, et toute grande qu'était la main indifférente et rude qui tirait les lots, je pensais qu'il n'était pas juste de livrer ainsi au caprice de ses coups de poing tant de fortunes obscures qui eussent été peut-être un jour aussi grandes que la sienne, si un point d'appui leur eût été donné. Je sentis mon cœur battre contre Bonaparte et se révolter, mais honteusement, mais en cœur d'esclave qu'il était. Je considérais ces lettres abandonnées : des cris de douleur inentendus s'élevaient de leurs plis profanés ; et, les prenant pour les lire, les rejetant ensuite, moi-même je me faisais juge entre ces malheureux et le maître qu'ils s'étaient donné, et qui allait aujourd'hui s'asseoir plus solidement que jamais sur leurs têtes. Je tenais dans ma main l'une de ces pétitions méprisées, lorsque le bruit des tambours qui battaient *aux champs* m'apprit l'arrivée subite de l'Empereur. Or, vous savez que, de même que l'on voit la lumière du canon avant d'entendre sa détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche, tant ses allures étaient promptes et tant il semblait pressé de vivre et de jeter ses actions les unes sur les autres ! Quand il entrait à cheval dans la cour d'un palais, ses guides avaient peine à le suivre, et le poste n'avait pas le temps de prendre les armes, qu'il était déjà descendu de cheval et montait l'escalier. Cette fois, il avait quitté la voiture du Pape pour revenir seul, en avant et au galop. J'entendis ses talons résonner en même temps que le tambour. J'eus le temps à peine de me jeter dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifié d'une balustrade de prince et fermé heureusement, plus qu'à demi, par des rideaux semés d'abeilles.

L'Empereur était fort agité ; il marcha seul dans la chambre comme quelqu'un qui attend avec impatience,

et fit en un instant trois fois sa longueur, puis s'avança vers la fenêtre et se mit à y tambouriner une marche avec les ongles. Une voiture roula dans la cour, il cessa de battre, frappa des pieds deux ou trois fois comme impatienté de la vue de quelque chose qui se faisait avec lenteur, puis il alla brusquement à la porte et l'ouvrit au Pape.

Pie VII entra seul. Bonaparte se hâta de refermer la porte derrière lui, avec une promptitude de geôlier. Je sentis une grande terreur, je l'avoue, en me voyant en tiers avec de telles gens. Cependant je restai sans voix et sans mouvement, regardant et écoutant de toute la puissance de mon esprit.

Le Pape était d'une taille élevée ; il avait un visage allongé, jaune, souffrant, mais plein d'une noblesse sainte et d'une bonté sans bornes. Ses yeux noirs étaient grands et beaux, sa bouche était entr'ouverte par un sourire bienveillant auquel son menton avancé donnait une expression de finesse très spirituelle et très vive, sourire qui n'avait rien de la sécheresse politique, mais tout de la bonté chrétienne. Une calotte blanche couvrait ses cheveux longs, noirs, mais sillonnés de larges mèches argentées. Il portait négligemment sur ses épaules courbées un long camail de velours rouge, et sa robe traînait sur ses pieds. Il entra lentement, avec la démarche calme et prudente d'une femme âgée. Il vint s'asseoir, les yeux baissés, sur un des grands fauteuils romains dorés et chargés d'aigles, et attendit ce que lui allait dire l'autre Italien.

Ah ! monsieur, quelle scène ! quelle scène ! je la vois encore. — Ce ne fut pas le génie de l'homme qu'elle me montra, mais ce fut son caractère ; et si son vaste esprit ne s'y déroula pas, du moins son cœur y éclata. — Bonaparte n'était pas alors ce que vous l'avez vu

depuis ; il n'avait point ce ventre de financier, ce visage joufflu et malade, ces jambes de goutteux, tout cet infirme embonpoint que l'art a malheureusement saisi pour en faire un *type*, selon le langage actuel, et qui a laissé de lui, à la foule, je ne sais quelle forme populaire et grotesque qui le livre aux jouets d'enfants et le laissera peut-être un jour fabuleux et impossible comme l'informe Polichinelle. — Il n'était point ainsi alors, monsieur, mais nerveux et souple, mais leste, vif et élancé, convulsif dans ses gestes, gracieux dans quelques moments, recherché dans ses manières ; la poitrine plate et rentrée entre les épaules, et tel encore que je l'avais vu à Malte, le visage mélancolique et effilé.

Il ne cessa point de marcher dans la chambre quand le Pape fut entré ; il se mit à rôder autour du fauteuil comme un chasseur prudent et, s'arrêtant tout à coup en face de lui dans l'attitude roide et immobile d'un caporal, il reprit une suite de la conversation commencée dans leur voiture, interrompue par l'arrivée, et qu'il lui tardait de poursuivre.

« Je vous le répète, Saint-Père, je ne suis point un esprit fort, moi, et je n'aime pas les raisonneurs et les idéologues. Je vous assure que, malgré mes vieux républicains, j'irai à la messe. »

Il jeta ces derniers mots brusquement au Pape comme un coup d'encensoir lancé au visage, et s'arrêta pour en attendre l'effet, pensant que les circonstances tant soit peu impies qui avaient précédé l'entrevue devaient donner à cet aveu subit et net une valeur extraordinaire. — Le Pape baissa les yeux et posa ses deux mains sur les têtes d'aigle qui formaient les bras de son fauteuil. Il parut, par cette attitude de statue romaine, qu'il disait clairement : « Je me résigne d'avance à écouter toutes les choses profanes qu'il lui plaira de me faire entendre. »

Bonaparte fit le tour de la chambre et du fauteuil qui se trouvait au milieu, et je vis, au regard qu'il jetait de côté sur le vieux pontife, qu'il n'était content ni de lui-même ni de son adversaire, et qu'il se reprochait d'avoir trop lestement débuté dans cette reprise de conversation. Il se mit donc à parler avec plus de suite, en marchant circulairement et jetant à la dérobée des regards perçants dans les glaces de l'appartement où se réfléchissait la figure grave du Saint-Père, et le regardant en profil quand il passait près de lui, mais jamais en face, de peur de sembler trop inquiet de l'impression de ses paroles.

« Il y a quelque chose, dit-il, qui me reste sur le cœur, Saint-Père, c'est que vous consentez au sacre de la même manière que l'autre fois au concordat, comme si vous y étiez forcé. Vous avez un air de martyr devant moi, vous êtes là comme résigné, comme offrant au Ciel vos douleurs. Mais, en vérité, ce n'est pas là votre situation, vous n'êtes pas prisonnier, par Dieu ! vous êtes libre comme l'air. »

Pie VII sourit avec tristesse et le regarda en face. Il sentait ce qu'il y avait de prodigieux dans les exigences de ce caractère despotique, à qui, comme à tous les esprits de même nature, il ne suffisait pas de se faire obéir si, en obéissant, on ne semblait encore avoir désiré ardemment ce qu'il ordonnait.

« Oui, reprit Bonaparte avec plus de force, vous êtes parfaitement libre ; vous pouvez vous en retourner à Rome, la route vous est ouverte, personne ne vous retient. »

Le Pape soupira et leva sa main droite et ses yeux au ciel sans répondre ; ensuite il laissa retomber très lentement son front ridé et se mit à considérer la croix d'or suspendue à son cou.

Bonaparte continua à parler en tournoyant plus lentement. Sa voix devint douce et son sourire plein de grâce.

« Saint-Père, si la gravité de votre caractère ne m'en empêchait, je dirais, en vérité, que vous êtes un peu ingrat. Vous ne paraissez pas vous souvenir assez des bons services que la France vous a rendus. Le conclave de Venise, qui vous a élu Pape, m'a un peu l'air d'avoir été inspiré par ma campagne d'Italie et par un mot que j'ai dit sur vous. L'Autriche ne vous traita pas bien alors, et j'en fus très affligé. Votre Sainteté fut, je crois, obligée de revenir par mer à Rome, faute de pouvoir passer par les terres autrichiennes. »

Il s'interrompit pour attendre la réponse du silencieux hôte qu'il s'était donné ; mais Pie VII ne fit qu'une inclination de tête presque imperceptible, et demeura comme plongé dans un abattement qui l'empêchait d'écouter.

Bonaparte alors poussa du pied une chaise près du grand fauteuil du Pape. — Je tressaillis, parce qu'en venant chercher ce siège il avait effleuré de son épaulette le rideau de l'alcôve où j'étais caché.

« Ce fut, en vérité, continua-t-il, comme catholique que cela m'affligea. Je n'ai jamais eu le temps d'étudier beaucoup la théologie, moi ; mais j'ajoute encore une grande foi à la puissance de l'Eglise, elle a une vitalité prodigieuse, Saint-Père. Voltaire vous a bien un peu entamés ; mais je ne l'aime pas, et je vais lâcher sur lui un vieil oratorien défroqué. Vous serez content, allez. Tenez, nous pourrions, si vous vouliez, faire bien des choses à l'avenir. »

Il prit un air d'innocence et de jeunesse très caressant.

« Moi, je ne sais pas ; j'ai beau chercher, je ne vois

pas bien, en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris pour toujours. Je vous laisserais, ma foi, les Tuileries, si vous vouliez. Vous y trouveriez déjà votre chambre de Monte-Cavallo qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guère. Ne voyez-vous pas bien, *Padre*, que c'est là la vraie capitale du monde ? Moi, je ferais tout ce que vous voudriez ; d'abord, je suis meilleur enfant qu'on ne croit. — Pourvu que la guerre et la politique fatigante me fussent laissées, vous arrangeriez l'Église comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout à fait. Voyez, ce serait vraiment beau ; nous aurions nos conciles comme Constantin et Charlemagne, je les ouvrirais et les fermerais ; je vous mettrais ensuite dans la main les vraies clefs du monde, et comme Notre-Seigneur a dit : « Je suis venu avec l'épée », je garderais l'épée, moi ; je vous la rapporterais seulement à bénir après chaque succès de nos armes. »

Il s'inclina légèrement en disant ces derniers mots.

Le Pape, qui jusque-là n'avait cessé de demeurer sans mouvement, comme une statue égyptienne, releva lentement sa tête à demi baissée, sourit avec mélancolie, leva ses yeux en haut et dit, avec un soupir paisible, comme s'il eût confié sa pensée à son ange gardien invisible :

« *Commediante!* »

Bonaparte sauta de sa chaise et bondit comme un léopard blessé. Une vraie colère le prit; une de ces colères jaunes. Il marcha d'abord sans parler, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Il ne tournait plus en cercle autour de sa proie avec des regards fins et une marche cauteleuse ; mais il alla droit et ferme, en long et en large, brusquement, frappant du pied et faisant sonner ses talons éperonnés. La chambre tressaillit ; les rideaux frémirent comme les arbres à l'approche du tonnerre ;

il me semblait qu'il allait arriver quelque terrible et grande chose ; mes cheveux me firent mal et j'y portai la main malgré moi. Je regardai le Pape, il ne remua pas ; seulement il serra de ses deux mains les têtes d'aigle des bras du fauteuil.

La bombe éclata tout à coup.

« Comédien ! Moi ! Ah ! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfants. — Comédien ! — Ah ! vous n'y êtes pas, si vous croyez qu'on puisse avec moi faire du sang-froid insolent ! Mon théâtre, c'est le monde ; le rôle que j'y joue, c'est celui de maître et d'auteur ; pour comédiens, j'ai vous tous, Pape, Rois, Peuples ! et le fil par lequel je vous remue, c'est la peur ! — Comédien ! Ah ! il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler, *signor Chiaramonti !* — Savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé, si je le voulais ? Vous et votre tiare, la France vous rirait au nez, si je ne gardais mon air sérieux en vous saluant.

« Il y a quatre ans seulement, personne n'eût osé parler tout haut du Christ. Qui donc eût parlé du Pape, s'il vous plaît ? — Comédien ! Ah ! messieurs, vous prenez vite pied chez nous ! Vous êtes de mauvaise humeur parce que je n'ai pas été assez sot pour signer, comme Louis XIV, la désapprobation des libertés gallicanes ! — Mais on ne me pipe pas ainsi. — C'est moi qui vous tiens dans mes doigts ; c'est moi qui vous porte du Midi au Nord comme des marionnettes ; c'est moi qui fais semblant de vous compter pour quelque chose parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter ; et vous n'avez pas l'esprit de voir cela et de faire comme si vous ne vous en aperceviez pas. — Mais non ! il faut tout vous dire ! il faut vous mettre le nez sur les choses pour que vous les compreniez. Et vous croyez

bonnement que l'on a besoin de vous, et vous relevez la tête et vous vous drapez dans vos robes de femme! — Mais sachez bien qu'elles ne m'en imposent nullement, et que si vous continuez, vous! je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand vizir : je la déchirerai d'un coup d'éperon. »

Il se tut. Je n'osais pas respirer. J'avançai la tête, n'entendant plus sa voix tonnante, pour voir si le pauvre vieillard était mort d'effroi. Le même calme dans l'attitude, le même calme sur le visage. Il leva une seconde fois les yeux au ciel et, après avoir encore jeté un profond soupir, il sourit avec amertume et dit :

« *Tragediante!* »

Bonaparte, en ce moment, était au bout de la chambre, appuyé sur la cheminée de marbre aussi haute que lui. Il partit comme un trait, courant sur le vieillard; je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit, sur la table, un vase de porcelaine de Sèvres, où le château de Saint-Ange et le Capitole étaient peints et, le jetant sur les chenets et le marbre, le broya sous ses pieds. Puis tout d'un coup il s'assit et demeura dans un silence profond et une immobilité formidable.

Je fus soulagé, je sentis que la pensée réfléchie lui était revenue et que le cerveau avait repris l'empire sur les bouillonnements du sang. Il devint triste, sa voix fut sourde et mélancolique et, dès sa première parole, je compris qu'il était dans le vrai, et que ce Protée, dompté par deux mots, se montrait lui-même.

« Malheureuse vie! » dit-il d'abord. — Puis il rêva, déchira le bord de son chapeau sans parler pendant une minute encore, et reprit, se parlant à lui seul, au réveil :

« C'est vrai! Tragédien ou Comédien. — Tout est rôle, tout est costume pour moi depuis longtemps et pour toujours. Quelle fatigue! quelle petitesse! Poser!

toujours poser! de face pour ce parti, de profil pour celui-là, selon leur idée. Leur paraître ce qu'ils aiment que l'on soit, et deviner juste leurs rêves d'imbéciles. Les placer tous entre l'espérance et la crainte. — Les éblouir par des dates et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de nom. Être leur maître à tous et ne savoir qu'en faire. Voilà tout, ma foi ! — Et après ce tout, s'ennuyer autant que je fais, c'est trop fort. — Car, en vérité, poursuivit-il en se croisant les jambes et en se couchant dans un fauteuil, je m'ennuie énormément. —Sitôt que je m'assieds, je crève d'ennui. — Je ne chasserais pas trois jours à Fontainebleau sans périr de langueur. — Moi, il faut que j'aille et que je fasse aller. Si je sais où, je veux être pendu par exemple. Je vous parle à cœur ouvert. J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs, j'en fais un tous les matins et un tous les soirs; j'ai une imagination infatigable; mais je n'aurai pas le temps d'en remplir deux, que je serai usé de corps et d'âme; car notre pauvre lampe ne brûle pas longtemps. Et franchement, quand tous mes plans seraient exécutés, je ne jurerais pas que le monde s'en trouvât beaucoup plus heureux; mais il serait plus beau, et une unité majestueuse régnerait sur lui. — Je ne suis pas un philosophe, moi, et je ne sais que notre secrétaire de Florence qui ait eu le sens commun. Je n'entends rien à certaines théories. La vie est trop courte pour s'arrêter. Sitôt que j'ai pensé, j'exécute. On trouvera assez d'explications de mes actions après moi pour m'agrandir si je réussis et me rapetisser si je tombe. Les paradoxes sont là tout prêts, ils abondent en France; je les fais taire de mon vivant, mais après il faudra voir. —N'importe, mon affaire est de réussir, et je m'entends à cela. Je fais mon Iliade en action, moi, et tous les jours. »

Ici il se leva avec une promptitude gaie et quelque chose d'alerte et de vivant ; il était naturel et vrai dans ce moment-là, il ne songeait point à se dessiner comme il fit depuis dans ses dialogues de Sainte-Hélène ; il ne songeait point à s'idéaliser et ne composait point son personnage de manière à réaliser les plus belles conceptions philosophiques ; il était lui, lui-même mis au dehors. — Il revint près du Saint-Père, qui n'avait pas fait un mouvement, et marcha devant lui. Là, s'enflammant, riant à moitié avec ironie, il débita ceci, à peu près, tout mêlé de trivial et de grandiose, selon son usage, en parlant avec une volubilité inconcevable, expression rapide de ce génie facile et prompt qui devinait tout, à la fois, sans étude.

« La naissance est tout, dit-il ; ceux qui viennent au monde pauvres et nus sont toujours des désespérés. Cela tourne en action ou en suicide, selon le caractère des gens. Quand ils ont le courage, comme moi, de mettre la main à tout, ma foi ! ils font le diable. Que voulez-vous? Il faut vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi, j'ai fait le mien comme un boulet de canon. Tant pis pour ceux qui étaient devant moi. — Les uns se contentent de peu, les autres n'ont jamais assez. — Qu'y faire? Chacun mange selon son appétit ; moi, j'avais grand'faim ! Tenez, Saint-Père, à Toulon, je n'avais pas de quoi acheter une paire d'épaulettes et, au lieu d'elles, j'avais une mère et je ne sais combien de frères sur les épaules. Tout cela est placé à présent, assez convenablement, j'espère. Joséphine m'avait épousé, comme par pitié, et nous allons la couronner à la barbe de Raguideau, son notaire, qui disait que je n'avais que la cape et l'épée. Il n'avait, ma foi ! pas tort. — Manteau impérial, couronne, qu'est-ce que tout cela ? Est-ce à moi? — Costume! costume d'acteur ! Je vais l'endosser

pour une heure, et j'en aurai assez. Ensuite je reprendrai mon petit habit d'officier, et je monterai à cheval ; toute la vie à cheval ! — Je ne serai pas assis un jour sans courir le risque d'être jeté à bas du fauteuil. Est-ce donc bien à envier ? Hein ?

« Je vous le dis, Saint-Père ; il n'y a au monde que deux classes d'hommes : ceux qui ont et ceux qui gagnent.

« Les premiers se couchent, les autres se remuent. Comme j'ai compris cela de bonne heure et à propos, j'irai loin, voilà tout. Il n'y en a que deux qui soient arrivés en commençant à quarante ans : Cromwell et Jean-Jacques ; si vous aviez donné à l'un une ferme, et à l'autre douze cents francs et sa servante, ils n'auraient ni prêché, ni commandé, ni écrit. Il y a des ouvriers en bâtiments, en couleurs, en formes et en phrases ; moi je suis ouvrier en batailles. C'est mon état. — A trente-cinq ans, j'en ai déjà fabriqué dix-huit qui s'appellent : Victoires. — Il faut bien qu'on me paye mon ouvrage. Et le payer d'un trône, ce n'est pas trop cher. — D'ailleurs je travaillerai toujours. Vous en verrez bien d'autres. Vous verrez toutes les dynasties dater de la mienne, tout parvenu que je suis, et élu. Elu, comme vous, Saint-Père, et tiré de la foule. Sur ce point nous pouvons nous donner la main. »

Et, s'approchant, il tendit sa main blanche et brusque vers la main décharnée et timide du bon Pape, qui, peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur sa propre destinée et une triste pensée sur l'avenir des sociétés chrétiennes, lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblants encore, de l'air d'une grand'mère qui se raccommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort. Cependant il secoua la

tête avec tristesse, et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée. Elle me parut le dernier adieu du Christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard.

Bonaparte jeta un regard furtif sur cette larme arrachée à ce pauvre cœur, et je surpris même, d'un côté de sa bouche, un mouvement rapide qui ressemblait à un sourire de triomphe. — En ce moment, cette nature toute-puissante me parut moins élevée et moins exquise que celle de son saint adversaire ; cela me fit rougir, sous mes rideaux, de tous mes enthousiasmes passés ; je sentis une tristesse toute nouvelle en découvrant combien la plus haute grandeur politique pouvait devenir petite dans ses froides ruses de vanité, ses pièges misérables et ses noirceurs de roué. Je vis qu'il n'avait rien voulu de son prisonnier, et que c'était une joie tacite qu'il s'était donnée de n'avoir pas failli dans ce tête-à-tête et, s'étant laissé surprendre à l'émotion de la colère, de faire fléchir le captif sous l'émotion de la fatigue, de la crainte et de toutes les faiblesses qui amènent un attendrissement inexplicable sur la paupière d'un vieillard. — Il avait voulu avoir le dernier et sortit, sans ajouter un mot, aussi brusquement qu'il était entré. Je ne vis pas s'il avait salué le Pape. Je ne le crois pas.

DAPHNÉ

LES LIVRES

Les figures parisiennes passaient, en effet, sous les flammes rougeâtres des lampions et des réverbères. Elles se teignaient de cette lueur, et comme la nuit était très sombre et dérobait entièrement les corps à la vue, les deux observateurs crurent voir s'écouler mille milliers de têtes flottantes et ballottées sur les vagues d'une grande mer. Sur ces figures énergiques mais usées, vives mais pâlies la tristesse et l'insomnie, la sagacité, la défiance et la ruse se lisaient au premier regard. Chaque front portait quelque empreinte de ce découragement remuant d'une population sans joie et sans mélancolie, vigoureuse d'action, incertaine de ses vouloirs, abreuvée et soûlée d'idées et d'émotions jusqu'à en perdre le goût et jusqu'à ne plus sentir poison ni contre-poison.

Comme tous s'en allaient au plaisir lentement et tristement ! Comme ils attendaient et désiraient quelque spectacle avec lequel ils pussent engager ce défi secret : « Pourras-tu m'émouvoir ? pourras-tu m'attendrir, m'effrayer ou m'enchanter ? » Les yeux dévorants regardaient à vide et flamboyaient sur des joues dévorées. De temps en temps des jeunes gens fatigués passaient vite et renversaient ce qui était devant eux, sans savoir pourquoi ils faisaient cela. Ils se mettaient à courir en se tenant

six de front, jetaient des cris sauvages dont ils ignoraient eux-mêmes le sens, puis s'arrêtaient et se regardaient entre eux, étonnés de n'être pas gais après des cris si joyeux. Abattus tout d'un coup, ils suivaient, la tête basse, le flot des autres têtes et ne parlaient plus. Des hommes, forts et larges d'épaules, arrivaient au milieu de tout cela et se faisaient place par leur propre masse. Ils élevaient, au-dessus des têtes, des fronts chauves et des bras robustes, et agitaient leurs chapeaux en signe de fête et d'allégresse coutumière, qui sémblait une menace à quelqu'un ou à quelque chose. Ensuite, l'ennui les prenait et ils regardaient autour d'eux, d'un œil stupide et endormi. Les femmes enveloppaient leurs enfants dans leurs tabliers et se consolaient de la joie publique par leurs caresses secrètes ; elles promettaient à ces pauvres petits affligés un repos prochain, ou cherchaient à leur faire trouver beaux les feux grossiers et les noires fumées des lampions, dont l'odeur faisait pleurer et reculer ces malheureux à demi assoupis. Au milieu de tous, se parlaient à voix basse des hommes graves, dont les regards ne savaient où se prendre et qui cherchaient où se réfugier, forcés de descendre avec le courant. Mais lorsque les deux inséparables parvinrent aux bords de la rivière, ce fut là qu'ils trouvèrent la joie franche, et qu'en s'approchant il leur fut facile de démêler la cause des cris âcres, rudes, convulsifs, inextinguibles qu'ils entendirent. Des enfants et des femmes tiraient de l'eau des livres déchirés et des manuscrits souillés et mutilés par la fange, le plâtre et le sable. Des hommes à qui ils les passaient les rejetaient par plaisir au milieu du fleuve, et quand on voyait, dans la nuit, ces livres faire jaillir une petite lueur et s'engloutir, c'étaient de grands cris de joie. L'un de ces hommes, vêtu d'une blouse grisâtre, y mettait plus d'ardeur que les autres

et jouait ce jeu avec une sorte de haine sérieuse et réfléchie dont les deux observateurs s'étonnèrent. Ils s'approchèrent et le contemplèrent. Il était petit, musculeux, mais pâle et maigre, et roulait autour de lui des yeux défiants sous des tempes creusées. Trois jeunes garçons se jouaient avec des torches, à côté de lui, et s'amusaient à faire sécher des gravures coloriées et des dessins inconnus, que l'homme à la blouse poussait ensuite du pied et faisait glisser dans la boue jusqu'à la rivière.

— Voyons ce qu'il fait ainsi rouler sous ses sabots, dit le noir Docteur, et il se baissa pour prendre un des grands parchemins. Et, lisant tout bas les premières paroles qui s'y trouvèrent : — Plaisanterie sanglante — dit l'éternel Contempteur — du hasard !... *L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par Omar !*

— En voici un, dit l'ouvrier en ricanant, — dont j'ai déjà déchiré la moitié, voulez-vous le reste ? cela vient de l'Archevêché (1).

Le Docteur Noir fut un instant sans répondre parce qu'il cherchait dans les traits de cet homme s'il avait dans les veines le sang des Arabes ou celui des Huns. Puis sortant de sa distraction, tout d'un coup :

— C'est encore trop gros, — dit-il, — vous pouvez en déchirer encore un peu pour rallumer les lampions qui s'éteignent.

— Oui ! — dit l'homme, — vous faites l'indifférent pour l'avoir tout entier, mais non pas. Encore une poignée de paroles — dit-il — à la rivière !

Et il fit sauter les lettres grecques de la main la plus vigoureuse qui jamais ait découpé en pièces les feuilles d'un livre méprisé et sublime.

— A nous deux, — dit le noir Docteur avec un sang-froid plus hardi que jamais.— Il croit nous faire peine,

(1) La scène décrite ici est le sac de l'Archevêché (14 février 1831).

— poursuivait-il en regardant Stello. — comme si personne pouvait savoir mieux que nous l'inutilité des idées dites ou écrites. A nous deux, l'ami ! déchirons et noyons les livres, ces ennemis de la liberté de chacun de nous, ces ennemis du loisir qui prétendent nous forcer de penser, chose odieuse, fatigante et maudite ! nous forcer de savoir ce que l'on a senti avant nous, et nous faire croire que l'on gagne quelque chose à se connaître ! Fi donc ! nous sommes bien au-dessus du passé à présent !

Ici l'homme ne comprit plus et, quand il vit le Docteur arracher lui-même des feuilles et les jeter à l'eau, il resta stupéfait.

— Prenez le reste si vous voulez, — dit-il, et, pour quelques pièces d'argent, il lâcha les manuscrits ses ennemis, comme un os sur lequel il n'avait plus de joie à mordre.

— Après tout, — dit-il en haussant les épaules et regardant ses trois enfants, — qu'est-ce que ça nous fait à nous? Nous ne savons pas ce qu'on veut, mais nous savons bien ce qu'on nous ôte. Tiens, Paul, voilà l'argent, va jouer avec ça, ne t'inquiète pas de demain, va, tous les jours j'ai à recommencer, j'y suis habitué ; va jouer, va avec tes frères, va, Paul. Messieurs, je me nomme Jean Loir, ouvrier tourneur.

Et il s'en alla sans saluer.

Les trois enfants laissèrent s'éloigner leur père et vinrent apporter à Stello le reste des parchemins qui volaient sur les pavés. Ils coururent à lui, dès qu'ils le virent, les bras ouverts et le cœur en confiance, sans savoir pourquoi ; et sans savoir non plus, ils firent le tour du Docteur Noir à quelques pieds de distance, comme on s'éloigne d'un feu trop ardent. Puis ils retournèrent au bord de l'eau, pour rattraper les livres qui

nageaient et que depuis deux jours charriait la rivière. C'était un des divertissements les plus grands, dans ces jours là, parmi cette partie du peuple, que de voir les livres venus du côté de l'île Saint-Louis se heurter contre les arches des ponts et flotter à côté des radeaux. Rien n'eût pu remplacer ces joies de la destruction, et le sourire de la victoire, sur le visage de la plupart des spectateurs, semblait poursuivre les ombres des immortels qui avaient passé les courtes heures de leur vie à léguer leurs pensées et leurs adieux aux ingrats qui les faisaient périr une seconde fois.

Stello et le Docteur Noir marchaient de front au milieu de cette multitude et suivaient, aussi vite qu'ils le pouvaient faire, la jeune sœur grise qui passait, les yeux baissés, et à qui les plus gais ou les plus irrités faisaient place. Des deux rêveurs, l'un voyait avec commisération, l'autre avec mépris cette masse confuse. La nuit devenait plus sombre, et la pluie ne cessait de laver les quais et d'éteindre les lampions ; mais des groupes se formaient autour des lanternes des boutiques ambulantes, sous les arcades des palais et les portes des grandes maisons. Les femmes mettaient leurs robes sur leurs têtes ou se cachaient sous des parapluies rouges larges à couvrir une famille, mais leur curiosité ardente les tenait amassées autour de l'accident inespéré, qui retenait les hommes dans les chemins. L'essentiel était de ne pas rentrer chez soi. Le mobile de la plupart des actions de la rue est l'ennui de la maison. L'occasion était rare et avidement saisie. On n'a pas tous les soirs de ces émotions ; chaque homme voulant voir agir les autres, personne ne s'en allait. Ces spectateurs de rien étaient spectacle l'un à l'autre. Les seules victimes de cette nuit étaient des victimes muettes, des feuilles éparses et dédaignées qui roulaient dans l'ombre,

vers la mer, entre les hautes murailles du fleuve. On les voyait passer par entassements énormes quelquefois, et figurer de larges radeaux, sur lesquels un homme aurait pu s'embarquer. Elles voyageaient ainsi de concert entre les quais, et puis elles se séparaient comme désespérant de leur salut. Quelques agrafes dorées se décrochaient, et tout s'enfonçait dans l'eau paisible et se perdait aux yeux parmi les nuances pâles des lames de la rivière. Parfois de longues pages des manuscrits antiques se déroulaient lentement sur les vagues et traînaient comme les voiles d'une vestale ; leurs plis paraissaient se gonfler en nageant et faire des efforts pour montrer les trésors que l'esprit du temps allait perdre pour toujours. Quelques enfants alors se jetaient à la nage, mais il y avait des hommes qui les suivaient et leur défendaient de secourir les feuilles à demi submergées, — pauvres restes du passé qui avaient glorieusement traversé l'océan des siècles barbares et qui devaient ainsi faire naufrage dans la cité des lumières.

LE PAYS LATIN

A mesure que les silencieux observateurs s'éloignaient des quais, la foule devenait moins épaisse, les groupes plus rares, les rues plus étroites et plus sombres. Les maisons hautes et sans lumières, avec leurs toits aigus, n'avaient d'éveillé que quelques mansardes où brillait de loin en loin un flambeau mélancolique, isolé, ouvert comme un œil, s'éteignant et se rallumant comme les efforts d'une paupière fatiguée, dans une veille pénible. Des vieux murs allongeaient partout leurs angles tout usés et leurs hautes bornes où se plaçaient en embusca-

des, autrefois, les tumultueux étudiants des vieilles universités. Les gouttières prolongeaient leurs longs museaux et faisaient tomber leurs ruisseaux sur les petits pavés aigus; et les petites portes, ornées de quelques rares sculptures, s'enfonçaient sous les arcades basses et noires.

— C'est ici que tout respire la passion du savoir ! C'est ici, c'est dans l'une des ruelles où nous sommes, — disait Stello en marchant, — que rôdait la nuit Abailard amoureux, fuyant ses élèves enthousiastes qui, cachés derrière les hautes bornes, cherchaient à le voir passer et dont le cœur battait en distinguant, à l'angle des murs, le profil romain du jeune sage. Il marchait comme nous, en rêvant, et rêvait à l'*optimisme* ressuscité depuis et dont il fut le premier chef ; il rêvait au péché originel et tâchait de s'affermir dans ses distinctions subtiles, se répétant que les hommes naissent sujets à la peine du péché, mais non au péché même. Mais son cœur l'interrompait en battant violemment, le dialecticien faisait un faux pas, et l'amoureux voyait Héloïse et ses pénitences voluptueuses. Elle était à genoux s'humiliant comme pécheresse et brûlante comme adorée maîtresse ; l'extase commencée par la prière allait s'achever par l'amour. Son front était appuyé sur le marbre, ses mains blanches étaient jointes au-dessus de ses cheveux noirs et sortaient jusqu'aux coudes des larges manches de son ample robe brune ; ses genoux ramassés sous les plis du vêtement touchaient presque sa poitrine; un fouet chargé de rudes lanières de cuir était auprès d'elle, et elle attendait son maître en soupirant. Abailard n'y voulait pas penser trop tôt et s'arrêtait en s'appuyant sur cette pierre où nous voilà tous deux appuyés aussi; il se rappelait saint Bernard, son grand ennemi, et le dialecticien marchait d'un pas plus ferme et plus lent.

Possédé par l'étude, son démon familier, il préparait pour le lendemain les triomphes de sa parole, et, se souvenant de cette armée jeune et savante qu'il avait à conduire, il songeait à provoquer saint Bernard dans un terrible duel théologique devant le pape. Ce tournoi futur enflammait sa pensée et l'empêchait de sentir l'autre aiguillon d'amour qui le faisait marcher. Sur chacune de ces petites fenêtres, de la rue où nous sommes, il voyait la tête étonnée d'un cardinal vaincu, et les ornements de ces grillages lui paraissaient les cordons rouges des barrettes qui s'inclinaient pour le saluer au concile de Soissons. Il lui arrivait de prononcer à haute voix des paroles latines qui lui devaient servir à résumer fortement son audacieuse pensée d'examen et de liberté. Il étendait les bras et disait d'une voix sombre ces mots mémorables par lesquels il déclara que le témoignage de la raison pouvait s'élever contre la révélation : *Argumentium est ratio quæ rei dubiæ fidem facit.*

« Ensuite il s'arrêtait comme pour écouter les applaudissements de ses trois mille élèves à Saint-Denis. — Et il reprenait sa marche, touchait du plat de la main ce vieux pan de muraille que je touche en disant : « Ils n'ont rien à me répondre ! Ils sont abattus ! » Et puis il frappait sa poitrine et voyait une triple couronne d'étoiles sur sa tête quand il parcourait d'un regard intérieur son *Traité de la Trinité*. Le Paraclet, colombe divine, volait devant lui, toute blanche, à travers les ombres, et sur une maison que surmontaient trois petites flèches aiguës, tournoyait et voltigeait, en soupirant, l'Esprit divin. Une porte pesante, étroite, verrouillée, cadenassée, chargée de barres de fer, comme celle-ci, s'ouvrait doucement, et il entrait sans faire plus de bruit que n'en fait cette jeune religieuse en soulevant son voile noir pour regarder si nous la suivons. Des tapis épais prévenaient

le bruit de ses chaussures éperonnées, des tapisseries lourdes et doubles servaient de portes aux petites chambres et une main amoureuse les soulevait devant lui, tout le long des corridors tournants. O profanations involontaires ! Mélanges ineffables de l'amour, de la sainteté et de la science que personne encore n'a compris entièrement. Soupirs mystiques et passionnés d'un amour énergique et pieux à la fois ! Doubles extases des âmes exaltées et des jeunes corps enflammés d'amour ! Cris et sanglots échappés de la jeune fille savante et amoureuse, vous étiez jetés en langage romain par ces lèvres françaises, exhalés en paroles mortes de ce cœur où redoublait la vie et dont les flammes eussent suffi pour la rendre à un monde éteint. O Héloïsta ! Héloïsta ! O mademoiselle de Montmorency ! Vous parlez, vous aimez, vous priez, vous gémissez comme une vestale, comme une martyre latine, enivrée par les Bacchantes ! O sainte ! O amante ! O savante sublime de dix-sept ans ! Je vous entends, je vous vois, triple déesse ! Trois fois purifiée par l'expiation du cloître ! Vous ouvrez vos bras au maître adoré qui vous a tout enseigné des choses du ciel et de la terre. Vous êtes agenouillée devant lui, vous lui baisez les mains en pleurant, *Ancilla ! soror ! uxor tua !* Oui, ta servante, ta sœur, ta femme ! Abailard ! Non pas ta femme, non, cela m'ôterait la gloire d'aimer ! *Amore ! amore immoderato complexa sum* ! Je veux, je veux tes volontés, tes voluptés ! *Voluntates, voluptates tuas !* En vérité, en vérité, je crains plus, mon unique ami, de vous offenser que d'offenser Dieu ; j'aime mieux plaire à vous qu'à lui : *te magis offendere quam Deum vereor.* — Mais lui, épouvanté de ces paroles, posait sa main sur la bouche impie de sa brûlante élève et l'asseyait, toute tremblante, sur ses genoux, assis lui-même sur un long fauteuil près des hauts chenets de

fer doré, sous la voûte d'une grande cheminée noire, et la flamme jetait des rougeurs vacillantes sur les joues brunes d'Héloïse, et pénétrait sous les arcs réguliers de ses sourcils, et l'âtre se peignait dans ses larges prunelles sombres, tantôt endormies, tantôt foudroyantes. Et bientôt perdus dans les échanges célestes de pensées mystiques et de caresses dévorantes, ravis à la fois par l'âme et les sens, ils ne parlaient plus, ils ne pensaient plus, ils ne voyaient plus.

— Voilà, voilà le côté divin de cette histoire — interrompt le noir Docteur, — mais le côté humain, où est-il ? Ne le verrez-vous jamais, ô Stello, Stello ? Ce *Pays latin* où nous marchons l'a vu au douzième siècle, quand l'homme était précisément ce qu'il est ce soir et sera dans douze autres âges, et si...

En parlant il frappait les murs et les pavés de sa canne avec un froid dédain, comme fatigué d'eux, de ce qu'il venait de dire et même de ce qu'il pensait intérieurement et se tut pendant environ cent pas. Puis, se souvenant tout à coup de ce dont il avait parlé et rattrapant au vol ses idées dont il faisait peu de cas :

— Vos chers vieux murs à ogives moresques et arabes, ogives avec lesquelles les poètes de notre temps ne cessent de faire joujou en enfants qu'ils sont, vos chères colonnettes, vos gargouilles grossières comme leurs noms, tous ces trèfles de l'Alhambra dont les personnages du moyen âge sont les rois, les dames et les valets que vous ne cessez de mêler, couper et mêler jusqu'à satiété complète ; tous ces chers, vieux, sales murs ont revu Abailard bien différent de ce qu'il est dans votre souvenir. Il fut tel, il est vrai, dans la fraîcheur de cet amour. Mais, ô égoïste et tyrannique professeur ! il n'était plus homme, et par sombre jalousie il ne voulut pas que la belle Héloïse fût encore femme. Combien elle lui

fut supérieure, grand Dieu ! et combien le cœur de la femme est plus près que le nôtre du cœur de l'ange !

« Cette Magdeleine sans repentir est-elle assez au-dessus de cet homme que des arguments et des arguties consolent, elle qui ne veut pas et ne voulut jamais être consolée, dans sa naïve et franche désolation ! Le cœur de la femme brûle et fume sans cesse sur l'autel comme une sainte hostie toujours saignante ; elle obéit, elle prie, elle est abbesse, mais toujours, toujours amante, elle écrit et supplie pour obtenir la grâce d'une réponse. Le cerveau l'emporte chez l'homme et il se félicite d'être *débarrassé du reste*. Sa victime est incarcérée, il est tranquille. Il ne se désespère point, il ne souhaite point de mourir, au contraire, et il se félicite d'être aussi dégagé de la chair que le saint rhéteur Origène, et sans avoir à se le reprocher, de n'avoir plus une distraction à sa dialectique, sa vraie maîtresse. C'est la dialectique qu'il adore et par laquelle il veut vivre, vivre gras et honoré. S'il s'afflige encore, car cela lui arrive, de quoi s'afflige-t-il ? C'est d'une thèse, une thèse blâmée par un concile. Il souffre dans sa chère dialectique. La veuve religieuse, éloquente sans le vouloir être, s'était prêtée à l'étude par amour de son amant, mais une fois l'amant retranché du monde, elle n'aime plus rien, elle ne peut même plus prier parce que les ailes de l'amour n'emportent plus au ciel ses oraisons. Au milieu du sacrifice divin — *inter missam solemnia,* — elle ne se repent pas des fautes commises, mais se représente en rêve et regrette les fautes perdues : *voluptatum phantasma*, les fantômes de ses voluptés.

« Elle se frappe, elle s'accuse, pleure d'une bonté adorable, d'avoir causé l'infortune de son amant. Les grands hommes trouveront-ils toujours leur perte dans les femmes ! s'écrie-t-elle, *la femme est plus amère*

que la mort. Elle se déteste, elle se maudit. — Et lui ? C'était de son ennemi saint Bernard qu'il était occupé lorsqu'il revint ici, dans ce *Pays latin* où nous passons, ce pays des thèses, des synthèses et des hypothèses, ce royaume de la dispute inutile.

— Dites : de la *recherche perpétuelle de la vérité!* — interrompit l'exalté Stello en marchant à plus grands pas. — Ici les murs ont tous été frappés par des fronts et des crânes remplis d'ardentes pensées. Quel est celui de ces murs qui n'a pas reçu mille coups de canif en dedans et de poignard en dehors ? Ah ! courage de la pensée conquérante, oserons-nous encore vous méconnaître ? Non ! S'il semble moins faible par le cœur, Abailard ne fut pas moins passionné, mais en grand homme. Il fut maître de son malheur, et maître de sa maîtresse. Il s'éleva au-dessus de son infortune en faisant plus grand bruit de ses œuvres que de son demi-assassinat, et vaincu par six bourreaux dans un des angles de ces murailles, il fut vainqueur par l'éloquence, à ce couvent de Cluny, dont les moines voulurent l'empoisonner pour se venger de son éclat. Il eut cette récompense divine de trouver sur la terre une femme digne de lui et assez forte pour lui obéir, pour enlever à la vue des hommes un corps inutile à leur amour, et pour lui conserver son âme ardente et chaste comme un brûlant séraphin. En elle alors il put verser en paix, et en toute confiance, les grandes douleurs des combats de la pensée et les nobles peines du génie trahi.

THÉATRE

QUITTE POUR LA PEUR

Scène première.

A Paris, dans une chambre à coucher somptueuse du temps de Louis XVI. Des portraits de famille très grands ornent les murs. — Il est midi.

LA DUCHESSE, ROSETTE

LA DUCHESSE, achevant de se parer pour le jour, se regardant à sa toilette et posant une mouche.

Mais, Rosette, conçoit-on la négligence de ces médecins ?

ROSETTE

Ah ! madame, cela n'a pas de nom.

LA DUCHESSE

Moi qui suis si souffrante !

ROSETTE

Madame la duchesse qui est si souffrante !

LA DUCHESSE

Moi qui n'ai jamais consenti à prendre d'autre médecin que ce bon vieux Tronchin ! Le chevalier m'en a voulu longtemps.

ROSETTE

Pendant plus d'une heure.

LA DUCHESSE, vivement.

C'est-à-dire qu'il a voulu m'en vouloir, mais qu'il n'a pas pu.

ROSETTE

Il vient d'envoyer deux bouquets par son coureur.

LA DUCHESSE

Et il n'est pas venu lui-même ? Ah ! c'est joli ! Moi je vais sortir à cheval.

ROSETTE

Monsieur Tronchin a défendu le cheval à madame.

LA DUCHESSE

Mais je suis malade, j'en ai besoin.

ROSETTE

C'est parce que madame la duchesse est malade, qu'il ne le faut pas.

LA DUCHESSE

Alors, je vais écrire au chevalier pour le gronder.

ROSETTE

Monsieur Tronchin a défendu à madame de s'appliquer et de tenir sa tête baissée.

LA DUCHESSE

Eh bien, je vais chanter ; ouvrez le clavecin, mademoiselle.

ROSETTE

Mon Dieu ! comment dirai-je à madame que monsieur Tronchin lui a défendu de chanter ?

LA DUCHESSE, tapant du pied.

Il faut donc que je me recouche, puisque je ne puis rien faire. — Je vais lire. Non, fais-moi la lecture. — Je vais me coucher sur le sofa ; la tête me tourne, et j'étouffe. Je ne sais pourquoi...

ROSETTE, prenant un livre.

Voici *Estelle* de monsieur de Florian, et les *Oraisons célèbres* de monsieur de Bossuet.

LA DUCHESSE

Lis ce que tu voudras, va.

ROSETTE *lit.*

« Némorin, à chaque aurore, allait cueillir les bleuets qu'Estelle... les bleuets qu'Estelle aimait à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs. »

Elle pose le livre.

LA DUCHESSE

Qu'il est capricieux, le chevalier ! Il ne veut plus que je mette de corps en fer, comme si l'on pouvait sortir sans cela. Lis toujours, va.

ROSETTE continue, et, après avoir quitté Florian, prend Bossuet sans s'en douter.

« Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire. »

LA DUCHESSE

Je ne conçois pas qu'il ne soit pas encore arrivé. Comme il était bien hier, avec ses épaulettes de diamants !

ROSETTE continue.

« Heureux si, averti par mes cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau... (Tiens, c'est drôle ça : au troupeau !) troupeau que je dois nourrir de la parole divine, les restes d'une voix qui tombe, et... »

LA DUCHESSE

Le voilà commandeur de Malte, à présent. Sans ses vœux, il se serait peut-être marié, cependant.

ROSETTE

Oh ! madame ! par exemple !...

LA DUCHESSE

Lis toujours, va, je t'entends.

ROSETTE continue.

« Et d'une ardeur qui s'éteint... » Ah ! les bergers et les troupeaux, ce n'est pas bien amusant...

Elle jette les livres.

LA DUCHESSE

Crois-tu qu'il se fût marié ? — Dis.

ROSETTE

Jamais sans la permission de madame la duchesse.

LA DUCHESSE

S'il n'avait pas dû être plus marié que monsieur le duc, j'aurais bien pu la lui donner... Hélas ! dans quel temps vivons-nous ! — Comprends-tu bien qu'un homme soit mon mari, et ne vienne pas chez moi ? M'expliquerais-tu bien ce que c'est précisément qu'un maître inconnu qu'il me faut respecter, craindre et aimer comme Dieu, sans le voir, qui ne se soucie de moi nullement, et qu'il faut que j'honore ; dont il faut que je me cache, et qui ne daigne pas m'épier ; qui me donne seulement son nom à porter de bien loin, comme on le donne à une terre abandonnée ?

ROSETTE

Madame, j'ai un frère qui est fermier, un gros fermier en Normandie, et il répète toujours que, lorsqu'on ne cultive pas une terre, on ne doit avoir de droit ni sur ses fleurs ni sur ses fruits.

LA DUCHESSE, avec orgueil.

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle ? Cher chez ma montre dans mon écrin.

Après avoir rêvé un peu.

Tiens, ce que tu dis là n'a pas l'air d'avoir de sens commun. Mais je crois que cela mènerait loin en politique, si l'on voulait y réfléchir. Donne-moi un flacon, je me sens faible.

Ah! quand j'étais au couvent, il y a deux ans, si mes bonnes religieuses m'avaient dit comment on est marié, j'aurais commencé par pleurer de tout mon cœur, toute une nuit; ensuite j'aurais bien pris une grande résolution ou de me faire abbesse ou d'épouser un homme qui m'eût aimée. Il est vrai que ce n'aurait pas été le chevalier, ainsi...

ROSETTE

Ainsi, il vaut peut-être mieux que le monde aille de cette façon.

LA DUCHESSE

Mais de cette façon, Rosette, je ne sais comment je vis, moi. Il est bien vrai que je remplis tous mes devoirs de religion; mais aussi, à chaque confession, je fais une promesse de rupture avec le chevalier, et je ne la tiens pas.

Je crois bien que l'abbé n'y compte guère, à dire le vrai, et ne le demande pas sérieusement; mais enfin c'est tromper le bon Dieu. Et pourquoi cette vie gênée et tourmentée, cet hommage aux choses sacrées, aussi public que le dédain de ces choses? Moi, je n'y comprends rien, et tout ce que je sais faire, c'est d'aimer celui que j'aime. Je vois que personne ne m'en veut, après tout.

ROSETTE

Ah! bon Dieu! madame, vous en vouloir? Bien au contraire, je crois qu'il n'y a personne qui ne vous sache gré à tous deux de vous aimer si bien.

LA DUCHESSE

Crois-tu?

ROSETTE

Cela se voit dans les petits sourires d'amitié qu'on vous fait en passant quand il donne le bras à madame la duchesse. On vous invite partout ensemble. Vos deux familles le reçoivent ici avec un amour...

LA DUCHESSE, soupirant.

Oui, mais il n'est pas ici chez lui... et cependant c'est là ce qu'on appelle le plus grand bonheur du monde, et, tel qu'il est, on n'oserait pas le souhaiter à sa fille.

Après un peu de rêverie.

Sa fille ! ce mot-là me fait trembler. Est-ce un état bien heureux que celui où l'on sent que si l'on était mère on en mourrait de honte ; que l'insouciance et les ménagements du grand monde finiraient là tout à coup, et se changeraient en mépris et en froideur ; que les femmes qui pardonnent à l'amante fermeraient leur porte à la mère, et que tous ceux qui me passent l'oubli d'un mari ne me passeraient pas l'oubli de son nom ; car ce n'est qu'un nom qu'il faut respecter, et ce nom vous tient enchaînée, ce nom est suspendu sur votre tête, comme une épée ! Que celui qu'il représente soit pour nous tout ou rien, nous avons ce nom écrit sur le collier, et au bas : *J'appartiens...*

ROSETTE

Mais, madame, serait-on si méchant pour vous ? Madame est si généralement aimée !

LA DUCHESSE

Quand on ne serait pas méchant, je me ferais justice à moi-même, et une justice bien sévère, croyez-moi. — Je n'oserais pas seulement lever les yeux devant ma mère, et même, je crois, sur moi seule.

ROSETTE

Bon Dieu ! madame m'effraye.

LA DUCHESSE

Assez. Nous parlons trop de cela, mademoiselle, et je ne sais pas comment nous y sommes venues. Je ne suis pas une héroïne de roman, je ne me tuerais pas, mais certes j'irais me jeter pour la vie dans un couvent.

Scène II

LA DUCHESSE, ROSETTE, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monsieur le docteur Tronchin demande si madame la duchesse peut le recevoir ?

LA DUCHESSE, à Rosette.

Allez dire qu'on le fasse entrer.

Scène III

LA DUCHESSE, TRONCHIN, appuyé sur une longue canne aussi haute que lui, vieux, voûté, portant une perruque à la Voltaire.

LA DUCHESSE gaiement.

Ah ! voilà mon bon vieux docteur !

Elle se lève et court au-devant de lui.

Allons, appuyez-vous sur votre malade.

Elle lui prend le bras et le conduit à un fauteuil.

Quelle histoire allez-vous me conter, docteur ? quelle est l'anecdote du jour ?

TRONCHIN

Ah ! belle dame ! belle dame ! vous voulez savoir les anecdotes des autres, prenez garde de m'en fournir une

vous-même. Donnez-moi votre main, voyons ce pouls, madame... Mais asseyez-vous... mais ne remuez donc pas toujours, vous êtes insaisissable.

LA DUCHESSE, s'asseyant.

Eh bien, voyons, que me direz-vous ?

TRONCHIN, tenant le pouls de la duchesse.

Vous savez l'histoire qui court sur la présidente, n'est-il pas vrai, madame ?

LA DUCHESSE

Eh! mon Dieu, non, je ne m'informe point d'elle.

TRONCHIN

Et pourquoi ne pas vouloir vous en informer? Vous vivez par trop détachée de tout, aussi. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de montrer quelque intérêt aux jeunes femmes de la société dont l'opinion pourrait vous défendre, si vous en aviez besoin un jour ou l'autre.

LA DUCHESSE

Mais j'espère bien n'avoir nul besoin d'être défendue, monsieur.

TRONCHIN

Ah ! madame, je suis sûr que vous êtes bien tranquille au fond du cœur; mais je trouve que vous me faites appeler bien souvent depuis quelques jours.

LA DUCHESSE

Je ne vois pas, docteur, ce que vos visites ont de commun avec l'opinion du monde sur moi.

TRONCHIN

C'est justement ce que me disait la présidente, et elle s'est bien aperçue de l'influence d'un médecin sur l'opinion publique. — Je voudrais bien vous rendre aussi confiante qu'elle. — Je l'ai tirée, ma foi, d'un mauvais pas;

mais je suis discret et je ne vous conterai pas l'histoire, puisque vous ne vous intéressez pas à elle. — Point de fièvre, mais un peu d'agitation... Restez, restez... ne m'ôtez pas votre main, madame.

LA DUCHESSE

Quel âge a-t-elle, la présidente ?

TRONCHIN

Précisément le vôtre, madame. Ah ! comme elle était inquiète ! Son mari n'est pas tendre, savez-vous ? Il allait, ma foi, faire un grand éclat. Ah ! comme elle pleurait ! mais tout cela est fini, à présent. Vous savez, belle dame, que la reine va jouer la comédie à Trianon ?

LA DUCHESSE, inquiète.

Mais la présidente courait donc un grand danger ?

TRONCHIN

Un danger que peuvent courir bien des jeunes femmes ; car enfin j'ai vu bien des choses comme cela dans ma vie. Mais, autrefois, cela s'arrangeait par la dévotion plus facilement qu'aujourd'hui. A présent, c'est le diable. Je vous trouve les yeux battus.

LA DUCHESSE

J'ai mal dormi cette nuit après votre visite.

TRONCHIN

Je ne suis pourtant pas méchant, ni bien effrayant pour vous.

LA DUCHESSE

C'est votre bonté qui est effrayante, et votre silence qui est méchant. Cette femme dont vous parlez, voyons, après tout, est-elle déshonorée ?

TRONCHIN

Non ; mais elle pouvait l'être et, de plus, abandonnée de tout le monde.

LA DUCHESSE

Et pourtant tout le monde sait qui elle aime.

TRONCHIN

Tout le monde le sait, et personne ne le dit.

LA DUCHESSE

Et tout d'un coup on eût changé à ce point ?

TRONCHIN

Madame, quand une jeune femme a une faiblesse publique, tout le monde a son pardon dans le cœur et sa condamnation sur les lèvres.

LA DUCHESSE, vite.

Et les lèvres nous jugent.

TRONCHIN

Ce n'est pas la faute qui est punie, c'est le bruit qu'elle fait.

LA DUCHESSE

Et les fautes, docteur, peuvent-elles être toujours sans bruit ?

TRONCHIN

Les plus bruyantes, madame, ce sont d'ordinaire les plus légères fautes, et les plus fortes sont les plus silencieuses, j'ai toujours vu ça.

LA DUCHESSE

Voilà qui est bien contre le bon sens, par exemple !

TRONCHIN

Comme tout ce qui se fait dans le monde, madame.

LA DUCHESSE, se levant et lui tendant la main.

Docteur, vous êtes franc ?

TRONCHIN

Toujours plus qu'on ne le veut, madame.

LA DUCHESSE

On ne peut jamais l'être assez pour quelqu'un dont le parti est pris d'avance.

TRONCHIN

Un parti pris d'avance est souvent le plus mauvais parti, madame.

LA DUCHESSE, avec impatience.

Que vous importe ? c'est mon affaire ; je veux savoir de vous quelle est ma maladie.

TRONCHIN

J'aurais déjà dit ma pensée a madame la duchesse, si je connaissais moins le caractère de monsieur le duc.

LA DUCHESSE

Eh bien, que ne me parlez-vous de son caractère ? Quoique je n'aime pas à l'entendre nommer, comme il n'est pas impossible qu'il ne survienne par la suite quelque événement qui nous soit commun... je...

TRONCHIN

Il est furieusement fantasque, madame ! Je l'ai vu haut comme ça !

Mettant la main à la hauteur de la tête d'un enfant.

Et toujours le même, suivant tout à coup son premier mouvement avec une soudaineté irrésistible et impossible à deviner. Dès l'enfance, cette impétuosité s'est montrée et n'a fait que croître avec lui. Il a tout fait de cette manière dans sa vie, allant d'un extrême à l'autre sans hésiter. Cela lui a fait faire beaucoup de grandes choses et beaucoup de sottises aussi, mais jamais rien de commun. Voilà son caractère.

LA DUCHESSE

Vous n'êtes pas rassurant, docteur ; s'il va d'un ex-

trême à l'autre, il m'aimera bien, et je ne saurai que faire de cet amour-là.

TRONCHIN

Ce n'est pourtant pas ce qui peut vous arriver de pis aujourd'hui, madame.

LA DUCHESSE

Ah! mon Dieu, que me dit-il là!

Elle frappe du pied.

TRONCHIN

C'est un fort grand seigneur, madame, que monsieur le duc. Il a toute l'amitié du roi et un vaste crédit à la cour. Quiconque l'offenserait serait perdu sans ressource; et comme il a beaucoup d'esprit et de pénétration, comme outre cela il a l'esprit ironique et cassant, il n'est pas possible de lui insinuer sans péril un plan de conduite, quel qu'il soit, et vouloir le diriger serait une haute imprudence. Le plus sûr avec lui serait une franchise totale.

LA DUCHESSE s'est détournée plusieurs fois en rougissant; elle se lève et va à la fenêtre.

Assez, assez, par grâce, je vous en supplie, monsieur! je me sens rougir à chaque mot que vous me dites, et vous me jetez dans un grand embarras.

Elle lui parle sans le regarder.

Je vous l'avoue, je tremble comme un enfant. — Je ne puis supporter cette conversation. Les craintes terribles qu'elle fait naître en moi me révoltent et m'indignent contre moi-même. — Vous êtes bien âgé, monsieur Tronchin, mais ni votre âge ni votre profession savante ne m'empêchent d'avoir honte qu'un homme puisse me parler, en face, de tant de choses que je ne sais pas, moi, et dont on ne parle jamais!

Une larme s'échappe.

Avec autorité.

Je ne veux plus que nous causions davantage.

Tronchin se lève.

La vérité que vous avez à me dire et que vous me devez, écrivez-la ici, je l'enverrai prendre tout à l'heure. — Voici une plume. Ce que vous écrirez pourrait bien être un arrêt, mais je n'en aurai nul ressentiment contre vous.

Elle lui serre la main, le docteur baise sa main.

Votre jugement est le jugement de Dieu. — Je suis bien malheureuse !

Elle sort vite.

Scène IV

TRONCHIN, seul. Il se rassied, écrit une lettre, s'arrête et relit ce qu'il vient d'écrire ; puis il dit :

La science inutile des hommes ne pourra jamais autre chose que détourner une douleur par une autre plus grande. A la place de l'inquiétude et de l'insomnie, je vous donne la certitude et le désespoir.

Il s'essuie les yeux, où roule une larme.

Elle souffrira, parce qu'elle a une âme candide dans son égarement, franche au milieu de la fausseté du monde, sensible dans une société froide et polie, passionnée dans un temps d'indifférence, pieuse dans un siècle d'irréligion. Elle souffrira sans doute; mais, dans e temps et le monde où nous sommes, la nature usée, 'aible et fardée dès l'enfance, n'a pas plus d'énergie pour les transports du malheur que pour ceux de la félicité. Le chagrin glissera sur elle, et, d'ailleurs, je vais lui chercher du secours à la source même de son nfortune.

Scène V

TRONCHIN, ROSETTE

ROSETTE

Monsieur, je viens chercher...

TRONCHIN, lui donnant un papier.

Prenez, mademoiselle.

Rosette sort.

Scène VI

TRONCHIN, seul.

Son mari doit être à Trianon, ou à Versailles... Je puis m'y rendre en deux heures et demie.

Scène VII

TRONCHIN, ROSETTE

On entend un grand cri de la duchesse.

TRONCHIN

Rosette revient toute pâle...

ROSETTE

Ah ! monsieur, voyez madame la duchesse, comm elle pleure.

Elle entr'ouvre une porte vitrée.

TRONCHIN

Ce n'est rien, ce n'est rien qu'une petite attaque d nerfs ; vous lui ferez prendre un peu d'éther, et vou brûlerez une plume dans sa chambre, celle-ci, pa exemple. — Sa maladie ne peut pas durer plus de hu mois. — Je vais à Versailles.

Il sort.

ROSETTE

Comme ces vieux médecins sont durs !

Elle court chez la duchesse.

Scène VIII

Versailles. — La chambre du duc.

LE DUC, TRONCHIN

Ils entrent ensemble.

LE DUC

Vous en êtes bien sûr, docteur ?

TRONCHIN

Monsieur le duc, j'en réponds sur ma tête, que je vous apporte à Versailles ; prenez-la pour ce qu'elle vaut.

LE DUC, s'asseyant en taillant une plume.

Allons, il est toujours bon de savoir à quoi s'en tenir. Vous la voyez très souvent ? Asseyez-vous donc !

TRONCHIN

Presque tous les jours, je passe chez elle pour des migraines, des bagatelles.

LE DUC

Et comment est-elle, ma femme ? est-elle jolie ? est-elle agréable ?

TRONCHIN

C'est la plus gracieuse personne de la terre.

LE DUC

Vraiment ? Je ne l'aurais pas cru ; le jour où je la vis, ce n'était pas ça du tout. C'était tout empesé, tout guindé, tout roide ; ça venait du couvent, ça ne savait ni entrer ni sortir, ça saluait tout d'une pièce ; de la fraîcheur seulement, la beauté du diable.

TRONCHIN

Oh ! à présent, monsieur le duc, c'est tout autre chose.

LE DUC

Oui, oui, le chevalier doit l'avoir formée. Le petit chevalier a du monde... Je suis fâché de ne pas la connaître.

TRONCHIN

Ah, ça! il faut avouer, entre nous, que vous en aviez bien la permission.

LE DUC, prenant du tabac pour le verser d'une tabatière d'or dans une boîte à portrait.

Ça peut bien être! Je ne dis pas le contraire, docteur; mais, ma foi, c'était bien difficile. La marquise est bien la femme la plus despotique qui jamais ait vécu ; vous savez bien qu'elle ne m'eût jamais laissé marier, si elle n'eût été assez bien assurée de moi, et bien certaine que ce serait ici, comme partout à présent, une sorte de cérémonie de famille, sans importance et sans suites.

TRONCHIN

Sans importance, cela dépend de vous ; mais sans suites, monsieur le duc....

LE DUC, sérieusement.

Cela dépend aussi de moi, plus qu'on ne croit, monsieur ; mais c'est mon affaire.

Il se lève et il se promène.

Savez-vous à quoi je pense, mon vieil ami ? C'est que l'Honneur ne peut pas toujours être compris de la même façon.

Dans la passion, le meurtre peut être sublime ; mais, dans l'indifférence, il serait ridicule ; dans un homme d'État ou un homme de cour, par ma foi, il serait fou.

Tenez, regardez ! Moi, par exemple, je sors de chez

le Roi. Il a eu la bonté de me parler d'affaires assez longtemps. Il regrette monsieur d'Orvilliers, mais il l'abandonne à ses ennemis, et le laisse quitter le commandement de la flotte avec laquelle il a battu les Anglais. Moi, qui suis l'ami de d'Orvilliers, et qui sais ce qu'il vaut, cela m'a fait de la peine ; je viens d'en parler vivement, je me suis avancé pour lui. Le Roi m'a écouté volontiers et est entré dans mes raisons. Il m'a présenté ensuite Franklin, le docteur Franklin, l'imprimeur, l'Américain, l'homme pauvre, l'homme en habit gris, le savant, le sage, l'envoyé du nouveau monde à l'ancien, grave comme le paysan du Danube, demandant justice à l'Europe pour son pays, et l'obtenant de Louis XVI ; j'ai eu une longue conférence avec ce bon Franklin ; je l'ai vu ce matin même présenter son petit-fils au vieux Voltaire, et demander à Voltaire une bénédiction, et Voltaire ne riant pas, Voltaire étendant les mains aussi gravement qu'eût fait le souverain pontife, et secouant sa tête octogénaire avec émotion, et disant sur la tête de l'enfant : « Dieu et la liberté. » — C'était beau, c'était solennel, c'était grand.

Et, au retour, le Roi m'a parlé de tout cela avec la justesse de son admirable bon sens ; il voit l'avenir sans crainte, mais non sans tristesse ; il sent qu'une révolution partant de France peut y revenir. Il aide ce qu'il ne peut empêcher, pour adoucir la pente ; mais il la voit rapide et sans fond, car il parle et pense en législateur quand il est avec ses amis. Mais l'action l'intimide. Au sortir de l'entretien, il m'a donné ma part dans les événements présents et à venir.

Voilà ma matinée. — Elle est sérieuse, comme vous voyez, et maintenant, en vérité, m'occuper d'une affaire de... de quoi dirai-je ? de ménage ? Oh ! non ! — Quelque chose de moins que cela encore... Une affaire de

boudoir... et d'un boudoir que je n'ai jamais vu... En bonne vérité, vous le sentez, cela ne m'est guère possible. Un sourire de pitié est vraiment tout ce que cela me peut arracher. Je suis si étranger à cette jeune femme, moi, que je n'ai pas le droit de la colère ; mais elle porte mon nom, et, quant à ce qu'il y a dans ce petit événement qui pourrait blesser l'amour-propre de l'un ou l'intérêt de l'autre, fiez-vous-en à moi pour ne tirer d'elle qu'une vengeance de bonne compagnie, et qui, pour être de bon goût, n'en sera peut-être que plus sévère. Pauvre petite femme elle doit avoir une peur d'enfer !

Il rit et prend son épée.

Venez-vous avec moi voir la marquise au Petit-Trianon ? Je l'ai trouvée assez pâle ce matin, elle m'inquiète.

Il sonne.

A ses gens.

Ce soir, à onze heures, on me tiendra un carrosse prêt pour aller à Paris.

Passez, mon cher Tronchin.

TRONCHIN, à part.

Je n'ai plus qu'à les laisser faire à présent.

Ils sortent.

Scène IX

Paris. — La chambre à coucher de la duchesse.

LA DUCHESSE, ROSETTE

LA DUCHESSE, seule. Elle est à sa toilette, en peignoir, prête à se coucher, ses cheveux à demi dépoudrés répandus sur son sein, comme ceux d'une Madeleine, en longs flots nommés repentirs.

Quelle heure est-il ?

ROSETTE, achevant de la coiffer pour la nuit et de lui ôter sa toilette de cour.

Onze heures et demie, madame, et monsieur le chevalier...

LA DUCHESSE

Il ne viendra plus à présent, il a bien fait de ne pas venir aujourd'hui. — J'aime mieux ne pas l'avoir vu. J'ai bien mieux pleuré.

Chez qui peut-il être allé ? — A présent, je vais bien être plus jalouse ; à présent que je suis si malheureuse ! — Quels livres m'a envoyés l'abbé ?

ROSETTE

Les *Contes* de monsieur l'abbé de Voisenon.

LA DUCHESSE

Et le chevalier ?

ROSETTE

Le *Petit Carême* et l'*Imitation*.

LA DUCHESSE

Ah ! comme il me connaît bien ! Sais-tu, Rosette, que son portrait est bien ressemblant ? Tiens, il avait cet habit-là quand la reine lui a parlé si longtemps, et pendant tout ce temps-là il me regardait, de peur que je ne fusse jalouse. Tout le monde l'a remarqué. Oh ! il est charmant !...

Soupirant.

Ah ! que je suis malheureuse, n'est-ce pas, Rosette ?

ROSETTE

Oh ! oui, madame.

LA DUCHESSE

Il n'y a pas de femme plus malheureuse que moi sur toute la terre.

ROSETTE

Oh ! non, madame.

LA DUCHESSE

Je vais me coucher... Laissez-moi seule, je vous rappellerai.

Rosette sort.

Je vais faire mes prières.

Scène X

LA DUCHESSE, seule. Elle va ouvrir les rideaux de son lit et, en voyant le crucifix, elle a peur ; elle crie.

Rosette ! Rosette !

Scène XI

LA DUCHESSE, ROSETTE.

ROSETTE, effrayée.

Madame ?

LA DUCHESSE

Quoi donc ?

ROSETTE

Madame m'a appelée.

LA DUCHESSE

Ah ! je voulais... mon peignoir.

ROSETTE

Madame la duchesse l'a sur elle.

LA DUCHESSE

J'en voulais un autre. — Non. — Restez avec moi, j'ai peur. — Restez sur le sofa, je vais lire.

A part.

Je n'ose pas faire un signe de croix. — A quelle heure le chevalier vient-il demain matin ? Ah ! je suis la plus malheureuse femme du monde.

Elle pleure.

Allons, mets dans la ruelle un flambeau et la *Nouvelle Héloïse*.

Tenant le livre.

Jean-Jacques ! ah ! Jean-Jacques ! vous savez, vous, combien d'infortunes se cachent sous le sourire d'une femme.

On frappe à une porte de la rue ; une voiture roule.

On frappe à la porte ! Ce n'est pas ici, j'espère !

ROSETTE

J'ai entendu un carrosse s'arrêter à la porte de l'hôtel.

LA DUCHESSE

En es-tu bien sûre, Rosette ? A minuit !

Rosette regarde à la fenêtre.

ROSETTE

C'est bien à la porte de madame la duchesse, un carrosse avec deux laquais qui portent des torches ; c'est la livrée de madame.

LA DUCHESSE

Eh ! bon Dieu ! serait-il arrivé quelque événement chez ma mère ? Je suis dans un effroi...

ROSETTE

J'entends marcher ! on monte chez madame la duchesse.

LA DUCHESSE

Mais qu'est-ce donc?

On frappe.

Demande avant d'ouvrir.

ROSETTE

Qui est là ?

UN LAQUAIS

Monsieur le duc arrive de Versailles!

ROSETTE

Monsieur le duc arrive de Versailles !

LA DUCHESSE, tombant sur un sofa.

Monsieur le duc ! depuis deux ans ! lui ! depuis deux ans ! jamais ! et aujourd'hui ! à cette heure ! Ah ! que vient-il faire, Rosette ? Il vient me tuer ! cela est certain ! — Embrasse-moi, mon enfant, et prends ce collier, tiens, et ce bracelet ; tiens, en souvenir de moi.

ROSETTE

Je ne veux pas de tout cela ! Je ne quitterai point madame la duchesse !

On frappe encore.

Eh bien quoi ? Madame la duchesse est au lit.

LE LAQUAIS, toujours derrière la porte.

Monsieur le duc demande si madame la duchesse peut le recevoir.

LA DUCHESSE, du canapé, vite.

Non !

ROSETTE, vite, à la porte.

Non !

LA DUCHESSE.

Plus poliment, Rosette : *Madame est endormie.*

ROSETTE, criant et ayant un peu perdu la tête.

Madadame est endormie !

LE LAQUAIS

Monsieur le duc dit que vous avez dû la réveiller, et qu'il attendra que madame la duchesse puisse le recevoir. Il a à lui parler.

ROSETTE, à la duchesse.

Monsieur le duc veut que madame se lève !

LA DUCHESSE

Ah ! mon Dieu ! il sait tout ; il vient me faire mourir.

ROSETTE, sérieusement.

Madame !...

Elle s'arrête.

LA DUCHESSE

Eh bien ?

ROSETTE

Madame, je ne le crois pas !

LA DUCHESSE

Et pourquoi ne le crois-tu pas ?

ROSETTE, tragiquement.

Madame, parce que les gens ont l'air gai !

LA DUCHESSE, effrayée.

Ils ont l'air gai ? — Mais c'est encore pis. Oh ! mon pauvre chevalier !

Elle prend son portrait.

ROSETTE

Hélas ! madame la duchesse, quel malheur d'être la femme de monsieur le duc !

LA DUCHESSE, désolée.

Quelle horreur ! quelle insolence !

ROSETTE

Et s'il vient par jalousie !

LA DUCHESSE

Quel étrange amour ! voilà qui est odieux !

Ecoute ! il ne peut venir que par fureur ou par passion ; de toute façon, c'est me faire mourir. Tue-moi, je t'en prie.

ROSETTE, reculant.

Non, madame ! moi, tuer madame ! cela ne se peut pas.

LA DUCHESSE

Eh bien ! au moins va dans mon cabinet. Tu écoute-

ras tout ; et dès que je sonnerai, tu entreras. Je ne veux pas qu'il reste plus d'un quart d'heure ici, quelque chose qu'il me veuille dire. Hélas ! si le chevalier le savait !

ROSETTE

Oh ! madame ! il en mourrait d'abord !

LA DUCHESSE

Pauvre ami ! — S'il se met en colère, tu crieras au feu ! Au bout du compte, je ne le connais pas, moi, mon mari !

ROSETTE

Certainement ! madame ne l'a jamais vu qu'une fois.

LA DUCHESSE

O mon Dieu ! ayez pitié de moi !

ROSETTE

On revient, madame.

LA DUCHESSE

Allons, du courage ! — Mademoiselle, dites que je suis visible.

ROSETTE

Madame la duchesse est visible.

LA DUCHESSE, à genoux, se signant.

Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Elle se couche à demi sur le sofa.

Scène XII

UN LAQUAIS, LE DUC, LA DUCHESSE

UN LAQUAIS, ouvrant les deux battants de la porte.

Monsieur le duc.

La duchesse se lève, fait une grande révérence, et s'assied toute droite sans oser parler.

LE DUC. Il la salue, puis il va droit à la cheminée et, gardant son épée au côté et son chapeau sous le bras, se chauffe tranquillement les pieds. Après un long silence, il la salue froidement.

Eh bien, madame, comment vous trouvez-vous ?

LA DUCHESSE

Mais, monsieur, un peu surprise de vous voir, et confuse de n'avoir pas eu le temps de m'habiller pour vous.

LE DUC

Oh ! n'importe, n'importe, je ne tiens pas au cérémonial. D'ailleurs, on peut paraître en négligé devant son mari.

LA DUCHESSE, à part.

Son mari ! hélas !

Haut.

Oui, certainement.... son mari... Mais ce nom-là... je vous avoue...

LE DUC, ironiquement.

Oui, oui... j'entends, vous n'y êtes pas plus habituée qu'à ma personne.

Souriant.

C'est ma faute.

Tendrement.

C'est ma très grande faute, ou plutôt c'est la faute de tout le monde.

Sérieusement.

Qui peut dire en ce monde, et *dans le monde surtout*, qu'il n'ajoute pas par sa conduite aux fautes des autres? Dites-le-moi, madame.

LA DUCHESSE

Ah ! je crois bien que vous avez raison, monsieur ; vous savez le monde mieux que moi !

LE DUC, avec feu.

Mieux que vous ! mieux que vous, madame ! cela n'est, parbleu ! pas facile. Je n'entends parler à Versailles que de votre grâce dans le monde ; vous faites fureur ! On n'a que votre nom à la bouche. C'est une rage.

D'un ton ambigu.

Moi... je l'avoue, cela... cela m'a piqué d'honneur !

LA DUCHESSE, à part.

O Ciel ! piqué d'honneur ! que veut-il dire ?

LE DUC, s'approchant avec galanterie.

Çà, voyons, regardez-moi bien ! me reconnaissez-vous ?

LA DUCHESSE

Sans doute, monsieur le duc, j'aurais bien mauvaise grâce à ne pas...

LE DUC, tendrement.

Me dire oui, n'est-ce pas ? Ce n'est pas cette docilité qu'il me faut, c'est de la franchise.

LA DUCHESSE

De la... ?

LE DUC, sévèrement.

De la franchise, madame.

Il quitte le fauteuil et retourne brusquement à la cheminée.

J'aurai beaucoup à vous dire cette nuit, et des choses fort sérieuses !

LA DUCHESSE

Quoi ! cette nuit, monsieur ! y pensez-vous ?

LE DUC, froidement.

J'y ai pensé, madame, pendant tout le chemin de Versailles, et un peu avant aussi.

LA DUCHESSE, à part.

Il sait ma faute ! il la sait ! tout est fini !

LE DUC

Oui, j'ai le projet de ne partir que demain matin au jour, et vos gens et les miens doivent être couchés à présent.

LA DUCHESSE, vivement et se levant.

Mais ce n'est pas moi qui l'ai ordonné.

LE DUC, avec sang-froid et le sourire sur la bouche.

Alors, madame, si ce n'est vous, il faut donc que ce soit moi.

LA DUCHESSE, à part.

Il restera.

LE DUC, regardant la pendule.

Demain, j'arriverai à temps pour le petit lever. — C'est une pendule de Julien Le Roy que vous avez là ?

Il ôte son épée et son chapeau et les pose sur un guéridon.

LA DUCHESSE, à part.

Un sang-froid à n'y rien comprendre ! — Quelle inquiétude il me donne !

LE DUC, s'asseyant.

Ah! ah! voici quelques livres! C'est bien ce que l'on m'avait dit: vous aimez l'esprit, et vous en avez; oh! je sais que vous en avez beaucoup, et du bon, du vrai, du meilleur esprit. — C'est monsieur de Voltaire ! — Oh ! *Zaïre !* — « Zaïre, vous pleurez. »

Lekain dit cela comme ça, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE

Je n'ai pas vu, monsieur.

LE DUC

Ah ! c'est vrai ! je sais que vous êtes un peu dévote ;

vous n'allez pas à la comédie, mais vous la lisez. Vous lisez la comédie... Pour la jouer, jamais !

Avec une horreur comique.

Oh ! jamais !

LA DUCHESSE

On ne m'y a pas élevée, monsieur, fort heureusement pour moi.

LE DUC

Et pour votre prochain, madame ; mais je suis sûr qu'avec votre esprit vous joueriez parfaitement... Tenez (nous avons le temps), si vous étiez la belle Zaïre, soupçonnée d'infidélité par Orosmane...

LA DUCHESSE, à part.

A demi voix à la cloison.

Ah ! c'est ma mort qu'il a résolue! — Rosette, prenez garde ! Rosette, faites attention.

LE DUC

En vérité, madame, c'est le plus généreux des mortels que ce soudan Orosmane ; n'ayez donc pas peur de lui. S'il entrait ici, par exemple, disant avec la tendresse que met Lekain dans cette scène-là :

Hélas ! le crime veille et son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse !
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse.
Combien je t'adorais ! quels feux !...

LA DUCHESSE, se levant et allant à lui.

Monsieur, avez-vous quelque chose à me reprocher ?

LE DUC, riant.

Ah ! le mauvais vers que voilà ! Eh ! bon Dieu, que dites-vous donc ? Ce n'est pas dans la pièce.

LA DUCHESSE, boudant.

Eh ! monsieur, je ne dis pas de vers, je parle. On ne

vient pas à minuit chez une femme pour lui dire des vers, aussi.

LE DUC, jetant son livre.

Avec tendresse et mélancolie.

Et croyez-vous donc que ce soit là ce qui m'amène ? Causons un peu en amis.

Il s'assied sur la causeuse, près d'elle.

Çà ! vous est-il arrivé quelquefois de songer à votre mari, par extraordinaire, là, un beau matin en vous éveillant ?

LA DUCHESSE, étonnée.

Eh ! monsieur, mon mari pense si peu à sa femme qu'il n'a vraiment pas le droit d'exiger la moindre réciprocité.

LE DUC

Eh ! qui donc vous a pu dire, ingrate, qu'il ne pensait pas à vous ? Était-il en passe de vous l'écrire ? C'eût été ridicule à lui. Vous le faire dire par quelqu'un, c'était bien froid. Mais venir vous le jurer chez vous et vous le prouver, voilà quel était son devoir.

LA DUCHESSE, à part.

Me le jurer ! Ah ! pauvre chevalier !

Elle baise son portrait.

Me le jurer, monsieur ! et me jurer quoi, s'il vous plaît ? Vous êtes-vous jamais cru obligé à quelque chose envers moi ? Que vous suis-je donc, monsieur, sinon une étrangère qui porte votre nom... ?

LE DUC

Et peut le donner, madame...

LA DUCHESSE, se levant.

Ah ! monsieur le duc, faites-moi grâce...

LE DUC se lève tout à coup en riant.

Grâce ! madame, et de quoi grâce, bon Dieu ? — Ah ! je comprends : vous voulez que je vous fasse grâce de mes compliments, de mes tendresses et de mes fadeurs. Eh ! je le veux bien. Tant qu'il vous plaira ! Parlons d'autre chose.

LA DUCHESSE

Quelle torture !

LE DUC

Savez-vous de qui ces tableaux-là sont les portraits ? Je suis sûr que vous ne les regardez jamais. Ces braves gens cuirassés sont mes aïeux, ils sont anciens ; nous sommes, ma foi, très anciens, aussi anciens que les Bourbons ; le saviez-vous ? Mon nom est celui d'un connétable, de cinq maréchaux de France, tous pairs des rois, et parents et alliés des rois, et élevés avec eux dès l'enfance, camarades de leur jeunesse, frères d'armes de leur âge d'homme, conseillers et appuis de leur vieillesse. C'est beau ! c'est assez beau pour que l'on s'en souvienne ; et quand on s'en souvient, il n'est guère possible de ne pas songer que ce serait un malheur épouvantable, une désolation véritable dans une famille que de n'avoir personne à lui léguer ce nom. Sans parler de l'héritage, qui ne laisse pas que d'être considérable ! Cela ne vous a-t-il jamais affligée ?

LA DUCHESSE

Eh ! monsieur, je ne vois pas pourquoi je m'en affligerais quand vous n'y pensez jamais. Après tout, c'est de votre nom qu'il s'agit et non du mien.

LE DUC

Eh quoi ! Élisabeth !

LA DUCHESSE

Élisabeth ? Vous vous croyez ailleurs, je pense.

LE DUC

Eh! n'est-ce pas Élisabeth que vous vous nommez? Quel est donc votre nom de baptême?

LA DUCHESSE, avec tristesse.

Baptême! le nom de baptême! c'est vous qui demandez le nom que l'on m'a donné! Je voudrais bien savoir ce qu'eût dit mon pauvre père, qui tenait tant à ce nom-là...

Vite.

Et vous, je ne vous le dirai pas!... si quelqu'un lui eût dit : « Eh bien, ce nom si doux, son mari ne daignera pas le savoir. »

Du reste, cela est juste!

Avec agitation.

Les noms de baptême sont faits pour être dits par ceux qui aiment et pour être inconnus à ceux qui n'aiment pas.

En enfant.

Il est bien juste que vous ne sachiez pas le mien, et c'est bien fait... et je ne vous le dirai pas.

LE DUC, à part, souriant et charmé.

Ah çà! mais comme elle est gentille! je suis fou de me prendre les doigts à mon piège?

C'est qu'elle est charmante, en vérité!

Haut et sérieux.

Et pourquoi saurais-je ce nom d'enfant, madame? qu'est-ce pour moi, je vous prie, que la jeune fille enfermée au couvent jusqu'à ce qu'on me la donne sans que je sache seulement son âge? C'est la jeune femme connue sous le nom qui m'appartient; celle-là seule est mienne, madame, puisque, pour la nommer, il faut qu'on me nomme moi-même.

LA DUCHESSE, se levant, vite et avec colère.

Monsieur le duc, voulez-vous me rendre folle? Je ne comprends plus rien ni à vos idées, ni à vos sentiments, ni à mon existence, ni à vos droits, ni aux miens; je ne suis peut-être qu'une enfant! J'ai peut-être été toujours trompée. Dites-moi ce que vous savez de la vie réelle du monde. Dites-moi pourquoi les usages sont contre la religion, et le monde contre Dieu. Dites-moi si notre vie a tort ou a raison; si le mariage existe ou non; si je suis votre femme, pourquoi vous ne m'avez jamais revue, et pourquoi l'on ne vous en blâme pas; si les serments sont sérieux, pourquoi ils ne le sont pas pour vous; si vous avez et si j'ai moi-même le droit de jalousie. Dites-moi ce que signifie tout cela! Qu'est-ce que ce mariage du nom et de la fortune, d'où les personnes sont absentes, et pourquoi nos hommes d'affaires nous ont fait paraître dans ce marché? Dites-moi si le droit qu'on vous a donné était seulement celui de venir me troubler, me poursuivre chez moi quand il vous plaît, d'y tomber comme la foudre, au moment où l'on s'y attend le moins, à tout hasard, au risque de me causer la plus grande frayeur, sans ménagements, sans scrupules, la nuit, dans mon hôtel, dans ma chambre, dans mon alcôve, là!

LE DUC

Ah! madame, les beaux yeux que voilà; aussi éloquents que votre bouche lorsqu'un peu d'agitation la fait parler. — Eh bien, quoi! voulez-vous que je vous explique une chose inexplicable? Voulez-vous que je fasse du pédantisme avec vous? Faut-il que je m'embarque avec vous dans les phrases? Exigez-vous que je vous parle du grand monde, et que je vous raconte l'histoire de l'hymen? — Vous dire comment le mariage, d'abord

sacré, est devenu si profane à la cour et si profané surtout; vous dire comment nos vieilles et saintes familles sont devenues si frivoles et si mondaines, comment et par qui nous fûmes tirés de nos châteaux et de nos terres pour venir nous échelonner dans une royale antichambre ; comment notre ruine fastueuse a nécessité nos alliances calculées, et comment on les a toutes réglées en famille, d'avance et dès le berceau (comme la nôtre, par exemple); vous raconter comment la religion (irréparable malheur peut-être!) s'en est allée en plaisanterie, fondue avec le sel attique dans le creuset des philosophes; vous décrire par quels chemins l'amour est venu se jeter à travers tout cela, pour élever son temple secret sur tant de ruines, et comment il est devenu lui-même quelque chose de respecté et de sacré, pour ainsi dire, selon le choix et la durée : vous raconter, vous expliquer, vous analyser tout cela, ce serait par trop long et par trop fastidieux; vous en savez, je gage, autant que moi sur beaucoup de ces choses...

LA DUCHESSE, lui prenant la main avec plus de confience.

Hélas ! à vous dire vrai, monsieur, si je les sais, un peu, comme vous les savez beaucoup, il me semble, j'en souffre plus que je n'en suis heureuse, et je ne devine pas quelle fin peut avoir un monde comme le nôtre.

LE DUC

Eh ! bon Dieu, madame, qui s'en inquiète à l'heure qu'il est, si ce n'est vous? Personne, je vous jure, pas même chez ceux que cela touche de plus près. Respirons en paix, croyez-moi ! respirons, tel qu'il est, cet air empoisonné, si l'on veut, mais assez embaumé, selon mon goût, de l'atmosphère où nous sommes nés, et dirigeons-nous seulement, lorsqu'il le faudra, selon

cette loi que, ma foi, je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'Honneur.

LA DUCHESSE, un peu effrayée et reculant.

L'Honneur ! oui ! mais cet Honneur, en quoi le faites-vous consister, monsieur le duc ?

LE DUC, très gravement.

Il est dans tous les instants de la vie d'un galant homme, madame ; mais il doit surtout le faire consister dans le soin de soutenir la dignité de son nom... et...

LA DUCHESSE, à part.

Encore cette idée ! ô mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC

Et, en supposant qu'on eût porté quelque atteinte à la pureté de ce nom, il ne doit hésiter devant aucun sacrifice pour réparer l'injure ou la cacher éternellement.

LA DUCHESSE

Aucun sacrifice ne vous coûterait-il, monsieur ?

LE DUC

Aucun, madame, en vérité.

LA DUCHESSE

En vérité ?

LE DUC, sur un ton emporté.

Sur ma parole ! aucun ! fallût-il un meurtre !

LA DUCHESSE, à part.

Ah ! je suis perdue ! ah ! mon Dieu !

Elle regarde sa croix.

LE DUC, sur un ton passionné.

Fallût-il me jeter à vos pieds et les couvrir de baisers, et m'humilier pour rentrer en grâce !

Il lui baise la main à genoux.

LA DUCHESSE, à part.

Ah ! pauvre chevalier ! nous sommes perdus ! je n'oserai plus te revoir !

Elle baise le portrait du chevalier.

LE DUC, brusquement, en homme, et comme quittant le masque.

Ah çà ! voyons, mon enfant, touchez là.

LA DUCHESSE, étonnée.

Quoi donc ?

LE DUC

Touchez là, vous dis-je ! une fois seulement donnez-moi la main, c'est tout ce que je vous demande.

LA DUCHESSE, pleurant presque.

Comment ! monsieur... ?

LE DUC

Oui, vraiment, touchez là bien franchement, en bonne et sincère amie ; je ne veux point vous faire de mal, et toute la vengeance que je tirerais de vous (si vous m'aviez offensé), ce serait cette frayeur que je viens de vous faire.

Asseyez-vous. — Je vais partir.

Il reprend son chapeau et son épée.

Voici le jour qui vient ! Il me faut le temps d'arriver à Versailles.

Debout, il lui serre la main, elle est assise.

Écoutez bien. Il n'y a rien que je ne sache.

A vrai dire, je ne me sens nulle colère et nulle haine pour vous.

Avec émotion et gravité.

N'ayez, je vous prie, nulle haine contre moi non plus. Nous avons chacun nos petits secrets. Vous faites bien, et je crois que je ne fais pas mal de mon côté. Restons-en là ! Je ne sais si tout cela nous passera, mais nous sommes jeunes tous les deux, nous verrons. — Soyez

toujours bien assurée que mon amitié ne passera pas pour vous... Je vous demande la vôtre, et...

En riant.

N'ayez pas peur, je ne reviendrai vous voir que quand vous m'écrirez de venir.

LA DUCHESSE

Êtes-vous si bon, monsieur ? Et je ne vous connaissais pas !

LE DUC

Pardonnez-moi cette mauvaise nuit que je vous ai fait passer. Dans une société qui se corrompt et se dissout chaque jour comme la nôtre, tout ce qui reste encore de possible, c'est le respect des convenances. Il y a des occasions où la dissimulation est presque sainte et peut même ne pas manquer de grandeur. Je vous ai dit que je tenais à notre nom... En voici la preuve : — vos gens et les miens m'ont vu entrer, ils me verront sortir, et, pour le monde, c'est tout ce qu'il faut.

LA DUCHESSE, à ses genoux, lui baise les mains et pleure en se cachant le visage. — Silence.

Ah ! monsieur le duc, quelle bonté ! et quelle honte pour moi ! Votre générosité m'écrase ! Où me cacher, monsieur ? J'irai dans un couvent.

LE DUC, souriant.

C'est trop ! c'est beaucoup trop ! je n'en crois rien, et je ne le souhaite pas. Du reste, il n'en sera que ce que vous voudrez. Adieu ! Moi, je vous ai sauvée en sauvant les apparences.

Il sonne, on ouvre, il sort.

Scène XIII

LA DUCHESSE, ROSETTE

ROSETTE. Elle entre sur la pointe du pied avec effroi.

Ah ! madame ! l'ennemi est parti.

LA DUCHESSE

L'ennemi ? ah ! taisez-vous ! — L'ennemi ! ah ! je n'ai pas de meilleur ami ! ne me parlez jamais de lui légèrement. Il m'a sauvée ; mais il m'a traitée comme une enfant, avec une pitié dédaigneuse qui m'anéantit et me punit bien plus que la sévérité d'un autre.

ROSETTE

Toujours est-il que nous en voilà QUITTES POUR LA PEUR.

CHATTERTON

ACTE III

Scène VII

CHATTERTON, seul se promenant.

Allez, mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. — Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses ? Ah ! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière ! je les reconnais là ! Que sera cette place ? quelque emploi de commis ? Tant mieux, cela est honorable ! Je pourrai vivre sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le quaker rentrera dans la paix de son âme que j'ai troublée, et elle ! Kitty Bell, je ne la tuerai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire ? J'en doute : ce que l'on renferme toujours ainsi est peu violent ; et pour être si aimante, son âme est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne le lui eût pas dit. Le quaker y eût veillé, il pense à tout. Et à présent, pourquoi vivre ? pour qui?... — Pour qu'elle vive, c'est assez... Allons... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez pas... Lisons ceci...

Il lit le journal.

« Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres... Voilà qui est bien prouvé. — Ces poèmes admirables sont réellement d'un moine nommé Rowley, qui les avait traduits d'un autre moine du dixième siècle nommé Turgot... Cette imposture, pardonnable à un écolier, serait criminelle plus tard... Signé... *Bale*... » Bale ? Qu'est-ce que cela ? Que lui ai-je fait ? — De quel égout sort ce serpent ?

Quoi ! mon nom est étouffé ! ma gloire éteinte ! mon honneur perdu ! — Voilà le juge !... le bienfaiteur ! Voyons, qu'offre-t-il ?

Il décachette la lettre, lit... et s'écrie avec indignation :

Une place de premier valet de chambre dans sa maison !...

Ah ! pays damné ! terre du dédain ! sois maudite à jamais !

Prenant la fiole d'opium.

O mon âme, je t'avais vendue ! je te rachète avec ceci.

Il boit l'opium.

Skirner sera payé ! — Libre de tous ! égal à tous, à présent ! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée ! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut ! — Adieux, humiliations, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu ! Oh ! quel bonheur, je vous dis adieu ! — Si l'on savait ! si l'on savait ce bonheur que j'ai... on n'hésiterait pas si longtemps !

Ici, après un instant de recueillement durant lequel son visage prend une expression de béatitude, il joint les mains et poursuit.

O Mort, ange de délivrance, que ta paix est douce ! j'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la

force de te conquérir. — Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre.

Il jette au feu tous ses papiers.

Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi !

Il lève les yeux au ciel, et déchire lentement ses poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.

Scène VIII

CHATTERTON, KITTY BELL

Kitty Bell sort lentement de sa chambre, s'arrête, observe Chatterton, et va se placer entre la cheminée et lui. — Il cesse tout à coup de déchirer ses papiers.

KITTY BELL, à part.

Que fait-il donc ? Je n'oserai jamais lui parler. Que brûle-t-il ? Cette flamme me fait peur, et son visage éclairé par elle est lugubre.

A Chatterton.

N'allez-vous pas rejoindre milord ?

CHATTERTON laisse tomber ses papiers ; tout son corps frémit.

Déjà ! — Ah ! c'est vous ! Ah ! madame ! à genoux ! par pitié ! oubliez-moi.

KITTY BELL

Eh ! mon Dieu ! Pourquoi cela ? qu'avez-vous fait ?

CHATTERTON

Je vais partir ! — Adieu ! — Tenez, madame, il ne faut pas que les femmes soient dupes de nous plus long-

emps. Les passions des poètes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces gens-là; franchement, ils n'aiment rien : ce sont tous des égoïstes. Le cerveau se nourrit aux dépens du cœur. Ne les lisez jamais et ne les voyez pas ; moi, j'ai été plus mauvais qu'eux tous.

KITTY BELL

Mon Dieu ! pourquoi dites-vous : « J'ai été ? »

CHATTERTON

Parce que je ne veux plus être poète ; vous le voyez, j'ai déchiré tout. — Ce que je serai ne vaudra guère mieux, mais nous verrons. Adieu ! — Écoutez-moi ! Vous avez une famille charmante ; aimez-vous vos enfants ?

KITTY BELL

Plus que ma vie, assurément.

CHATTERTON

Aimez donc votre vie pour ceux à qui vous l'avez donnée.

KITTY BELL

Hélas ! ce n'est que pour eux que je l'aime.

CHATTERTON

Eh ! quoi de plus beau dans le monde, ô Kitty Bell ! Avec ces anges sur vos genoux, vous ressemblez à la divine Charité.

KITTY BELL

Ils me quitteront un jour.

CHATTERTON

Rien ne vaut cela pour vous ! — C'est là le vrai dans la vie ! Voilà un amour sans trouble et sans peur. En eux est le sang de votre sang, l'âme de votre âme : aimez-les, madame, uniquement et par-dessus tout. Promettez-le-moi !

KITTY BELL

Mon Dieu ! vos yeux sont pleins de larmes, et vous souriez.

CHATTERTON

Puissent vos yeux ne jamais pleurer et vos lèvres sourire sans cesse ! O Kitty ! ne laissez entrer en vous aucun chagrin étranger à votre paisible famille.

KITTY BELL

Hélas ! cela dépend-il de nous ?

CHATTERTON

Oui ! oui !... Il y a des idées avec lesquelles on peut fermer son cœur. — Demandez au quaker, il vous en donnera. — Je n'ai pas le temps, moi ; laissez-moi sortir.

Il marche vers sa chambre.

KITTY BELL

Mon Dieu ! comme vous souffrez !

CHATTERTON

Au contraire. — Je suis guéri. — Seulement, j'ai la tête brûlante. Ah ! bonté ! bonté ! tu me fais plus de mal que leurs noirceurs.

KITTY BELL

De quelle bonté parlez-vous ? Est-ce de la vôtre ?

CHATTERTON

Les femmes sont dupes de leur bonté. C'est par bonté que vous êtes venue. On vous attend là-haut ! J'en suis certain. Que faites-vous ici ?

KITTY BELL, émue profondément, et l'œil hagard.

A présent, quand toute la terre m'attendrait, j'y resterais.

CHATTERTON

Tout à l'heure je vous suivrai. — Adieu ! adieu !

KITTY BELL, l'arrêtant.

Vous ne viendrez pas ?

CHATTERTON

J'irai. — J'irai.

KITTY BELL

Oh ! vous ne voulez pas venir.

CHATTERTON

Madame, cette maison est à vous, mais cette heure 'appartient.

KITTY BELL

Qu'en voulez-vous faire ?

CHATTERTON

Laissez-moi, Kitty. Les hommes ont des moments où ne peuvent plus se courber à votre taille et s'adoucir voix pour vous... Kitty Bell, laissez-moi.

KITTY BELL

Jamais je ne serai heureuse si je vous laisse ainsi, nsieur.

CHATTERTON

Venez-vous pour ma punition ? Quel mauvais génie us envoie ?

KITTY BELL

Une épouvante inexplicable.

CHATTERTON

Vous serez épouvantée si vous restez.

KITTY BELL

Avez-vous de mauvais desseins, grand Dieu ?

CHATTERTON

Ne vous en ai-je pas dit assez ? Comment êtes-vous là ?

KITTY BELL

Eh ! comment n'y serais-je plus ?

CHATTERTON

Parce que je vous aime, Kitty.

KITTY BELL

Ah ! monsieur, si vous me le dites, c'est que vous voulez mourir.

CHATTERTON

J'en ai le droit, de mourir. — Je le jure devant vous et je le soutiendrai devant Dieu !

KITTY BELL

Et moi, je vous jure que c'est un crime : ne le commettez pas.

CHATTERTON

Il le faut, Kitty, je suis condamné.

KITTY BELL

Attendez seulement un jour pour penser à votre âme.

CHATTERTON.

Il n'y a rien que je n'aie pensé, Kitty.

KITTY BELL

Une heure seulement pour prier.

CHATTERTON

Je ne peux plus prier.

KITTY BELL

Et moi, je vous prie pour moi-même. Cela me tuer.

CHATTERTON

Je vous avertis ! il n'est plus temps.

KITTY BELL

Et si je vous aime, moi !

CHATTERTON

Je l'ai vu, et c'est pour cela que j'ai bien fait de mourir ; c'est pour cela que Dieu peut me pardonner.

KITTY BELL

Qu'avez-vous donc fait ?

CHATTERTON

Il n'est plus temps, Kitty; c'est un mort qui vous arle.

KITTY BELL, à genoux, les mains au ciel.

Puissances du ciel ! grâce pour lui !

CHATTERTON

Allez-vous-en... Adieu !

KITTY BELL, tombant.

Je ne le puis plus...

CHATTERTON

Eh bien donc ! prie pour moi sur la terre et dans le el.

Il la baise au front et remonte l'escalier en chancelant ; il ouvre sa porte et tombe dans sa chambre.

KITTY BELL

Ah ! — Grand Dieu !

Elle trouve la fiole.

Qu'est-ce que cela ? — Mon Dieu ! pardonnez-lui.

Scène IX

KITTY BELL, LE QUAKER

Le QUAKER, accourant.

Vous êtes perdus... Que faites-vous ici ?

KITTY BELL, renversée sur les marches de l'escalier.

Montez vite ! montez, monsieur, il va mourir ; sauvez-. s'il est temps.

Tandis que le quaker s'achemine vers l'escalier, Kitty Bell cherche à

voir, à travers les portes vitrées, s'il n'y a personne qui puisse donner du secours ; puis, ne voyant rien, elle suit le quaker avec terreur, en écoutant le bruit de la chambre de Chatterton.

LE QUAKER, en montant à grands pas à Kitty Bell.

Reste, reste, mon enfant, ne me suis pas.

Il entre chez Chatterton et s'enferme avec lui. On devine des soupirs de Chatterton et des paroles d'encouragement du quaker. Kitty Bell monte à demi évanouie, en s'accrochant à la rampe de chaque marche : elle fait un effort pour tirer à elle la porte, qui résiste et s'ouvre enfin. On voit Chatterton mourant et tombé sur le bras du quaker. Elle crie, glisse à demi morte sur la rampe de l'escalier, et tombe sur la dernière marche.

On entend John Bell appeler de la salle voisine.

JOHN BELL

Mistress Bell !

Kitty se lève tout à coup comme par ressort.

JOHN BELL, une seconde fois.

Mistress Bell !

Elle se met en marche et vient s'asseoir, lisant sa Bible et balbutiant tout bas des paroles qu'on n'entend pas. Ses enfants accourent et s'attachent à sa robe.

LE QUAKER, du haut de l'escalier.

L'a-t-elle vu mourir ? l'a-t-elle vu ?

Il va près d'elle.

Ma fille ! ma fille !

JOHN BELL, entrant violemment, et montant deux marches de l'escalier.

Que fait-elle ici ? Où est ce jeune homme ? Ma volonté est qu'on l'emmène !

LE QUAKER

Dites qu'on l'emporte, il est mort.

JOHN BELL

Mort ?

LE QUAKER

Oui, mort à dix-huit ans ! Vous l'avez tous si bien reçu, étonnez-vous qu'il soit parti !

JOHN BELL

Mais...

LE QUAKER

Arrêtez, monsieur, c'est assez d'effroi pour une femme.

Il regarde Kitty et la voit mourante.

Monsieur, emmenez ses enfants ! Vite qu'ils ne la voient pas.

Il arrache les enfants des pieds de Kitty, les passe à John Bell, et prend leur mère dans ses bras. John Bell les prend à part, et reste stupéfait. Kitty Bell meurt dans les bras du quaker.

JOHN BELL, avec épouvante.

Eh bien ! eh bien ! Kitty ! Kitty ! qu'avez-vous ?

Il s'arrête en voyant le quaker s'agenouiller.

LE QUAKER, à genoux.

Oh ! dans ton sein ! dans ton sein, Seigneur, reçois ces deux martyrs.

Le quaker reste à genoux, les yeux tournés vers le ciel, jusqu'à ce que le rideau soit baissé.

JOURNAL D'UN POÈTE

1824

LE COMBAT INTELLECTUEL

Dieu a jeté — c'est ma croyance — la terre au milieu de l'air et de même l'homme au milieu de la destinée. La destinée l'enveloppe et l'emporte vers le but toujours voilé. — Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent. — Il y en a peu qui aient combattu toute leur vie; lorsqu'ils se sont laissé emporter par le courant, ces nageurs ont été noyés. — Ainsi, Bonaparte s'affaiblissait en Russie, il était malade et ne luttait plus, la destinée l'a submergé. — Caton fut son maître jusqu'à la fin. — Le fort fait les événements, le faible subit ceux que la destinée lui impose. — Une distraction entraîne sa perte quelquefois, il faut qu'il surveille toujours sa vie : rare qualité.

MA VIE A DEUX CENTS ANS

L'imagination nous vieillit, et souvent il semble qu'on ait vu plus de temps en rêvant que dans sa vie.

Des empires détruits, des femmes désirées, aimées, des passions usées, des talents acquis et perdus, des familles oubliées, ah ! combien j'ai vécu ! N'y a-t-il pas deux cents ans que cela est ainsi ? — Revue de ma vie entière.

VERS

ÉCRITS SUR LE « MORE DE VENISE »

DONNÉ A MADAME DORVAL

Quel fut jadis Shakspeare ? — On ne répondra pas.
Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas,
Rien de plus. — Je le fis en cherchant sur sa trace
Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse,
Gloire, — fortune, — amour, — pouvoir ou volupté !

Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté
Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures,
Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,
Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,
Le dédain sur la bouche et vos grands yeux baissés.

La réputation n'a qu'une bonne chose, c'est qu'elle rmet d'avoir confiance en soi et de dire hautement pensée entière.

La deuxième consultation sur le suicide. Elle renfera tous les genres de suicide et des exemples de tou-. leurs causes analysées profondément.

Là, j'émettrai toutes mes idées sur la vie. Elles sont isolantes par le désespoir même.

Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance.

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Cela bien compris, tout ce qui arrive d'heureux surend.

Dans cette prison nommée la vie, d'où nous partons uns après les autres pour aller à la mort, il ne faut npter sur aucune promenade, ni aucune fleur. Dès s, le moindre bouquet, la plus petite feuille, réjouit vue et le cœur, on en sait gré à la puissance qui a mis qu'elle se rencontrât sous vos pas.

Il est vrai que vous ne savez pas pourquoi vous êtes sonnier et de quoi puni ; mais vous savez à n'en pas

douter quelle sera votre peine : souffrance en prison, mort après.

Ne pensez pas au juge, ni au procès que vous ignorerez toujours, mais seulement à remercier le geôlier inconnu qui vous permet souvent des joies dignes du ciel.

Tel est l'aperçu de l'ordonnance qui terminera la deuxième consultation du *Docteur Noir*.

POUR LA DEUXIÈME CONSULTATION

Tous les crimes et les vices viennent de faiblesse.
Ils ne méritent donc que la pitié !

Je reviens à l'idée de la deuxième consultation.

Voici la vie humaine.

Je me figure une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, saisis dans un sommeil profond. Ils se réveillen emprisonnés, ils s'accoutument à leur prison et s'y fon de petits jardins. Peu à peu, ils s'aperçoivent qu'on le enlève les uns après les autres pour toujours. Ils ne saven ni pourquoi ils sont en prison, ni où on les conduit aprè et ils savent qu'ils ne le sauront jamais.

Cependant, il y en a parmi eux qui ne cessent de s' quereller pour savoir l'histoire de leur procès, et il y e a qui en inventent les pièces ; d'autres, qui racontent c qu'ils deviennent après la prison, sans le savoir.

Ne sont-ils pas fous ?

Il est certain que le maître de la prison, le gouve neur, nous eût fait savoir, s'il l'eût voulu, et notre pr cès et notre arrêt.

Puisqu'il ne l'a pas voulu et ne le voudra jamai contentons nous de le remercier des logements plus o moins bons qu'il nous donne, et, puisque nous ne pou vons nous soustraire à la misère commune, ne la re dons pas double par des querelles sans fin. *Nous n*

sommes pas sûrs de tout savoir au sortir du cachot, mais sûrs de ne rien savoir dedans.

Que Dieu est bon, quel geôlier adorable, qui sème tant de fleurs qu'il y en a dans le préau de notre prison. Il y en a (le croirait-on ?) à qui la prison devient si chère, qu'ils craignent d'en être délivrés ! Quelle est donc cette miséricorde admirable et consolante qui nous rend la punition si douce ? Car nulle nation n'a douté que nous ne fussions punis, — on ne sait de quoi.

Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme.

Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel, est la sagesse même.

Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisirs, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin.

On a de la peine à s'imaginer que Robespierre ait été un enfant, porté par sa bonne, à qui sa mère ait souri et dont on ait dit : « Le beau petit garçon ! »

J'ai dans la tête une ligne droite. — Une fois que j'ai lancé sur ce chemin de fer une idée quelconque, elle le suit jusqu'au bout malgré moi. Et pendant que j'agis et parle.

1829

PRÉFACE

Exempt de tout fanatisme, je n'ai point d'idole. J'ai lu, j'ai vu, je pense et j'écris seul, indépendant.

Quel intervalle sépare la curiosité qui fait accourir le

peuple au passage d'un roi, ou à celui d'une girafe, d'un sauvage ou d'un acteur ? — Est-ce un cheveu ou une aiguille ?

La puissance est toujours avec la lumière : de là vient que, dans le moyen âge, le clergé eut la force, parce qu'il eut la science ; à présent, il est inférieur en connaissances, de là en empire.

LES FRANÇAIS

Tout Français, ou à peu près, naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville.

Ecrire pour un tel public, quelle dérision ! quelle pitié ! quel métier !

Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie. — Mais la *société*, les salons, l'esprit, la prose.

LA GLOIRE

J'ai cru longtemps en elle ; mais, réfléchissant que l'auteur du *Laocoon* est inconnu, j'ai vu la vanité.

Il y a, d'ailleurs, en moi quelque chose de plus puissant pour me faire écrire, le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue...L'*extase* morale est supérieure à l'extase physique.

DU CHRIST

L'humanité devait tomber à genoux devant cette histoire, parce que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et mort sur la croix dépasse les bornes des plus grands sacrifices.

DES ROMAINS

C'était un sage peuple que celui-là, peuple industrieux, sain et fort, s'il en fut. Sans philosophie, sans idéalisme, ne se perdant guère en abstractions, mais ne considérant que le pouvoir *sur la terre*, la grandeur *sur la terre*, et l'immortalité *sur la terre*, celle du nom. — Sur ce point, le crâne de Bonaparte fut trempé comme un crâne romain, car il ne s'occupait guère d'autre chose.

Tout Romain se considérait comme acteur ; il prenait tel rôle et le poussait jusqu'où il pouvait aller. « Je joue le rôle de républicain », dit Caton ; le rôle fini, la République finissant, il se tue. « Je joue celui d'empereur, dit Auguste, applaudissez et baissez le rideau, je meurs. » La vie toujours publique des Romains est là tout entière.

Le seul beau moment d'un ouvrage est celui où on l'écrit.

1830

De mercredi à jeudi, 29 juillet.

Depuis ce matin, on se bat. Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens : les soldats, d'un courage de garde impériale : Français partout. Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre. — Quel est mon devoir ? Protéger ma mère et ma femme. Que suis-je ? Capitaine réformé. J'ai quitté le service depuis cinq ans. La cour ne m'a rien donné durant mes services. Mes écrits lui déplaisaient ; elle les trouvait séditieux. Louis XIII était peint de manière à me faire dire souvent : *Vous qui êtes libéral*. J'ai reçu des Bourbons un

grade par *ancienneté* au 5e de la garde, le seul, car j'étais entré lieutenant. Et pourtant, si le roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. — Le toçsin. — J'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits. — La confusion viendra donc par le feu. — Pauvre peuple, grand peuple, tout guerrier!

J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi appelle tous les officiers, j'irai.— Et sa cause est mauvaise; il est en enfance, ainsi que toute sa famille : en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. — Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort?—Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, me faisait baiser la croix de Saint-Louis, sous l'Empire : superstition, superstition politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, de parenté de serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il nous appelle tous? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi, qu'est-ce donc? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra.

La nuit est presque achevée. — Encore le canon.

Vendredi 30.

Pas un prince n'a paru. Les pauvres braves de la garde sont abandonnés sans ordres, sans pain depuis deux jours, traqués partout et se battant toujours.— O guerre civile, ces obstinés dévots t'ont amenée!

Chassés de partout. Paris est libre.

29 août.

Revue de la garde nationale au Champ-de-Mars. J'ai

commandé assez militairement le 4e bataillon de la 1re légion. Le roi Louis-Philippe Ier, après avoir passé devant le front du bataillon, a arrêté son cheval, m'a ôté son chapeau et m'a dit :

« Monsieur de Vigny, je suis bien aise de vous voir et de vous voir là. Votre bataillon est très beau, dites-le à tous ces messieurs de ma part, puisque je ne peux pas le faire moi-même. »

Je l'ai trouvé beau et ressemblant à Louis XIV, — à peu près comme madame de Sévigné trouvait Louis XIV le plus grand roi du monde, après avoir dansé avec lui.

Les Français ont de l'imagination dans l'action, et rarement de la méditation solitaire.

Oh! fuir! fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille !

1832

Je me rappelle, en travaillant, un trait fort beau que la princesse de Béthune me conta un soir.

M. de X... savait fort bien que sa femme avait un amant. Mais, les choses se passant avec décence, il se taisait. Un soir, il entre chez elle; ce qu'il ne faisait jamais depuis cinq ans.

Elle s'étonne. Il lui dit :

« Restez au lit; je passerai la nuit à lire dans ce fauteuil. Je sais que vous êtes grosse, et je viens ici pour vos gens. »

Elle se tut et pleura : c'était vrai.

Bonaparte meurt en disant : *Tête d'armée*, et repas-

sant ses premières batailles dans sa mémoire ; Canning, en parlant d'affaires ; Cuvier, en s'analysant lui-même et disant : *La tête s'engage.*

Et Dieu ? Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas !

Oui, tel est le siècle. — C'est que la raison humaine est arrivée en ces hommes et doit arriver en tous à *la résignation de notre faiblesse et de notre ignorance.* Soyons tout ce que nous pouvons être, sachons le peu que nous pouvons savoir. C'est assez pour si peu de jours à vivre. La résignation qui nous est la plus difficile est celle de notre ignorance. Pourquoi nous résignons-nous à tout, excepté à ignorer les mystères de l'éternité? A cause de l'espérance qui est la source de toutes nos lâchetés. Nous inventons une foi, nous nous la persuadons, nous voulons la persuader aux autres, nous les frappons pour les y contraindre. — Et pourquoi ne pas dire :

« Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur ! mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. *J'y tresse de la paille* pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. Je suis résigné à tous les maux et je vous bénis à la fin de chaque jour lorsqu'il s'est passé sans malheur. — Je n'espère rien de ce monde et je vous rends grâce de m'avoir donné la puissance du travail, qui fait que je puis oublier entièrement en lui mon ignorance éternelle.

Je n'ai jamais lu deux Harmonies ou Méditations de Lamartine sans sentir des larmes dans mes yeux. Quand je lis tout haut, les larmes coulent sur ma joue. — Heureux quand je vois d'autres yeux plus humides encore que les miens !

Larmes saintes! larmes bienheureuses! d'adoration, d'admiration et d'amour!

L'amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité. L'amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille ailleurs et, tout en gémissant, s'en repaît.

Mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner.

Pour l'homme qui sait voir, il n'y a pas de temps perdu.

Ce qui serait désœuvrement pour un autre est observation et réflexion pour lui.

1833

L'*Histoire universelle* de Bossuet, c'est Dieu faisant une partie d'échecs avec les rois et les peuples.

Les *Affinités électives* que le *préfacier* de Gœthe critique amèrement. C'est un grand malheur que de porter avec soi dans l'avenir son maladroit critique comme un ballon sa nacelle.

Plus je vais, plus je m'aperçois que la seule chose essentielle pour les hommes, c'est de *tuer le temps*. Dans cette vie dont nous chantons la brièveté sur tous les tons, notre plus grand ennemi, c'est le *temps*, dont nous avons toujours trop. A peine avons-nous un bonheur, ou l'*amour*, ou la *gloire*, ou la *science*, ou l'émotion d'un spectacle, ou celle d'une lecture, qu'il nous faut passer à un autre. Car *que faire ?* C'est là le grand mot.

Les rois font des livres à présent, tant ils sentent bien que le pouvoir est là. — Il est vrai qu'ils les font mauvais.

Les gouvernements regardent la littérature comme une colonne inutile où leur jugement est écrit : ils voudraient l'empêcher de s'élever.

Bonaparte aimait la puissance et visait à la toute-puissance ; c'était fort bien fait, car elle est un fait et un fait incontestable, facile à prouver, tandis que la beauté d'une œuvre de génie peut toujours se nier.

Gœthe fut ennuyé des questions de tout le monde sur la vérité de *Werther*. On ne cessait de s'informer à lui de ce qu'il renfermait de *vrai*.

« Il aurait fallu, dit-il, pour satisfaire à cette curiosité, disséquer un ouvrage qui m'avait coûté tant de réflexions et d'efforts incalculables dans la vue de ramener tous les divers éléments à l'unité poétique. »

La même chose arriva à Richardson pour *Clarisse*, à Bernardin de Saint-Pierre pour *Paul et Virginie*.

Quand j'ai publié *Stello*, la même chose pour madame de Saint-Aignan, dont j'avais inventé la situation dans le dernier drame d'André Chénier ; la même pour Kitty Bell, dont j'ai inventé l'être et le nom. Pour *Servitude et Grandeur militaires*, mêmes questions sur l'authenticité des trois romans que renferme ce volume.

Mais il ne faut pas en vouloir au public, que nous décevons par l'art de chercher à se reconnaître et à savoir jusqu'à quel point il a tort ou raison de se faire illusion.

Le nom des personnages réels ajoute à l'illusion d'optique du théâtre et des livres, et la meilleure preuve du

succès est la chaleur que met le public à s'informer de la réalité de l'exemple qu'on lui donne.

Pour les poètes et la postérité, il suffit de savoir que le fait soit *beau* et *probable*. — Aussi je réponds sur *Laurette* et les autres : *Cela pourrait avoir été vrai.*

Sainte-Beuve fait un long article sur moi. Trop préoccupé du *Cénacle* qu'il avait chanté autrefois, il lui a donné dans ma vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut, dans le temps de ces réunions rares et légères. Sainte-Beuve m'aime et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans les secrets de ma manière de produire. Je conçois tout d'un coup un plan, je perfectionne longtemps le moule de la statue, je l'oublie et, quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. C'est après de longs intervalles que j'écris, et je reste plusieurs mois de suite occupé de ma vie, sans lire ni écrire.

Sur les détails de ma vie, il s'est trompé en beaucoup de points. Jamais je ne comptais sur la popularité d'*Éloa*, et je voulais l'imprimer à vingt exemplaires. En faisant *Cinq-Mars*, je dis à mes amis : *C'est un ouvrage à public*. Celui-là *fera lire les autres*. Je ne me trompais pas.

Il ne faut disséquer que les morts. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent.

Je n'ai compris ce mot *s'amuser* que comme exprimant le jeu des enfants et des êtres sans pensées. Du

moment où l'on pense, qu'est-ce que cela? *Aimer*, oui, car l'amour est une inépuisable source de réflexions, profondes comme l'éternité, hautes comme le ciel, vastes comme l'univers.

L'ennui est la maladie de la vie. On se fait des barrières pour les sauter.

Quand on se sent pris d'amour pour une femme, avant de s'engager, on devrait se dire : « Comment est-elle entourée ? quelle est sa vie ? » Tout le bonheur de l'avenir est appuyé là-dessus.

Cinq-Mars, Stello, Servitude et Grandeur militaires (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions ; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande.

Les Français ressemblent à des hommes que je vis un jour se battant dans une voiture emportée au galop. — Les partis se querellent, et une invincible nécessité les emporte vers une démocratie universelle.

Chateaubriand vient de faire une brochure-plaidoirie pour la duchesse de Berry, dans laquelle il est un peu républicain. Le moindre écrivain républicain ne se croit nullement obligé d'être un peu monarchique. — Marque certaine que le mouvement des esprits est démo-

cratique, puisque le plus ardent *monarchiste* fait le démocrate.

1834

ROMAN MODERNE. — UN HOMME D'HONNEUR

L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui.—Lui faire passer sa vie entière par toutes les professions *actuelles*, dont en même temps son contact fera ressortir les défauts et dont sa conduite fera la satire.

L'honneur le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence.

L'ennui est la grande maladie de la vie; on ne cesse de maudire sa brièveté, et toujours elle est trop longue, puisqu'on n'en sait que faire. Ce serait faire du bien aux hommes que de leur donner la manière de jouir des idées et de jouer avec elles, au lieu de jouer avec les actions qui froissent toujours les autres et nuisent au prochain.

Un mandarin ne fait de mal à personne, jouit d'une idée et d'une tasse de thé.

Le *gentleman* ou gentilhomme est l'homme d'honneur même qui, par les convenances, est retenu dans les limites de bonne conduite et de bienséance que la religion n'atteindrait pas ; car il y a des choses que ferait un prêtre et que jamais ne pourrait faire un galant homme.

Je crois, ma foi, que je ne suis qu'une sorte de moraliste épique. C'est bien peu de chose.

Il est déplorable qu'un poète comme Lamartine, s'il s'avise d'être député, soit forcé de s'occuper des bureaux de tabac que demandent des commettants. Il devrait y avoir des députés abstraits, députés de la France, et d'autres députés des Français.

LE BEAU

La majorité des publics grossiers, en France, cherche dans les arts l'*amusant* et jamais le *beau*. De là les succès de la médiocrité.

Je ne peux plus lire que les livres qui me font travailler. Sur les autres, ma pensée glisse comme une charrue sur du marbre. — J'aime à labourer.

Si le bonheur n'était qu'une bonne heure? s'il ne nous était donné que par instants ?

On dirait que la question religieuse trop débattue a fatigué la tête du monde. — Il n'a plus la force d'y penser.

Si j'étais peintre, je voudrais être un Raphaël noir ; forme angélique, couleur sombre.

Le tempérament ardent, c'est l'imagination des corps.

Les hommes d'action s'étourdissent par le mouvement, pour ne pas se fatiguer à achever des idées ébauchées dans leur tête. Doués d'un peu plus de force, ils s'assoiraient ou se coucheraient pour penser.

Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir.

La contemplation du malheur même donne une

puissance intérieure à l'âme, qui lui vient de son travail sur l'idée du malheur.

Dans l'état actuel des théâtres, et tel qu'est le public, j'ai peu d'estime pour une pièce qui réussit, c'est signe de médiocrité; il faut au public quelque chose d'un peu grossier; Henry Monnier était un acteur trop fin pour le parterre, Ingres est trop pur de dessin, Decamps trop original, Delacroix trop coloriste. — Je me méfie aussi d'un livre qui réussirait sur-le-champ et sans un an au moins d'intervalle pour que l'élite puisse y convertir la masse idiote.

Le christianisme est un caméléon éternel. — Il se transforme sans cesse.

Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes.

Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre.

Il n'y a jamais eu ni ordre ni liberté nulle part, et jamais on n'a cessé de désirer l'un ou l'autre.

La vérité sur la vie, c'est le désespoir. La religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité.

PASSION

O mystérieuse ressemblance des mots ! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ.

Passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque.

La religion de l'honneur a son dieu toujours présent dans notre cœur.

D'où vient qu'un homme qui n'est plus chrétien ne fait pas un vol qui serait inconnu ? L'*honneur* invisible l'arrête.

Les masses vont en avant comme les troupeaux d'aveugles en Égypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les détournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin.

Je ne sais pas si l'apprêt qu'il exige n'est pas un des germes de mort de l'amour.

Cette nécessité d'être toujours sous les armes finit par fatiguer l'un et l'autre amoureux.

1835

L'honneur, c'est la poésie du devoir.

Quand vint la révolution de Juillet, le soldat était mort en moi depuis quatre ans ; il ne restait que l'écrivain, regardant si la liberté serait tuée ou sauvée.

Le seul gouvernement dont, à présent, l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains.

Le moins mauvais gouvernement est celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paye le moins cher.

Las des compositions trop tortillées, je viens d'en faire une de celles dont on peut dire : c'est une idée, — comme

Chatterton. — Il n'y a rien de compliqué, — c'est tout simple. Un caractère développé, et voilà tout ; je ne sais pas comment on jugera d'abord le capitaine Renaud ; mais je suis sûr que, plus tard, si ce n'est dès à présent, on sentira qu'il représente le caractère de l'officier éclairé actuel, comme il doit être.

Je l'ai écrit du 22 juillet au 11 août 1835.

Je ne sais pourquoi j'écris. — La gloire après la mort ne se sent probablement pas ; dans la vie, elle se sent bien peu. L'argent ? Les livres faits avec recueillement n'en donnent pas. — Mais je sens en moi le besoin de dire à la *société* les idées que j'ai en moi et qui veulent sortir.

L'indépendance fut toujours mon désir, et la dépendance ma destinée.

Le cœur a la forme d'une urne. C'est un vase sacré tout rempli de secrets.

Le mot de la langue le plus difficile à prononcer et à placer convenablement, c'est *moi*.

Notre littérature ne jette souvent que des cris de malade, comme *Volupté*, *Dernières paroles*, etc., etc.

Je pense qu'il y a des cas où la dissipation est coupable. Il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans son épée.

DAPHNÉ

Julien commence un poème ; dans les intervalles, il dirige le monde et gagne des batailles.

Il donne le poème à l'un de ses amis, Libanius, en mourant.

Un vers lui coûte plus que le plan d'une bataille.

Toujours en conversation avec moi-même, je me parle de choses dont les hommes ne se parlent que rarement entre eux ; et c'est une chose de jour en jour plus pénible pour moi que de répondre à ceux qui me parlent sur des futilités.

Je pourrais dire à presque tout le monde : « Je voudrais être seul dans ce moment pour écrire ce que je pense tandis que vous me parlez. »

La vue des hommes m'invite à des pensées intérieures, contraires souvent à celles que je dis, et faites pour être tenues en réserve pour un temps meilleur, parce que je sais qu'elles amèneraient de trop longues explications qui me fatigueraient la poitrine. Je me tais et je deviens distrait. D'autres fois, je parle d'autre chose avec une longue digression et sans plaisir. Les attentifs ou ceux qui m'aiment peuvent deviner aisément que la crainte de perdre une autre idée meilleure m'interrompt quelquefois et me fait dire des paroles oiseuses.

L'ennui est la maladie de la vie.

Pour la guérir, il suffit de peu de chose : *aimer*, ou *vouloir*. — C'est ce qui manque le plus généralement. Et cependant il suffirait d'*aimer* quelque chose, n'importe quoi, ou *vouloir* avec suite un événement quelconque, pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années.

1836

Avoir une tête sérieuse où chacun vient verser des sottises chaque jour par les deux oreilles, quel supplice !

Les jeunes auteurs prennent des sujets plus forts que leurs pensées et leur style. Le cheval jette à terre le cavalier.

Je ne fais pas un livre, il se fait.
Il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit.

Dittmer vient me voir. Causé de *Servitude et Grandeur militaires*. Il pense, comme moi, que l'honneur est la conscience exaltée, et que c'est la seule religion vivante aujourd'hui dans les cœurs mâles et sincères. Mon opinion porte ses fruits.

MINUIT, APRÈS LA LECTURE DE JOCELYN

J'ai lu, j'ai pleuré, j'aime dans ce livre tout ce qui est hymne, — prière ou méditation. Tout cela est beau et grand. L'adoration dans le temple, les rêveries de Jocelyn près de Laurence avant qu'il soit reconnu pour femme, l'admiration qu'il a pour cet angélique enfant, tout cela est adorable. Là surtout est le caractère délicieux et fécond du beau talent de Lamartine, inépuisable dans tout ce qui est sentiment, amour de belle nature et description d'une beauté.

On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur. Là, elle vous repousse et vous rejette au dehors, écrasée de cette influence souveraine et trop pesante.

DAPHNÉ

Julien pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la *vitalité* dans l'Empire et dans les individus.

Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'Empire. Voilà comment il faut l'envisager.

Comment ne pas éprouver le besoin d'aimer ? Qui n'a senti manquer la terre sous ses pieds sitôt que l'amour semble menacer de se rompre ?

L'amour est une bonté sublime.

Le travail est un oubli, mais un oubli actif qui convient à une âme forte.

Aimer, inventer, admirer, voilà ma vie.

1838

AU MAINE-GIRAUD

Novembre.

Les lettres ont cela de fatal, que la position n'y est jamais conquise définitivement. Le nom est, à chaque œuvre, remis en loterie et tiré au sort pêle-mêle avec les plus indignes.

Chaque œuvre nouvelle est presque comme un début.

Aussi n'est-ce pas une carrière que celle des lettres !

ARCHITECTURE

Le temple antique est élégant et joyeux comme un lit nuptial ; l'église chrétienne est sombre comme un tombeau. L'un est dédié à la vie, l'autre à la mort.

J'ai reçu une éducation très forte. L'habitude de l'application et d'un travail perpétuel m'a rendu si attentif

à mes idées, que le travail du soir ou de la nuit se continue en moi à travers le sommeil et recommence au réveil. Puis vient la vie de la journée, qui n'est pour moi que ce qu'était la récréation du collège et, le soir, revient le travail du matin dans sa continuation vigoureuse et toujours la même.

DE VOLTAIRE

L'esprit vif et impatient de Voltaire faisait qu'il ne se donnait pas le temps de résumer ses idées.

Quelquefois pourtant, il le fait vite et comme à la hâte, et il est d'une admirable justesse.

Comme ici, où je trouve jetée au hasard cette ligne sur l'orthographe :

« L'écriture est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est. »

DE SHAKSPEARE

Il ne suffit pas d'entendre l'anglais pour comprendre ce grand homme, il faut entendre le Shakspeare, qui est une langue aussi. Le cœur de Shakspeare est un langage à part.

Le temps ôte tant d'à-propos, de grâce, de grandeur à tous les livres, que l'on est tenté de croire qu'ils sont comme les pièces de théâtre, bons surtout pour le moment même où ils sont produits.

1839

LA MISÈRE

Oui, dit Stello, je la hais, je hais la misère, non parce qu'elle est la *privation*, mais parce qu'elle est la

saleté. Si la misère était ce que David a peint dans *les Horaces*, une froide maison de pierres, toute vide, ayant pour meubles deux chaises de pierre, un lit de bois dur, une charrue dans un coin, une coupe de bois pour boire de l'eau pure et un morceau de pain sur un couteau grossier, je bénirais cette misère parce que je suis stoïcien. Mais, quand la misère est un grenier avec une sorte de lit à rideaux sales, des enfants dans des berceaux d'osier, une soupe sur un poële et du beurre sur les draps, dans un papier, — la bière et le cimetière me semblent préférables.

DU NÉANT DES LETTRES

La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive sur-le-champ, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout. Gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complètement. Donc, pour écrire des pensées sur un sujet quelconque, et dans quelque forme que ce soit, nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes, en nous figurant que quelque chose existe, et en créant un fantôme pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire. Ainsi nous sommes des don Quichottes perpétuels et moins excusables que le héros de Cervantès, car nous savons que nos géants sont des moulins et nous nous enivrons pour les voir géants.

1840

LA QUESTION RELIGIEUSE

Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine. Pascal s'y est perdu pour avoir marché plus avant que les autres.

Toute religion n'a jamais été crue qu'à moitié et a eu ses athées et ses sceptiques. Mais les sages ont gardé leurs doutes dans leur cœur et ont respecté la fable sociale reçue généralement et adoptée du plus grand nombre.

UN MOT

Les Irlandais passent pour très spirituels. Un d'eux s'est mis à genoux à Rome devant une statue de Jupiter et lui a dit :

« O Jupiter ! si tu reviens au pouvoir, souviens-toi, je te prie, que je t'ai été fidèle dans l'adversité. »

SUR SOI-MÊME

La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici. Je lui ai arraché ma mère deux fois, elle devait mourir ; je l'ai reprise et conservée cinq ans, jusqu'à ce que les forces vitales fussent éteintes en elle entièrement. Avec un beau-père trois fois millionnaire, j'ai vécu honorablement sans lui rien demander jamais une fois pendant treize ans, et sans faire de dettes. Dans toutes les affaires de fortune, j'ai attendu mes droits sans daigner me plaindre, j'ai souffert en silence, j'ai travaillé sans dégrader ma pensée et je n'ai fait que des œuvres d'art. J'ai réussi à prouver que l'on peut être uniquement poète ou homme de lettres et marcher de pair avec ce qu'il y a de plus haut dans la société, sans avoir une fortune considérable ou même ordinaire.

Aujourd'hui, la fortune a les dés dans sa main, elle les remue aux Indes et les secoue à Londres. Aucune prudence humaine ne peut faire plus que je n'ai fait ; mon devoir est d'attendre dans l'immobilité. J'ai jeté à Londres les bases de l'affaire, la justice la dénouera.

DE LA RÉPUBLIQUE EN FRANCE

Ce ne serait pas assez de César, de Charlemagne et de Louis XIV pour fonder un despotisme absolu en France, dans l'état où elle est. — Il n'y a plus dans notre organisation toute démocratique et républicaine, depuis 1793, qu'une forme qui convienne : c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. Le temps en refera une autre.

Les Français sont satisfaits à peu de frais : un peu de familiarité dans les manières leur semble de l'égalité.

SUR VOLTAIRE

Voltaire avait cette faculté double et si rare de la méditation et de l'improvisation dans la conversation.

En général les auteurs fuient le monde, dont ils craignent le contact, parce qu'ils ont peur de paraître, en conversation, inférieurs à l'idée que leurs écrits ont donnée d'eux.

Cette *coquetterie*, assez légitime, cette frayeur de détruire leur idéal est la première cause de leur sauvagerie.

La seconde est la crainte du contact avec la médiocrité familière et indiscrète.

1842

LA « MÉDÉE » DE CORNEILLE

Le public français a fait jusqu'ici des *prodiges de respect*. Ecouter la tragédie classique avec ses froides abstractions, telle qu'elle lui a été servie jusqu'ici, se résigner à entendre des vers dont le second est toujours

faux à cause de la cheville, ce qui force l'esprit à en retrancher dix sur vingt, c'est prodigieux. Il n'est pas surprenant qu'il se lasse.

La tragédie française a été presque toujours *une suite de discours sur une situation donnée.*

L'esprit du travail est souvent incomplet en nous, et il est malheureux que tout le monde ait la faculté de travailler, produire, écrire, avec une demi-attention. C'est là ce qui fait les œuvres médiocres.

Lorsqu'on sent que l'on ne sera pas tout entier à son ouvrage, il vaut mieux s'absenter et marcher, agir, pour ne pas s'y mettre à demi.

L'IDÉE

Lorsqu'une idée neuve, juste, poétique, est tombée de je ne sais où dans mon âme, rien ne peut l'en arracher ; elle y germe comme le grain dans une terre labourée sans cesse par l'imagination. En vain je parle, j'agis, j'écris, je pense même sur d'autres choses : je la sens pousser en moi, l'épi mûrit et s'élève, et bientôt il faut que je moissonne ce froment et que j'en forme, autant que je puis, un pain salutaire.

DE L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE

Rien de plus niais que la routine des classes, du latin et du grec pour tous. Les œuvres anciennes sont excellentes pour former le style.

Or qui a *besoin* avant tout d'un style ? — Ceux qui doivent être professeurs, rhéteurs, ou, par un hasard plus grand encore, poètes.

Mais la majorité de la nation a besoin d'éducation *professionnelle* et *spéciale.*

DES ORGANES

Des organes mauvais servent l'intelligence,

ai-je dit dans le poème de *la Flûte*.

Malebranche était idiot jusqu'à l'âge de dix-sept ans. — Une chute le blesse à la tête, on le trépane, il devient un homme de génie. Descartes trépané fût devenu peut-être idiot.

Un élève de l'École polytechnique acheva dans le somnambulisme et trouva dans le sommeil le problème qu'il avait en vain cherché tout éveillé. — Preuve que l'âme se détache des organes, agit et perçoit sans eux.

DE LA PUBLICITÉ

« Vile publicité ! toi qui n'es qu'un pilori où les profanes passions vienne nous souffleter ! » ai-je dit dans *Chatterton*.

Les auteurs s'en occupent trop. L'un court après les articles de journaux ; l'autre, après les opinions de salon qu'il cherche à former. Peines perdues !

Un homme qui se respecte n'a qu'une chose à faire :

Publier, ne voir personne et oublier son livre.

Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette :

Attrape qui peut !

Quand, le soir, on revient du monde des salons, on s'étonne d'avoir changé son caractère et de s'être renié dix fois soi-même. — On a fait le futile avec une tête lourde de pensées.

Une des choses curieuses de notre époque, c'est l'orgueil des prétentions littéraires démesurées. — L'un appelle son livre : *la Divine Épopée;* l'autre, *la Comédie humaine*.

Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité, et non dans le temps présent.

DEUX MOUVEMENTS D'ESPRIT

On ne peut trop voir les hommes et observer attentivement.

Il y a quelques jours, une femme d'esprit me donna l'occasion de remarquer avec quelle promptitude les mouvements de l'intérêt personnel viennent détruire la raison droite et simple.

Je lui parlais de madame Roland.

« J'aime, disais-je, ce caractère romain dans nos temps. Sa mort est un peu drapée et théâtrale ; elle pose, il est vrai, avec un peu d'affectation. »

Elle m'interrompt :

« Eh ! ma foi, il est assez beau d'avoir la force de penser à poser dans ce moment-là. »

Elle était dans le vrai ; mais tout à coup elle se souvient qu'elle est duchesse, et le préjugé lui fait ajouter ceci :

« D'ailleurs, qu'importe ? Une petite bourgeoise comme madame Roland pouvait bien mettre de l'emphase dans sa mort. C'était aux grandes dames à être simples. »

1843

CROYANCE OU RELIGION

Lorsque des hommes comme Descartes et Spinoza ont enfoncé leur tête dans leurs mains, ils devaient chercher en toute sincérité : 1° comment la création leur apparaissait ; 2° quelles étaient les causes et le but de la création, selon le calcul le plus probable et le plus vraisemblable.

C'était une croyance qu'ils cherchaient.

Lorsque des hommes comme saint Augustin, Bossuet et Fénelon pensent aux choses religieuses, je les trouve beaucoup plus humains et plus superficiels; ils considèrent l'univers comme construit pour certaine petite peuplade, et Dieu lui-même descendra sur une petite planète privilégiée pour lui donner une législation particulière.

C'était une religion qu'ils cherchaient.

La question, lorsqu'on s'enfonce dans ces choses, serait de savoir si l'on doit se placer au point de vue général de l'immensité où nage l'univers, et s'efforcer d'en tirer une sorte de perspective prise d'une planète comme Saturne ou Jupiter, ou bien si l'on doit se placer au milieu de l'espèce humaine qui peuple la petite terre, et, de là, considérer la religion selon l'utilité qu'elle peut avoir comme point d'appui de la morale.

Le premier point de vue est visiblement le plus grand, le plus *divin*, en ce qu'il n'est inspiré que par un amour sacré de la vérité qui élève l'âme vers le Créateur et le centre de la création.

Le second point de vue est le meilleur comme amélioration de la société humaine, on ne le peut contester, et, de ce point de vue, le christianisme est jusqu'ici le système dont la vérité serait plus désirable que celle de tous les autres systèmes. Mais on sent combien la recherche de cet intérêt est rétréci et misérable auprès de la recherche de la vérité.

Si les hommes avaient la force de se préparer à réfléchir aux choses divines par un premier acte de renonciation à leurs intérêts, à l'avenir de leur existence dans l'éternité et aux débats sur leur condition future, ils seraient dignes de se placer au premier point de vue et de chercher sincèrement une *croyance*.

Car cette perspective immense de la création dépasse les petits intérêts de la fourmilière humaine et doit être inutile à sa *police correctionnelle*, parce que le bien et le mal s'y perdent et s'y noient entièrement comme deux brins de paille.

Mais, comme les hommes ne s'occupent que d'eux-mêmes et que les plus forts ne pensent qu'à régenter les autres en leur créant des codes au nom des divinités qu'ils font descendre, soit à côté de l'homme, soit dans l'homme...

DE L'ÉTERNITÉ

J'ai trop d'estime pour Dieu, pour craindre le diable.

DU ROMAN

Le roman d'analyse est né de la confession. C'est le christianisme qui en a donné l'idée, par l'habitude de la confidence.

DES PRÊTRES

Les prêtres ont cela d'excellent que, quelle que soit la portée, ou médiocre ou élevée, de leur esprit, cet esprit vit au moins dans les plus hautes régions de la pensée et ne s'occupe que des questions supérieures.

DE LA FOI

On parle de la foi. Qu'est-ce, après tout, que cette chose si rare? — Une espérance fervente. — Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder, et n'ai trouvé que cela. — Jamais la certitude.

Vingt fois par heure je me dis : « Ceux que j'aime sont-ils contents?... » Je pense à celui-là, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure : vingt fois par heure, *je fais le tour de mon cœur.*

1844

JEANNE D'ARC

Elle est toujours vierge, et les poètes l'ont toujours manquée. C'était sa destinée d'être toujours *immaculée* même dans la poésie, et de ne trouver aucun vainqueur. Depuis Chapelain, qui échoua le premier aux pieds de sa virginité, personne n'a triomphé d'elle.

Il y a des vieillards qui feignent de ne pas entendre la voix de toute une génération. Quand on est *sourd*, il serait juste d'être *sourd et muet*, car on n'a pas droit de juger ce qu'on n'a pas entendu.

POÈMES PHILOSOPHIQUES

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques. L'esprit de l'humanité; l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées.

LETTRE DE LORD BYRON

Lord Byron reçut, le lendemain de son mariage, une lettre de M. Davis qui lui demandait comment il se trouvait de sa nuit.

Il répondit :

« Vers quatre heures du matin, je me suis réveillé. Le feu rouge éclairait les rideaux cramoisis de mon lit, je me suis cru en enfer ; j'ai tâté à côté de moi, et j'ai vu que c'était encore pis, en me rappelant que j'étais marié. »

Aujourd'hui, cette anecdocte m'est racontée par M. Hayward, qui a retenu dans sa mémoire cette lettre mot pour mot. Elle lui fut communiquée par M. Davis.

Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme au lieu de *Bonjour : — Pardon !* car les plus forts ont fait la loi.

RACINE

La chose dont je lui sais le plus gré, ce n'est pas d'avoir écrit les chefs-d'œuvre d'*Athalie*, de *Britannicus*, d'*Esther*, etc., etc. ; c'est de n'avoir laissé de lui, après lui, que ces belles tragédies et pas une platitude de circonstance, comme firent Corneille même et Molière. Pas un madrigal honteux, pas une fadeur ; mais, au contraire, de graves leçons comme :

Rois, craignez la calomnie, etc., etc.

1842-1845

MES VISITES A L'ACADÉMIE

ROYER-COLLARD

Dimanche, 30 janvier 1842.

En descendant de voiture, j'ai fait porter ma carte de visite à M. Royer-Collard par une femme qui était seule dans l'antichambre. Presque à l'instant est venu un pauvre vieillard, rouge au nez et au menton, la tête chargée d'une vieille perruque noire, et enveloppé de la robe de chambre de Géronte, avec la serviette au col du Légataire universel.

Voici mot pour mot notre conversation :

(Il était debout et appuyé à demi contre le mur.)

R.-C. — Monsieur, je vous demande bien pardon,

mais je suis en affaire, et ne puis avoir l'honneur de vous recevoir ; j'ai là mon médecin.

A. DE V. — Monsieur, dites-moi un jour où je puisse vous trouver seul, et je reviendrai.

R.-C. — Monsieur, si c'est seulement la visite obligée, je la tiens comme faite

A. de V. — Et moi, monsieur, comme reçue, si vous voulez ; mais j'aurais été bien aise de savoir votre opinion sur ma candidature.

R.-C. — Mon opinion est que vous n'avez pas de chances... (Avec un certain air qu'il veut rendre ironique et insolent.) CHANCES ! N'est-ce pas comme cela qu'on parle à présent ?

A. DE V.— Je ne sais pas comment on parle à présent ; je sais seulement comment je parle, et comment vous parlez dans ce moment-ci.

R.-C. — D'ailleurs, j'aurais besoin de savoir de vous-même quels sont vos ouvrages.

A. DE V. — Vous ne le saurez jamais de moi-même, si vous ne le savez déjà par la voix publique. — Ne vous est-il jamais arrivé de lire les journaux ?

R.-C. — Jamais.

A. DE V. — Et, comme vous n'allez jamais au théâtre, les pièces jouées un an ou deux ans de suite aux Français et les livres imprimés à sept ou huit éditions vous sont également inconnus ?

R.-C. — Oui, monsieur ; je ne lis rien de ce qui s'écrit *depuis trente ans ;* je l'ai déjà dit à un autre.

(Il voulait parler de Victor Hugo.)

A. DE V., prenant son manteau pour sortir et le jetant négligemment sur son épaule. — Dès lors, monsieur, comment pouvez-vous donner votre voix, si ce n'est d'après l'opinion d'un autre ?

R.-C., interdit et s'enveloppant dans sa robe de malade imagi-

naire. — Je la donne, je la donne... Je vais aux élections ; je ne peux pas vous dire comment je la donne, mais je la donne enfin.

A. DE V. — L'Académie doit être suprise qu'on donne sa voix sur des œuvres qu'on n'a pas lues.

R.-C. — Oh ! l'Académie, elle est bonne personne, elle, très bonne, très bonne. Je l'ai déjà dit à d'autres, je suis dans un âge où l'on ne lit plus, mais où l'on relit les anciens ouvrages.

A. DE V. — Puisque vous ne lisez pas, vous écrivez sans doute beaucoup ?

R.-C. — Je n'écris pas non plus, je relis.

A. DE V. — J'en suis fâché, je pourrais vous lire.

R.-C. — Je relis, je relis.

A. DE V. — Mais vous ne savez pas s'il n'y a pas des ouvrages modernes bons à relire, ayant pris cette coutume de ne rien lire.

R.-C., assez mal à l'aise. — Oh ! c'est possible, monsieur, c'est vraiment très possible.

A. DE V., marchant vers la porte et mettant son manteau. — Monsieur, il fait assez froid dans votre antichambre pour que je ne veuille pas vous y retenir longtemps ; j'ai peu l'habitude de cette chambre-là.

R.-C. — Monsieur, je vous fais mes excuses de vous y recevoir.

A. DE V. — N'importe, monsieur, c'est une fois pour toutes. Vous n'attendez pas, je pense, que je vous fasse connaître mes œuvres : vous les découvrirez dans votre quartier, ou en Russie, dans les traductions russes ou allemandes, sans que je vous dise : « Mes enfants sont charmants », comme le hibou de La Fontaine.

(Ici, Alfred de Vigny ouvre la porte, Royer-Collard le suivant toujours.)

R.-C., pour revenir sur ses paroles. — Eh ! mais je crois qu'il y aura deux élections.

A. DE V. — Monsieur, je n'en sais absolument rien.

R.-C. — Si vous ne le savez pas, comment le saurais-je ?

A. DE V. — Parce que vous êtes de l'Académie et que je n'en suis pas ; je sais seulement que je me présente au fauteuil de M. Frayssinous.

R.-C. — Et quelles autres personnes ?

A. DE V.— Je n'en sais rien, monsieur, et ne dois pas le savoir.

(Ici, il lui tourne le dos, remet son chapeau et sort sans le saluer ; tandis que Royer-Collard reste tenant la porte et disant : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. »)

Vieillard aigri de se voir oublié, après avoir eu son jour de célébrité.

Jusqu'ici, plusieurs académiciens me donnent une bonne comédie; ils ne l'écriraient pas si bien qu'ils me la jouent sans le savoir.

CHATEAUBRIAND

3 mai.

Il était seul à écrire dans son cabinet, onze heures du matin.

J'ai été frappé, en le revoyant, de son attitude infirme; il était juché sur un fauteuil de travail de hauteur ordinaire d'où ses pieds ne touchaient pas la terre et pendaient à quatre pouces de distance. Ses jambes fort courtes, ses épaules hautes et la droite très grosse, sa tête énorme et son nez long et pointu ; — ses manières pleines de bonne grâce du monde.

« Eh bien, monsieur, m'a-t-il dit, vous vous présentez

pour l'Académie? Vous êtes le plus beau nom d'à présent, vous avez réussi dans tous les genres et vous êtes le seul ayant des succès aussi sûrs, de poème, de théâtre et de livres historiques et de philosophie. Votre place est à l'Académie et vous devez y être un jour, et un jour prochain. »

Ici, j'ai pris la parole.

« Ce jour-là, monsieur, lui ai-je dit, serait peut-être déjà arrivé, si j'avais voulu me présenter, et j'en ai été vivement sollicité par des hommes qui ne sont pas les moins célèbres de l'Académie. Mais, ici, j'aurais trouvé quelque convenance à remplacer monseigneur d'Hermopolis; j'aurais aimé à parler de sa vie, et je l'aurais fait avec sympathie, moi qui n'ai servi que sous la cocarde blanche. Je ne sais s'il conviendra bien que cet éloge soit fait par M. Pasquier, qui n'a cessé de le combattre et de le poursuivre. »

Il dansait sur son petit fauteuil et croisait ses petites jambes sous sa chaise. Il rougissait comme un enfant, visiblement très embarrassé.

« Eh! monsieur, m'a-t-il dit, vous avez bien raison, M. Pasquier n'a rien que d'hostile à cette mémoire-là. M. Pasquier n'a rien de commun avec les lettres; mais je le connais depuis quarante ans, il voit souvent madame de Chateaubriand, il est fort aimable avec nous. »

Puis, en souriant :

« D'ailleurs, autrefois, il m'a fait exiler, on n'oublie pas de ces services-là.

— Il est généreux d'oublier, lui ai-je dit.

— Oh! j'y tiens peu, et je n'irais pas à cette élection, si je ne devais pas voter pour le second fauteuil en même temps et mon pauvre Ballanche; il y a soixante ans que je connais Ballanche.

— Je conçois et je connais votre amitié, dis-je; mais

la meilleure façon de lui assurer le second fauteuil est de ne pas nommer M. Pasquier au premier.

— Je crois, monsieur, reprit-il, que vous causerez une lutte très longue et très obstinée dans l'Académie. — J'irai, et nous verrons dans le combat ce qui peut arriver. Je ne dis pas qu'il y ait dans le combat telle combinaison possible qui amène des chances pour vous; — d'ailleurs, je vous donne ma parole pour toutes les élections futures ; vous êtes, je le répète, le plus beau nom actuel.

— Monsieur, je ne bois à la mort de personne, et j'espère que, d'ici à vingt ans, il n'y aura plus une place vacante.

— Vous pourriez l'attendre, vous ; mais nous?... »

Ici, il a pris son bras droit de sa main gauche et s'est tordu douloureusement sur son fauteuil ; ce bras droit était paralysé et il le soulevait avec l'autre bras. En ce moment, avec son dos voûté et son air morose, il me rappela Kean lorsqu'il jouait cette scène de Shakspeare où Richard III gémit de ce qu'une sorcière a jeté un sort sur son bras.

« Nous avons trop vécu ; les hommes de mon âge doivent vous faire place, messieurs, c'est juste; nous devons disparaître de la scène, nous l'avons occupée trop longtemps. Je suis prêt, je suis tout prêt, moi; la Providence n'a qu'à ordonner.

— Eh! grand Dieu! monsieur, lui ai-je dit, qu'il n'y ait plutôt plus d'Académie que de voir un homme comme vous regardé de côté par ceux qui épient sa place. »

Il s'est calmé et a souri de nouveau ; je me levai en lui répétant que je me contentais de la promesse qu'il me donnait pour les places à venir, que j'espérais qu'elles tarderaient et que je les attendrais fort patiemment. —

Il m'a reconduit en me répétant qu'on ne savait pas ce que la lutte amènerait, qu'il irait et qu'il me répétait sa parole.

17 mars.

Condamné par la mort de Roger à recommencer mes visites, le mal de cœur me prend au moment d'écrire tout ce qui m'est dit de niais et de ridicule.

L. me parle de M. X.

« C'est mon plus ancien élève, dit-il. Depuis trente ans, il a suivi tous mes cours. Après chaque séance, il m'apporte des extraits et observations fort judicieuses sur mes paroles; d'ailleurs, madame X. est notre voisine et liée avec ma femme. »

Aujourd'hui, M. de S. me demande ce que je fais et si j'écris encore :

« Toujours, lui dis-je, et je pense donner bientôt une pièce aux Français.

— Est-ce une tragédie dans le genre de Casimir Delavigne ? dit-il.

— Non, dans le genre d'Alfred de Vigny, si vous permettez. »

FUNÉRAILLES DE CHARLES NODIER

29 janvier 1844.

. . . . . .

Dans un coin du cimetière, je rencontre Latouche. Nous nous prenons la main, les larmes aux yeux.

« J'ai suivi de loin votre vie, me dit-il ; qu'elle est simple et belle ! vous faites encore que l'on peut s'honorer d'être homme de lettres.

— C'est ma récompense, dis-je, de vous l'entendre dire ainsi. »

Sa voix douce me touchait, et la grâce infinie de son langage.

Il est bon, simple; quelque chose de fin et de malicieux lui a fait des ennemis parmi des hommes de lettres, et l'a fait souvent aussi calomnier.

MORT DE SOUMET

30 mars 1845.

Après onze mois de martyre, il a succombé à des douleurs inouïes. Il sentait son état désespéré et nous déchirait le cœur par ses prédictions.

« Alfred, qu'on a de peine à mourir ! » me disait-il sans cesse ; — et un jour surtout : « Vous venez prendre la mesure de mon cercueil », ajouta-t-il.

Je résolus en moi-même de ne pas me présenter pour le remplacer s'il mourait le premier, et le priai si gravement de ne jamais me parler de l'Académie qu'il n'en fut plus question depuis entre nous.

Sa sensibilité nerveuse était extrême. Il s'exagérait tout, et pour cela semblait exagéré; mais il ne l'était pas, c'était sa nature d'être affecté, à force d'être ému par des riens.

1846

ÉLECTION DE M. AMPÈRE

Jeudi, 22 avril.

M. de Chateaubriand s'est fait porter à l'Académie.

Hors les jambes, qui n'ont plus de mouvement, il est, dit-il, fort content de sa santé. Il est venu exprès pour soutenir Ampère, qu'il protège. Sa tête octogénaire est plus belle que dans l'âge mûr je ne l'avais vue. — Afin qu'on ne le vît pas arriver, il s'est fait apporter avant tous. Une sorte de coquetterie de vieillard lui fait craindre surtout d'être surpris en flagrant délit d'infir-

nité. — Il est assez ému du plaisir de se voir encore compté parmi les vivants et de l'espoir de l'élection d'Ampère. Le bon Ballanche est auprès de lui et paraît fier de le voir arrivé à un second étage; ses grands yeux sont attendris et son beau regard devient alors d'une inexprimable douceur. Cette grâce lui a sans doute été donnée d'en haut pour tempérer la laideur surprenante que lui donne la loupe de sa joue gauche, qui le rend difforme.

. . . . . .

CORRESPONDANCE

A BRIZEUX

2 août 1831.

Hélas ! par quel bout se prendre? Et que dire de soi-même? Comment se voir? Où y a-t-il une glace pour se mirer, si ce n'est l'œil d'un ami, d'un ancien ami? Parlez à Émile, parlez à Antony, à Edmond de Beauveau, etc., ils vous diront ma simple vie, mon inutile vie, bonne tout au plus à consoler la vieillesse de mon bon père et à lui fermer les yeux. C'était un spirituel vieillard, courbé par ses blessures de la guerre de Sept Ans, n'ayant conservé de ses trois fils que moi, de sa fortune que moi, de sa famille nombreuse que moi. Il avait eu sept frères, la révolution les avait tués; son père était immensément riche en terres de Beauce, il avait presque tout perdu. — Il m'éleva à Paris : le matin, le collège bien triste et bien froid qui m'instruisait peu et me faisait mal par mille douleurs et mille afflictions ; le soir, ma famille qui me consolait par une conversation d'autrefois; des vieillards élégants et bons ; les histoires de Paris, Versailles et les provinces, les souvenirs de Louis XVI, et tout cela à travers la gloire, toujours maudite, de l'Empire, mais toujours admirée par chacun

Des hommes d'un esprit étendu, vieux amis que j'ai encore à soigner, comme si mon père me les eût légués, des femmes toutes maternelles pour moi, me montraient ainsi par leur bon ton qu'il y avait de meilleures leçons à recevoir que celles du matin et le soir me les faisait prendre en haine. — Cependant, les bulletins de Wagram et d'Eylau se lisaient à haute voix à la pension, on me menait au tambour, mes amis étaient hussards et cuirassiers; cela monte la tête. Je voulus quitter le collège. Je m'enfonçai dans les logarithmes et toutes les mathématiques pour entrer à l'école polytechnique; j'allais me jeter dans l'artillerie avant l'âge de la conscription. Vint 1814; me voilà mousquetaire à seize ans. *Ce n'est que cela!* me dis-je, après avoir mis mes épaulettes. *Ce n'est que cela!* — J'ai dit ce mot-là depuis de toute chose, et je l'ai dit trop tôt. De là ma tristesse, née avec moi, il est vrai, mais pas si profonde qu'à présent, et au fond assez douce et pleine de commisération pour mes frères de douleur, pour tous les prisonniers de cette terre, pour tous les hommes... Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites, l'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité me donna, dès le premier jour, une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux. Cette froideur parut à tous les ministères possibles une opposition permanente, et ma distraction naturelle et l'état de somnambulisme où me jette en tout temps la poésie passèrent quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait. Cette bonne distraction était pourtant, comme elle l'est encore, ma plus chère ressource contre l'ennui, contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et

qui aurait succombé à de plus longs services ; car, après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandement même et me parlait à l'oreille de poésie et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art. Avec une indifférence cruelle, le Gouvernement, à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté, qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que, dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus. J'étais donc bien déplacé dans l'armée et je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes poèmes dans ma tête, ils marchaient avec moi, par la pluie, de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau, et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front. Depuis la guerre d'Espagne, *Cinq-Mars* vivait dans ma tête ; j'étais comme le Jésus de Manzoni, *se souvenant de l'avenir*, et ce livre à venir, je n'avais pas le temps de l'écrire. Marié hors de l'armée, revenu à Paris (chère ville bien-aimée du Beauceron qu'on y apporta à deux ans), je me hâtai d'écrire mon roman. Il me donna plus de renom qu'*Eloa*, qui me semble d'une nature plus rare, autant que je puis me juger moi-même. Je fis depuis ce que j'ai fait toujours, des esquisses qui font mes délices, et du milieu desquelles je tire de rares tableaux. Croiriez-vous que je les ai tellement accumulées que j'ai là, près de moi, une malle entière pleine de plans, de romans, d'histoires, de tragédies, de livres de toute forme et de toute nature...

A MARIE DORVAL

15 août 1831.

Je vous envoie *la Maréchale d'Ancre*, sous deux espèces. Madame; c'est une pauvre défunte qui aurait dû revivre quelque temps sous votre figure, mais ce n'était pas écrit dans son jeu de cartes magiques. J'irai aujourd'hui dîner avec vous, selon votre gracieuse invitation, et vous suis mille fois dévoué (1).

ALFRED DE V.

A MARIE DORVAL

Mercredi 3 juillet [1833].

... Tout ce que tu m'as fait souffrir depuis que tu demeures dans cette rue, dans ce nouvel appartement, est incalculable. Ce n'est pas trop de toute ta vie pour me le faire oublier ; mais enfin, hier, j'ai revu ton âme tout entière et, après nos quatre heures de baisers et d'amour, elle s'est ouverte, comme tous les jours tes bras. Je t'en rends grâce mille fois, mon ange, ma chère belle, je t'ai retrouvée. Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant; je te confie à la garde de *ton amour*, de ton honneur et de ta bonté. N'oublie jamais cela. Cepen-

(1) *La Maréchale d'Ancre* venait de paraître (23 juillet) chez Ch. Gosselin,

Ce billet, écrit sur la garde de l'exemplaire de *la Maréchale d'Ancre* offert par Alfred de Vigny à madame Dorval précède le sonnet :

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,

. . . . . .

En même temps que ce volume, le poete avait envoyé à l'actrice son manuscrit, grand-in folio, relié, avec cette dédicace :

A Madame Dorval

Je n'ai que ce moyen de vous rendre ce drame qui fut écrit pour vous, Madame. Vous vouliez le jouer, mais vous n'êtes reine a votre théâtre que par le talent et ce n'est pas une royauté toute puissante que celle-là, au temps où nous sommes.

ALFRED DE VIGNY.

15 août 1831.

dant ce qui reste dans mon âme de tout cela et de ton départ surtout est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé, plus que je ne puis le dire, je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant je me blessais... Il est affreux pour moi que cela soit arrivé et c'est pour moi seul que cela est douloureux !

A MARIE DORVAL

Jeudi 4 juillet [1833].
(En rentrant de chez toi, à une heure.)

Je rentre le cœur navré mille fois plus que tous ces derniers jours. Que tu m'inquiètes, que tu m'affliges, ô ma chère ange ! Ma pauvre chère belle, que tu me désoles ! Mais quoi ? Tu penses à me faire écrire par Louise quelquefois ? Songe que si tu veux me faire mourir de chagrin, tu n'as pas d'autre chemin... Non, non, non, il me faut ton écriture, il me faut la trace de ton bras sur le papier, et tous les jours de ma vie, tous les jours ton écriture, et elle seule, et point d'autre qui s'en mêle !

Ah ! quelle cruauté que de m'accuser, moi, moi ! de ne t'avoir pas assez servie dans ton théâtre ! Tu sais ma vie, le pouvais-je? Tu vas voir à présent si tu me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi...

Je t'en supplie, ma belle Marie, au lieu de m'effrayer et de me menacer comme tout à l'heure, ne fais plus autre chose que de me rassurer sur l'avenir, afin que je puisse penser et écrire pour toi.

Vendredi matin. — Je tombais de fatigue hier et je me suis endormi pesamment. Je me suis étonné de trou-

ver mon oreiller, mes joues, mes yeux remplis de larmes. J'avais rêvé à je ne sais quel chant triste qui me faisait sangloter. Tu m'as fait mal hier au soir, ô mon bel ange, c'est bien toi qui ne dois pas être jalouse. Je t'aime tant et avec une inquiétude si continuelle !

A MARIE DORVAL

Jeudi 29 [août 1833].

J'aime bien ta bonne petite lettre écrite au moment d'aller jouer, mon cher ange, mais en vérité j'aime bien aussi mes petits Rouennais qui ont un sens exquis ; ce sont presque des Athéniens à mes yeux, à présent. Ils ont mieux compris que la masse toujours renouvelée des Parisiens qu'un homme illustre, qu'une femme inspirée ont un caractère unique important à ne pas altérer.

La France a un grand bon sens en cela. Jamais elle n'a voulu adopter Chateaubriand comme poète. Lamartine serait toujours poète, dût-il faire cent volumes de prose. Tu seras toujours tragédienne quand tu jouerais cent comédies aussi parfaitement que tu joues *Jeanne Vaubernier* (1) et *la Jeune Femme en colère* (2). Mais, je te l'ai dit, la première ressemble trop à un vaudeville, l'autre à une parade où l'on souffre de voir que tu daignes faire rire avec des coups de pied et des coups de poing.

C'est une nécessité à laquelle je n'aime pas te voir soumise. La gravité de ta voix, de tes traits, de ta dé-

(1) *Jeanne Vaubernier, ou la Cour de Louis XV*, comédie en cinq actes et en prose, par Rougemont, J.-B. Lafitte, et Auguste Lagrange, représentée pour la première fois, à l'Odéon, le 17 janvier 1832.

(2) *La Jeune Femme en colère*, comédie en un acte, en prose, par C.-J. Étienne, représentée pour la première fois au théâtre de l'Impératrice, salle Louvois, le 20 octobre 1804.

marche, la tristesse naturelle qui est en toi, tout t'a créée tragédienne, ne pense plus qu'à cela.

Qui peut le plus peut le moins. Tu as pris d'en haut la comédie comme Talma avait pris *l'Ecole des Vieillards*, mais il n'en faut pas rester là, et, à ta place, je ne créerais jamais de rôle comique. Tu vois quel trône tu as dans la pensée des hommes qui s'imaginent trouver en toi un être toujours rêveur, mélancolique, tendre et souffrant.

. . . . . .

Travaille à ne pas travailler ta belle nature pour la changer et reste dans le tendre repos d'âme de ton amie, madame Duchambge... Tes deux ennemies sont la gaiété bruyante et la colère.

. . . . . .

. . . . . .

Songe que je suis seul, que je t'aime, que je souffre encore de mes douleurs de tête, que j'ai bien des afflictions toujours et que tu es *ma chère Marie*. Non, tu ne l'es plus, car tu ne m'écris pas, tu te plains toujours et c'est moi qui suis seul à plaindre. Tu vis au milieu des fêtes, et moi-même dans une sorte d'hôpital. Tu fais de la jalousie et de la colère pour avoir l'air bien plus occupée de moi que tu ne l'es. Je n'aurai pas un mot aujourd'hui.

A MARIE DORVAL

8 avril 1835.

Il m'est impossible de ne pas soulager mon cœur en me plaignant de toi à toi-même. Tu me rends très malheureux. Je ne puis plus vivre ainsi. Hier au soir c'était mettre le comble à tant de choses méchamment calculées que de me dire devant ton mari ce que l'on peut dire de plus froid et de plus ingrat.

. . . . . .

Toutes les heures de mes jours et de mes nuits se passent, depuis quatre ans, à chercher comment te rendre heureuse et pendant ce temps-là tu sembles t'occuper à trouver comment tu m'affligeras et quelle peine nouvelle tu me réserves pour le lendemain. Le contraste devient trop douloureux à présent.

Je savais bien, l'été dernier, lorsque j'étais malade et que, te voyant pleurer de voir ta destinée tourner si mal au théâtre, je savais à quelles attaques j'allais m'exposer en essayant de te sauver, quelle eût été la gravité d'une défaite dans ce combat, combien j'avais d'ennemis et combien peu d'amis. Tu te plaisais alors à m'affliger et à me tourmenter de toutes manières par des familiarités qui m'effrayaient.

J'étais sérieusement malade et cependant je passais les nuits à écrire pour toi. Je souriais encore en te voyant et ne parlais pas même de mes travaux, de mes douleurs, de peur de m'en faire un mérite.

Que faisais-je pour moi ? Était-ce une grande gloire que de mettre au théâtre une idée de l'un de mes livres ? C'était pour toi, tu l'as oublié...

Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté ! Je les sens toujours en moi, veillant sur toi, mais en vérité je commence à ne plus savoir comment les employer tant tu me reproches et tant je suis las de cette lutte continuelle !

Réponds-moi par écrit. Ce soir (1) je n'aurai pas le temps de t'entendre, ni toi aussi de me parler.

A SAINTE-BEUVE

19 octobre 1835.

Dans quel temps et par quelle plume a jamais été

(1) Le 8 avril, on jouait *Chatterton* après *l'École des Maris*.

écrit un examen plus beau et plus habile que le vôtre, mon ami (1), et comment puis-je vous en remercier? D'abord mon cœur a été pris par l'attendrissement que m'ont donné les souvenirs de ces premières et fraternelles réunions, que vous avez rappelées et dont parlent les beaux vers de notre Antoni (2). La mort en a déjà effacé trois noms. J'ai revu ensuite ces autres soirées, où vous veniez, chez moi, écouter et applaudir *les Orientales*, avec mes amis et quelques femmes de ma famille. Vous y disiez alors, avec tant de grâce et de douceur :

> Fraternité des arts ! union fortunée,
> Soirs dont le souvenir, même après mainte année,
> Charmera le vieillard (3).

Hélas ! nous sommes encore bien loin de la vieillesse, mon ami, et déjà s'est rompue, par quelques anneaux, cette autre chaîne amicale ! Moi, du moins, je n'en ai brisé aucun, et je plains ceux qui se sont séparés.

Pour vous, mon bon ami, vous savez prouver à tous que les changements des esprits et des cœurs n'altèrent en rien l'impartialité de vos jugements, et la grâce savante, la finesse éloquente, dont vous les entourez, l'abondante poésie que vous semez sur eux, tout leur assure une durée qui serait effrayante s'ils n'étaient si indulgents. Vous l'avez été beaucoup pour moi; en vérité, le peu que j'ai fait ne méritait pas cela, et le peu que je suis le mérite moins encore. Les actions de ma vie sont, à mon grand regret, si obscures, et ses pages sont si blanches que des notes de votre main en doivent faire ressortir le néant. Mais vous les avez écrites avec

(1) Poètes et romanciers modernes de la France. XIX. M. de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires* (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1835).
(2) *Dernières Paroles*, XIX.
(3) *Le Cénacle* (*Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*).

une mesure parfaite, et dont je vous rends grâce mille fois. Les petites erreurs de lieux ou de date, que j'aurais pu vous éviter si je vous avais vu, ne valent pas qu'on s'y arrête. Nous en causerons un de ces jours (1).

Quant à mes travaux, ils sont toujours rompus par les agitations inconnues de ma vie. Les éloges que vous donnez à leur constance me rendent honteux. Vous me faites mesurer tout ce que je pourrais faire, et vous accroissez mes regrets quand je pense au peu de temps qui m'a été laissé pour faire ce que vous louez. J'écris, à la hâte chaque jour, des plans que je n'aurai jamais le temps d'exécuter et je suis emporté, par mille choses, hors de moi.

Ce que je dis là, du reste, vous le savez, vous le sentez, n'est-ce pas ? et vous m'en grondez, mais secrètement, mais pour moi seul, qui vois votre pensée à travers le nuage doré. L'ingénieux langage de votre critique a celà d'excellent qu'il éclaire parfaitement aux yeux du public la route que suit le hasardeux navigateur que vous contemplez, et que, du même rayon, vous faites voir au voyageur, lui seul, les écueils que vous devinez sur sa route. Ainsi, de toutes les constellations que j'ai suivies, c'est la *Lyre* que vous préférez, et vous avez bien vos raisons ; *Joseph de Lorme* (*sic*) nous les a apprises. Mais quoi ! le grand écrivain de *Volupté* ne pourrait-il obtenir grâce pour la Prose près du Poète pour des *Consolations* ? Ne pouvons-nous aller de l'une à l'autre des Muses ? N'y a-t-il pas idées de Prose et idées de Poésie ? Pour moi, je le pense. Mais je garde pour un futur *Cénacle*, afin de me faire pardonner mes gros livres, des *Elévations* que je vous prierai d'y venir entendre, dans l'espoir de renouveler nos échanges de vers, et au milieu des anciens amis Poètes qui

(1) Voir *Journal d'un Poète*, sous la date de 1833.

nous sont restés et des meilleurs parmi les nouveaux que la Muse nous a donnés. Il n'y en aura pas un, je vous le dis, que je ne surpasse en amitié et en admiration pour vous.

ALFRED DE VIGNY.

A MARIE DORVAL

14 février 1841.

En vérité, Madame, jusqu'à trois heures, j'ai cru pouvoir me rendre chez vous avant-hier. Voyant que je n'en avais pas le temps, je vous ai écrit à la hâte un billet très innocent que je ne me rappelle plus, mais où j'ai peine à comprendre que vous ayez trouvé la moindre ironie ; elle était loin de mes idées, très graves en ce moment. Lorsque je parle de représentations où vous pourriez paraître, je suis accoutumé à me figurer toujours cet éclat si vrai et si sérieux qui vous accompagne partout.

Vous avez bien raison, en effet, lorsque, l'année dernière, vous avez désiré jouer deux de mes ouvrages (1), je ne les regardais pas comme autre chose que deux costumes de votre toilette et j'ai mis tous mes soins à ce qu'il n'y manquât rien. Vous me trouverez toujours aussi prompt à vous être utile. Mais j'ai voulu seulement, en vous parlant de ma répugnance pour le théâtre, vous empêcher de compter trop immédiatement sur une pièce nouvelle de moi. Je me serais trouvé coupable si je vous avais laissée dans une fausse attente qui pouvait changer vos calculs et vos plans. Je pensais être mieux compris de vous. Je ne me souviens pas que M. Buloz m'ait dit un seul mot à votre sujet depuis bien longtemps et vous

(1) *Chatterton*, repris le 9 mars 1840, et *la Maréchale d'Ancre*, jouée pour la première fois à la Comédie-Française le 18 juin 1840.

me connaissez assez pour savoir que jamais je ne parle de vous que de manière à seconder vos projets et si par hasard j'étais consulté, ce qui arrive rarement, je conseillerais tout ce qui serait dans vos intérêts.

Il serait bon seulement de me les faire connaître, car, je vous le répète, je ne sais rien de ce qui se passe à la Comédie-Française, mais personne ne désire plus que moi d'apprendre que vous vous y trouvez établie d'une façon durable et qui vous rende heureuse.

ALFRED DE VIGNY.

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, dimanche 7 octobre 1849.

Mais certainement je boude. Eh ! pourquoi donc, s'il vous plaît, n'aurais-je pas aussi le droit de bouder ? Méchante que vous êtes, vous me dites bien tout ce qui peut me tourmenter, et vous me faites un procès perpétuel pour une pauvre petite comédie couleur de rose. Vous allez me forcer à vanter mes vertus et à vous prouver, chère belle amie, que vous êtes une ingrate. Je vous prie de me conserver jusqu'à mon retour dans ma patrie véritable (la Touraine) cette lettre que l'on m'écrivit il y a un an, et que je reçus ici, après tous les voyages que vous voyez sur l'enveloppe. Cher petit juge d'instruction que vous êtes, considérez bien ce que j'ai fait de cette demande de toucher à ce fruit, défendu *par vous*. Je n'ai pas répondu un mot à ce Second Théâtre-Français (1), qui me demandait cette pièce et même une actrice par-dessus le marché, et qui en a été *quitte pour la demande;* et, voyez votre mauvais caractère, c'était

(1) L'Odéon, après la fuite de son directeur, s'était mis en société, sur le modèle de la Comédie-Française ; la lettre était de Ballande, l'un des sociétaires.

pour vous plaire que je refusais ainsi par mon silence, et je n'ai pas voulu même m'en faire un mérite auprès de vous, tant il était simple de ne pas laisser jouer une pièce que vous n'aimez pas.

A présent, voici bien autre chose. Vous savez bien que je suis à cent soixante lieues de Paris, et vous vous imaginez que j'ai fait répéter et jouer cette comédie à Paris. Ah ! joli petit magistrat imberbe ! que vous êtes jeune et ignorant des choses de Paris ! On y prend, je vous assure, toutes les libertés dont on a besoin. J'ai appris par les journaux que le Gymnase avait trouvé agréable de me prendre cette pièce, comme on prend un mouchoir dans la poche du voisin. C'est un petit accès de communisme qui, dit-on, a réussi parfaitement. Je serai peut-être le seul à Paris n'ayant pas vu cette représentation, qui est fort courue à ce que l'on m'écrit. Et si je la vois jamais, faut-il vous le dire ? oui (pourquoi pas ?) cela me pourra bien serrer le cœur, car il me semble, en pensant à celle pour qui ce fut écrit, que l'on jette sa robe au sort et que l'on se partage son manteau. — Du reste, je redeviens plus sérieux en parlant de ceux qui ne sont plus. Ne croyez pas que ces relations de théâtre, qui font tant de bruit que toute la France a su celle-là, tiennent autant de place qu'il le semble dans la vie d'un homme. Il y avait sept ans que je n'avais vu cette personne, qui vous préoccupe, lorsque j'ai appris qu'elle avait tout à coup quitté cette vie (1) dont elle était en possession avec tant d'ardeur et d'éclat; et je l'ai su, comment ? comme vous, comme tout le monde, par un journal, comme on sait tout aujourd'hui. — Repentez-vous donc, Ange sévère, de votre jugement ! Je ne suis coupable ni envers vous, amie chérie, pour avoir fait jouer ce joujou de salon, ni envers la mémoire

(1) Madame Dorval était morte le 20 mai 1849.

de celle qui réalisait mes inventions sur la scène, et recevait sur son front les couronnes de fleurs qu'on leur jetait. Quand elle était en pays étranger, elle m'envoyait les couronnes, et il s'en trouva une un jour noire et blanche, comme on en jette sur les tombes. On l'avait jetée à Kitty Bell d'une loge du Théâtre de Bruxelles. — Je me tais, car savez-vous ce qui va arriver ? Vous pensiez que j'oubliais ; vous trouverez à présent que je me souviens trop. Mais n'importe, je laisse ce que j'ai écrit sur ce papier, pour vous punir de m'avoir accusé d'un froid calcul de vanité. — Moi je ne vous accuse jamais. Aujourd'hui, pauvre bonté blessée, je vous plains. Je sais que vous pleurez une amie, notre bon cousin me l'avait écrit. Jamais il ne viendra une larme de vos yeux sans qu'elle tombe sur mon cœur. — Non, non, je ne vais point à Poitiers, où vous n'êtes pas, et ne voulez ni ne pouvez venir. Eh bien ! donc, restez chez vous, j'irai je ne sais comment, mais j'irai. Il faut que je vous voie. Vous êtes délicate, ménagez-vous et pensez à quelqu'un qui vous aime, pour vous donner le courage d'être prudente. — Si c'est par notre cousin que j'ai voulu savoir de vos nouvelles, et non par vous, c'est que j'ai espéré qu'il me dirait ce que vous faites de votre vie, de vos jours, de vos nuits, de vos heures, de vos pensées, de vos paroles, de vos regards. Mais il ne dit rien. Pourquoi n'écrivez-vous pas plus souvent sur votre amie, votre *bonne amie* dont vous préférez les entretiens à toute chose ? — Mon nom n'est-il jamais entre vous ? Ne vient-il jamais sur vos lèvres ? Ne sort-il pas un soupir de votre cœur qui le fasse entendre à cette Elise mystérieuse et si chère ?

Vous aimez les vers anglais ? Eh bien ! je vous *ordonne* de traduire ceux-ci et de me répondre tout de suite :

Doubt thou, the stars are fire ;
Doubt that the sun doth move :

Doubt truth to be a liar,
But never doubt I love ! (1)

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, jeudi 11 juillet 1850.

. . . . . .

Que faites-vous des longues journées à la campagne? Que lisez-vous? Qu'aimeriez-vous à lire? Avez-vous des ouvrages favoris qui vous attachent? Car toutes les heures ne peuvent vraiment se passer pour vous en visites de châteaux et en promenades. Je n'ai pas foi dans les dispositions pastorales d'une bergère qui ne sait pas combien elle a de vaches; je ne crois donc pas non plus que les soins champêtres remplissent votre vie.

Lisez, je vous prie, les *Mémoires* de Chateaubriand. Malgré ses sombres humeurs contre son père, et sa mère, et ses amis, malgré ses jugements injustes et jaloux, il a de grandes pages et des tableaux sévères remplis de beautés que vous aimerez assurément, ma chère Alexandrine. Sa vanité est excessive, il est vrai : il se pose en parallèle avec l'Empereur, il gémit sans cesse sur lui-même, il se pleure, il semble croire que le monde s'éteindra après lui et qu'il est le dernier homme. Il dénigre tous les écrivains de peur qu'on ne pense à lire autre chose que lui, etc., etc. Mais à part ces faiblesses toutes puériles, qui sont peut-être une maladie particulière à l'animal nommé auteur ou poète, vous serez ravie, j'en suis sûr, de certains tableaux, comme son voyage en Amérique et la cause subite de son départ; ses misères d'émigré à l'armée de Condé et à Londres ; un sentiment timide en Angleterre quand il

(1) *Hamlet*, II, 11.

est professeur d'une jeune personne. Puis ses grandes colères politiques! Tout cela passe souvent de la grâce à la grandeur. Lisez-le, cela en vaut la peine. Causez-en avec moi; cela fera, ce me semble, que nous remplirons cet éloignement où je suis toujours de mes parents, trop dispersés, et de mes cousines, éparses dans tous les châteaux de France. On a beau avoir pour ses parents une douce affection, encore faudrait-il échanger des idées et des sentiments de temps à autre, et quoi de mieux vraiment que l'écriture pour cela? N'est-ce pas une bonne invention? Il me semble qu'il n'est point superflu de se connaître?

En cette occasion, par exemple, dites-moi quel homme vous semble l'auteur de pareils Mémoires? Pensez-vous qu'il soit probable que madame de Beaumont l'ait aimé, comme il le prétend? Moi qui l'ai connu, je n'y crois guère.

Voilà que je cause avec vous comme si vous étiez là. Que me répondrez-vous? Mes arbres ne me disent rien, et sont aussi bêtes que les vôtres.

Bonjour, chère belle et bonne petite Alexandrine, je suis de mauvaise humeur de parler tout seul.

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, 15 septembre 1850.

Je voudrais bien aujourd'hui savoir de vous, ma belle amie, si les femmes de Touraine ont eu seulement une larme pour ce pauvre Balzac, leur compatriote, et si quelque marque de ce regret lui a été donnée en public par son pays natal. — En vérité, je crois que c'est le mariage qui l'a tué. Quelques jours avant de vous aller voir à Dolbeau, j'étais chez Gudin (le paysagiste merveilleux de la marine universelle), et après avoir par-

couru toutes les mers sur tous les murs des salons, des corridors et des escaliers de sa villa de Beaujon, nous étions arrivés à la terrasse orientale de ce petit palais, et nous regardions le panorama de Paris. Il me montra dans la cour voisine une voiture de voyage toute poudreuse, qui venait de débarquer, me dit-il, Balzac arrivant avec sa femme moscovite. J'avais toujours cru cette Russe fabuleuse, et je m'étonnai de sa réalité. Est-ce ce glaçon du nord qui l'a pétrifié? J'aurai des détails là-dessus. Je crois que c'est l'être abstrait nommé l'*Hymen* qui s'est vengé de son livre de la *Physiologie du mariage*, en le tuant au pied de son autel après l'avoir amené à sacrifier.

Je ne l'avais vu que trois fois dans ma vie, mais j'ai toujours estimé en lui la persévérance et l'obstination de ses travaux, malgré la nature, qui ne lui avait donné aucune facilité, malgré le public, qui avait dédaigné ses premiers ouvrages. — Je le rencontrai d'abord imprimeur; et comme tel il me communiquait les épreuves de la seconde édition de *Cinq-Mars* (1). C'était un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait, et écumant en parlant parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide. — Il y a six ans environ, j'étais allé entendre à la Chambre des députés la discussion sur la loi de la propriété littéraire. Une voix, venue du fond de la tribune où j'étais, me dit : « Eh bien! monsieur de Vigny, les poètes seront donc toujours, comme l'a dit votre Chatterton, des *parias intelligents?* » Je me retourne et je vois que ces paroles sortent d'une

(1) *Cinq-Mars, ou une Conjuration sous Louis XIII*, par le comte Alfred de Vigny. Troisième édition, revue et corrigée. Paris, Urbain Canel (Imprimerie de H. Balzac, rue des Marais-S.-G., n° 17), 1827, 2 vol. in-8°.

bouche dont les dents étaient les perles les mieux rangées du monde, d'une poitrine forte, d'un corps très gros et très gras, d'une tête joufflue et toute rouge. Il me fit remarquer que nous étions les seuls présents parmi les poètes et les écrivains, qui étaient tous en cause.

— Est-ce surprenant, dis-je, à une époque où chacun s'abandonne et rit de lui-même, en demandant pardon de la liberté grande qu'il prend d'être quelque chose?

Je ne le revis plus, si ce n'est à l'enterrement de mon pauvre ami Charles Nodier, le plus poétique des savants. Il me suivait en tournant autour de la bière drapée de noir. Je lui passai le goupillon. Je pensais en moi-même : Ainsi un jour, je vous passerai la palme académique. Il ne me parla pas non plus, mais j'affirme qu'il me comprit et que son regard me répondit : Qui sait? car il sourit avec un peu de mélancolie en secouant la tête. Quoi de plus inutile, mon amie, que les paroles pour ceux qui savent voir, n'est-ce pas? Quoi de plus inutile aussi que les médecins et leur science contre les maladies incompréhensibles de la pensée, ces maladies insaisissables qui nous empoisonnent? De nos jours seulement, voyez et comptez ceux que nous avons pu connaître. L'Empereur en est mort à Sainte-Hélène, mort d'inanition et de ce que sa pensée lui disait : « Le monde tourne sans toi, que fais-tu là sur ton rocher? » Casimir Perier, Benjamin Constant, le général Foy, le bon et spirituel Martignac, que j'ai beaucoup connu, sont morts de *tribune*, autre forme du mal. Louis-Philippe vient d'y succomber, il meurt d'exil. La voix lui a dit : « Si tu avais agi comme toi-même en 1832, et comme Cavaignac, tu serais roi, Macbeth! » Frédéric Soulié est mort du cœur, comme Balzac. Qui y pense maintenant, même en les lisant? S'immolaient-ils pour

vous, blondes lectrices ? ou à l'argent, au dieu Mammon, au dieu de l'or ? Toujours est-il que ces deux romanciers ne choisissaient pas assez dans leurs idées. Un grand peintre produit sans cesse, jour et nuit, et malgré lui, des esquisses et des ébauches, mais il ne doit choisir que les plus belles pour les exécuter en tableaux. Raphaël, Michel-Ange, crayonnèrent bien des attitudes, mais ils ne s'arrêtèrent qu'à des choses comme la *Transfiguration* et le *Jugement dernier*.

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, dimanche 10 novembre 1850.

Par exemple, chère Alexandrine, je voudrais bien savoir ce que cela vous fait que je sois à la campagne ou à Paris, vous qui êtes située dans le juste milieu de mon voyage, et que j'ai l'honneur de voir un quart d'heure en passant. Que vous ayez quelque plaisir à jaser avec moi, cela n'est pas absolument impossible, et je connais quelques belles petites *madames* qui ont ce goût d'une façon très décidée et très prononcée; mais, quand je ne suis pas là, elles font comme vous, elles ont d'autres causeurs, danseurs, nageurs, chasseurs et plus ou moins cousins; je les approuve et les honore. J'ajoute que je les imite. En ce moment (c'est-à-dire le moment de votre dernière lettre, moment qui n'est déjà plus), vous semblez fort attentive à la lecture : ce n'est toujours pas à une de mes lettres, dont vous oubliez la moitié et c'est toujours la meilleure; mais enfin vous lisez. Vous jetez et vous reprenez Chateaubriand, puis vous l'abandonnez avant la fin de ses onze volumes (1).

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, E. et V. Penaud frères, 1849-1850, 12 vol. in-8°; le dernier : *Supplément à mes Mémoires*, est annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 5 octobre 1850.

Voyons, que vous a-t-il donc fait? N'est-il pas assez occupé de lui-même, ne se pose-t-il pas assez dans une attitude dédaigneuse en toute circonstance et supérieure à toutes choses? Les femmes aiment infiniment ces poses magnifiques. N'a-t-il pas assez soigné d'avance son tombeau ? N'est-il pas vrai qu'il en a été le saule pleureur toute sa vie? Il lui faisait de tendres visites sur le bord de la mer, et l'un de ses plus naïfs admirateurs me disait un jour, comme un trait d'originalité charmant : « Monsieur, il est allé cet été, tout seul, voir son rocher de Saint-Malo, et il n'a pas été faire visite à sa sœur âgée, malade et pauvre, qui demeure quelque part sur cette route-là. » On me contait cela dans la voiture noire où je suivais ce pauvre Ballanche qui fut son Pylade. J'espère qu'il s'occupait assez de toute la comédie de sa vie, et du dénouement, voire même de l'oraison funèbre. — Comment, ingrate, vous n'applaudissez pas ? Après tant de peines prises pour les spectatrices? Vous en êtes à Lamartine ? Aimez-vous beaucoup des confidences faites à l'univers?

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

Vous pourriez dire cela à Lamartine, vous savez ce vers-là comme Célimène. — Lui, il admire tout le monde et adore tout ce qu'il a vu, là comme dans son *Histoire de la Révolution*. Ce n'est pas qu'il pense ce qu'il dit, mais, comme il est encore un peu en scène, il veut être poli avec les autres personnages qui se costument déjà dans les coulisses pour reprendre leurs rôles. Dites-moi lequel des deux s'aime le plus, et déteste le plus ce qui n'est pas lui-même? Ou Chateaubriand, qui mord de tous côtés, ou Lamartine, qui encense et caresse tous et toutes? Je crois vraiment qu'il y a plus de personnalité, d'égoïsme, dans cette caresse éternelle et géné-

rale, et une froideur plus complète. — Vous avez donc connu les bonnes femmes qui le grondaient. Disent-elles et pensent-elles, comme lui, qu'à quinze ans il était beau « comme la statue de l'Adolescence » ?

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, le 11 mars 1852.

Les malles étaient faites, nous partions pour Paris, lorsque votre pauvre cousine est encore devenue malade, et moi inquiet, tourmenté de cette fièvre qui revient encore sans motif, sans raison, sans prétexte, on ne sait pourquoi. Elle va et vient comme le vent, s'en retourne et reparaît. Les saignées affaiblissent et n'y font rien. Les médecins changent les noms de la maladie et vont du grec au latin sans plus de motifs aussi, je crois. Moi, je multiplie les consolations, les distractions, les lectures, les soins ; et, quand tout a réussi, mon château de cartes s'écroule tout d'un coup. C'est le rocher de Sisyphe que l'on roule et qui ne cesse de retomber. Je donne de la vie et du courage à tout ce qui m'entoure, j'y dépense tout ce qu'il y a de joie naturelle et primitive dans mon caractère ; mais ensuite, quand je suis seul comme en ce moment, à minuit, écrivant sous ma lampe dont la roue et les ressorts sont le seul bruit de ma solitude, la tristesse remonte à mon cœur et le serre plus fort qu'il ne faudrait. — Heureusement il y a en moi beaucoup de force, mais il ne faut pas que tout le monde m'en demande ; et c'est ce qui arrive. J'écris à Paris des consolations pour des peines de natures bien différentes, et causées par des événements bien divers. Il me semble quelquefois que j'aurais par ma présence empêché la mort des amis que je viens de perdre, et quelle puérilité à moi ! Qu'y aurais-je fait ?

. . . . . .

Je vous en prie, ne me faites pas les questions de tout le monde ; je me sens bien le courage de supporter ce qu'il y a de pénible dans ma vie, mais non de le raconter. Dites à une garde-malade de vous écrire sa vie d'une année, je la défie de ne pas succomber à cette tâche. — Dans les intervalles de mes angoisses, j'écris, et j'ai ici dans mon ermitage bien des volumes à imprimer quand la pauvre folle de France pourra se remettre à lire et à écouter. Je ne suis point pressé de publier, et j'écris toujours ; mais le public n'a pas besoin qu'on lui donne régulièrement des morceaux de papier imprimés, et je n'aime pas les écrivains qui se mettent en coupe réglée comme un bois de chêne. On m'envoie en ce moment les *épreuves* (vous savez ce que c'est que cela ?) de la dixième édition de *Cinq-Mars* et de *Stello* et des autres volumes qu'on réimprime et qui étaient épuisés totalement ; cela me dérange un peu des choses nouvelles que j'écris et prépare, quand je puis penser à mes idées et regarder un peu dans ma tête pour savoir ce qui s'y passe.

. . . . . .

Je vous ai quittée un moment pour aller voir Lydia, dont la fièvre ne diminue pas. Je vais rester auprès d'elle une partie de la nuit, puis la garde-malade, puis sa femme de chambre jusqu'au jour.

Bonsoir. Priez un peu pour nous.

A UNE AMIE

7 septembre 1856.

Heureuses les personnes qui font avec vous ce beau voyage que vous décrivez ! Tous mes voyages à moi se font dans l'intérieur de mon front. En fermant les yeux,

je regarde dans ma mémoire les images les plus chères du passé, et j'y retrouve une jeune sœur aux yeux bleus et aux cheveux noirs, sortant du couvent pour se marier, et qui, aujourd'hui, n'a rien oublié de ce frère qui n'oublie rien, excepté lui-même, chose dont il se soucie peu...

Je n'ai pas pu voir la nature, que j'aurais aimé à contempler, et, pour ne pas en avoir de regrets, j'ai fait des vers contre elle que je vous envoie, chère petite sœur bien-aimée. Je me suis persuadé, en maudissant la terre, ses bois et ses montagnes, que je la détestais, que je ne croyais plus ni à l'air, ni à la lumière, ni aux grands horizons, et que tout cela n'est, après tout, qu'une toile de fond bonne à servir de cadre à la beauté que l'on aime, à la personne qui vous accompagne dans la vie, et près de qui tout doit n'être rien.

Ai-je tort? ai-je raison ? Je ne sais ; mais il m'est nécessaire de croire toujours cela, pour que les révoltes secrètes de l'homme soient un peu étouffées en moi, pour que je ne crie pas contre le ciel. Je vous prie, amie, ne me décrivez pas votre voyage quand vous reviendrez. Ce serait à moi de vous dire :

— D'un aveugle affligé vous déchireriez l'âme
Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour.

Oui, dites-moi que le Rhin n'était pas beau, que ses îles n'avaient pas de verdure, que ses vagues n'avaient plus de mugissements, que ses châteaux étaient sans majesté dans leurs antiques ruines ; vous me direz cela, vous mentirez par amitié et vous me ferez du bien. Je reviendrai auprès de ma lampe, et je continuerai à écrire comme j'ai fait hier jusqu'à deux heures et demie après minuit pour tout oublier.

Mais, hélas ! on n'oublie que dans le moment même

où l'on écrit, mon amie. C'est un rêve forcé auquel on se condamne. Puis, lorsque l'on va sous les rideaux chercher le sommeil, le bienfaisant sommeil, l'innocent sommeil, on trouve la mémoire avec tous ses tableaux et tous ses regrets. mais aussi avec ses charmes et ses grâces ; on peut choisir dans ses belles images et je m'y attache avec une secrète passion...

Quand votre jolie lettre est venue, elle m'a trouvé me demandant pourquoi vous teniez si mal vos promesses. Voyez, mon amie, comme l'on est souvent injuste envers ceux que l'on aime. J'ai péché contre vous, par pensée, pendant un moment de reproches intérieurs que je vous faisais. Et pendant ce temps-là votre gracieuse lettre était en chemin et venait me parler de ces bonnes amitiés de toute la vie, qui sont toujours *sans peur et sans reproches*, sans nuages, sans gronderies, sans colère, sans réprimandes ; comprenant toutes les privations de la vie, tous les goûts, tous les caprices rieurs qui nous aident à combattre l'éternel ennemi des vivants qui est l'*ennui ;* voyant toute chose avec une indulgence sans bornes et ne s'attristant que des maladies qui menacent et qu'on doit s'efforcer de faire oublier par tous les moyens possibles, jusqu'à ce qu'on les exorcise ainsi comme des démons et qu'elles s'envolent par la fenêtre.

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, lundi, 15 avril 1861.

La vie est bonne pendant trente ans, chère Alexandrine ; après cela on ne cesse, hélas ! de voir souffrir et s'éteindre ceux que l'on aime...Je ne puis que vous plaindre d'être arrivée à ce degré de peines où, dans l'ordre de la nature, nous conduit infailliblement la vie de

famille. — En vous écrivant, je suis assis à la fenêtre, près du lit de ma chère Lydia, couchée encore depuis quelques jours et n'ayant que moi pour la distraire et la consoler. J'ai sous les yeux les fenêtres de la chambre même où j'ai gardé pendant *cinq ans*, avec l'aide de Lydia, ma mère paralysée et mourante. Plus heureuse que moi, vous avez un père, un fils, des parentes ; et vous pouvez laisser à votre mari, mon cousin, le soin d'ordonner tout ce qui touche les ennuyeuses et fatigantes opérations du changement de domicile dont vous parliez.

Pour moi, je n'irais pas jusqu'à Saint-Cloud sans jeter l'incertitude et l'effroi de toute chose dans l'âme de tous les habitants de ma maison, qui ne savent que décider en mon absence.

Mon oncle le trappiste n'était pas plus cloîtré que je ne le suis, croyez-le bien ; mais il avait, dans sa cellule de la Val-Sainte, un renoncement à tous les attachements de ce monde et à toutes les créatures du Seigneur que je ne saurai jamais atteindre.

Enfin mon imperfection en ceci me permet de vous dire bien vite, et en même temps que je l'éprouve, que vous ne sauriez avoir une seule peine sans que mon âme en soit remuée profondément, et que je ne sente dans mes yeux une larme que vous n'y verrez pas.

A BAUDELAIRE

Lundi, 27 janvier 1862.

Depuis le 30 décembre, Monsieur, j'ai été très souffrant et presque toujours au lit.

Là je vous ai lu et relu, et j'ai besoin de vous dire combien de ces *Fleurs* sont pour moi des *Fleurs du bien*

et me charment. Combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir imposé ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'avoir empoisonné par je ne sais quelles émanations du cimetière d'Hamlet. Si votre santé vous permet de venir voir comment je m'y prends pour cacher les blessures de la mienne, venez mercredi, 29, à quatre heures. Vous saurez, vous verrez, vous toucherez, comment je vous ai lu ; mais ce que vous ne saurez pas, c'est avec quel plaisir je lis à d'autres, à des poètes, les véritables beautés de vos vers encore trop peu appréciés et trop légèrement jugés. Vous m'aviez dit que votre lettre officiellement académique était envoyée ; c'était, à mes yeux, une faute, et je vous l'ai dit, mais elle était irréparable. Je me résignais à vous voir égaré dans le labyrinthe. A présent que vous m'écrivez que ce n'est qu'un projet, je vous conseille de ne pas écrire un mot qui ait pour but de vous faire inscrire comme candidat à aucun des fauteuils vacants.

J'aurai le temps de vous en dire les raisons très sérieuses, et vous les comprendrez. On se méprend presque toujours sur soi. Sans vous connaître encore, il me semble qu'en beaucoup de choses vous ne vous prenez pas assez au sérieux vous-même.

Ne jetez pas ainsi au hasard votre nom, votre rare talent, vos actions, vos lettres et vos propos ; et surtout *venite ad me.*

ALFRED DE VIGNY.

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, jeudi 2 avril 1863.

Si j'ai gardé le silence après votre dernière lettre,

chère Alexandrine, c'est qu'il y a un si cruel contraste entre mes souffrances de l'âme et du corps et la légèreté cavalière de vos lettres que je ne pouvais me décider à vous empêcher de jouir en paix de votre vie évaporée. Tous vos bals n'étaient pas dansés encore, je crois, et, quoi que vous en disiez, vous n'y preniez point de peine. Vous m'avez écrit comme on continue un dialogue avec son danseur, parce que votre *police* est mal faite et qu'on vous a mal rendu compte de mon état. On a bien fait et je m'en suis applaudi. Nos usages mauvais veulent que, dans ces cruels et éternels adieux, faits au milieu des larmes que l'on veut inutilement contenir, les hommes n'aient pas la liberté de s'enfermer avec leur douleur; et rien ne m'a été épargné des affreux détails, des déchirantes dispositions qu'il faut ordonner soi-même. Qu'auriez-vous fait ici, vous, femme inutile? Mes parents et mes amis ont été pleins de bonté pour moi ; et tandis que j'étais (comme, hélas! je suis encore) affaibli au point de ne pouvoir me soulever de mon lit sans l'aide de deux personnes, pendant que je me trouvais mal à chaque instant, ils m'ont remplacé dans l'ordonnance des sombres cérémonies à l'ambassade anglaise, et dans son église, et au dernier lieu du repos éternel. — Mais, malgré eux, les hommes froids et blasés sur les deuils, qui sont agents des *pompes funèbres*, venaient directement à moi recevoir des ordres et (selon leur terme hideux) apporter *la note*, comme le lendemain d'un repas de corps chez un restaurateur. — On les a chassés, et du fond de mon lit je les ai payés moi-même, après que l'un de mes amis leur a donné une sévère leçon. Mais ce ne sont là que les premières épines de mon martyre.

Je possède à perpétuité un caveau de famille à Montmartre et il a fallu y faire trois sortes de travaux: l'ex-

ıumation et l'inhumation nouvelle des cendres de ma nère, creuser plus profondément son caveau dans la erre, former au-dessus un second caveau et y descendre cette chère enfant que, depuis 1825, je préservais de e coup trop prévu qui frappe toute sa famille, celle ue je préservais de tout, et pour qui j'avais sacrifié ous mes goûts de voyage, tous les désirs de liberté ou le science, afin de me vouer à son salut comme une nère à sa fille, toujours garde-malade et inquiet nuit et our, mais lui épargnant toutes les peines de la vie, les révoyances nécessaires des affaires. J'étais récompensé ar une sorte de joie secrète de l'avoir sauvée chaque oir, après l'avoir vue en péril presque chaque matin. Mais, hélas! cette fois je suis vaincu. Je semblais prêt à tre guéri, je la pouvais conduire au Bois de Boulogne. Elle en venait avec moi et l'une de ses femmes, gaie t ayant vu avec moi l'essai d'un ballon. Mais tout à oup paralysée, elle dut être portée sur l'escalier, et ce ut la dernière fois qu'elle le monta. La rapidité de l'attaque fut inexorable; mon médecin et le docteur Cruveilhier y épuisèrent tous les secours de leur science; et ans un moment d'espérance, mais heureusement sans louleur, cette âme si pure et si bonne me quitta en me lisant: *Mon bon Alfred, je ne souffre pas.* — Seule t dernière consolation.

Puisqu'il faut vous parler de moi, sachez donc qu'il 'y a pas depuis cette nuit-là de martyre comparable u mien. Une rechute profonde, accablante, dans cette *astralgie* m'a saisi tout entier et mes nerfs sont frapés cruellement. Voici ma vie. Affaibli comme vous le avez par cette vie de prisonnier, car depuis *deux ans* e ne suis pas sorti et ne peux marcher, j'ai *toutes les uits* une insomnie qui me condamne à compter tous es coups de ma pendule. Les maladies sans fièvre sont

les plus longues, disent les médecins : je l'éprouve, et même dans ces horribles tourments je n'ai point de fièvre. J'allume mes bougies et j'écris, mes yeux en sont brûlés. Je les éteins ; reviennent les souvenirs récents et sombres ; et les larmes, que j'ai la force de cacher aux vivants dans la journée, reprennent leur cours. Enfin arrive la lumière du jour. On m'apporte ma seule nourriture, une coupe de lait chaud et, par une étrange régularité de la nature qui veut vivre en dépit de tout, je dors pour *une heure et demie*. C'est mon seul sommeil. J'en sors moins malade, en ce moment, et il me donne assez de force pour vous écrire.

Mais autre chose est survenu en moi. Après une vie toujours active, une immobilité de deux ans a altéré ma constitution et tous les jours mes jambes sont gonflées, et je ne peux ni me lever d'un fauteuil, ni marcher dans la chambre sans le soutien de deux personnes. Les frictions de toute sorte n'y ont rien fait, et aujourd'hui même je suis dans le même état.

Vers trois heures, on *me lève*. Je cherche alors à recevoir mes parents et à leur *paraître* guéri ; mais ces efforts-là me font mal presque toujours. Cependant il me semble que j'ai quelquefois réussi, car vous me paraissez très rassurée et vous m'écrivez, en folâtrant, que c'est pour ne reparaître que tel que j'étais que je reste chez moi. Cependant je dois croire qu'en d'autres récits mes parents sont moins optimistes, car nous avons des cousines pieuses qui ont multiplié près de moi les amulettes, les médailles de la Vierge immaculée, et même des saintes amoureuses comme Madame de Chantal.

Le pauvre archevêque de Paris (que ces médailles n'ont malheureusement pas sauvé) m'est venu voir trois fois, comme, depuis, l'évêque d'Orléans et un certain nombre d'abbés que je vous décrirai plus tard, ainsi que

leurs rapports avec moi, en grand détail et vérité historique.

Voilà, ma chère amie, l'état des choses. Comment le trouvez-vous?

A présent je ne puis avoir de *volonté* sur ce que vous ferez de voyage, si vous ne m'écrivez d'abord ce qu'il vous est *permis* de faire dans votre position.

Pour combien de temps pouvez-vous habiter Paris? Madame de Croy vous loge-t-elle chez elle pendant votre séjour? Aurez-vous dans l'été une autre occasion de revenir à Paris? Quels sont ces *projets* que vous me faisiez sous-entendre dans votre première lettre? Vous paraissent-ils praticables à présent? Vous savez mon état. Jugez vous-même.

Si vous veniez à présent, vous n'auriez rien à faire qui me fût utile comme vous l'offriez, et comme les hommes seuls de notre famille l'ont pu faire; et pour moi ce serait un supplice de Tantale que de ne vous voir que peu d'instants dans la journée, de trois heures à six heures du soir, troublé sans cesse par des visites que *les liens du sang* rendent inviolables, qui entrent à tout moment, restent longtemps, questionnent sans cesse, mettent la victime sur le sellette, observent, épiloguent, chuchotent, font parler les domestiques tout bas, et se mêlent de tout.

Cependant, il serait possible dans la soirée de s'y dérober, mais trop rarement, et à l'heure où il faut que commencent les *frictions* ordonnées, et où il faut aussi que je sois péniblement porté dans ce lit qui ne connaît plus le sommeil.

APPENDICE

BIOGRAPHIE

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN POÈTE

1831

23 décembre 1831.

Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or.

Je suis le dernier fils d'une famille très riche. — Mon père, ruiné par la Révolution, consacre le reste de son bien à mon éducation. Bon vieillard à cheveux blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de Sept ans, et gai et plein de grâces, de manières. — On m'élève bien. On développe le sentiment des arts que j'avais apporté au monde. — J'eus, pendant tout le temps de l'Empire, le cœur ému, en voyant l'empereur, du désir d'aller à l'armée. Mais il faut avoir l'âge; d'ailleurs, le grand homme est détesté; on éloigne de lui mes idées, autant qu'il se peut. — Vient la Restauration. — Je m'arme à seize ans de deux pistolets, et je vais, une cocarde blanche au chapeau, m'unir à tous les royalistes qui s'annonçaient faiblement. — J'entre dans les compagnies rouges à grands frais. — Un cheval me casse la jambe Boitant et à peine guéri, je pris la déroute de Louis XVIII jusqu'à Béthune, toujours à l'arrière-garde et en face des lanciers de Bonaparte. — En 1815, dans la garde royale, après un mois dans la ligne. J'attends neuf ans que l'ancienneté me fasse capitaine. — J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poète, triple titre à la défaveur. — Je me marie après quatorze ans de services et ennuyé du plat service de paix. — On vient de faire sans moi une révolution dont

les principes sont bien confus. — Sceptique et désintéressé, je regarde et j'attends, dévoué seulement au pays dorénavant.

31 décembre minuit.

L'année est écoulée. — Je rends grâces au Ciel qui a fait qu'elle se soit passée comme les autres, sans que rien ait altéré l'indépendance de mon caractère et le sauvage bonheur de ma vie.

Je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience, ni contre aucun être vivant ; cette année a été inoffensive comme les autres années de ma vie.

1832

MÉMOIRES ET JOURNAL

Les importunités des biographes qui, bon gré, mal gré, veulent savoir et imprimer ma vie et ne cessent de m'écrire pour avoir des détails que je me garde de leur donner ; la crainte du mensonge, que je hais partout, celle surtout de la calomnie ; le désir de n'être pas posé comme un personnage héroïque ou romanesque, aux yeux de peu de gens qui s'occuperont de moi après moi : voilà ce qui me fait prendre la résolution d'écrire mes mémoires.

J'irai de ma naissance à cette année, puis je commencerai un journal qui ira jusqu'à ce que la main qui tient cette plume cesse d'avoir la puissance d'écrire.

Je suis né à Loches, petite ville de Touraine, jolie, dit-on ; je ne l'ai jamais vue. A deux ans, on m'apporta à Paris, où je fus élevé, entre mon père et ma mère et par eux, avec un amour sans pareil. Ils avaient eu trois fils : Léon, Adolphe, Emmanuel, morts avant ma naissance. Je restais seul, le plus faible et le dernier d'une ancienne et nombreuse famille de Beauce. Mon grand-père était fort riche. Vigny, le Tronchet, Gravelle, Emerville, Saint-Mars, Sermoise, Lourquetaine, etc., etc., étaient des terres à lui. — Il ne m'en reste que les noms sur une généalogie. — Il faisait en Beauce, avec mon père et ses sept frères, de grandes chasses au loup. Il tenait un état de prince. La Révolution détruisit tout. Ses terres appartinrent à ses hommes d'affaires qui les achetèrent en assignats. — Ses enfants moururent, les uns tués à l'armée de Condé, les autres avec peu de biens, un à la Trappe. — Le frère de

ma mère à Quiberon, son père en prison. — Mon père resta seul et m'éleva avec peu de fortune.

Malheur dont rien ne tire quand on est honnête homme.

Je remarque, en repassant les trente années de ma vie, que deux époques les divisent en deux parts presque égales, et ces époques semblent deux siècles à la pensée : l'Empire et la Restauration. L'une fut le temps de mon éducation ; l'autre, de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans : celle de la Révolution ; ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense.

Je puis donc séparer le passé de nos jours en ces deux grandes parts. Temps que j'ai bien vus et bien observés du sombre point de vue où j'étais placé.

1838

AU MAINE-GIRAUD

Novembre.

Il n'y a qu'aux poètes qu'il arrive de pareilles choses. Mes pères aimaient ce château féodal. C'est une petite forteresse entourée de bois de chênes, d'ormes, de frênes, et de vertes prairies rafraîchies par des fontaines et des sources pures. Les rentes féodales et les prises seigneuriales lui donnaient beaucoup de valeur et épargnaient presque toute culture. On se promenait à l'ombre des bois et au bord des eaux : le revenu arrivait tout seul. — La Révolution vient et fait la soustraction de tout revenu. Il me reste donc de grands bâtiments et un grand parc à entretenir, et des bois que je n'ai pas le courage de couper parce que les vieux arbres ressemblent à de grands parents, et que leur absence ôterait tout charme à l'habitation.

Si tout cela, du reste, ne rapporte rien, il y a un dédommagement : c'est que les impositions en sont énormes et me donnent le droit d'être député. — Or c'est justement ce que je ne veux pas être. Mon âme et ma destinée seront toujours en contradiction. — C'était écrit.

Cette terre est une sorte de cheval que je nourris chèrement et que je monte une fois en sept ans.

LE MAINE-GIRAUD. — ROMAN HISTORIQUE

Sur un parchemin que j'ai retrouvé dans mes papiers de famille, je ferai un roman historique.

Ce sera une assez noble manière de donner de la valeur à cette pauvre terre.

Les décorations seront mes terres et le château du Maine-Giraud avec les ruines de Blanzac.

L'époque 1679. Celle de Louis XIV.

En 1680. — La Brinvilliers est brûlée.

En 1679 meurt le vieux cardinal de Retz.

En 1670. — Le voyage à Douvres de la duchesse de Portsmouth.

1846

ÉLECTION

J'ai été élu le 8 mai 1845 (1).

Les retards de M. Molé n'ont rendu possible mon jour de réception que le 29 janvier 1846.

Son accueil *hostile et malveillant* m'a forcé d'ajourner le jour où je siégerais aux séances particulières jusqu'à celui où il ne sera plus directeur, c'est-à-dire le 1er juilllet.

1847

FRAGMENTS DE MÉMOIRES

Ma vie a été jusqu'ici très simple à l'extérieur, et, en apparence, presque immobile, mais pleine d'agitations violentes et sombres, éternellement dissimulées sous un visage paisible. Le seul signe auquel un homme attentif ait pu distinguer mes souffrances est la distraction causée par elles, lorsque leur aiguillon devient trop pressant. Cette distraction a souvent été pénible, et elle est cause de cette demande que vous me faites de vous rendre compte des plus secrets détails de ma vie. Je suis très heureux que vous les exigiez de moi, puisque, par là, vous m'allez forcer à me rendre compte de moi-même en recueillant avec soin dans ma mémoire tous ces faits qui n'intéressent que ceux dont on est aimé tendrement.

Je suis né en 1797, le 27 mars, trois ans avant le siècle. C'était l'an V de la République, le mois de l'année où Bona-

(1) A la place de M. Etienne.

parte ouvrait sa sixième campagne d'Italie, qui se termina par le traité de Campo-Formio.

Je me sens honteux de parler d'un si petit événement que ma naissance, en comparaison de ces grandes actions qui se passèrent ; mais ce petit événement est quelque chose pour vous et pour moi.

Ce fut tout pour mon père et ma mère, qui furent consolés par ma vie de la mort de mes trois frères.

Je sais qu'ils s'appelaient Léon, Adolphe, Emmanuel, et que celui qui vécut le plus longtemps parvint jusqu'à l'âge de deux ans. Je ne les vis même pas ; on m'apprit qu'il y avait au ciel trois anges qui priaient pour moi. Je le crus dans la première enfance et, ces trois noms, je ne les prononce pas sans attendrissement.

J'ai beaucoup de mémoire, et surtout celle des yeux ; ce qui s'est peint dans un de mes regards, quelque passager qu'il soit, ne s'efface plus de ma vie. Tous les tableaux de ma plus petite enfance sont devant ma vue encore aussi vifs et aussi colorés que lorsqu'ils m'apparurent.

J'avais dix-huit mois, m'a-t-on dit, lorsqu'on m'apporta de Loches à Paris ; aussi n'ai-je, comme vous pensez, aucun souvenir de Loches que par l'histoire de cette jolie petite ville et par des tableaux qui la représentent. Je dois vous dire, avant d'arriver au temps où mes yeux se sont ouverts, par quel hasard je suis né là et de quel sang je suis né.

Mon père était le cadet de douze enfants, et mon grand-père (M. Guy-Victor de Vigny) un des meilleurs gentilshommes et des plus riches propriétaires de la Beauce.

Ses terres, dont je n'ai en ma possession que les noms écrits sur ma généalogie, y sont inscrites ainsi, après son nom :

Seigneur du Tronchet, de Moncharville, des deux Emerville, Isy, Frêne, Jonville, Folleville, Gravelle et autres lieux.

J'ai habité le Tronchet et visité Gravelle (en Beauce). Cette dernière terre, achetée d'abord, dans la Révolution de 1789, par un homme d'affaires qui, je crois, la paya en assignats, a été, depuis, rachetée *un million* par M. Laffite (le banquier).

C'est une des plus ravissantes habitations qu'on puisse voir. Je me la rappelle parfaitement, quoique ne l'ayant visitée qu'une heure, il y a aujourd'hui vingt-quatre ans.

C'est un château carré, bâti en pierres de taille, au milieu de la plus limpide et la moins connue des rivières, uni à la terre par deux petits ponts volants. On y arrive par une longue

et ombreuse allée de vieux chênes sablée d'un bout à l'autre ; et de chaque fenêtre du château, on voit des coteaux et des plaines dont chaque pouce est fécond, et de belles eaux où un double moulin travaille éternellement.

Le Tronchet est d'une nature plus sévère. J'aurai quelques occasion de vous en parler.

Comme, dès que je sus lire, on me montra ma généalogie et mes parchemins que j'ai encore en portefeuille, j'appris que mes pères avaient, longtemps avant Charles IX, un rang élevé dans l'Etat ; car le plus ancien de ces parchemins est un titre donné par Charles IX à :

Notre cher et bien-aimé François de Vigny, pour les louables et recommandables services faits à nos prédécesseurs Roys et à Nous en plusieurs charges honorables et importantes où il a été employé pour le bien de notre service et de tout le royaume, mesme devant les troubles d'icelay, pour jouir des franchises et prerogatives, et à ce titre posséder tous fiefs, et possessions nobles, etc., 1570.

Cette première vue me donna assez d'amitié pour les Valois, dont je me crus personnellement l'obligé, et j'eus, comme un enfant que j'étais, plus d'attachement pour eux que pour les Bourbons, ayant remarqué que, depuis 1570, où vivait ce François de Vigny, mon trisaïeul, son fils Etienne de Vigny, puis Jean de Vigny, puis après Guy de Vigny, puis enfin Léon de Vigny, mon père, avaient vécu paisiblement et sans ambition dans leurs terres d'Emerville, Moncharville *et autres lieux*, chassant le loup, se mariant et créant des enfants après avoir poussé leurs services militaires justement au grade de capitaine, où ils s'arrêtaient pour se retirer chez eux avec la croix de Saint-Louis, selon la vieille coutume de la noblesse de province. Je vis seulement un brevet de *pages de Louis XIV* que j'ai encore entre les mains, brevet double donné à Claude-Henry de Vigny et Charles-Henry d'Emerville, mes grands-oncles, dont l'un eut un régiment ; et il me parut très mal à Louis XIV de ne pas l'avoir poussé avec soin, parce que je voyais plus haut, parmi mes parents, le maréchal de Castelnau et les Rochechouart.

Je ne comprenais pas non plus que le château de Vigny (sur la route de Rouen) ne m'appartînt pas. Rien pourtant n'était plus simple et plus juste.

Le cardinal G. d'Amboise l'avait acheté, en 1554, des Saint-Pol (mes parents), famille où cette terre avait passé par alliance. Le connétable Anne de Montmorency tint cette terre

de la maison d'Amboise par acquisition (1). Le chancelier de L'Hôpital s'y retira et y mourut en 1568. Ce fut ce château dont il fit ouvrir toutes les portes aux assassins. Je m'y arrêtai une fois dans ma vie, étant officier de la garde royale. Le village de Bordeaux de Vigny est sur la route et *au bord de l'eau* en effet, comme le dit son nom. Le château est dans un fond et flanqué de quatre grandes tours. Je me souviens que les officiers de mon bataillon, charmés, disaient-ils, d'être chez moi, voulurent être reçus par moi, à Vigny, et je leur donnai un assez mauvais déjeuner dans la mauvaise auberge du pauvre village; assez pauvre moi-même auprès de ce que devaient être autrefois les seigneurs du manoir que je regardais de loin. J'avais dix-neuf ans, lors de ce déjeuner de sous-lieutenants ; j'étais rose et blond, marchant à pied sur la grande route à la tête de mes vieux soldats, et si fier de mon épaulette que je ne l'aurais pas changée contre les tours dont je n'avais plus que le nom, pas plus que je n'eusse changé mon repas militaire contre les festins de mes pères, dont la fumée a noirci les vieilles cheminées.

Si jamais vous allez à Rouen par cette route, qu'on appelle je crois, *celle d'en bas*, vous verrez ce manoir à six lieues environ de Paris. Ce château avait appartenu en dernier lieu au cardinal de Rohan, dont le tombeau est encore dans la chapelle. Le prince Benjamin de Rohan, qui vient de se noyer à l'école de natation, en Allemagne, en fut le dernier possesseur. Il me fit dire, il y a trois ans, qu'il allait vendre Vigny, et m'envoya un homme d'affaires allemand pour savoir si je me présenterais comme acquéreur.

Je trouvai encore dans mes paperasses une lettre du roi d'Angleterre Charles II, qui remerciait un de mes pères, gouverneur de Brest, d'avoir reçu et protégé ses fidèles sujets lorsqu'ils venaient se pourvoir de vivres dans ce port. Elle est datée de 1643 et de Jersey, 10 novembre.

Tout cela mettait, dès sa naissance, des idées guerrières et tant soit peu féodales dans la tête d'un enfant si délicat qu'on le prenait toujours pour une jeune fille ; cela fit un singulier contraste jusqu'à seize ans, où je pris une vie et un extérieur très mâles.

Le père de ma mère (M. de Baraudin), vieux et vénérable chef d'escadre du temps de cette grande marine de Louis XVI

(1) J'ai trouvé mes renseignements de famille confirmés par Castelnau et complétés par lui, entre autres. — Éd. 1731, t. II, p. 509.

qui rivalisait avec celle d'Angleterre et partageait l'Océan avec elle, avait été conduit dans les prisons de Loches. Sa fille et mon père, que ses blessures rendaient infirme, l'avaient suivi dans sa captivité. C'était un homme grave, savant et spirituel. C'est le ton de l'homme de cour, uni à l'énergie de l'homme de mer.

Ce vieux capitaine de dix vaisseaux que les combats, sous M. d'Orvilliers, avaient respecté, fut tué en un jour dans sa prison par une lettre de son fils. Cette lettre était datée de Quiberon. Ce frère de ma mère, cet oncle inconnu de moi, dont j'ai un portrait peint par Girodet, était lieutenant de vaisseau et, blessé au siège d'Auray en débarquant avec M. de Sombreuil, il demandait à son père sa bénédiction, devant être fusillé le lendemain. Son adieu tua son père un jour après que la balle l'eut tué.

Quelque temps après ma naissance, mes parents continuèrent d'habiter à Loches une petite maison retirée qu'ils avaient achetée et qui les abrita pendant la tempête politique; et, comme je vous l'ai dit, dix-huit mois après ma naissance, sous un ciel plus heureux, ils vinrent habiter Paris.

Paris fut donc presque ma patrie, quoique la Beauce fût la véritable pour moi. Mais Paris avec ses boues, ses pluies et sa poussière, Paris avec sa tristesse bruyante et son éternel tourbillon d'événements, avec ses revues d'empereurs et de rois, ses pompeux mariages, ses pompeuses morts, ses monotones fêtes à lampions et à distributions populaires, avec ses théâtres toujours pleins, même dans les calamités publiques, avec ses ateliers de réputations fabriquées, usées et brisées en si peu de temps, avec ses fatigantes assemblées, ses bals, ses *raouts*, ses promenades, ses intrigues; Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social. J'ai remarqué souvent que ceux qui n'ont pas de patrie s'en font une factice ou en adoptent une en voyageant. Les Parisiens qui voyagent choisissent d'ordinaire l'Italie, et l'on peut faire pis. Mais les habitants d'une campagne quelconque, fût-ce la plus laide, la préfèrent aux pays embaumés et chaleureux du Sud.

Pour moi, je me suis tout de bon attaché à ce Paris tel qu'il est. Je m'y suis fait des affections dans chaque rue. Il y a des coins de muraille qui me tiennent au cœur et que je ne verrais pas abattre sans peine.

La campagne, dont je voyais dans tous les livres d'amou-

reuses descriptions, ne m'était apparue dans mon enfance que plus sombre que la noire capitale de la France. La Beauce était la patrie de mes pères, et, au milieu de cette province plate et féconde en blés, près d'Etampes, madame de Vigny, ma tante, élevait au Tronchet six filles qui me recevaient sur leurs genoux de temps en temps vers l'automne, saison où mon père aimait à m'y conduire. Je retrouvais donc toujours aux champs des pluies, des boues, des feuilles jaunes, des vents furieux, surtout autour d'un vieux château dont ils soulevaient les tapisseries surannées. Le pays, le vieux manoir, tout tristes qu'ils étaient, eurent pour moi du charme; une grande salle de billard où étaient rangés les portraits de mes grands-pères, de leurs femmes et de leurs enfants, me resta dans la mémoire, et j'ai toujours eu du plaisir à les revoir à la Briche, chez M. de Saint-Pol, mon parent, qui, lorsque ce dernier château de mes pères fut vendu, donna asile chez lui à cette famille de chevaliers cuirassés.

Au Tronchet, j'appris de mon père à tirer un coup de fusil et à voir et aimer les chasseurs et la chasse; mais les récits des chasses passées me plaisaient plus que le spectacle des chasses mesquines que je voyais.

Mon bon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter. C'est par lui que je touche au grand Frédéric, à ce qu'il m'a toujours semblé. Il l'avait vu et combattu. Après la bataille de Crevelt, où les Français furent battus par ce grand général, vaincus à moitié par leur admiration pour lui, mon père voulut demander au roi de Prusse la permission de chercher le corps de son frère parmi les morts. Mon oncle avait été frappé d'un boulet dans cette affaire. Mon père, accompagné de plusieurs officiers, se rendit au camp prussien. On le fit attendre, parce que le roi jouait de la flûte dans sa tente; on l'entendait, en effet, du dehors. L'air fini, le roi parut à l'entrée de sa tente; il salua avec une politesse recherchée mon père et ses officiers et les fit conduire sur le champ de bataille, où le frère fut trouvé sous un tas de morts et recueilli par son frère. Dans cette guerre de Sept ans, mon père avait reçu des blessures nombreuses, et, entre autres, une balle dans la poitrine et une dans les reins, qui courbaient son corps et le forçaient de marcher toujours appuyé sur une canne.

Je ne me lassais pas d'entendre cette conversation, toute pareille à un livre d'anecdotes qu'on nomme *Paris, Versailles et les Provinces*. J'y ai retrouvé quelques-unes des his-

toires de l'Œil-de-Bœuf que savait et redisait chaque salon de Paris. Je touchais ainsi la main qui avait touché celle de Louis XV. Quelquefois, cela me donnait une sorte d'effroi religieux. M. de Malesherbes avait été l'ami de mon père ; tout ce siècle écrasé par la Révolution, morte aussi sous cet Empire où je vivais, ou plutôt faisant la morte, tout ce siècle renaissait sur les lèvres de mon père. Il me faisait baiser sa croix de Saint-Louis en priant Dieu le jour de la Saint-Louis, et plantait ainsi dans mon cœur, autant qu'il le pouvait faire, cet amour des Bourbons qu'avait l'ancienne noblesse, amour tout semblable à celui de l'enfant pour le père de famille.

C'est plutôt ici l'histoire de mon âme que je vous écris que celle de ma vie, et je dois vous confesser que, lorsque je sortais du monde où les souvenirs de mon père m'avaient reporté, pour observer et écouter autour de moi le monde vivant, une certaine méfiance du passé me prenait, et je craignais d'avoir fait un rêve. Le collège acheva de me faire voir mon temps comme il était.

Jusqu'à l'âge d'être écolier, j'eus à Paris toutes sortes de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père, et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse. J'eus ainsi une famille complète et parfaite ; seulement, les termes de cette somme de qualités étaient renversés. — La vitesse avec laquelle je saisissais tout ce qu'on entassait dans ma mémoire d'histoire, de géographie, d'éléments de la langue, des mathématiques, du dessin, de la musique, de tous les principes d'arts et de sciences, fit que le temps le plus malheureux de ma vie fut celui du collège, parce que, devançant mes compagnons dans les études, ils étaient humiliés de se voir inférieurs à un plus jeune et me prenaient en haine. Cela me rendit sombre, triste et défiant.

L'Elysée-Bourbon était, depuis la Révolution jusqu'au temps où Murat fut roi de Naples, une maison louée à des particuliers, comme toutes celles de Paris. Mon père y demeura six mois, et j'y fus élevé jusqu'au temps où j'entrai au collège. Je me souviens encore du jour où mon père revint triste et les larmes aux yeux, venant d'apprendre la mort du duc d'Enghien.

Ce fut la première idée que j'eus des crimes politiques ; ce n'était pas mal commencer. L'horreur de cet assassinat passa du front de mon père dans mon cœur, et me fit considérer Napoléon comme j'aurais fait de Néron. Cette impression,

cultivée tous les jours en moi, ne s'affaiblit que lorsque je connus assez sa vie et l'histoire pour mesurer cette grandeur contemporaine.

Une impression de tristesse ineffaçable blessa donc mon âme dès l'enfance. Dans l'intérieur du collège, j'étais persécuté par mes compagnons : quelquefois ils me disaient :

« Tu as un *de* à ton nom : es-tu noble ? »

Je répondais :

« Oui, je le suis. »

Et ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite, et cela me rendait sombre et pensif (1).

Revenu le soir chez mon père, j'y trouvais une conversation élevée, élégante, pleine de connaissances des choses et des hommes, le ton du meilleur monde, mais la haine du temps actuel et le blâme, le mépris du pouvoir, de l'Empire, des parvenus et de l'empereur lui-même. Les conversations du temps passé et des hommes du monde qui avaient beaucoup vu et beaucoup lu m'étendaient les idées ; mais leurs chagrins me serraient le cœur. Je suis né avec une mémoire telle que je n'ai rien oublié de ce que j'ai vu et de ce qui m'a été dit depuis que je suis au monde. J'emportais donc pour toujours le souvenir des temps que je n'avais pas vus, et l'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce.

Revenu au collège, je trouvais dès le point du jour l'hostilité de mes grands camarades, qui s'indignaient de voir des prix d'*excellence* donnés constamment à un petit garçon dont le corps ressemblait par sa délicatesse à celui d'une petite fille. Ils me prenaient le pain de mon déjeuner, et je n'en rachetais la moitié qu'à la condition de faire le *devoir*, le *thème* ou l'*amplification* de quelque *grand*, qui m'assurait à coups de

(1) Et cependant mon père, avec son esprit juste et charmant, m'avait, du premier coup, donné l'idée la plus vraie de la noblesse et en avait à jamais en moi détruit le faux orgueil.

Je me souviens encore de la soirée où je lui dis : « Qu'est-ce donc que la noblesse ? » Il sourit, m'assit sur ses genoux et pria ma mère de lui donner un volume de Mme de Sévigné. « Voici, me dit-il, voici la vérité dans une chanson de M. de Coulanges à Mme de Sévigné, quand on disputait sur l'ancienneté d'une famille :

« Nous fûmes tous laboureurs, nous avons tous conduit notre charrue :

« L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée.

« Voilà toute la différence. »

poing la conservation de cette moitié de mon pain. Il prenait l'autre pour son droit, le thème en sus, et je déjeunais. Il y eut des mois entiers où je m'en pris à moi de ces petits malheurs, et calculant que la force de ce que je faisais était cause de cette place qui m'était donnée parmi ceux qui me surpassaient en âge et en force de corps, je résolus de travailler mal, préférant les punitions des maîtres aux mauvais traitements des élèves, et espérant être retiré chez mes parents. Je réussis à cela, et après quelques années de *seconde* et de *rhétorique* employées à mal apprendre le grec et le latin, je revins sous le toit paternel travailler réellement au milieu d'une bibliothèque qui faisait mon bonheur.

Je ne vous ai parlé de ces détails, qui sont d'une petitesse à faire pitié, que pour vous donner un exemple de plus de ces chagrins d'enfance qui laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer durant le reste de sa vie. Ces peines, qu'on prend fort en mépris, sont proportionnées à la force de l'enfant, la dépassent quelquefois et jettent une couleur sombre sur tout l'avenir.

Il n'y a dans le monde, à vrai dire, que deux sortes d'hommes : ceux qui *ont* et ceux qui *gagnent*. J'ai toujours été si convaincu de cette vérité que je l'ai mise dans la bouche de Bonaparte (1) afin que le prestige de ce nom m'aidât à la consacrer.

Pour moi, né dans la première de ces deux classes, il m'a fallu vivre comme la seconde, et le sentiment de cette destinée, qui ne devait pas être la mienne, me révoltait toujours intérieurement.

Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même, lorsque, délivré des maîtres, je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable. Je dévorais un livre, puis un autre ; je traduisis Homère du grec en anglais, et un vieux précepteur que j'avais, l'abbé Gaillard, je ne sais s'il existe encore, comparait ensuite ma traduction à celle de Pope. Puis je me passionnai pour les mathématiques, et, voulant entrer à l'Ecole polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens. Je m'essayais aussi à écrire des comédies, des fragments de romans, des récits de tragédie, mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et, cette ressemblance me deve-

(1) *Servitude et Grandeur militaires.*

nant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées et n'en trouvant pas encore la forme. Cependant, je sentais en moi un invincible désir de produire quelque chose de grand et d'être grand par mes œuvres. Le temps me paraissait perdu s'il n'amenait une idée neuve et féconde. Toujours mécontent de celles qui s'offraient à mon esprit, las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action, et n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes, ainsi que j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier, et pressai tellement mon père de se hâter de me donner cet état, qu'il fit dès le jour même les démarches qu'il fallait pour cela.

L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes. Je désirai y entrer, et j'allais être présenté à l'Ecole polytechnique, lorsque, la bataille de Paris ramenant les Bourbons, l'armée s'ouvrit à moi plus rapidement, et j'y pris, encore enfant, une place assez élevée, ayant tout à coup le grade de lieutenant de cavalerie; je devais le garder longtemps.

SUR « CINQ-MARS ».

Mes études historiques furent poussées fort avant dès l'enfance. On ne se contentait pas des études du collège, et moi, éternel et ardent questionneur, je ne cessais, le soir, au retour de la pension de M. Hix, après que les autres enfants étaient endormis, de venir obséder mon père de questions sur les personnages dont je savais vaguement les grands noms. Les mémoires m'étaient permis alors et jetés comme réponse pour se défaire de mes questions. Un jour, mon père, pour m'en corriger, me dit que je ressemblais à l'*interrogant bailly* de Voltaire ; cela me fit faire une question de plus : il me lut l'*Ingénue*. Depuis ce jour-là, je ne questionnai plus, je lus, je dévorai toute la bibliothèque de mon père et celle de ses amis. Après avoir lu les *Mémoires* du cardinal de Retz, il me vint dans l'esprit d'écrire l'histoire de la Fronde. J'avais quatorze ans. C'était fort mauvais, certainement, et je déchirai cela depuis ; mais j'en conservai la mémoire la plus minutieuse des faits de cette époque, et cette première passion de curiosité historique me laissa des personnages que j'aimais un

souvenir pareil à celui que l'on a des hommes qu'on a connus dans l'enfance. Il me sembla depuis acquitter une véritable dette d'amitié lorsque j'écrivis *Cinq-Mars* et peignis l'abbé de Gondi. — Mon père veillait fort avant dans les nuits, et, pour l'imiter, je rallumais ma bougie dans ma chambre et j'écrivais au crayon mon histoire de la Fronde. — Bientôt j'abandonnai cette idée pour adorer les poètes anciens. On me fit traduire Homère du grec en anglais et comparer page par page cette traduction à celle de l'*Iliade* de Pope. — L'abbé Gaillard, l'un de mes instituteurs, eut l'excellente idée de ce travail, qui m'enseignait deux langues, avec le sentiment de la muse épique, dont la lyre résonnait deux fois à mes oreilles.

Cependant, après que cet invincible amour de l'harmonie se fut exhalé en vers dans mes poèmes, il me restait un regret : c'était de n'avoir rien créé d'assez large pour être comparable par la composition aux grands poèmes épiques. Je pensais que les romans historiques de Walter Scott étaient trop faciles à faire, en ce que l'action était placée dans des personnages inventés que l'on fait agir comme l'on veut, tandis qu'il passe de loin en loin à l'horizon une grande figure historique dont la présence accroît l'importance du livre et lui donne une date. Ces rois ne représentent ainsi qu'un chiffre. Je cherchai à faire le contraire de ce travail et à renverser sa manière. J'importai cette idée avec moi tout en écrivant quelques poèmes que je faisais en une nuit, et, en 1824, à Oloron, dans les Pyrénées, je composai entièrement et écrivis sur une feuille de papier le plan entier de *Cinq-Mars*. Il n'y a pas de livre que j'aie plus longtemps et plus sérieusement médité. Je ne l'écrivais pas, mais partout je le composais et j'en resserrais le plan dans ma tête. Il est très bon, à mon sens, de laisser ainsi mûrir une conception nouvelle, comme un beau fruit qu'il ne faut pas se hâter de cueillir trop tôt. J'attendais mon retour à Paris pour faire les recherches qui m'étaient nécessaires, et ce ne fut qu'en 1826 que je mis à écrire le livre d'un bout à l'autre, et, comme on dit, d'une seule encre. Je savais assez l'histoire pour pouvoir ordonner et composer l'action sans avoir sous les yeux les mémoires du temps ; mais il fallait que la tragédie du roman tournât autour de tous ces personnages et les enveloppât de ses nœuds, comme le serpent de Laocoon, sans déranger l'authenticité des faits, et c'était là une grande difficulté à vaincre dans l'art pour une époque aussi éclairée de toutes part que celle de Louis XIII

par les mémoires particuliers. Mais la pensée de personnifier dans Richelieu l'ambition froide et obstinée luttant, avec génie, contre la royauté même dont elle emprunte son autorité, l'amitié dans le sacrifice et l'abnégation de M. de Thou, me séduisaient et ne me donnèrent pas de relâche jusqu'à l'exécution du projet que j'avais formé. — J'avais, d'ailleurs, le désir de faire une suite de romans historiques qui seraient comme l'épopée de la noblesse, et dont *Cinq-Mars* était le commencement. — J'en écrirai un dont l'époque est celle de Louis XIV, un autre qui sera celle de la Révolution et de l'Empire, c'est-à-dire la fin de cette race morte socialement depuis 1789.

UN ROMAN OUBLIÉ D'ALFRED DE VIGNY

L'ALMEH

Les *Scènes du désert*, parues avec ce sous-titre : « *Fragments de l'Almeh*, roman inédit », dans les livraisons d'avril et mai 1831 de la *Revue des Deux Mondes* (1), se divisent en quatre chapitres : I. *Une tente arabe ;* II. *Un palais désert ;* III. *Une lettre ;* IV. *Les Néophytes*. Il est impossible de saisir à travers ces morceaux fragmentaires le mouvement d'une histoire suivie. La première phrase du roman fournit toutefois des indications précises. « Cette histoire commence au milieu des nuits paisibles, claires et froides du Saïd, nom arabe de la Haute-Egypte, dans l'année de l'hégire 1212, que les chrétiens appellent l'an 1797, et que les Français nommaient alors l'an VI de la République, et dans le désert qui s'étend sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues des grandes ruines de Thèbes. » Ainsi Vigny, comme l'avait fait Chateaubriand, comme l'avait fait Lamartine, cédait au mirage oriental.

Le roman de l'*Almeh* nous reporte à la veille de la descente de Bonaparte en Egypte, et la nouvelle de cette invasion des Français ne trouble pas seulement la majestueuse tranquillité du désert, elle inquiète particulièrement un personnage mystérieux que nous rencontrons au deuxième chapitre dans la compagnie d'un père jésuite, installé depuis des années en terre musulmane, qui est Français comme le bon moine, fait figure d'interprète auprès des Arabes et paraît bien cacher quelque ennemi irréductible de la Révolution et de Bonaparte (2). L'intention de Vigny semble claire ; il dessine au début de son livre le portrait de cet inconnu, qui abonde en sentences fatalistes, d'une ironie amère, pour l'opposer comme une vivante antithèse au génie actif et rayonnant du héros révolutionnaire.

Voici un entretien caractéristique du voyageur mystérieux avec le jésuite.

(1) A la dernière page : « La suite à une prochaine livraison »... mais la publication du roman de Vigny a été interrompue.

(2) Il s'agit sans doute de l'émigré Phelipeaux, un des anciens camarades de Bonaparte à Brienne, et qui défendit victorieusement contre lui Saint-Jean-d'Acre.

— Dieu veuille, mon père, que je sois inconnu à tout le monde : moi et mes pareils ne devons désirer que cette destinée-là. Mais le temps va venir où je courrais bien des dangers, s'il y avait des dangers, un homme qui, au fond, ne se soucie guère de ce qu'il deviendra

— En ce cas, mon fils, dit le père en souriant, il faut compter sur la Providence.

— Nous sommes dans le pays de la fatalité, reprit l'étranger, qui en ce moment parlait français sans le plus léger accent, et nous verrons ce que l'un et l'autre amèneront. Qu'est-ce que cela me fait à moi ?

— Heureux ceux qui ont confiance dans le Seigneur et dont la conscience est en repos ! dit le missionnaire avec résignation, mais cependant, baissant la tête avec un air de préoccupation visible.

— Voilà ! voilà les soupçons que j'inspirerai toujours, et vous ne pouvez vous en défendre, ajouta son interlocuteur avec un rire forcé ; mais cela m'est égal. Oui, pardieu ! cela m'est égal, ajouta-t-il en élevant les mains ; l'opinion des hommes m'est indifférente. Qu'est-ce que cela me fait ? ajouta-t-il après un repos. C'était sa phrase favorite.

Quoi qu'il en soit de ce Chatterton du désert, Alfred de Vigny avait l'intention de dresser en face de lui, dans cette œuvre, avant même de songer à écrire *Servitude et grandeur militaires*, son « idée » du personnage de Bonaparte. Ce dessein nous est garanti par un passage formel des *Adieux poétiques*, de Gaspard de Pons, un des amis de régiment du soldat-gentilhomme. Il désirait vivement « l'achèvement et l'apparition » de cette brillante *Almeh*.

Les horizons qui l'environnent sont d'une grande beauté, et ce « nocturne » oriental, par exemple, est digne d'être comparé aux plus belles pages du grand écrivain :

La lumière de la nuit était pure comme elle l'est toujours sous ce beau climat, mais comme l'horizon y est continuellement voilé par de légères vapeurs, ce n'était qu'au zénith seulement que l'on pouvait voir les larges étoiles de la zone torride et les constellations inconnues à l'œil de l'Européen. Une terre inégale et blanchâtre, sans l'éclat de la neige, mais ondulée comme elle, s'étendait jusqu'à l'horizon comme une nappe immense dont rien ne rompait la triste uniformité. Cette sorte de mer immobile avait une lueur blafarde et mate, et partout s'étendaient des sables sans nombre...

Dans l'*Almeh*, l'Egypte a aussi bien inspiré le poète que la Judée

dans le *Moïse*, et l'on admirera encore la grandeur et le pittoresque de cette apparition des colosses de pierre qui s'élèvent non loin des ruines de Thèbes :

Seuls au milieu de la terre vide et stérile s'élevaient deux colosses comme deux rochers dans l'Océan ; ces figures énormes et d'une inégale grandeur reposaient, assises à côté l'une de l'autre, sur des trônes de granit noir, larges comme des collines ; à la lueur des étoiles, on pouvait distinguer leurs bras immenses s'appuyant sur leurs genoux réunis ; et dans l'air, à une grande hauteur, reluisaient leurs têtes mutilées, qui s'élevaient sur leurs épaules comme deux grandes tours ruinées sur deux montagnes voisines. Ces antiques statues semblaient régner sur le désert et lui imposer son silence : tout, jusqu'à l'air lui-même, était sans mouvement, et quelquefois une brise soudaine et rapide, venue de la mer Rouge, faisait voler devant elle un peu de sable fin de la plaine ; t puis, comme si cette terre morte eût fait un vain effort pour s'agiter et revivre, tout retombait dans un éternel repos.

Ces paysages d'Egypte, où le génie des siècles morts rêve silencieusement dans une solitude hautaine convenaient au poète philosophe, plus accessible encore que Gautier au « spleen lumineux de l'Orient ». L'existence errante au désert, la poésie de la tente arabe, devaient séduire aussi l'auteur de *la Maison du berger*. Il trace un gracieux tableau des mœurs patriarcales de ces nomades.

Une petite lumière rougeâtre brillait sur le sable ; elle éclairait l'intérieur d'une tente arabe plantée sur quatre piquets, et couverte de peaux de chèvre. Ce toit nomade s'appuyait contre la base immortelle et pesante de la statue de Memnon, et s'élevait à peine à la moitié de son piédestal ; les deux pieds réunis du colosse paraissaient comme un double dôme sur la tente qu'ils ombrageaient. A quelques pas, une longue lance était plantée dans le sable ; un large anneau de fer passé dans le Bois de cette pique ployante et balancée comme un jeune arbre retenait la jambe d'un beau cheval, qui se mit à hennir en secouant sa crinière et frappant la terre de son pied libre...

A l'intérieur de la tente arabe Vigny nous présente « un vieillard grave... non pas assis, mais ployé, les jambes croisées, sur le tapis qui régnait dans toute la tente, et fumant une longue pipe... ; son aspect était vénérable par la noblesse de ses traits allongés et mai-

gres; l'expression de ses yeux noirs et bien fendus était fort douce; mais le sourire de ses lèvres épaisses, trait particulier aux Arabes, était une sorte de convulsion sauvage qui découvre des dents luisantes prêtes à mordre... « Une barbe blanche et droite tombait en touffes inégales et désordonnées sur la poitrine nue de cet homme. » Et voici en face du vieil Arabe la ravissante peinture d'une jeune fille qui est sans doute l'*Almeh* mystérieuse, l'héroïne du roman inachevé :

Devant lui une jeune fille d'environ quatorze ans était si mollement couchée qu'on l'aurait crue endormie. Deux coussins d'une étoffe brune déchirée en plusieurs endroits soutenaient son bras et sa tête. Un grand voile de toile blanche tombait derrière ses cheveux tressés en longues nattes, au bout desquelles pendaient de petites sonnettes d'argent et des sequins d'or percés et attachés de distance en distance à chaque nœud des tresses. Tout son costume avait une forme voluptueuse et négligée, par on ne sait quel mélange de luxe oriental et de misère sauvage : une sorte de pantalon, d'une étoffe transparente, usée et ternie, laissait nus sa ceinture et son sein, et la couvrait jusqu'à ses pieds, très petits et posés à nu sur des souliers de bois ; à son cou pendaient des colliers ornés de mille petites figures et soutenant deux petites boîtes, dont l'une contenait selon l'usage un verset du Koran, l'autre des essences. La beauté régulière de ses traits était admirable, sa bouche était petite et sérieuse, ses yeux grands et doux étaient abaissés avec leurs longues paupières sur une mandoline arabe à long manche et à trois cordes appelée *tan-bour*, qu'elle effleurait presque sans bruit du bout des doigts. Deux choses de la nature et de l'art s'unissaient cependant pour donner à cette jeune fille un aspect moins doux au premier abord ; son teint était absolument jaune, ses sourcils arqués étaient peints d'une couleur étrangère et noire appelée *sunnéh* et l'extrémité de ses doigts était rougie de ce *henneh* qui rassemble les nuances de la pourpre et du safran. Près d'elle étaient posées sur le tapis trois tasses d'un café fumant et une petite pyramide de riz. L'intérieur de cette petite demeure était éclairé par un œuf d'autruche suspendu au sommet de la tente et rempli à demi d'une huile odoriférante.

Ce que Vigny a rendu avec une véritable puissance, c'est l'obstination musulmane en face du prosélytisme candide d'un père jésuite établi depuis quarante ans parmi les Arabes. Ce voisinage de cultes différents sur cette terre antique qui fut le berceau des religions,

intéresse passionnément l'historien, qui, dans *Daphné*, interroge la singulière figure de Julien l'Apostat. L'Orient, pour lui, c'est bien moins la source de l'exotisme et le « lieu » du pittoresque que le champ clos où se sont heurtées et où se mesurent encore les conceptions opposées du divin, les formes antagonistes de la pensée religieuse de l'humanité. En Egypte, sur ce sol où l'on foule aux pieds les débris d'une religion morte, il se plaît à relever les compromis où aboutissent, après des concessions réciproques musulmans et chrétiens.

On peut dire, écrit-il, qu'il y eut conversion de part et d'autre, en ce sens que les Arabes arrachèrent de leurs pieux missionnaires des concessions secrètes et des permissions occultes dont les bons pères demandaient sans doute pardon à Dieu dans leur cœur, tandis qu'en échange ils accordèrent aux frères de Jésus les privilèges, successivement octroyés, d'enseigner les enfants et de dire secrètement la messe, pourvu qu'ils n'eussent pas de cloches, et ne s'avisassent jamais de parler aux femmes, sous peine d'être tués sur-le-champ par leurs maris ou maîtres, ce qui pensa arriver deux ou trois fois aux bons missionnaires que leur âge avancé ne put soustraire qu'avec bien des difficultés à l'inflexible jalousie orientale. Il était résulté de ces arrangements et de ces mutuels sacrifices une sorte de petit culte mixte, tout particulier, qui s'exerçait dans l'ombre ; une croyance vague et complaisante, qui n'était ni la religion romaine, ni la grecque, ni la cophte, ni l'arménienne, ni le schisme jacobite, ni le surien, ni l'eutychéen, ni le nestorien, ni le sévérien, ni celui des monophysites, cultes qui règnent dans l'Orient, débris épars du christianisme, qui survivent à sa chute comme les débris des temples au pied des mosquées ; mais c'était une sorte de moyenne proportionnelle trouvée entre la religion catholique et celle de Mahomet, demi-teinte entre les deux couleurs, demi-ton entre deux sons, point d'intersection, vacillant et indéterminé, montant ou descendant selon la circonstance, et selon que la fortune de la mission haussait ou baissait dans l'opinion.

C'est ainsi que le romancier philosophe étudie la valeur de « cette sorte de sainte contrebande ». Il trouve, chemin faisant, de profonds symboles pour exprimer cette loi de la concurrence vitale que subissent les religions elles-mêmes.

Qu'est-ce en effet sinon un symbole merveilleusement expressif que cette idée d'avoir logé son bon missionnaire dans un de ces

vastes et magnifiques souterrains de Thèbes, dont les murs sont chargés de dessins bizarres et d'hiéroglyphes ?

Le temps, écrit Vigny, l'avait rendu possesseur des ruines extérieures et intérieures de ce gigantesque édifice, avec d'autant moins de résistance que les misérables cahutes du village voisin étaient totalement abandonnées. Le pauvre moine se trouvait donc le maître absolu de l'une des demeures des pharaons et officiait dans le sanctuaire de la déesse Isis, se voyant ainsi souverain spirituel et temporel d'un palais auprès duquel tous ceux de Rome et de l'Europe entière ne paraîtraient que des chaumines enfumées ou des colifichets d'enfants...

... Il n'était d'ailleurs pas le premier religieux conquérant de ces magnifiques demeures : elles portaient et portent encore les traces de tous les cultes qui furent en honneur dans l'Egypte ; tous les chrétiens de la première Eglise de la Thébaïde avaient élevé une chapelle dans la cour du temple ; les musulmans en firent depuis une mosquée, après l'avoir purifiée avec de l'eau de rose ; mais le temps renversa bientôt ce faible édifice avec ses croix et ses croissants au pied des ruines impérissables qui l'entouraient comme des fortifications ; il n'en resta que quelques belles colonnes de granit rouge, d'un seul morceau, qui semblent placées là comme point de comparaison et de proportion entre le goût étroit, mesquin et joli de l'architecture moderne et la simplicité grandiose et la sublime beauté de l'architecture et de la statuaire antiques.

Alfred de Vigny nous montre plaisamment son père jésuite un jour peignant à fresque dans le temple égyptien. Le religieux, un pot de couleur et un pinceau dans les mains, occupait ses loisirs à transformer la figure d'Osiris en celle de saint Jean.

Le bon père... se dirigea d'un pas assuré vers le milieu du mur le plus grand, le mieux conservé, et le plus surchargé de dessins de batailles et d'offrandes religieuses. Là, il s'arrêta, et posant, non sans quelque peine, plusieurs pierres les unes sur les autres, il en fit une sorte d'échelle, au moyen de laquelle il s'éleva à la hauteur d'une grande figure d'Osiris, assis sur son char de victoire, tenant d'une main les rênes de ses chevaux et de l'autre faisant un signe pacifique à une quantité de petits hommes dont la tête n'atteignait pas son genou, et qui répandaient en offrande sous son char une pluie de mains et d'oreilles coupées à ses ennemis.

Le bon père... se mit à considérer le profil d'Osiris, dont l'œil était vu de face, comme un peintre regarderait un mauvais tableau qu'il serait chargé de réparer ; il examina quelque temps en silence la figure d'épervier qui formait la coiffure du divin personnage, et, poussant un léger soupir, il demeura un moment les bras croisés à le considérer attentivement. Enfin, prenant tout à coup son parti, il trempa et retourna longtemps un gros pinceau dans le pot qu'il avait apporté, et, le retirant tout gonflé d'une belle couleur d'ocre jaune, l'appliqua sur la muraille en dessinant un demi-cercle autour de la tête d'Osiris ; puis, mettant tous ses soins à bien détacher le profil, et à cacher la tête d'épervier il remplit la circonférence avec sa couleur pâteuse, de manière à former une sorte de lune derrière la tête et les épaules de l'ancien dieu de l'Egypte. Très satisfait de son ouvrage, il descendit de ses degrés de pierre pour l'examiner de loin, pencha à droite et à gauche sa tête chauve, et caressa son menton à barbe grise d'un air d'artiste consommé ; ensuite, remontant sur son échafaud et saisissant de nouveau son gros pinceau, il se préparait à corriger la main étendue du dieu, lorsqu'une voix forte fit retentir dans l'écho des péristyles un éclat de rire long et ironique qui fit tressaillir le bon missionnaire.

C'était son ami, le mystérieux interprète, qui le surprenait ainsi accomplissant ce qu'il estimait être « acte de foi ».

Mais le sceptique personnage devait bientôt regretter de s'être moqué du pauvre moine. Les Arabes que le bon missionnaire catéchisait avec une angélique persévérance lui infligèrent un autre jour un cruel outrage, parodiant devant lui l'un des saints mystères. Le pauvre père pleurait de honte et de désespoir, et le seul homme qui s'avança vers lui pour le consoler, ce fut l'interprète, son sceptique ami.

Remarquant les grosses larmes qui coulaient sur la barbe du vieillard, il lui serra la main avec force.

— Venez, venez, lui dit-il brusquement, ces gens-là ne valent pas la peine que vous vous donnez. Cela fait mal de voir pleurer un brave homme comme vous.

Le bonhomme, tout à fait abattu, se laissa emmener sans résistance, et marchant à demi courbé s'appuya sur le bras de l'interprète, comme il aurait pu faire sur celui de son fils. Il était tout pensif, il ne disait rien ; il ne voyait même pas trop le chemin qu'on lui faisait prendre ; et son guide,

le soignant avec une attention filiale, fut obligé plusieurs fois de recouvrir la tête du père avec son capuchon, et n'oublia jamais de le conduire à l'ombre ou d'un petit bois d'acacias, ou des pans de murailles, ou des murs de temple, ou des colosses tombés ; il regardait avec un intérêt triste ce pauvre vieillard infirme, jeté tout seul dans un désert, au milieu des barbares, sans autre appui que sa foi, et voué à une seule idée dans laquelle il s'était trompé : celle de son prosélytisme.

HENRI GIRARD.

(Extrait du feuilleton du *Temps* du 24 juin 1913.)

VIGNY JUGÉ PAR SAINTE-BEUVE

Il est un feu sacré d'une nature particulière qui, chez quelques mortels privilégiés, étincelle et rehausse l'étincelle commune de la vie. Par malheur, ce feu divin, chez tous ceux qu'il visite, est loin d'embrasser et d'égaler la durée de la vie elle-même. Chez quelques-uns, il n'existe et ne se dégage que dans la jeunesse, à l'état de vive flamme, et il ne luit dans son plein qu'un moment. Chez la plupart, il s'éclipse assez vite, il se voile trop tôt, il s'entoure de brouillards opaques ; on dirait qu'il se nourrit d'éléments plus ternes, il s'épaissit. Passé la première heure si éclatante et si belle, quelque chose s'obscurcit ou se fige en nous. Il en est très peu que le feu divin illumine durant toute une longue carrière, ou chez qui il se change du moins et se distribue en chaleur égale et bienfaisante pour donner aux divers âges humains toutes leurs moissons. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir reçu le don et le rayon à une certaine heure, d'avoir atteint le jet lumineux, ne fût-ce que deux ou trois fois, des sphères étoilées, et d'avoir inscrit son nom en langues de feu parmi les plus hauts, sur la coupole idéale de l'art. M. de Vigny a été de ceux-là, et, lui aussi, il a eu le droit de dire à certain jour et de se répéter à son heure dernière : « J'ai frappé les astres du front. »

(*Nouveaux lundis.*)

QUELQUES AMIS ANGLAIS D'ALFRED DE VIGNY

Vigny, durant ses séjours en Angleterre, fréquentait non seulement les Austin, mais tout leur cercle — les Simpson, les Reeve, les Hervey, les Holmes, les Corkran (1). Hervey nous a fait part de l'impression que lui fit Vigny en 1844, à l'époque où il noua connaissance avec lui.

Il était petit, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne, mince, avec des petits yeux fort expressifs, des cheveux blonds et grisonnants, tombant sur le dos, à la jeune France. De façons courtoises, calme et réservé dans une conversation ordinaire, il quittait, lorsqu'il s'animait, sa gravité habituelle et s'adaptait facilement à l'humeur de son entourage. Il parlait anglais correctement, mais avec un fort accent et il était évident qu'il avait fait des études d'anglais longues et laborieuses. Quand je lui demandai où il l'avait appris, il répondit : « De ma femme et de Shakespeare. » Mme de Vigny, qui avait l'air bien plus âgée que son mari, et qui était toujours manifestement malade, ne portait aucune trace d'origine patricienne, et ressemblait bien plus à une femme de charge qu'à une comtesse. On ne saurait s'imaginer rien de moins mondain que son apparence et l'extrême simplicité de sa toilette. Sauf à l'arrivée de chaque nouvel invité, elle ne disait pas un mot (2).

Les *Souvenirs* d'Henriette Corkran, une autre Anglaise de ses amis, nous montrent Vigny entre 1850 et sa mort — et c'est là un Vigny très charmant, quoique peut-être un peu inattendu (3).

Je me souviens parfaitement du *gentilhomme* courtois et élégant, au sourire charmant, aux façons calmes et pleines

(1) Voir dans la *Correspondance* de Vigny des allusions *passim* à ces noms.

(2) *Temple Bar*, décembre 1888. *A Reception at Alfred de Vigny's*, par Chas. Hervey.

(3) C'est avec la gracieuse permission de Miss Corkran que je traduis ce qui suit de son livre *Celebrities and I.*

de dignité, si différent du Français gesticulant de tous les jours... La courtoisie d'Alfred de Vigny, qui avait quelque chose de l'élégante galanterie de l'ancien régime, exerçait une fascination particulière : il y avait autour de lui une atmosphère de romance, qui prêtait quelque chose d'idéal à sa façon d'envisager la vie, la littérature, les femmes et les enfants. Quand il me mettait un baiser sur la main, selon son habitude, il me rappelait les preux chevaliers dont j'avais entendu parler dans mes contes français. Sa figure, comme je la vois encore, n'était pas frappante, mais elle portait l'empreinte incontestable de la méditation et de la naissance : ses yeux bleus, quoique petits, avaient une expression sagace et pénétrante : il portait les cheveux plus longs, tombant en boucles sur le cou, à la mode des anciens Franks, comme il le disait. M. Alfred de Vigny m'avait connue dès ma naissance : il me racontait souvent qu'il me berçait quand j'étais enfant et qu'il avait trouvé le secret d'arrêter mes larmes. Il m'appelait toujours Henriette d'Angleterre, et ma sœur, qui était blonde, délicate et jolie, Ophélie... Sa voix était plus faible, mais bien modulée, sa façon de parler très précise : il avait tant soit peu l'air d'un beau fané. Je le vois toujours, assis dans un de nos grands fauteuils, monologuant... en général les yeux à moitié fermés, comme s'il cherchait dans les profondeurs de son esprit. Il parlait, presque toujours sur quelque délicieux sujet littéraire, évitant, comme de juste, la politique et le scandale. Quoique poète, il n'aimait pas la campagne : il adorait Paris en toute saison... Je me souviens de l'avoir entendu dire un jour à mon grand étonnement, comme il allait sur le balcon : Quel ravissant coup d'œil de cheminées ! J'adore ces cheminées... oh oui, la fumée de Paris m'est plus belle que les solitudes des bois et des montagnes.

Les jouissances les plus grandes de M. de Vigny étaient la causerie et la rêverie. Il sortait le soir après le dîner, allait passer un instant au foyer du Théâtre français, où un cercle d'amis se rassemblaient autour de l'auteur de *Chatterton* et de *la Maréchale d'Ancre*, pour écouter sa délicieuse conversation ; puis il se rendait après minuit chez un ami intime et il causait de sa manière intéressante jusqu'au petit jour. Rentré dans son appartement de la rue des Ecuries-d'Artois, les volets fermés contre l'aurore, il restait à son bureau, quand il était inspiré, jusqu'à 5 ou 6 heures du matin. Il avait toujours du feu dans son cabinet... et ne pouvait sup-

porter une fenêtre ouverte, même dans une pièce pleine de monde. Et pourtant il garda jusqu'à la fin d'une vie assez longue un air de grande jeunesse...

M. de Vigny mena une vie de simplicité spartiate. Son appartement était petit ; les meubles du salon étaient couverts de perse d'un rouge sombre. Sur la cheminée se trouvait une pendule en marbre blanc et quelques vases : il avait de plus dans la pièce un piano à queue, quelques fauteuils et un divan — voilà tout, sauf deux ou trois portraits en pied, dont un représentait Machiavelli. Près du salon était son cabinet de travail, pourvu d'un bureau, d'un fauteil en cuir et de livres. Il n'y avait qu'une seule domestique. Mme de Vigny était une drôle de vieille dame, très simple et très bonne, mais tout le contraire de ce qu'on imagine devoir être la femme d'un poète. C'était une espèce de Mrs Malaprop, qui vous disait en souriant que naturellement vous étiez *exclus* de ses invitations, quand elle voulait dire *inclus*, et qui vous assurait que telle ou telle personne était fière comme Luther, au lieu de Lucifer. M. de Vigny était toujours bon et courtois pour sa bizarre vieille femme...

Mme de Vigny dit à mon père que pendant que son mari écrivait *Chatterton* il s'évanouissait souvent par excès d'émotion... Je suis allée deux ou trois fois au Louvre avec M. de Vigny. C'était une fête de l'entendre parler de ses tableaux favoris. Son coin préféré au Louvre était le Salon Carré : il en connaissait tous les tableaux par cœur. C'est Alfred de Vigny qui me poussa, aussitôt que je sus dessiner, à apprendre le pastel : l'élégance et la délicatesse de ce genre le ravissaient surtout. Je me souviens de l'avoir vu s'arrêter un jour au Louvre devant un pastel de Rosalba, s'écriant : Ah ! ce n'est que dans le Pastel qu'un artiste peut rendre fidèlement la fraîcheur sur la joue d'une jeune fille et le duvet sur l'aile d'un papillon.

Extrait d'un article de DORIS GUNNELL, Mercure de France, 1-VI-1909.

BIBLIOGRAHIE ET ICONOGRAPHIE

§ I. — Œuvres d'Alfred de Vigny

1822. — *Poèmes.* — Héléna, la Somnambule, la Fille de Jephté, la Femme adultère, le Bal, la Prison, etc. — Un mince volume in-8, chez Pélicier, libraire, place du Palais-Royal. — La préface de 1822 n'a pas été reproduite dans les éditions postérieures.
1822. — Le Trappiste. Guiraudet.
1824. — Eloa ou la Sœur des anges. Boulland.
1826. — Poèmes antiques et modernes. Avec une nouvelle préface reproduite depuis dans toutes les éditions. Canel.
1826. — Cinq-Mars, ou une conjuration sous Louis XIII. Canel.
1830. — Le More de Venise, Othello (trad. de Shakespeare). Levasseur.
1831. — Paris. Elévation, Gosselin.
1831. — La Maréchale d'Ancre (dr), Gosselin.
1832. — Les consultations du Docteur-Noir. Stello ou les diables bleus, Gosselin.
1835. — Chatterton Souverain.
1835. — La veillée de Vincennes.
1835. — La vie et la mort du capitaine Renaud.
1835. — Laurette ou le Cachet rouge.
1835. — Servitude et grandeur militaires. Bonnaire.
1836. — La Peur, proverbe.
1837. — Edition collective, 7 vol. in-8, chez Delloye-Lecou.
1838-39. — Théâtre : Quitte pour la peur ; le Marchand de Venise. Delloye-Lecou.
1842. — Poésies complètes. Charpentier.
1849. — Théâtre complet, 2 vol. Charpentier.
1863. — Edition collective, 5 vol. grand in-8, chez Michel Lévy frères.

1864. — Les Destinées.
1867. — Journal d'un poète.
1883. — Edition collective, contenant le *Journal d'un Poète*, publié par Louis Ratisbonne, 8 vol. petit in-8. Lemerre.
1885. — Edition elzévirienne (petit in-12), chez Alphonse Lemerre.
1885. — Petite édition in-32, chez Charpentier (réimpression en 1903).
1904-1906. — Edition des œuvres complètes (8 vol.), chez Delagrave.
1906. — Alfred de Vigny : Correspondance (1816-1863), recueillie et publiée par Emma Sakellaridès, vol. in-18, chez Calmann-Lévy.
1913. — Daphné (Deuxième Consultation du Docteur-Noir). Œuvre posthume, publiée d'après le manuscrit original. 1 vol. in-18, chez Delagrave.

§ II. — Ecrits relatifs à Alfred de Vigny

ANATOLE FRANCE. — *Alfred de Vigny*, 1868. Paris, Bachelin-Deflorenne.
BRUNON. — *A. de Vigny*, 1869. Aurillac.
MAURICE PALÉOLOGUE. — *Alfred de Vigny*, 1891. Paris, Hachette. (Collection des grands écrivains français.)
DORISON. — *Alfred de Vigny, poète, philosophe*, 1892. Paris, Armand Collin (Thèse).
ASSE. — *A. de Vigny et les éditions originales de ses poèmes*, 1895.
LÉON SÉCHÉ. — *Alfred de Vigny et son temps*, 1902. Paris, F. Juven.
EMMA SAKELLARIDÈS. — *Alfred de Vigny, poète dramatique*, 1903, Paris (Thèse).
PAUL MARABAIL. — *De l'influence de l'Esprit Militaire sur l'œuvre d'Alfred de Vigny*. 1 vol. in-8, chez Croville-Morant, 1905.
JACQUES LANGLAIS. — *Alfred de Vigny. critique de Corneille*, d'après des documents inédits. 1 vol. 50 pages in-8, chez Croville-Morant, 1905.
MAURICE MASSON. — *Alfred de Vigny*, Essai accompagné d'une note bibliographique et de lettres inédites. 1 vol. in-12 Bloud, 1906.

FIRMIN ROZ. — *Alfred de Vigny*, Essai couronné par l'Académie Française. 1 vol. in-12, Sansot, 1907.

ÉMILE LAUVRIÈRE. — *Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre*, avec trois phototypies hors texte, 1 vol. in-18, Armand Colin, 1909.

F. BALDENSPERGER. — *Alfred de Vigny*. Contribution à sa biographie intellectuelle. 1 vol. in-18, Hachette, 1912.

LÉON SÉCHÉ.— *Alfred de Vigny*, tome I. *La Vie littéraire, politique et religieuse*. Tome II. *La Vie amoureuse*. 2 vol. in-8, « Mercure de France », 1913.

GUSTAVE PLANCHE. — *Portraits littéraires*, 1836.

DE LOMÉNIE. — *Galerie des contemporains illustres*.

DUC DE BROGLIE. — *Sur* Othello, *par M. de Vigny*, 1852, Paris.

SAINTE-BEUVE. — *Portraits contemporains*, t. II ; *Portraits littéraires*, t. III ; *Nouveaux lundis*, t. VI.

HENRI HEINE. — *Lutèce*, 1855.

LAMARTINE. — *Cours familier de Littérature*, entretien XCIV.

J. JANIN. — *Histoire de la littérature dramatique*, t. VI.

EMMANUEL DES ESSARTS. — *Portraits de Maîtres*, 1888. Paris, Perrin.

BARBEY D'AUREVILLY. — *Les Poètes*, 1889, Paris.

NEBOUT. — *Le Drame romantique*.

ÉMILE MONTÉGUT. — *Nos morts contemporains*, t. I.

CARO. — *Poètes et romanciers contemporains*.

E.-M. DE VOGUÉ. — *Le Rappel des Ombres*.

MAURICE ALBERT. — *La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration*. Paris, Lecène et Oudin.

ANATOLE FRANCE. — *La Vie littéraire*, t. II, pp. 234-235 et 255-256.

JULES LEMAITRE. — *Les Contemporains*, 7e série, « Alfred de Vigny ou l'orgueil sauveur ».

F. BRUNETIÈRE. — *Evolution de la poésie lyrique*, t. II, 9e leçon ; *Essais de littérature contemporaine ; Manuel de l'histoire de la littérature française*.

ÉMILE FAGUET. — *Dix-neuvième siècle*.

GEORGES PÉLISSIER. — *Le Mouvement littéraire au* XIXe *siècle*. Nouveaux essais de littérature contemporaine.

ANDRÉ LE BRETON. — *Le Roman français au* XIXe *siècle*, ch. XV.

MAIGRON. — *Le Roman historique à l'époque romantique*.

LE P. LONGHAYE. — *Dix-neuvième siècle*, t. II. Paris, Victor Retaux.

RENÉ CANAT. — *Le Sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens*, 1904. Paris, Hachette (Thèse).

EMMANUEL BARAT. — *Le Style poétique et la révolution romantique* (pp. 97-107 et 169-174). 1904. Paris Hachette (Thèse).

REMY DE GOURMONT. — *Promenades littéraires*, tome V, « Mercure de France ».

HENRI DE RÉGNIER. — *Figures et Caractères*, « Mercure de France ».

G. PALANTE. — *Pessimisme et individualisme*, Alcan.

HENRI DE LATOUCHE. — Article sur *Eloa*, dans le *Mercure du* XIXe *siècle*, 1824.

VICTOR HUGO. — Article sur *Eloa*, dans la *Muse française*.

BRIEUX. — Plusieurs articles dans le *Mercure du* XIXe *siècle*, 1829.

CH. MAGNIN. — *Le Globe*, 21 octobre 1829.

GUSTAVE PLANCHE. — Article sur *Chatterton*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1835.

LASSAILLY. — *L'Indépendant*, 1er novembre 1835.

THÉOPHILE GAUTIER. — *Moniteur*, 14 décembre 1857 ; *Moniteur*, 28 septembre 1863 (Articles reproduits dans l'*Histoire du romantisme*).

BARBEY D'AUREVILLY. — *Le Pays*, 31 janvier 1864.

CUVILLIER-FLEURY. — *Journal des Débats*, 12 janvier, 1er et 8 mars 1864.

CHARLES DE MOUY. — Deux articles dans *la Presse*, 1864.

PAUL BOURGET. — *Journal des Débats*, 24 mars 1885 (Reproduit dans les *Etudes et Portraits*).

BERTIN. — Le théâtre de Vigny, *Revue d'art dramatique*, mars 1895.

VICTOR FOURNEL. — *Samedi-Revue*, 8 décembre 1888.

EDMOND LEPELLETIER. — La Flûte, dans *l'Echo de Paris* du 23 juin 1903.

DUPUY. — Les origines littéraires d'Alfred de Vigny, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* de juillet-septembre 1903.

HENRI HERTZ. — Les poèmes d'Alfred de Vigny, dans la *Chronique des Livres* du 10 septembre 1903.

ERNEST ZYROMSKY. — Notes sur Alfred de Vigny, *Revue provinciale*, 15 janvier 1904.

F. RIVET. — Les origines d'A. de Vigny, *Revue forézienne et vellave*, septembre 1904.

S. (HENRI CHANTAVOINE). — A. de Vigny, *Journal des Débats*, 14 décembre 1903.

VICTOR HUGO. — *Correspondance*, 1815-1835.

STENDHAL. — *Lettres inédites* (Paris, 1855).

GEORGE SAND. — *Histoire de ma vie*, t. IV.

LOUIS RATISBONNE. — Notice en tête du *Journal d'un poète*, édition Lemerre.

G. LACHAUD. — *Histoire d'une âme*, Paris, 1888.

SAINT-RENÉ-TAILLANDIER. — Article *Alfred de Vigny* dans la Biographie Michaud.

EDMOND GÉRAUD. — *Journal intime*, publié par Maurice Albert sous le titre « Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration ». Paris, 1893, Flammarion.

EDMOND BIRÉ. — *Victor Hugo après 1830*.

ALEXANDRE DUMAS. — *Mémoires*, t. V et t. XVIII, pp. 157 sqq.

AUGUSTE BARBIER. — *Souvenirs personnels*.

EDOUARD FOURNIER. — *Souvenirs littéraires*.

ARSÈNE HOUSSAYE. — *Mémoires*, t. Ier.

LOUIS RATISBONNE. — *Revue moderne*, 1er avril 1866.

LENIENT. — *Revue politique et littéraire*, 25 août 1883.

ALFRED DE VIGNY. — Lettres inédites, publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1897.

ALFRED DE VIGNY. — Une lettre inédite, publiée dans *les Débats* du 14 mars 1903.

LOUIS DELARUELLE. — Qui est Eva de *la Maison du Berger?* dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1903.

MADAME DE VIGNY. — Conseils à mon fils (manuscrit inédit de la mère d'Alfred de Vigny), publiés dans *le Sillon*, 10 et 25 janvier 1905.

DUPUY. — Les origines et la jeunesse d'Alfred de Vigny, dans la *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet 1905.

DUPUY. — *Alfred de Vigny, la vie et l'œuvre*, Hachette.

ALFRED DE VIGNY. — *Œuvres complètes avec notes et commentaires*, par Léon Séché. 3 vol. Mignot.

§ III. — Iconographie sommaire.

Alfred de Vigny, lithographie de Devéria (1825 ?).
Alfred de Vigny, lithographie de Lafosse (1866).
Médaillon d'Alfred de Vigny, par David d'Angers.
La Bouteille à la Mer, dessin de Jeanniot.
Alfred de Vigny, par Maurin (1832).
Alfred de Vigny à 60 ans, dessin de Jean Corabœuf.
Alfred de Vigny en gendarme rouge, tableau du Musée Carnavalet.

TABLE

NOTICE 5

POÉSIES

LIVRE MYSTIQUE :

Moïse 11
Eloa 15

LIVRE ANTIQUE :

La Femme adultère 40
La Dryade 45

LIVRE MODERNE :

Dolorida 50
Le Cor 54

PARIS :

Elévation 58

LES DESTINÉES :

Les Destinées 68
La Maison du berger 73
La Colère de Samson 84
La Mort du Loup 89
Le Mont des Oliviers 92
L'Esprit pur 97

POÉSIES DIVERSES :

Dédicace de « La Maréchale d'Ancre » 100
Iambes 101
Pâleur 101
Stances 102

ROMANS

CINQ-MARS :

Préface 103
Le Travail 112
Les Prisonniers 143
La Fête 176

STELLO :

Histoire d'une puce enragée 197
Continuation de l'histoire que fit le Docteur-Noir. 201
Un Credo 203
Demi-folie 205
Suite de l'histoire de la puce enragée 211
Amélioration 218
Un Grabat 219
La Maison Lazare 222
Une Jeune mère 226
Une Chaise de paille 232
Une Femme est toujours un enfant 236
Le Réfectoire 240
Le Caisson 259
La Maison de M. de Robespierre 262
Un Législateur 269
La Promenade croisée 273
Un petit divertissement 276
Un Soir d'été 289

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES :

Souvenirs de servitude militaire 293
Laurette ou le cachet rouge 316
Souvenirs de grandeur militaire 349
Le dialogue inconnu 351

DAPHNÉ :

Les Livres 367
Le Pays latin 372

THÉATRE

QUITTES POUR LA PEUR 379
CHATTERTON 416

JOURNAL D'UN POÈTE

1824 426
1829 429
1830 431
1832 433
1833 435
1834 439
1835 442
1836 444
1838 446
1839 447
1840 448
1842 450
1843 453
1844 456
1842-1845 457
1846 464

CORRESPONDANCE

A BRIZEUX 466
A MARIE DORVAL 469
A SAINTE-BEUVE 473
A MARIE DORVAL 476
A LA VICOMTESSE DU PLESSIS 477
A UNE AMIE 487
A LA VICOMTESSE DU PLESSIS 489
A BAUDELAIRE 490
A LA VICOMTESSE DU PLESSIS 491

APPENDICE

BIOGRAPHIE 497
UN ROMAN OUBLIÉ D'ALFRED DE VIGNY 512
VIGNY JUGÉ PAR SAINTE-BEUVE 520
QUELQUES AMIS ANGLAIS D'ALFRED DE VIGNY 521
BIBLIOGRAPHIE ET ICONOGRAPHIE 524

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt avril mil neuf cent quatorze

PAR

G. ROY

A POITIERS

POUR LE

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

—

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER

La bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

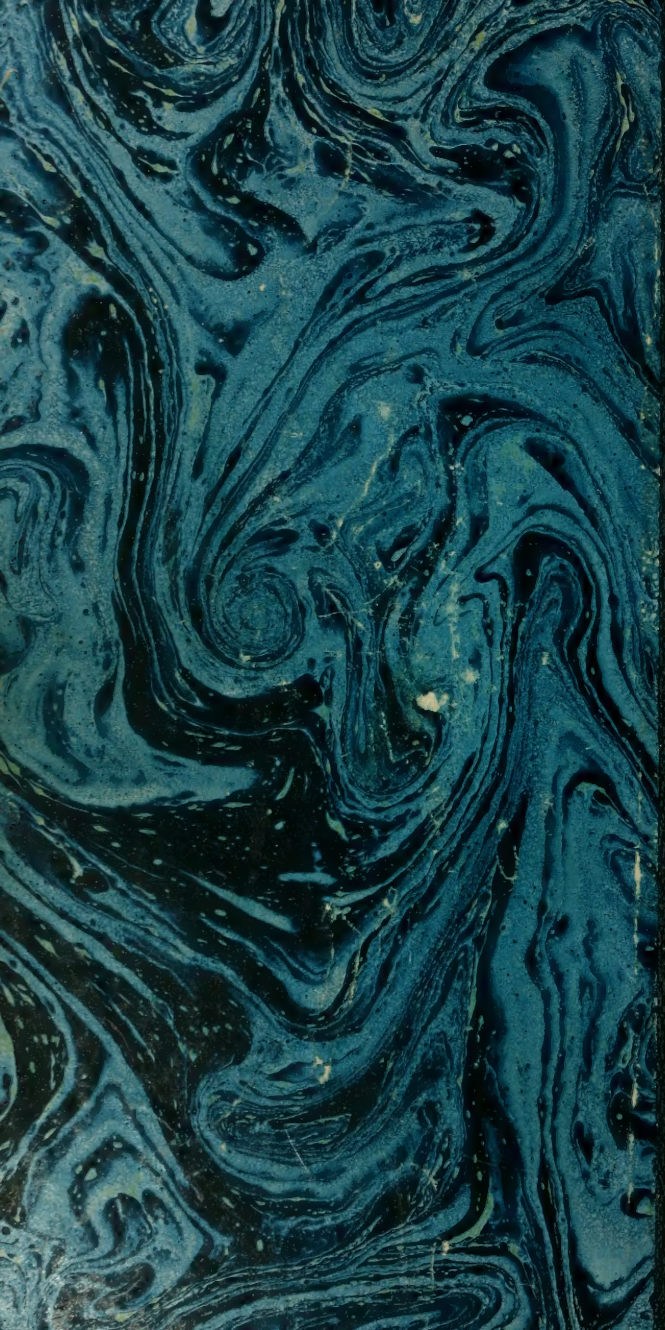
The library
University of Ottawa
Date Due

5'80

DEC 11 '80

23 OCT. 1990

CE

a39003 003420162b

CE PQ 2474
.A6 1914
C00 VIGNY, ALFRE ALFRED DE
ACC# 1420635